

Michel DEFOSSEZ

Azur Riviera

63 Boulevard Raymond Poincaré

06160 Antibes - Juan les Pins

Tel : 04.93.67.19.88

marjomiam@yahoo.fr

KABAKOUROU

Carnets de brousse des années cinquante



Ce manuscrit autobiographique de 207 pages :

KABAKOUROU : carnets de brousse des années cinquante

relate ma vie de géologue de terrain en Afrique Noire.

Il comprend 3 parties qui concernent respectivement :

- de 1949 à 1951, le Sénégal oriental, dans la région de KEDOUGOU où j'étais chargé de recherches aurifères.

- de 1952 à 1954, le Mali, dans la boucle du Niger, au nord Sahel, entre Mopti, Tombouctou et Gao.

- de 1955 à 1957, la plaine du Gondo, à la limite du Mali et de la Haute Volta, où j'ai mis en évidence une nappe aquifère de 30.000 km².

Si je parle donc surtout de ma vie de brousse - et celle de ma famille - assez particulière et difficile puisqu'il s'agissait d'explorations géologiques, je me suis appliqué également à décrire les différents milieux rencontrés, africains (Malinkés - Touaregs - Dogons) et européens ainsi que le climat passionné qui a précédé l'indépendance des pays africains : c'est ainsi que, en 1957, j'ai été l'un des rares européens à militer pour une indépendance association en compagnie d'Hamadou Dicko, alors ministre en France, leader du P.S.P. (Parti Soudanais Progressiste, profrançais, opposé au R.D.A., Rassemblement Démocratique Africain).

Au fil de l'histoire et à travers certaines anecdotes, j'ai tenu aussi à souligner l'action de la FRANCE qui, par le biais du F.I.D.E.S. (fonds de développement), a fait un effort considérable pour doter ces pays d'une infrastructure importante.

En définitive, si j'ai voulu surtout laisser à mes 4 enfants un témoignage de cette vie aventureuse, j'ai également estimé nécessaire de réhabiliter une époque, particulièrement décriée depuis. En effet, si la société coloniale avait certes des travers et des ridicules, l'administration était somme toute compétente et efficace, la famine n'existait pas et les Africains étaient sous une férule beaucoup plus juste que par la suite : surtout ils échappaient aux tyranneaux de tous calibres qui les rançonnent actuellement à tous les niveaux.

KABAKOUROU, qui littéralement signifie rocher dominant, caillou dur, était mon surnom en pays malinké, mais, connaissant l'humour des africains, je présume que cela correspondait peut-être aussi à notre "tête de pioche", car il me fallait beaucoup d'opiniâtreté pour exercer correctement mon métier.

Michel DEFOSSEZ

Géologue en chef
honoraire de la
France d'Outre mer

SOMMAIRE

1/ EST SENEGAL ET HAUTE GUINEE (1949 - 1951)

page	1	1/ La société coloniale
page	7	2/ Initiation au Sahel et à la Savane / Coniaguis et Bassaris
page	17	3/ Installation en brousse / Les Malinkés, peuple Mandingue
page	25	4/ Premières explorations géologiques dans le cercle de Haute-Gambie
page	35	5/ Les vicissitudes de la brousse / mon cuisinier lépreux / sauvé par les bassaris
page	45	6/ "Coup de bambou" / premières impressions sur le Soudan (Mali) et la mauritanie
page	55	7/ La "Soudanite" / les circonstances de mon mariage / quelques figures marquantes
page	63	8/ L'or de la Haute Guinée / tribulations sur une piste du Nord Soudan
page	71	9/ L'or de la Haute Gambie ... et immuablement la latérite
page	79	10/ L'or de la Falémé / mon fusil contre de l'or
page	87	11 / Le diamant en Guinée forestière / retour à Dakar puis en France

III/ LA BOUCLE DU NIGER : LE GONDO (1955 - 1957)

page 183	1/ La nouvelle Direction des Mines / installation à Douentza
page 191	2/ Les Dogons et la nappe aquifère du Gondo / sondage et cratère d'Irma
page 199	3/ Elections législatives / la plaine du Sourou
page 207	4/ Etude du barrage du Sourou / implantation de puits
page 213	5/ Le juge et le lion / enterrement mythique de M. Griaule, l'ethnologue
page 219	6/ Les Sambas au nord Dahomey / Ouidah l'ancien marché des esclaves / inquiétude des Européens à Dakar
page 225	7/ Sur la piste de Bamako - Douentza / les missions catholiques du Gondo / sourciers et géographes
page 235	8/ Mon engagement politique au côté de Hamadoum Dicko / plusieurs raids aux confins Gondo - Gourma / le guide targui cul de jatte
page 243	9/ Mes tribulations de candidat au Conseil Territorial / un géographe expéditif
page 249	10/ Déshydratation de Thierry / oasis dans la falaise et eclipse totale de lune / mes adieux à Sékou Kansaye

\$

CARTES et PHOTOS

page	6	LE SENEGAL ORIENTAL (Couleur)
page	13	LE SENEGAL ORIENTAL (Noir et Blanc)
page	82	LA BOUCLE DU NIGER
page	105 à 112	DIVERSES PHOTOS



AVANT – PROPOS

Pourquoi suis-je devenu géologue colonial en 1949 ?

Sans doute l'éducation paternelle n'est-elle pas étrangère à ce choix car je lui dois cette prédilection pour l'histoire, celle des bâtisseurs de notre empire colonial en particulier, qui me donne à rêver à une existence certes dangereuse mais fertile en sensations et émotions.

Cependant, pour concrétiser ces premières velléités, il faut un autre déclic qui correspond à mon appartenance à la Résistance puis à mon engagement dans l'armée française en 1944.

Il en résulte chez moi une profonde mutation et, quand la question se pose après une interruption de trois ans, je rejette immédiatement l'idée de reprendre des études classiques d'ingénieur commencées pendant la guerre et décide de les orienter vers la géologie.

J'éprouve, en effet, le besoin impératif de retrouver une vie d'aventures et la nécessité de choisir un métier de pionnier qui me permette de sortir des sentiers battus au propre comme au figuré.

Et c'est ainsi qu'en été 1949, à l'âge de 25 ans, je suis affecté au Sénégal, en tant que géologue, par le Ministère des Colonies.

Mais qu'en est-il du Sénégal à cette époque ?

Les débuts de l'influence française dans ce pays remonte au 17^e siècle quand Richelieu, soucieux de concurrencer le quasi monopole détenu par les Anglais et Hollandais sur la côte de l'Afrique Occidentale, soutient quelques implantations françaises à l'embouchure du Sénégal et dans la région de Saint Louis (ville fondée en 1659 par Caullier).

Cependant il faut attendre Colbert et la guerre contre la Hollande pour que l'influence française se précise par la prise de Gorée en 1677 par l'amiral d'Estrées. Puis Ducasse, directeur de la Compagnie du Sénégal, s'empare de Rufisque, Portudal et Joal.

Pour la première fois la France se fait reconnaître, au traité de Nimègue (1678), une place de premier rang en Afrique Occidentale et peut ainsi participer au "Commerce circuiteux " : d'Europe occidentale sortent les produits manufacturés échangés sur les côtes de "Guinée" avec le "bois d'ébène" qui se troque à son tour aux "Indes" contre le rhum et le sucre à destination de l'Europe.

Après quelques vicissitudes historiques au 18^e siècle le Sénégal redevient définitivement français après la chute de l'Empire.

La traite des esclaves est alors abolie en 1815 puis la loi du 29 avril 1833 accorde à toute personne libre ou affranchie dans les colonies françaises la totalité sans restriction des droits politiques et civils du citoyen français.

Enfin l'article 6 du décret du 27 avril 1848, en supprimant l'esclavage, déclare que "les colonies purifiées de la servitude seront représentées à l'Assemblée Nationale".

C'est ainsi que le vieux Sénégal a son premier député en 1848.

Cependant cette représentation sénégalaise est supprimée sous le régime plus autoritaire de Napoléon III pour être rétablie dès 1871, l'un de ces députés devenant à l'époque sous-secrétaire d'Etat aux Colonies.

Mais quelle est exactement la population sénégalaise qui participe à ces élections ?

En fait seuls sont citoyens de plein droit les habitants de vieilles cités (Saint Louis et Gorée, puis Rufisque et Dakar) qu'on appelle "originaires" en opposition aux "protégés", dénommés ainsi car la conquête se fait ensuite par traités de protectorat.

La loi de 1916 confirme les avantages des "originaires", tandis que les autres Sénégalais, quoique français, sont dotés du statut mineur de "sujets" sans accéder à la citoyenneté.

C'est ainsi que l'originaire Blaise Diagne, ouolof à part entière, devient Gouverneur Général de l'A.O.F. en 1918 puis, en tant que député, appartient à un ministère français en 1926.

Cependant il faut attendre la fin de la deuxième guerre mondiale pour voir l'évolution politique s'accélérer par la création de l'Union Française.

Par ordonnance du 22 août 1945 sont organisées des élections générales qui permettent à l'A.O.F. d'être représentée à l'Assemblée Nationale (13 députés) et au Conseil de la République qui fait office de Sénat (19 conseillers).

Puis, par la loi Lamine Gueye du 7 mai 1946, il est déclaré que "tous les ressortissants des territoires d'Outre-Mer ont la qualité de citoyen au même titre que les nationaux français de la métropole et des territoires d'Outre-Mer".

Ainsi est supprimé l'indigénat et le statut mineur de sujet.

En revanche, en réaction contre la centralisation dakaroise, des tendances centrifuges se manifestent par la création d'un Conseil Général par territoire, élu au double collège, appelé à voter le budget et les impôts et à examiner les questions intéressant le territoire.

Pour les intérêts communs à l'ensemble de la fédération, une Assemblée Fédérale, émanant des Conseils Généraux, siège à Dakar sous le nom de Grand Conseil de l'A.O.F. En contrepartie, les trois vieilles communes (Gorée a été rattachée à Dakar), par décret de janvier 1946, ont reçu les franchises municipales que la loi du 5 avril 1884 attribuait aux communes françaises, préfiguration d'un système un jour plus étendu.

Naturellement, au cours de cette période coloniale, le pays s'ouvre sur l'extérieur et une profonde évolution se manifeste dans tous les domaines : à titre d'exemple l'alimentation s'enrichit extraordinairement par l'introduction du riz d'Asie, du maïs, de l'arachide, du cocotier, du manioc, des orangers, citronniers, mandariniers, manguiers etc... soit, a-t-on dit, 45% des végétaux utiles actuels en Afrique Occidentale, sans oublier le tabac.

L'administration française organise le pays dans tous les domaines et à tous les niveaux ; C'est ainsi qu'un service géologique, adjoint à la Direction des Mines, se développe entre les deux guerres.

A partir de 1945, ce service, dont le personnel avait été dispersé en 1940, se reconstitue et s'étoffe sérieusement puisque l'effectif des géologues passe entre 1944 et 1955 de 6 à 43 géologues.

Cependant les géologues, aventureux par essence, n'attendent pas le 20^e siècle pour se manifester en Afrique Occidentale : c'est ainsi que Pélays est assassiné en 1732 au cours de l'exploration du Bambouck, région malienne limitrophe du Sénégal.

Personnellement j'ai d'ailleurs découvert, dans le petit cimetière européen d'Hombori, la tombe d'un ancien tué par les Touaregs en 1898, au cours de l'exploration de la boucle du Niger par la mission Trintignan.

C'est donc dans ce contexte politique et administratif que, en compagnie de mon ami Dominique Soule de Lafont, je débarque à Dakar-Yoff le 13 septembre 1949.

N.B. Larges emprunts faits à l'ouvrage intitulé "Afrique Occidentale Française" et rédigé par J. Richard Molard de l'I.F.A.N. (Institut Français d'Afrique Noire).

PREMIERE PARTIE

EST SENEGAL ET HAUTE GAMBIE

1949 – 1951

CHAPITRE I

LA SOCIETE COLONIALE

C'est le 13 septembre 1949 que mon ami Dominique Soulé de Lafont et moi-même débarquons à Dakar, car, géologues néophytes, nous sommes affectés, par le Ministère des Colonies, à la Direction des Mines de l'A.O.F.. En DC4 le voyage a été long, toute la journée, et, après une escale à Casablanca, nous nous sommes posés à Yoff, à la tombée de la nuit. La première impression est la touffeur de l'air, particulièrement humide, qui nous saute à la gorge : nous sommes encore en hivernage.

Un collègue nous attend et nous emmène à Terme Sud, vieil hôtel à galeries de style colonial où avaient l'habitude de séjourner les pilotes de la Postale, en particulier Mermoz qui y passa sa dernière nuit à terre. L'aérogare est installé dans un grand hangar d'avions aménagé pour accueillir les passagers. Il fut par la suite remplacé par le grand bâtiment moderne que nous connaissons maintenant. De même Terme Sud devait perdre bientôt sa destination première et disparaître au profit du grand hôtel de N'Gor édifié par Air France.

Le lendemain matin nous rejoignons Dakar, distant de 15 kilomètres, par le car d'Air France et, sur le parcours, nous sommes surpris, surtout autour des "mamelles", petits volcans éteints du Cap Vert, par l'aridité du sol, dû au basalte subaffleurant, la rareté des arbres, presque uniquement des baobabs.

La Direction des Mines, avenue Roume, est un bâtiment modeste de deux étages, comprenant des laboratoires au rez de chaussée, des bureaux au premier, et des chambres au second. Notre logement est absolument minable ; nous sommes installés, Dominique et moi, dans une petite chambre sans brasseur d'air et encore moins climatiseur (introduit à Dakar vers 1960) donc très chaude de jour comme de nuit et nous ne cessons de transpirer. Le peu d'espace est encombré de matériel et objets de toutes sortes, cantines, cartes, bouquins : c'est un véritable bazar oriental et au milieu de tout cela nos deux lits de camp. A ce deuxième étage, il n'y a qu'une douche collective mais l'eau est coupée à 9 heures du matin. Quant aux w.c. à la turque ... Notre confort colonial !!!

Les géologues d'après guerre, celle de 40, sont surtout des français mais, avant guerre, le recrutement se faisait principalement chez les Russes Blancs d'origine, qui furent vraiment les pionniers de la géologie de l'Afrique Noire. Je pense que, à cette époque, les Français n'étaient guère tentés par ce travail pénible et dangereux qui, suivant un mot d'un de mes prédécesseurs russes, Sagatzky, était un travail d'apatride. Il semble, d'après certains on-dit, qu'une ambiance particulière régnait alors à la Direction des Mines. Les Russes Blancs, souvent célibataires, étaient clients assidus des boîtes de nuit et maisons closes du vieux Dakar, et, le matin du départ en brousse, il était, paraît-il, souvent nécessaire au Directeur, polytechnicien du Corps des Mines, de battre le rappel dans les rues les plus renommées. Ensuite il y avait une revue de détail, comme à l'armée, sur le trottoir de la Direction.

Il est vrai aussi qu'à cette époque les Directeurs n'hésitaient pas à parcourir la brousse pendant de longs mois passant d'un géologue à l'autre. C'est ainsi qu'un soir Malavoy était reçu en compagnie du géologue russe Postovoï, par l'administrateur de Kéniéba, petit poste non loin de la rivière Falémé, frontière entre le Sénégal et le Soudan français, devenu depuis le Mali : pendant toute la soirée, l'administrateur intervertit le i tréma et appela Malavoy "Malavoï" et Postovoï "Postovoy" !

A la fin, excédé, le Directeur des Mines éclata

- Monsieur l'Administrateur, Malavoy est un nom bien français sans tréma: mon père était général, mon grand-père amiral et ma famille descend des croisades. (Monsieur Malavoy a d'ailleurs montré qu'il était digne de ces grands ancêtres en mourant en déportation).

Mais peut-être l'émigré russe avait-il également des ancêtres tout aussi prestigieux, l'histoire ne le dit pas.

Au début de notre séjour, Dakar nous semble insipide car il existe dans la population européenne une stratification difficile à pénétrer de prime abord. On y distingue de nombreux clans comme le clan du commerce subdivisé en sous-clans, correspondant à chaque société où la discipline est très stricte : il est défendu, par exemple, de parler à table sans autorisation du chef de table et les relations des célibataires sont très surveillées.

Le clan de l'administration a comme critère de base le sacro-saint indice hiérarchique et les maîtresses de maison ont des sueurs froides en composant leurs tables car les préséances ne peuvent se concevoir que par l'indice définissant le traitement : il existe d'ailleurs un arrêté fixant l'ordre protocolaire de réception !!!

Les Libanais et Syriens sont tenus à l'écart, de même, bien sur, que les Africains. Il y a d'ailleurs un bâtiment qui concrétise cette ségrégation, le Cercle Européen que les Africains se sont empressés de raser au moment de l'Indépendance, car c'était vraiment l'expression de l'esprit colonial le plus sectaire : il faut y être parrainé et la cotisation est assez forte de manière à éliminer les Africains. Quant aux Libano-Syriens ils sont difficilement acceptés mais ils ont leur propre club.

Septembre n'est guère propice aux contacts car, en hivernage, de nombreux coloniaux sont, soit en France, soit en station climatique, à Dalaba en Fouta Djallon, et les affaires tournent au ralenti. Mais enfin, après un petit mois d'adaptation, Dominique et moi nous faisons quelques relations, et puis il reste l'exploration de la presqu'île du Cap Vert avec ses plages diverses : l'Anse Bernard, sur la corniche, en face de Gorée, îlot fortifié d'où partaient vers l'Amérique les esclaves, les petites criques basaltiques de Fann, des Mamelles, des Almadies, cap le plus occidental de l'Afrique, les belles plages de sable de N'Gor et Yoff ou la grande baie de Hann aux paillottes entourées de cocotiers. Il n'y a pas encore les grands hôtels que nous connaissons aujourd'hui et l'ambiance est encore très africaine.

Petit à petit nous nous initions à la vie dakaroise et c'est ainsi que je découvre un nouvel apéritif, le cognac-perrier, à partir d'un cognac spécial destiné à ce mélange. Par la suite, quand les frontières de la Gambie anglaise seront plus perméables, ce sera le whisky-perrier, nettement meilleur à mon goût, qui primera.

Le coût de la vie est, comme maintenant, du simple au double vis à vis de la métropole, comme le franc C.F.A. Le prix de pension dans un restaurant est de 250 francs C.F.A. (500 francs métropolitains) et le demi de bière coûte 25 francs C.F.A.(1). L'habillement comporte chemisette, short, sandalette et le casque colonial, aujourd'hui totalement délaissé, est considéré comme absolument indispensable.

(1) La parité entre Franc C.F.A. et Franc métropolitain a été établie en 1994

L'Administration m'ayant offert un command-car de type Dodge, nous décidons avec un ami bijoutier, d'aller chasser à 300 kilomètres de Dakar, au lac de Guiers, dans le delta du Sénégal. Il faut dire qu'en prévision de ma vie de brousse, j'ai fait l'acquisition d'un fusil calibre 12 Robust de Saint-Etienne et d'une carabine 10,75 de la même manufacture, qu'il me tarde d'essayer. Ce deuxième fusil, destiné au gros gibier, a un tel recul qu'il me faut être appuyé sur le sol ou sur le dos de quelqu'un pour tirer avec quelques chances de réussite.

Au lac de Guiers, je suis émerveillé par toute la faune d'oiseaux qui peuple ses bords et j'admire pour la première fois le vol lent et majestueux des pélicans et flamants roses. C'est aussi notre premier contact avec les moustiques car il n'y en a pas à Dakar, l'administration française faisant déverser par avion, régulièrement, des tonnes d'insecticides. Le lieu de chasse est une véritable pampa aux hautes herbes et le résultat n'est pas trop décevant: un marcassin et quelques pintades et pigeons verts. Il est vrai que nous avons trouvé dans le fils du chef de canton un guide astucieux et intelligent. Par la suite je reviendrai souvent dans le delta du Sénégal pour chasser le phacochère et les nombreuses espèces de gibiers d'eau : sarcelles, siffleurs, canards casqués à protubérance sur le bec, oie de Gambie ou canard armé d'un éperon sur la pliure de l'aile, oie d'Egypte, etc...

Ce premier contact avec la brousse permet de tester le véhicule, souvent en panne, et le matériel de couchage relativement confortable grâce au lit Ponty, formé de tubes métalliques sur lesquels s'adapte la moustiquaire, et au matelas assez épais.

Cette première course en brousse nous permet de nous frotter aux populations locales dont j'apprécie beaucoup la bonne humeur et l'hospitalité. De même, à la Direction des Mines, le personnel africain fait preuve de beaucoup de gentillesse mais sa nonchalance est parfois crispante. Dans ce climat énervant, autant le Blanc s'excite, perd patience facilement, autant le Noir reste d'un calme olympien et donne l'impression d'avoir l'éternité devant lui.

Je garde cependant une prévention très nette contre les Noirs rencontrés à Paris au quartier latin, zazous pseudo-intellectuels. Il est certain que les bourses que leur attribue le gouvernement français y sont pour quelque chose : qu'on en juge ! En 1948 je touchais en tant qu'ancien combattant ayant arrêté, du fait de la guerre, mes études pendant plus de trois ans, la plus forte bourse qui existait alors soit 8.000 francs par mois tandis que les Africains recevaient alors 30.000 francs par mois de présence en France, voyage payé. A noter que la plupart de ces étudiants étaient issus de familles africaines aisées. Notre démagogie les amènera à réclamer davantage : ainsi en 1952, dans "l'Afrique nouvelle", journal des Pères Blancs, je constatai qu'ils exigeaient également des mensualités pour les mois de vacances passées en Afrique ainsi que trois costumes par an! Quand je pense que, lorsque j'étais étudiant, j'avais fait retoucher ma capote militaire et que je n'ai eu, pendant plus de deux ans, qu'un seul costume fait avec de la serge militaire touchée à titre "officier"!

Comme Dominique et moi avons reçu une formation de géologue minier à l'Ecole des Mines de Paris, nous sommes orientés vers les problèmes de recherches minières, l'or plus précisément, qui est extrait de certaines régions d'Afrique Noire depuis des temps immémoriaux. C'est donc dans cette optique que nous sommes chargés de découvrir certaines formations réputées aurifères en effectuant des levés géologiques détaillés, lui en Côte d'Ivoire dans la région de Bondoukou, et moi au Sénégal oriental près de la petite ville de Kédougou. Mon dodge s'étant finalement révélé inapte, l'administration me dote d'un magnifique pickup Ford vert foncé très rapide, cadeau des Américains par l'intermédiaire du plan Marshall.

Mais, avant le grand départ en fin d'hivernage, il me faut prendre contact avec les autorités du Sénégal, basées dans la capitale à Saint Louis ; Dakar est la capitale fédérale. J'ai retrouvé mes impressions de l'époque absolument dithyrambiques : " me voici à Saint Louis si différente de Dakar ; l'île, berceau de la ville, est ceinturée par deux bras puissants du

Sénégal. Un pont gigantesque (le pont Faidherbe) franchit l'un deux et la vue s'étend très loin vers la mer, vers les bancs de sable couverts de cocotiers sur lesquels tranchent les quartiers africains aux paillottes carrées à toits pyramidaux très noirs ; quelques pirogues échouées, en tranches de melon.

La ville est resserrée, allongée dans son île : rues étroites et nombreuses, maisons à un étage, vieillottes, aux balcons en bois et cependant, malgré la foule, malgré l'encombrement, toujours une trouée vers le fleuve, toujours un horizon quasi illimité. Les rues grouillent. Peu de Blancs mais une foule bigarrée, Maures aux longs cheveux et barbes noires ondulés, les traits fins au teint clair, Peuhls crépus, plus noirs, lèvres épaisses mais nez droit, Ouolofs aux traits plus écrasés, à l'allure puissante.

Les femmes font vraiment le délice des yeux : d'amples boubous verts, bleus, jaunes, rouges, un savant mélange, le haut de la robe échancrée glissant sur l'épaule, foulard de tons très riches sur la tête et châle sur les épaules. De lourds bijoux d'or ou d'argent tirant les oreilles ou piqués dans les cheveux. Et ce bariolage s'harmonise sûrement avec le ciel, la luminosité aveuglante et la peau noire. On est loin des demi-teintes, des tons délicats de France, sous ce soleil crû."

A Saint Louis je suis très bien reçu par les autorités locales. Le gouverneur me prête un bouquin et l'ordonnateur délégué, grand maître des finances, me reçoit à l'apéritif ; c'est un collectionneur de cailloux. Il m'octroie une caisse d'avance de 150.000 francs C.F.A. et me promet une aide en cas de difficultés avec ses services. Malheureusement l'expérience devait me montrer que l'enlèvement administratif était le plus fort et que le fonctionnaire juché derrière un bureau ministre ne pouvait absolument pas se mettre à la place du pauvre errant, sans confort, en pleine brousse.

SENEGAL ORIENTAL



CHAPITRE II

INITIATION AU SAHEL ET A LA SAVANE CONIAGUIS ET BASSARIS

En novembre les alizés commencent à se faire sentir à Dakar, c'est la fin de l'hivernage et de son régime de pluies. A l'intérieur du Sénégal les pistes sont peu à peu remises en état, il est temps de partir. Conseillé par les anciens pour mon ravitaillement en boîtes de conserve et apéritifs, muni du matériel réglementaire, je prends la route de Tambacounda, où m'attend un de mes collègues, Louis Renaud, qui est chargé de m'initier à la géologie du Sénégal ainsi qu'aux charmes de la brousse.

Mon chauffeur, dont le visage est marqué d'auréoles dues sans doute à la syphilis, se révèle un redoutable pilote de rallye. Après les 25 premiers kilomètres de macadam qui nous mènent à Rufisque, nous partons à grande allure sur la piste qui rejoint Kaolak, Kougheul et enfin Tambacounda. Cette piste est encore dans un état lamentable et mon chauffeur se livre à un véritable gymkana parmi les fondrières, tout en maintenant une excellente moyenne : en huit ou neuf heures nous parcourons 500 kilomètres ce qui, pour ce genre de terrain est alors fort correct. Ce pick-up américain fait merveille, et comme Pégase, il a des ailes car il est capable, l'avenir me le montrera, de vol plané.

Quoique il faille me cramponner à mon siège, j'ai quand même le temps de regarder le pays, absolument plat. Le long de la route de Rufisque, beaucoup de filaos, sapins de l'Afrique, formant écran entre la route et la brousse aux buissons très verts, en particulier des anacardiés qui donnent la noix de cajou. Après Rufisque les filaos disparaissent et la plaine sableuse s'étend à l'infini ; c'est le Sahel sec avec surtout des baobabs et des roniers (genre de palmiers), quelques kapockiers, fromagers et tamariniers.

Plus au sud la savane devient davantage arborée avec de magnifiques calcédrats (tel le chêne, véritable roi de la savane), genre d'acajou, les nérés ou nétés dont la pulpe des gousses est très estimée, et, parmi les espèces plus modestes, de nombreux arbres du genre acacia ; dans les villages, les manguiers. Aucune culture sur pied car la récolte d'arachide ou de mil s'est faite immédiatement après l'hivernage et nous sommes en automne, même si la température voisine 35° à l'ombre.

Mon collègue de Tambacounda me fait faire un grand périple en Sénégal Oriental. Partant tout d'abord vers le nord nous traversons le désert du Ferlo où j'ai l'occasion de voir un énorme phacochère à la crinière rousse, puis nous rejoignons Matam au bord du Sénégal. L'administrateur nous invite à dîner mais curieusement ne nous reçoit pas chez lui quoiqu'il n'y ait pas de campement pour nous loger. Il nous conseille, comme il fait froid la nuit, de nous installer dans une fosse de son garage : étrange hospitalité ou humour noir!

Nous poursuivons notre voyage vers l'Est le long du Sénégal et j'admire une nouvelle sorte de palmier, le doum, caractéristique du nord Sahel. Les oiseaux sont nombreux et divers le long du fleuve : tourterelles grises, pigeons de roniers verts et bleus, merles métalliques bleu noir, tisserins jaunes, gonalecks à la gorge rouge, et sur l'eau de grands oiseaux hiératiques, comme le marabout et le jabiru.

Nous quittons le fleuve à Bakel, ancienne ville forteresse de Faidherbe avec un fort résidence qui domine le Sénégal. Quelques vieux canons sont encore pointés vers la Mauritanie. Le paysage devient plus accidenté et sur une colline voisine nous apercevons une maison de style tout à fait colonial avec son péristyle. C'est la demeure du français René Caillé, premier explorateur à avoir traversé le Sahara, après avoir suivi le Sénégal puis le Niger ; il fut le premier Européen à Tombouctou en 1828.

Nous nous dirigeons ensuite vers Kidira au Sud-Est ; la végétation est plus dense mais rabougrie, formée surtout d'épineux, tamaris et mimosas sauvages, qu'égayent quelques ronniers et quelques beaux arbres autour des points d'eau.

Dans les années 70 cette piste devait me devenir très familière car j'eus l'occasion de contrôler pour le gouvernement du Sénégal des recherches de cuivre menées par l'O.N.U. à Gabou, non loin de Bakel. Je fis la connaissance à cette occasion d'un descendant direct des souverains de la région, Almanis Toucouleurs. Il avait fait la guerre de 14-18 en France et, quoique musulman bon teint, s'était initié au catholicisme pour faire plaisir à son lieutenant corse. Ce syncrétiste aux nombreuses femmes adorait le pastis qu'il venait déguster le soir au camp. Un jour il eut, pour illustrer notre position vis à vis de la population, ce raccourci savoureux mais nettement sommaire :

- " En fait ici, il y a deux colonialistes, toi et moi ". Il était plein d'humour et c'était un véritable ami, aussi il m'arriva de l'emmener voir deux de ses soeurs à Koussan, près de Goudiry, à 100 kilomètres au Sud. Il ne les avait pas vues depuis 40 ans et ce fut pour tout le village une débauche de noix de kola, genre de stimulant que je prenais volontiers, très prisé par les Africains.

Un autre souvenir, cuisant celui-là, me reste de cette région car c'est en passant sur cette piste en 1970 que, pour la quatrième fois depuis mon arrivée en Afrique, je capotai en voiture. Cette fois-là, propulsé hors de la Land Rover, je ressentis une forte douleur en bas de la colonne vertébrale. Cet accident accéléra sans doute l'évolution d'une coxarthrose qui nécessita en 1978 une prothèse totale de la hanche gauche.

A Kidira, dans la Falémé, nous observons quelques crocodiles appelés improprement caïmans en Afrique noire, lézardant au soleil ou glissant à fleur d'eau : seuls les gros yeux proéminents sont visibles. Au cours de ce périple j'ai l'occasion de voir des francolins ou perdrix d'Afrique, des gangas ou cailles du désert, des canards, cormorans, lièvres et surtout pintades en quantité industrielle ; également des rats palmistes, genre d'écureuils qui courent parfois devant la voiture avant de se rejeter dans la brousse. La raison de cette abondance de gibier tient à mon sens au fait que, à quelques exceptions près, les Africains n'ont que des fusils de traite tandis que les Européens se comptent sur les doigts d'une main. Quant à nous qui vivons continuellement en brousse et avons le respect de la nature, nous ne tuons qu'en fonction de nos besoins.

De retour à Tambacounda je suis invité, comme tous les Européens de la ville, à fêter la Sainte-Barbe au quartier militaire où réside une compagnie du Génie chargée de refaire la piste Sénégal-Gambie, entre Tambacounda et Labé, petite ville de la montagne guinéenne, le Fouta Djallon. Il s'agit d'une entreprise importante et les moyens mis en oeuvre sont puissants. Le capitaine B. commandant de cette compagnie, est un grand bonhomme dont la morgue est à la mesure des centaines de kilomètres de piste dont il a l'entretien et la réfection: c'est un véritable proconsul qui prétend mener tout un chacun à sa guise ; passe encore pour les militaires mais les civils !...

Une altercation avec un de ses lieutenants met le feu aux poudres et je suis interdit de séjour dans tous les camps militaires au bord de la piste. Or pour rejoindre Kédougou il me faut prendre cette piste jusqu'à Youkounkoun. En effet la piste directe qui traverse la Gambie à Mako n'est pas encore praticable, car la chaussée submersible de Mako n'est généralement refaite que début janvier. Donc, sur la piste Sénégal-Gambie, les militaires me reçoivent debout dans leurs campements et me refusent le verre de l'amitié : la discipline étant la force des armées !...

A Youkounkoun je suis invité à dîner par l'administrateur qui se trouve être le fils du commandant Raynal, lequel avait commandé le fort de Vaux en 1916. A sa table se trouve un touriste d'une cinquantaine d'années qui a décidé de joindre Dakar à Abidjan en bicyclette, ce qui n'est pas banal et demande un sacré courage. Au cours de la discussion nous apprenons

que ce monsieur avait fait Verdun et qu'il avait été décoré sur le front des troupes par le commandant Raynal justement. Cependant Madame Raynal, la femme de l'administrateur, nous semble particulièrement timide et ne parle pas ; ce n'est qu'au café que nous nous rendons compte qu'elle a un accent tudesque très prononcé... petit froid! la belle-fille du commandant Raynal est donc allemande. Mais, après tout Cambronne s'était bien marié avec une anglaise, après Waterloo : l'amour, c'est bien connu, n'a pas de patrie.

A Youkounkoun je fais connaissance avec les Coniaguïs, race très primitive qui, avec les Bassaris leurs voisins, vivent nus si l'on excepte une peau de biche sur les reins et un étui pénien en paille. J'ai retrouvé d'autres peuples aussi primitifs en Afrique occidentale, toujours aux environs du dixième parallèle, comme les Lobis en Côte d'Ivoire dans la réserve de chasse de Bouna, et les Sambas au Nord Dahomey : ces derniers ont un étui pénien plus orgueilleux, en bois, véritable trompette. Tous ces peuples sont particulièrement sympathiques et leurs traditions sont à préserver.

Chez les Coniaguïs on me fait boire du dolo, bière de mil plus ou moins fermentée. Comme par hasard leur chef, lors de ma première visite, m'en propose une pleine calebasse, genre de courge, de plusieurs litres qu'il me faut boire si je ne veux pas déchoir.

Les Bassaris que j'aurai l'occasion de voir souvent me seront plus familiers. Ils habitent, comme les Coniaguïs, une région assez accidentée, formée de petits pitons successifs qui leur ont servi de refuge et assuré leur survie. Je n'ai pas en main l'oeuvre de Mademoiselle de Lestrangé, ethnologue, qui passa seule quelques temps chez eux un peu avant que je ne les connaisse, mais d'après ce que j'en sais, il y a un certain nombre de castes auxquelles on ne peut accéder que par des épreuves basées sur la force et le courage. C'est ainsi que le chef de l'ensemble des Bassaris doit avoir tué un léopard, ceci uniquement avec les armes traditionnelles, couteau, arc et flèches ou lance. Je connaissais bien ce chef et nous sympathisions beaucoup...par le truchement d'un interprète. A chacun de mes passages dans la région je lui rendais visite, annoncé à l'avance par les guetteurs dont on entendait les cris de pitons en pitons.

Au fil des années, ce pays se désenclavait grâce aux touristes qui venaient de plus en plus nombreux assister aux manifestations folkloriques. Les jeunes, au contact des Européens, étaient attirés par la ville et malgré la distance, quelques deux cents kilomètres, beaucoup allaient jusqu'à Tambacounda où ils avaient l'occasion d'aller au cinéma. Vers la fin des années 50 les films particulièrement prisés par les Noirs étaient ceux de Zorro qui, pour les Bassaris, représentaient fatalement le plus grand des Blancs puisqu'il était le plus audacieux, le plus fort. Aussi, un jour, entrant dans la case de mon ami le chef, le trouvai-je coiffé d'un chapeau de Zorro qu'on lui avait ramené de Tambacounda. Bien sur je fus estomaqué sur le moment sans en rien laisser paraître, puis en réfléchissant j'ai pensé qu'il avait voulu me montrer que, pour les Bassaris, il était le plus grand des noirs.

J'ai également un autre souvenir marquant de cette région, en 1960, au moment de l'Indépendance, quand, avec deux de mes collègues, J.P. Bassot et J. Delpy, nous avons reçu l'hospitalité des Bassaris : c'était la fête au village et toute la nuit nous avons participé aux ébats de cette population, dansant et buvant force hydromel à base de dolo. Le battement des tams-tams accompagné par la flûte et la cithare à bouche était souligné par le son des clochettes qui ceinturaient la taille ondulante des jeunes filles. Tous suivaient en rythme, parés de couleurs vives, crinières rouges pour les hommes, bracelets blancs et parures jaunes sur la peau noire, sous la pleine lune.

Le lendemain, la tête un peu lourde, nous sommes partis jusqu'à la frontière de Guinée, mais l'administrateur nous avait recommandé la prudence car il n'y avait pas de cordon douanier du côté sénégalais. En fait les Guinéens avaient quelque peu rectifié la frontière à leur profit aussi les avons nous rencontrés plus tôt que prévu : trois paillotes rondes, en bord de piste, servaient de poste frontière. Il était midi, les femmes pilaient le mil et les hommes

palabraient à l'ombre dans une case. Nous avons arrêté la Land Rover côté sénégalais mais, malgré cela, les gardes ont commencé à nous soumettre à un véritable interrogatoire. Finalement nous nous sommes rendus compte qu'ils prétendaient nous emmener à Youkounkoun. Peut-être nous auraient-ils libérés mais qu'en aurait-il été de notre matériel ? Nous avons alors fait demi-tour avec les gardes suspendus aux portières et accrochés à la bâche afin de nous empêcher de partir. Après échanges de horions, la voiture prenait le dessus et nous réussissions à nous tirer de ce mauvais pas. Nous avons toutes raisons de nous méfier du Président de la République de Guinée, Sékou Touré, qui venait de découvrir un complot où, semble-t'il, quelques Blancs avaient trempé. N'étant pas particulièrement tendre, il avait, cette fois, crucifié quelques opposants guinéens aux cocotiers.

La conduite en pays bassari est assez sportive. Dans cette région très accidentée, formée de véritables montagnes russes coupées de petites rivières, la piste n'est qu'une suite de lacets, avec parfois, dans un virage, un petit pont en ronce (le bois en est imputrescible) où il n'y a place que pour les deux roues de la voiture. Ces pistes, dont les administrateurs ont la responsabilité, sont entretenues, sous la surveillance des gardes cercle, promus surveillants des travaux publics, par des équipes permanentes ou par des paysans réquisitionnés pendant quelques jours et qui acquittent ainsi leurs impôts sous forme de travail obligatoire.

Vers le sud, une de ces pistes a la prétention d'escalader le Fouta Djallon et de rejoindre une autre piste descendant de Mali, petite ville perchée à 1500 mètres d'altitude. La piste du bas, en marche d'escalier, est particulièrement scabreuse et je dois renoncer au bout de quelques kilomètres. De toutes manières elle ne présente qu'un intérêt purement géologique car elle ne mène nulle part : en effet, paraît-il, les deux pistes, tracées par des équipes différentes, ne se sont jamais rencontrées et n'ont jamais pu être raccordées.

A Kédougou, dans un campement sommaire en banco, je suis accueilli par un inspecteur des chasses et le contrôleur des Eaux et Forêts Georges Ducos qui, par la suite, devait devenir un de mes meilleurs amis ; également un vétérinaire qui le lendemain se perd en brousse à la chasse. Toute une troupe est à sa recherche et, guidée par les coups de fusil, le découvre perché sur un arbre: il lui était pourtant bien facile de s'orienter puisqu'il était dans un coin de brousse limité par une piste Sud-Nord celle de Kédougou-Tambacounda et et une Est-Ouest celle de Kédougou-Youkounkoun.

Mes premiers contacts avec les Européens du Cercle de Haute Gambie restent très officiels et cette ambiance, plutôt froide pour un pays aussi chaud, semble due à la personnalité de l'administrateur qu'on appelle encore commandant de cercle ou plus simplement " commandant ". C'est un pisse-froid du meilleur acabit et, à part les contacts administratifs, aucune invitation, aussi bien pour les uns que pour les autres. Quant à moi qui vais travailler dans ce cercle, je ne me souviens pas d'avoir été reçu chez lui. Il y a plusieurs raisons pour expliquer son comportement, jalousie excessive vis à vis de sa femme, jalousie de ses prérogatives - son adjoint reste confiné dans son coin - et peut-être, plus que tout, peur viscérale de ce pays qui, il faut bien le dire, est ingrat, dur et dangereux: c'est ainsi qu'il ne mange pas de lièvre par peur de la tularémie, ne se baigne pas par peur de la bilharziose ou des filaires... et il y a encore le paludisme, l'onchocercose, la fièvre jaune, la lèpre... Bien sûr certaines précautions sont indispensables (quinine contre le paludisme, filtration de l'eau pour éviter la dysenterie amibienne, moustiquaire) mais je vis comme les Africains et, bon sang, dans un pays aussi chaud, je me baigne sans précaution particulière.

Ceci me rappelle une autre histoire vécue quelques 20 ans plus tard avec des Soviétiques chargés de rechercher l'or et le diamant non loin de la Falémé. Se baigner était bien sûr très agréable, mais indépendamment des maladies il y avait les caïmans et, moins dangereux, les hippopotames. Or, pour savoir si un secteur était dangereux ou pas, j'interrogeai les Africains qui me répondaient le plus souvent par la négative.

- " Après tout, se disaient-il, on va bien voir si son gri-gri (fétiche) est plus fort que le caïman
Aussi je leur demandais de se baigner avec moi en échange d'un bougna c'est à dire un petit cadeau ou une petite somme d'argent. Si l'Africain acceptait, j'étais rassuré. C'est ainsi qu'en pleine canicule, au mois de mai, je me baignais dans la Falémé devant le campement des Soviétiques. Parmi ceux-ci, les deux plus jeunes, après que je les eus rassurés, m'accompagnèrent enfin. Mais ils ne purent s'empêcher de prendre ensuite une douche au permanganate pour se débarrasser des petites bêtes, microbes ou virus qu'ils auraient pu attraper.

Le caïman était la grande terreur des habitants et chaque année, au passage des gués ou aux endroits où se lavait le linge, on signalait des disparitions d'Africains entraînés par le caïman dans sa tanière sous l'eau. Or, immédiatement après la guerre, quelques Européens se spécialisèrent dans la chasse aux caïmans dont la peau valait très cher. Les Africains les imitèrent et armés de fusils modernes, chassant la nuit avec des lampes, ils s'attaquèrent de plus en plus nombreux à leur vieil ennemi ; aujourd'hui ce n'est plus l'homme qui a peur du caïman mais l'inverse.

La brousse est encore assez verte, mais les premières feuilles commencent à tomber; quoique nous soyons maintenant à la mi-décembre, il fait deux jours de pluies, exceptionnelle pour la saison. La savane est couverte de graminées très hautes non encore incendiées, et il n'est guère possible de travailler valablement car le sol n'est pas dégagé et on ne peut faire d'observations. Afin de m'initier à la géologie locale, je fais une tournée à pied dans la boucle de la Gambie, vers le pays bassari où mon prédécesseur, Sagatsky, semble avoir déterminé une formation qui, en Gold Coast (Ghana), s'est révélée aurifère. Comme cette région est assez montagneuse les affleurements sont visibles et, avec la carte géologique de mon prédécesseur, il m'est assez facile de m'y retrouver.

Cette première course m'enthousiasme. Tout est nouveau et, au plaisir de la découverte, s'ajoute la beauté des sites, entre autre les villages bassaris, nichés sur les sommets dans d'énormes quartiers de roches. Les cases rondes sont couvertes de chaume noirci et les murs formés de pierres. Ces villages sont blottis sous de gros fromagers, manguiers et quelques baobabs. J'y fais connaissance du vin de palme, le bangui, sève du rônier extraite par des incisions sur le bourgeon terminal : comme en France la résine du pin, cette sève s'écoule dans des récipients qui sont souvent des Calebasses allongées. Le bangui frais, non fermenté, est délicieux et pendant de longs mois il allait être, quand j'en trouvais, rarement, ma boisson favorite car je ne pouvais me ravitailler en vin.

Je fais souvent des incursions jusqu'à la Gambie, en face de Mako : c'est un joli fleuve large d'au moins 150 mètres, très tumultueux mais on ne peut encore le traverser car la chaussée submersible ne sera rétablie que dans une quinzaine de jours. Cette chaussée est composée de gabions servant de piliers, joints au sommet par des fascines sur lesquels on applique des couches de latérite qui forment la route. Cette latérite se présente sous forme d'une carapace très dure ayant une apparence de scories ; c'est une formation superficielle, formée surtout d'oxyde de fer, qui recouvre une grande partie de la savane d'est en ouest de l'Afrique. Cette couche stérile résulte des variations climatiques très tranchées et, par érosion, arrive en surface : en effet, en zone tropicale sèche, à l'hivernage, saison des pluies de juillet à septembre, succède 9 mois de sécheresse absolue.

Au cours de ces tournées, j'aperçois un bubale absolument magnifique, de la taille d'un cerf, avec des massacres en forme de lyre ; souvent également d'autres gibiers, des phacochères au bord du fleuve et des biches, nom qui englobe toutes les antilopes de la taille d'un chevreuil : biche mina (nom Malinké désignant le guib harnaché), cob de buffon, biche cochon, encore plus petite. Naturellement je chasse et je tire, outre quelques pintades, ma première outarde qui est une espèce de grosse oie. Toutes ces bêtes sont très prisées par mon chauffeur et mon cuisinier Joseph que j'ai recruté à Tambacounda : Guinéen catholique de la

tribu des Tomas, c'est un ancien cannibale car il a les incisives limées en pointe. M'accompagnent également, toujours en brousse, un garde cercle de Kédougou chargé de ma sécurité ainsi que parfois le garde chasse Ibrahima Damfahra dont je garde le meilleur souvenir.

J'ai de bons rapports avec le médecin, Politoff, russe blanc d'origine, avec lequel je visite la léproserie et, un dimanche, je l'accompagne en brousse voir un malade qui nous offre une calebasse de petit lait, boisson relativement fraîche car elle est conservée dans de petits canaris (genre de gargoulettes en terre cuite poreuse).

Nous portons encore le casque colonial et s'en séparer semble extravagant. En revanche le médecin me déconseille les lunettes de soleil.

- " Vous les casserez vraisemblablement et vous ne pourrez les remplacer ; il vaut donc mieux vous habituer dès maintenant à cette latérite rouge si pénible à supporter pour les yeux. "

Il me conseille également de prendre à mon service Bakari Seck, un garçon chétif mais qui sait un peu écrire, ce qui est encore assez rare et peut m'être utile. La période de Noël arrive et la perspective de passer les fêtes à Kédougou n'a rien de folichon car manifestement chaque Européen reste chez lui : l'administrateur déteint sur tout le monde et l'ambiance sera morose. Aussi je décide de retraverser le pays bassari pour assister à Youkounkoun à la messe de Noël chez les missionnaires du Saint-Esprit. C'est un spectacle assez extraordinaire de voir les Coniaguais communier avec ferveur dans leur tenue habituelle. Ainsi les femmes s'avancent vers l'autel, torse nu, les reins serrés dans un pagne, souvent un enfant porté dans le dos, soutenu par un morceau d'étoffe enroulé autour de la taille. Certaines ont la peau du ventre soulevée en écaille, signes rituels très curieux à voir.

C'est ensuite la Haute-Guinée où un collègue m'attend pour me montrer les formations primaires du Fouta-Djalon. Ce massif montagneux qui culmine à 1500 mètres, est escaladé par une route assez dangereuse jusqu'à Labé, puis c'est le plateau avec de jolies villes comme Pita, Mamou, et surtout Dalaba. La température y est nettement plus clémente qu'à Kédougou et les maisons de Dalaba ont des fenêtres pour les protéger du froid. Cette petite ville est une station climatique où les Européens, surtout les femmes, viennent passer l'hivernage qui, partout ailleurs, est très humide et chaud. L'ambiance est très agréable d'autant que l'élément mâle n'est pas absent : comme par hasard un régiment de parachutistes coloniaux est basé à proximité.

Au retour vers le Sénégal, je passe la nuit du 29 décembre chez un Européen, Kaiser, qui tient un restaurant appelé " Latitude 12 ", car situé non loin du douzième parallèle. On peut y coucher dans des cases simples mais propres.

Kaiser est une figure haute en couleur, le verbe facile, assez hâbleur et baratineur : il entretient une ambiance constamment survoltée. La cuisine est bonne, l'on boit beaucoup et l'on joue au poker. Ce sont les vacances et nous nous retrouvons à quelques Européens la plupart du temps isolés. Kaiser est alors en instance de divorce de sa première femme. En 1963 je devais le retrouver tenant le même type de restaurant sur la piste Abidjan-Abengourou, en Côte d'Ivoire. Il était alors marié pour la troisième fois et avait quitté sa précédente épouse de manière pour le moins désinvolte : il avait alors un restaurant du côté de Bouaké et, un jour, il rejoignit Abidjan soi-disant pour faire le ravitaillement, vida le compte en banque et partit s'offrir des vacances en métropole.

Le lendemain je reprends la piste vers Tambacounda et nous roulons vite sur la tôle ondulée. Il s'agit d'un phénomène vibratoire particulier aux routes en latérite construites en zone tropicale sèche. L'amplitude des ondulations est sans doute fonction de la nature latéritique du chemin de roulement ainsi que des vibrations communiquées par le passage des véhicules. Aussi, si la période de passage sur ces ondulations est la même que la période d'oscillation de la suspension de la voiture, l'amplitude devient alors très grande et la conduite

impossible. Il est donc nécessaire d'atteindre le 90/100 à l'heure pour échapper à la trépidation et faire en quelque sorte du "surfing". Cette conduite est, par la force des choses, dangereuse mais mon chauffeur adore la vitesse. Finalement il perd le contrôle de la voiture et nous terminons notre course folle en capotant dans le fossé, contre un arbre. Le chauffeur est évanoui et je ferme le contact. Le matériel est répandu sur la route, le cuisinier et l'aide chauffeur, projetés dans la nature, se massent les reins. Heureusement aucun blessé : mais le beau pick-up vert du Plan Marshall a souffert et sa carrosserie est bien endommagée.

Les militaires, malgré l'ukase de leur capitaine, et parce qu'en brousse l'entr'aide est obligatoire, nous viennent en aide et nous pouvons rejoindre Tambacounda. Ce genre de mésaventure m'arrivera encore trois fois : à Dakar en 2 CV (avec des pneus usés, une route glissante et un petit fossé c'est possible) une autre fois au Congo sur une digue en évitant un cycliste sur la tôle ondulée... et à Kidira comme je l'ai raconté.

Les Fêtes du Nouvel An furent bien sûr mélancoliques, puis le chauffeur de mon collègue de Tambacounda me ramena à Kédougou en 4/4 Dodge. Nous prenons la piste directe par Mako car la chaussée submersible est refaite. En cours de route, nous traversons une grande sisaleraie autour de sa petite usine qui traite le sisal, sorte d'agave, dont les fibres sont utilisées pour faire des sacs et des cordes.

C'est dans cette région que je fais connaissance avec les grandes troupes de cynocéphales appelés localement "golo" : ces singes roux, aux culs pelés, les femelles portant leurs petits, sont agressifs et aboient au passage de la voiture. Les gros mâles bien nourris sont énormes et les Noirs, qui sont souvent malicieux, les appellent "les chefs de canton". Je vois également un serpentaire, emportant dans les airs un long serpent qui gigote dans son bec.

Les villages se font de plus en plus rares et nous atteignons le marigot Niokolo-Koba, qui a donné son nom à la grande réserve de chasse créée par la suite. Un peu plus loin nous nous arrêtons au plus fort de la chaleur au campement de même nom, bâti au point le plus haut d'un grand reg latéritique. C'est une grande case ronde dont les murs sont en banco et le toit en chaume: il constitue le relais de poste car le courrier se fait à pied en six jours, entre Tambacounda et Kédougou (235 kilomètres), et l'échange du courrier se fait à cet endroit.

En fin d'après midi nous reprenons la piste dans cette région sauvage. C'est la grande brousse avec sa forêt interminable coupée de longs espaces latéritiques, les bowals, aux grandes herbes sèches, et ses immenses bambuseraies au ton gris et jaune clair. La nuit est sans lune et, de mon Dodge découvert, je tire quelques lièvres sous les phares : il y a toujours des amateurs à Kédougou. Soudain, nous apercevons au loin deux lueurs, légèrement au dessus du sol : je suis perplexe et ma première idée est de croire à des cyclistes, ce qui me semble bien étrange dans ce coin perdu. La voiture s'approche et nous distinguons un énorme félin noir sous les phares. Ebloui, il détourne la tête et quitte la piste dédaigneusement. Mon chauffeur me dit

- " C'est une panthère, tire ! "

Personnellement, étant donné la taille de la bête, je reste prudent et lui rétorque : - " J'ai déjà tué trois lapins, cela me suffira ".

J'ai l'occasion par la suite de constater que les léopards sont généralement plus petits et que cette allure noble et tranquille ne pouvait être que le fait d'un lion. Ainsi vers 1960, avec deux collègues, en pick-up Delahaye, près de Saraya, nous rencontrâmes une lionne allongée sur la piste non loin d'un petit point d'eau : c'était sa place favorite et les cyclistes, on les comprend, contournaient à pied cet endroit par la brousse. Pour nous, qui ne risquions rien dans notre voiture, il n'en est pas question mais nous ne voulions pas tuer cette lionne ; aussi nous avançâmes donc doucement et devant la grosse masse du pick-up, elle se leva nonchalamment et nous laissa le passage sans se presser.

Un autre exemple de cette décontraction du lion m'a été raconté par un de mes collègues qui,

en 1965, circulait en voiture entre Mako et Kanéméré. Il aperçut trois lions en train de se régaler d'une vache et les observa un certain temps. Devant leur calme, il alla chercher sa caméra à trois kilomètres de là et revint filmer sans que ces lions ne manifestent la moindre hostilité ou même un quelconque intérêt. C'est à ma connaissance le seul animal qui fait face tranquillement au danger : il ne fuit pas ou n'attaque pas aveuglément comme le buffle ou l'éléphant. Une seule fois près de la Koulountou, affluent de la Gambie, j'ai vu un lion et ses deux lionnes s'enfuir car ils ne voyaient pas d'où venait le danger: nous les survolions à grand fracas et très basse altitude en Jodel.

Après cette rencontre, nous rejoignons Kédougou sans autre incident. Des lucioles ponctuent la nuit de petites lumières ; le ciel est très étoilé et j'admire la Croix du Sud en face de moi. Quelques feux de brousse allumés par les Noirs pour brûler les herbes éclairent les ténèbres et la course, la nuit, sur la latérite, dans la savane qui brûle, donne toujours une impression d'irréalité : on semble voguer à travers la forêt.

Cette journée a été longue car la piste n'est pas encore refaite et nous ne dépassons pas en moyenne le 30 à l'heure. Les fondrières sont nombreuses et on laisse derrière soi un épais nuage de poussière, surtout dans les bas-fonds où l'on s'enfonce dans le potopoto, épaisse couche de terre fine et pulvérulente. Cette poussière impalpable pénètre dans la voiture, se colle à la peau et à la chemise, imprègne les cheveux et, à l'arrivée, la douche est indispensable et les vêtements doivent être nettoyés.

A Kédougou m'attend un colis envoyé par mes parents pour le Nouvel An: quelques sucreries comme des marrons glacés, qui sont bien sûr dans un état lamentable, mais cela fait toujours plaisir et relie à la douce France.

CHAPITRE III

INSTALLATION EN BROUSSE LES MALINKES, PEUPLE MANDINGUE

Début janvier de cette année 1950 viennent me rejoindre mon collègue de Guinée, notre jeune Directeur des Mines et son épouse. Si le jour nous parcourons la brousse, le soir le campement est animé car nous sommes quatre pour bridger à la lumière d'une lampe à pression. Le campement, construit suivant la technique africaine, est rectangulaire et comprend deux chambres avec tout un péristyle à la mode coloniale. La cuisine est dans une case ronde à l'extérieur.

Au départ de notre Directeur qui se charge d'expédier, pour réparation, mon pick-up, de Tambacounda à Dakar, j'emménage à Mako avec le concours de mon collègue. C'est mon dernier voyage en voiture avant de longs mois. Je m'installe dans le quartier du chef Keita qui met à ma disposition deux cases rondes, l'une pour la cuisine et l'autre pour moi. Ces cases ont tout au plus trois mètres de diamètre, avec des murs en banco de la hauteur d'un homme et un toit conique en paille consolidé par des bambous. Le banco, genre de pisé, est obtenu à partir d'argile foulée au pied pour la rendre homogène et compacte. Puis des moules en bois permettent d'en obtenir des briques qui durcissent en séchant.

Les cases, sans fenêtre, n'ont qu'une seule ouverture basse afin de maintenir l'ombre. Cette habitation exigüe et sans air n'est guère fraîche et je suis toujours trempé de sueur pendant la sieste. Toute une faune m'y tient compagnie: les araignées, parfois des tarentules, que l'on respecte car elles détruisent les moustiques, les mouches maçonnes qui se construisent leur nid à partir de l'argile du banco et les gros cafards noirs qui vagabondent dans mes affaires.

Ma case est particulièrement encombrée. On y voit dans la partie centrale le lit portatif avec sa moustiquaire, une table verte pliante genre table de bridge et un fauteuil pliant. Le reste du matériel est disposé tout autour, d'un côté une caisse à munitions contenant mes livres et sur laquelle se trouve un filtre à eau, une machine à écrire, une lampe tempête et une grosse lampe torche, mes sacs d'échantillons et des cartouches de cigarettes ; de l'autre côté, un sac à dos et une sacoche contenant boussole, papiers et cartes, une boîte à outils, un trébuchet de pharmacien et sa boîte de poids pour peser l'or, un nécessaire de minéralogiste, le matériel de dessin. Contre le mur, les deux fusils et leurs cartouches, les marteaux de géologue, une masse, un mortier et son pilon. Enfin pour couronner le tout quelques épis de maïs sont suspendus au toit pour sécher.

Dans la seconde case se trouve ma caisse popote avec tout le matériel de cuisine, une lessiveuse, des seaux et les battées et tamis pour la prospection de l'or et du diamant. La cuisine se fait entre deux pierres, au bois, ce qui a l'avantage de ne poser aucun problème à mon cuisinier. Naturellement pas de réfrigérateur, je me contente de gargoulettes en terre cuite où l'eau se rafraîchit par évaporation.

Le village se compose de quatre grands enclos en bambou comportant au total une trentaine de cases, soit une population d'une centaine d'habitants. J'habite l'enclos Nord, qui comporte outre mes deux cases, la case du chef Keita et trois cases pour ses trois femmes et leurs enfants. Toutes ces cases se distribuent autour d'un manguier sous l'ombre duquel on se réunit pour la palabre. Dans ce village pousse également un splendide oranger qui donne en cette saison des oranges amères : pour moi c'est très important car je ne peux avoir aucun autre fruit ni légume frais.

Les habitants sont des Malinkés qui appartiennent à la grande ethnie des Mandingues et leur langue, à laquelle m'initie mon cuisinier, en est un dialecte. Les hommes sont habillés d'amples chemises ouvertes sur le côté, avec des culottes flottantes relevées un peu au milieu jusqu'à mi-jambe, ce qui fait très moyenâgeux, les pieds chaussés de sandales de cuir avec une seule boucle autour du gros orteil, "les samaras", qui correspondent à nos "tongs" actuelles. Les femmes nues jusqu'à la ceinture, les pieds souvent nus, ont les reins ceints d'un pagne formé d'étoffe noire ou bleu foncé. Elles sont coiffées d'un foulard de couleur, genre madras, tandis que les hommes ont la traditionnelle coiffure, bonnet noir orné de pompons ou plus simplement bonnet de laine.

Les jours de fêtes, les hommes ont des boubous blancs, très amples, aux longues manches très larges, ornés de broderies et les femmes de grandes robes éclatantes les couvrant jusqu'aux pieds ; mais Mako est un village très pauvre et peu nombreux sont les habitants qui possèdent ces habits de fête. La plupart de ces vêtements sont en coton tissé sur place sur des métiers très rudimentaires : cotonnier et indigotier, qui donne la teinture bleue, sont cultivés par le village.

La seule distraction est le tam tam et, une ou deux fois par semaine, le village se réunit le soir autour des musiciens. Au son du tambour, les jeunes se lancent en trépidant dans le cercle des spectateurs, seul ou deux par deux, pendant que l'assistance bat des mains.

Les Malinkés sont en principe animistes mais le prosélytisme musulman se fait sentir. C'est ainsi que le frère du chef, Ousman Keita, âgé d'une trentaine d'années se dit musulman, fait ses prières prosterné vers la Mecque et ne boit pas d'alcool. 20 ans plus tard, en 1970, je le retrouverai rendu aveugle par l'onchocercose : est-ce la conséquence de sa maladie mais il ne sera plus marabout (le marabout est un religieux musulman et par extension tout fidèle qui se conforme strictement aux règles de la religion) et il accepte une bouteille de vin. Sa famille était alors très liée avec les missionnaires qui s'installèrent à Kédougou en 1960 et qui furent très surpris quand je leur appris qu'Ousman était musulman en 1950.

Sans doute l'empreinte de la religion primitive est la plus forte : la preuve en est la coutume des grigris, fétiches qui ont la propriété de protéger de tel ou tel danger celui qui les porte, ou lui donnent certaines vertus. Il existe ainsi des grigris pour être préservé au combat, être fort et aussi viril ; pour les femmes afin d'avoir des enfants car la femme stérile est pratiquement rejetée de la société. Curieusement il existe aussi des grigris pour ne pas avoir d'enfant quand la femme obtient la permission de son mari d'aller voir ses parents pour une période généralement longue qui peut atteindre un an.

Le grigri consiste en un petit papier, portant une formule magique, introduit dans un sachet de cuir attaché souvent en un bracelet que les hommes portent au-dessus du coude ou autour du cou. Les femmes ont généralement des grigris adaptés à une espèce de ceinture à même le ventre. Ces grigris sont fabriqués non seulement par les sorciers mais aussi par les marabouts. Ils sont donc portés par tous les Noirs, fétichistes ou musulmans, mais sans doute aussi par les chrétiens.

Une autre pratique, aussi bien chez les animistes que chez les musulmans, est la circoncision et l'excision : ne pas être circoncis pour un Noir est inconcevable ; en témoigne par exemple une insulte chez les Malinkés : "bilakoro" qui veut dire "non circoncis". Au moment de la circoncision le petit Noir porte un bonnet spécial qui le signale à l'attention du village et cette coutume me rappelle, en France, le passage du conseil de révision d'avant-guerre où l'admis au service armé portait une cocarde spéciale ornée de rubans.

Personnellement je ne puis comprendre la pratique de l'excision et j'estime que les Noirs évolués, surtout les médecins, devraient s'élever contre cette mutilation odieuse, destinée à maintenir la femme noire en sujétion, d'autant que c'est un leurre. En effet, les Africains, exception faite de la petite minorité de chrétiens, peuvent avoir en principe trois femmes : c'est la loi musulmane mais qui s'applique chez les Malinkés animistes en raison de

l'allaitement des enfants, pendant lequel une femme ne peut avoir de rapports sexuels avec son mari, c'est à dire deux ans environ. De ce fait le mari, s'il en a les moyens, prend une autre femme qui devient la favorite, jusqu'à ce qu'elle ait un enfant ; comme son pouvoir est limité dans le temps, cette dernière profite d'ailleurs de sa position pour se faire payer un maximum de bijoux. L'épouse plus ou moins délaissée recherche un dérivatif même avec le blanc - le toubab - d'autant qu'il y a dans ce cas toujours un bougna à la clef. D'autre part l'allaitement d'un enfant n'est évidemment pas un obstacle aux rapports sexuels illicites quand interviennent la curiosité conjugulée à l'intérêt. Je pense donc que l'excision est une cruauté inutile et qu'elle n'a aucune incidence sur la vertu de la femme africaine.

Une autre énormité dans cette société africaine est la pratique de la dot. Une femme quelconque, en pays malinké, vaut une vache ou un "gros", c'est à dire quatre grammes d'or, sans compter les nombreux cadeaux supplémentaires faits aux parents de la femme pendant la période des fiançailles. De ce fait, j'ai vu à Mako, le plus moche et le plus malingre se "payer" les femmes les plus jolies, puisque détenant une certaine fortune, tandis que d'autres, beaucoup plus solides, mais à la portion congrue, ne pouvait se payer une femme. Il est évident que tout cela s'équilibre clandestinement par la suite, puisqu'il y a une minorité de maris. C'est ainsi que le chef malinké de Kossanto, avec qui j'aurai les meilleurs rapports, aura, à 80 ans, six femmes dont trois relativement jeunes, entre 20 et 30 ans. Avoir toutes ces femmes était une affaire de prestige mais je gage que, malgré la surveillance, ces épouses devaient se satisfaire ailleurs.

La nourriture des Malinkés est assez monotone car elle est à base de farine de gros ou petit mil, le fonio. Un plat apprécié est le "foutou", couscous de semoule de fonio agrémenté d'une sauce pimentée, à base de poisson ou d'arachide. Le mil dont on tire également la bière, le dolo, sert à bien d'autres usages : ainsi c'est avec sa paille que l'on fait les toitures et les portes, la tige de mil est tressée pour faire des cordes etc.

Le manioc et l'igname interviennent en moindre quantité. Le riz est un produit rare car il n'est pas cultivé en Haute-Gambie, aussi le riz au poisson (tieboudienne en oulof) agrémenté de manioc, d'igname, de gombo et de patate douce avec une sauce très pimentée est un plat de luxe. Le beurre local provient des noix d'un petit arbre appelé "le karité".

Le poisson se pêche dans la Gambie ; on l'achète aussi séché, en provenance de la mer et des grands fleuves (Sénégal, Niger). La viande de boucherie est très rare ; il existe bien quelques vaches mais leur élevage est difficile car elles ne sont guère résistantes à la mouche tsé-tsé qui donne la maladie du sommeil. Pour la même raison les chevaux sont inexistants. Restent les troupeaux de chèvres et les poules naines qui forment la basse-cour, mais l'Africain répugne à tuer ces animaux qui lui apportent le lait et les oeufs, et qui, comme la vache, sont l'expression de sa fortune.

Un appoint nécessaire et essentiel est donc formé par le gibier. Chaque village est ravitaillé par un chasseur professionnel, tout de noir vêtu, les vêtements abondamment décorés de cauris : ce sont des petits gastéropodes qui, en 1950, servent encore de petite monnaie chez certains Noirs de la Haute-Volta.

Le chasseur a un fusil de traite fabriqué par le forgeron local avec les moyens du bord, comme par exemple des tubes de vieux lits métalliques que l'on peut trouver aux abords des villes. La poudre est redistribuée par les chefs de village qui l'obtiennent, en principe, du Commandant de Cercle. La proportion de poudre est fonction du gibier à abattre et donc de la quantité de plomb ou de cailloux que l'on met dans le fusil. Il est fréquent que ces proportions soient mal calculées et que le fusil éclate, aussi la plupart des chasseurs sont-ils borgnes. Ces chasseurs ont une résistance extraordinaire et ils n'hésitent pas à poursuivre leur gibier pendant de longues heures sans être muni d'eau ce qui les oblige à s'abreuver du sang de leur victime.

La structure de la société est médiévale : autour du chef traditionnel gravitent les vassaux moins puissants, les nobles ou horons. Ceux-ci protègent, par tradition, une classe à part, celle des artisans, les nyamakalas, qui est chargée du travail du fer, de la laine et du coton, du bois et du cuir. Elle comprend :

- les forgerons qui extraient et travaillent le fer et l'or ; maîtres du fer et du feu, ils sont seuls habilités à pratiquer l'excision et la circoncision.

les tisserands qui traitent la laine et le coton ;

- les travailleurs du bois qui fabriquent les mortiers à mil et pilons, les ustensiles et meubles, les pirogues ;

les travailleurs du cuir qui fabriquent chaussures, sellerie et boucliers ; ces derniers artisans, les garankés, ont souvent une réputation de sorciers.

Comme autrefois, dans nos civilisations européennes, pour atteindre la connaissance dans ces métiers, il faut recevoir une initiation qui se traduit par certains motifs symboliques dans les réalisations, chez les tisserands en particulier. Naturellement il existe une hiérarchie dans l'initiation, suivant l'aptitude de l'impétrant et, par exemple, seul le fabricant de mortiers et pilons, objets rituels, peut concevoir les statuettes sacrées.

Une autre classe particulière, également très fermée, est celle des griots ou Diélé ; on peut les comparer à des ménestrels ou troubadours parcourant le pays ou attachés à une grande famille. Ils ont un rôle :

- de musiciens jouant de la guitare, de la kora, du tam-tam, du balafon etc...

d'ambassadeurs attachés à une famille royale ou noble et chargés surtout, avec les griottes, d'arranger les mariages ;

- de généalogistes en tant que dépositaires de la tradition orale.

Ils peuvent être aussi magiciens et sorciers.

En fait les griots gagnent surtout leur vie en chantant les louanges des chefs ou de tout autre Noir qui peut payer. En effet, très sensible à la flatterie, le Noir se dépouille au profit des griots qui clament en public ses mérites ou ceux de sa famille. A mon sens, ce sont les parasites de l'Afrique Noire, mais leur pouvoir est considérable, car on craint leurs propos calomnieux : les Noirs disent qu'ils ont deux langues et qu'ils peuvent gâter bien des affaires et des réputations.

Enfin tout en bas de la société, les captifs ou woloso : ce sont les esclaves qui sont depuis des générations tributaires d'un maître et, malgré la suppression de l'esclavage, existent de façon très discrète dans chaque village.

Cette société est dirigée en principe par le Conseil des anciens, formé des représentants des différentes classes. Ils recueillent l'avis des Domas, sages particulièrement vénérés, détenteurs de la Vérité et, de ce fait, incapables de mentir : ils peuvent appartenir à n'importe quelle classe, captifs y compris. Un adage africain souligne la dualité du spirituel et du temporel dans cette civilisation : c'est la guerre et le noble qui ont fait le captif, mais c'est Dieu qui a fait l'artisan.

Avec l'afflux de la main d'oeuvre en France, on retrouve actuellement à Paris, chez les Africains qui vivent en groupe, une transposition de cette société malheureusement dans ce qu'elle a de critiquable. Le griot est toujours là pour récupérer par la flatterie l'argent du pauvre Noir tandis que le captif reste le captif: il fait tous les travaux de ménage et de cuisine et vraisemblablement donne tout ou partie de son salaire à son seigneur et maître. (dixit un éboueur toucouleur de la capitale).

La répartition des tâches dans une famille est très disproportionnée. L'homme veut bien se charger de quelques travaux durs ou exceptionnels, comme la construction ou l'entretien des cases, mais son activité essentielle concerne l'ensemencement et la récolte respectivement début et fin d'hivernage, trois mois au maximum, bien sûr aidé par les femmes. Le reste du temps, il palabre à longueur de journée sous le fromager ou le manguier du village, assis ou

étendu sur des espèces de claies faites de branches disposées à un mètre de hauteur entre des poteaux formés de branches plus fortes.

Cependant il veut bien se louer comme manoeuvre un à deux mois par an - mais ces occasions sont rares - pour amasser de quoi acheter quelques produits comme le tabac (qui se cultive aussi localement), le sucre, le thé et des vêtements. Une fois ces besoins satisfaits, il s'arrête de travailler, à de rares exceptions près : l'argent est fait pour être dépensé et non économisé : la notion d'épargne si chère à nos pays civilisés lui est totalement inconnue.

La femme, la mouso, supporte la plupart des travaux : elle participe non seulement aux travaux durs mais assure l'entretien de la famille. Sa principale occupation, outre la cuisine, est de piler le mil dans de grands mortiers en fromager. Le pilon en bois est de grande taille et la mouso, debout, le laisse tomber de manière rythmique en claquant des mains.

On la voit également vaner la farine de mil en la laissant couler, d'unealebasse dans une autre, face au vent qui emporte la paille. Mais il lui faut encore faire quelques kilomètres pour laver le linge à la rivière, ramasser le bois mort ou, quand il n'y a pas de puits, ramener de la rivière de lourdes gargoulettes d'eau, stabilisées sur la tête par un carré d'étoffe roulé sur une certaine épaisseur.

Les quelques instants de repos sont consacrés à la toilette et surtout à ses cheveux : faute de glace, elle se fait coiffer par une amie qui lui sépare la chevelure crépue en de nombreuses tresses qu'elle enduit de beurre de Karité. Mais malgré cette vie si dure, ces femmes sont toujours souriantes et aimables et, rétrospectivement, j'ai beaucoup d'admiration pour elles.

La notion de propriété est très particulière. Il existe bien sûr des jardins potagers, propriété personnelle de chaque famille mais les terrains de culture, les lougans, sont collectifs et sont attribués par le chef de village. Les engrais ne sont constitués que par les excréments du bétail qui pâture dans les champs avant l'hivernage. Les lougans s'épuisent donc rapidement et pour les renouveler l'Africain pratique la culture sur brûlis. En saison sèche il met le feu à une grande partie de la forêt - les cendres constituant un bon engrais - puis défriche superficiellement en laissant les souches ; au début de l'hivernage il ensemeence en retournant légèrement la terre à la Baba, genre de houe qui a d'ailleurs de multiples emplois.

Cette technique du brûlis provoque la déforestation systématique du pays et déclenche le processus de l'érosion qui aboutit, à plus ou moins long terme, à l'apparition de la latérite absolument stérile. A cela s'ajoute l'action des troupeaux de chèvres qui, systématiquement, arrachent les jeunes arbres, et donc s'opposent au renouvellement de la forêt. Les feux de brousse sont aussi très nocifs : ils ont pour but de réduire en cendre les grandes herbes sèches afin de reconstituer en décembre, janvier, un maigre pâturage pour les troupeaux, mais cette technique détruit les jeunes pousses, s'oppose à la régénérescence du sol par l'humus et favorise ainsi l'érosion. En définitive, toutes ces techniques naturelles destinées à pallier l'absence d'engrais sont très néfastes et transforment petit à petit le pays en désert latéritique.

CHAPITRE IV
*PREMIERES EXPLORATIONS GEOLOGIQUES
DANS LE CERCLE DE HAUTE - GAMBIE*

Pour mes premiers levés géologiques, je parcours les environs de Mako avec des équipes très restreintes et fais plusieurs incursions dans les petits massifs basaltiques voisins, qui culminent à 400 mètres, en prenant comme limite sud la Gambie. Le fleuve est encore tumultueux avec une série de petits rapides limitant quelques plans d'eau plus profonds, et, sur ses bords, je fais la rencontre de mes deux premiers caïmans qui, lézardant sur les rochers, au soleil, à ma vue se précipitent à l'eau. Quant au troisième, notre rencontre se passe au moment où je suis en train de me baigner en amont de la chaussée submersible ; j'aime beaucoup cet endroit car le paysage est beau avec les massifs de Mako au nord et de Bafoundé au sud. Heureusement je suis accompagné par un Noir que prudemment j'ai laissé en faction sur la berge. Bien m'en a pris car soudain par de grands gestes il m'appelle désespérément en me désignant un point derrière moi : me retournant j'aperçois alors les yeux d'un caïman qui, à une dizaine de mètres, se rapproche doucement. Je n'attends pas mon reste, rejoins à toute allure le bord et tire un coup de fusil sur l'animal mais, avec du plomb 4, il ne risque pas grand mal.

Au dire des Africains le caïman s'appuie sur sa queue pour happer sa proie, qu'il noie ensuite en l'emmenant dans son trou pour la manger plus tard. C'est ainsi que les gués et les eaux peu profondes sont très dangereux, aussi, à partir de ce jour, à Mako, je ne me baignerai qu'en eau profonde suivi par un Noir dans sa pirogue.

Les alentours de Mako étudiés, il me faut étendre mes investigations et partir plusieurs jours : ce sera mon lot pendant deux ans et ces expéditions dureront de dix à vingt jours, à pied. Pour le moment, sans voiture, et donc pratiquement sans communication, j'organise ma propre poste en envoyant tous les 15 jours un porteur chercher le courrier à Kédougou distant de 50 kilomètres.

Il me faut maintenant organiser une équipe de porteurs, une quinzaine, et je choisis comme chef d'équipe Ousman Keita, le frère du chef de village. Se transportent, non à dos d'homme mais sur la tête, le lit avec la moustiquaire et le matelas, la table et un fauteuil pliant, le matériel de cuisine avec le ravitaillement sous la direction de Joseph, la lampe tempête, une lessiveuse, le seau avec le filtre Esser (bougié en brique poreuse qui filtre l'eau).

Parmi les porteurs, trois ne me quittent jamais. l'un porte l'eau filtrée, indispensable si l'on veut éviter la dysenterie amibienne, dans plusieurs bouteilles entourées de sac, avec pour mission de les plonger dans l'eau chaque fois qu'il en rencontre afin de provoquer un refroidissement par évaporation : j'obtiens ainsi une température d'environ 15°, quand il fait entre 30° et 45° à l'ombre suivant la saison. Le second pousse, à l'aide de sa fourche, une roue de vélo sur laquelle est adapté un compteur kilométrique qui, en me donnant les distances parcourues, me permet d'établir une carte précise à l'aide de la boussole. Le troisième porte en bandoulière ma sacoche avec cartes et papiers divers, crayons et la 10,75, pour le gros gibier.

Personnellement, j'ai l'appareil photo et la boussole en bandoulière, le marteau à la main : ce marteau me sert à obtenir des morceaux de roches que j'examine pour en déterminer la nature et que je conserve parfois à titre d'échantillons afin de les soumettre plus tard, au laboratoire de Dakar, à différents examens en particulier pétrographiques et chimiques.

Il m'arrive aussi, sur des filons de quartz, de faire des prélèvements assez importants qui seront, à mon retour à Mako, pilés puis lavés à la batée afin d'en extraire l'or, ce qui me donnera une première idée de l'intérêt du filon. Au fur et à mesure de ma tournée, les sacs d'échantillons s'accumulent, ce qui constitue une charge supplémentaire pour mes porteurs.

Un garde cercle, gendarme supplétif coiffé d'une chéchia rouge, m'est affecté par l'administration de Kédougou pour assurer ma sécurité. Il est donc toujours avec moi et me

suit avec mon calibre 12 pour le petit gibier. Il me faut en effet penser à nourrir toute ma caravane car mes porteurs n'emmenent aucun ravitaillement ; ils comptent, avec leur insouciance naturelle, sur leurs frères de race, au prochain village, et, surtout, ils me font confiance. Je m'arrange pour les satisfaire car je leur demande de gros efforts et ils ont besoin d'une nourriture riche, ce qui leur fait généralement défaut : comme je l'ai dit, la viande est très rare et le gibier est bien venu pour tout le monde, le village y compris ; c'est alors jour de bombance et je suis d'autant mieux accueilli.

Le programme de cette campagne est d'établir au 1/50.000, soit avec des mailles théoriques de deux kilomètres, une carte géologique avec prospection minière, l'or en particulier, de la région située au nord et à l'est de la boucle de la Gambie. Mon premier objectif est un petit village situé au nord est de Mako, Badon, à partir duquel je rayonnerai dans toutes les directions. A mon arrivée dans ce hameau, les femmes et les enfants ont peur de moi, car, de l'avis des notables, il n'y est pas venu d'Européens depuis 15 ans. Il me faut les apprivoiser avec les quelques mots de malinké que je possède et le contact se fait plus confiant.

Le chef de village m'affecte une très bonne case après m'avoir offert les cadeaux traditionnels : l'hospitalité africaine n'est pas un vain mot et l'on me donne un poulet et quelques oeufs. En fin d'après-midi, les jeunes filles curieuses viennent me "donner le bonjour" et, le soir, j'ai droit au tam-tam d'honneur au cours duquel, les femmes surtout, jeunes et moins jeunes, s'en donnent à coeur joie, en dansant sous la lune de manière frénétique, au centre du cercle de spectateurs, qui battent, en rythme, des mains.

En fait, le tam-tam a lieu une à deux fois par semaine et se prolonge très tard. C'est assez lancinant, il est impossible de trouver le sommeil, et pourtant le lendemain je me lève très tôt, avant le soleil, car il me faut profiter au maximum des heures fraîches. Au petit jour je prends le thé, sans pain, et pour cause ! Joseph essaie bien de me faire des petits pains en creusant un four dans une termitière cathédrale haute de deux à trois mètres et en employant du vin de palme fermenté pour faire lever la pâte mais c'est un fiasco : les petits pains sont particulièrement durs et il est préférable de s'en passer d'autant que (est-ce le foie ?) le matin je ne peux rien absorber de solide, aussi je pars le ventre vide.

Comme le camp de base est Badon, je rayonne autour de ce village avec une équipe restreinte, quatre ou cinq hommes et le garde cercle. Marcher sur ce plateau granitique, en suivant un axe dans les hautes herbes, est assez épuisant, et je ne dépasse guère 15 à 20 kilomètres par jour. A 10 heures du matin, après avoir absorbé un bon litre d'eau depuis le départ, je peux fumer ma première cigarette sans avoir ce qu'on appelle "le margouillat" du nom du petit lézard local qui se chauffe au soleil. pourquoi ce nom ? Il s'agit d'une envie de vomir irrépressible quand l'estomac se refuse à accepter quoi que ce soit.

Mes porteurs se rendent compte, quand j'ai la cigarette au bec, que le moral est meilleur et, petit à petit, s'instaure un rite entre nous : ils savent que je n'ai rien mangé et me proposent une petite pause pendant laquelle ils vont enfumer une ruche sauvage dans un arbre et, tous les matins désormais, ils m'apportent le miel dans un vieux chapeau appartenant à l'un d'eux. Comment est-il arrivé à Mako ? mystère ! Après avoir soigneusement enlevé les abeilles endormies, je déguste le miel dans les alvéoles de cire que je recrache ensuite.

La course à travers la savane, en gravissant quelques collines, se termine vers 15 heures, au maximum de la chaleur. Au début, il m'arrive de rentrer plus tard car je me suis égaré et, pour éviter cette mésaventure, je prends l'habitude de me faire accompagner d'un guide, si possible le chasseur du village qui s'arrange évidemment pour me faire tirer des pintades que l'on voit en groupe. Il m'arrive d'en tuer quatre ou cinq d'un coup de fusil et mes porteurs acceptent joyeusement ce supplément de bagages.

Quand je rentre dans ma case, enfin à l'ombre, je suis épuisé, noirci de la tête aux pieds par les grandes pailles incendiées qu'il a fallu traverser ; la première chose que fait Joseph est

de remplir, au puits, la lessiveuse et je me lave avec délice. Ces herbes hautes parfois de deux mètres, quoique brûlées, restent très coupantes et me blessent au coup de pied et aux jambes. Les plaies, malgré le mercurochrome, se creusent et donnent des ulcères tropicaux, "les craws-craws", qu'ont connu certains anciens d'Indochine. Vingt ans plus tard, j'en porterai encore les traces noirâtres.

Evidemment je suis habillé très légèrement, short, chemisette, casque, les jambes et les pieds nus dans des sandalettes en nylon qui ont l'avantage de laisser le pied transpirer et permettent de passer partout, y compris dans les marigots. Par cette chaleur je ne puis supporter pantalon et chaussures montantes qui me préserveraient et je préfère m'en passer malgré les crams-crams, petites graines hérissées de piquants qui s'accrochent aux jambes et pénètrent dans les sandalettes.

C'est ensuite l'heure du repas, vers 16 heures, et Joseph me sert le plus souvent du poulet ou de la pintade, cuit à la casserole entre deux pierres, avec beaucoup trop d'huile, accompagné d'une boîte de conserve ou de riz. Comme boisson de l'eau dont je fais une énorme consommation. J'ai besoin de me réhydrater car, pendant ma course, j'ai du me contenter des deux litres d'eau que j'ai emmenés.

Après le repas, je classe mes notes, dresse ma carte, puis parcours le village et discute avec les habitants. Comme ceux-ci ne parlent pas le français, il me faut toujours passer par le truchement d'un de mes porteurs, ancien tirailleur. Les Malinkés se demandent ce que fait cet Européen qui parcourt la brousse et casse des cailloux. Finalement ils me baptisent "Kabakourou" et je me rendrai compte quelques années plus tard que c'est un compliment car cela ne veut pas dire "le chef des cailloux" comme je le pensais tout d'abord mais "le caillou fort".

Au crépuscule, mon repas se réduit généralement à un grand bol de lait puis je me couche dehors sous la moustiquaire. Avec un peu de chance j'arrive à m'endormir malgré les bruits du village, car les Africains, qui sont écrasés par le soleil la journée, vivent surtout le soir. Vers 2 heures du matin, je me réveille, sans doute à cause de la fraîcheur et du calme absolu, et me promène en admirant le ciel étoilé, c'est le moment divin. Les couchers de soleil sont aussi merveilleux, avec des variations de tons splendides, de l'ocre rouge au bleu nuit en passant par le vert tendre.

Un jour, en fin d'après midi, j'assiste à l'enterrement d'un des habitants, transporté sur une espèce de civière jusqu'au cimetière. Il est enterré sans cercueil, à la mode musulmane, roulé dans une étoffe blanche. Une plaque de roche marque la tombe quand elle est rebouchée. J'admire cette simplicité biblique devant la mort.

Pendant ce séjour à Badon, quelques porteurs sont envoyés vers l'est pour me préparer une case, au lieu-dit Tambakokoso, dans un désert de granite et de latérite, absolument inhabité. Enfin, le jour de mon départ, c'est à mon tour de faire, pour mes adieux, quelques cadeaux en argent, cigarettes et surtout cartouches toujours très appréciées.

A mon retour à Mako on me tend un mot du Sénateur du Sénégal, Charles Cros, en tournée aux "confins" de sa circonscription, ce qui est la preuve, de sa part, d'une belle conscience professionnelle ;

Mako, le 30/1/50

Monsieur l'Ingénieur,

"Avec l'autorisation de votre gardien je me suis permis de prendre un moment de repos dans votre maison.

Remerciements et sentiments les meilleurs."

Je suis très honoré de cette visite mais regrette rétrospectivement que ma "maison" n'ait été qu'une modeste case.

Je m'occupe d'un problème financier important, le renouvellement de ma caisse d'avance, que je ne peux obtenir qu'en justifiant mes dépenses qui sont contrôlées de très près, quoique de Saint Louis. Je ne peux ainsi rien acheter sans facture en 3 exemplaires, mais il est vrai qu'en l'absence de magasin je n'ai guère de problème à ce sujet.

Il me faut aussi fournir des états de salaire en 3 exemplaires, signés par le salarié ou à défaut par 2 témoins. Malgré que je sois pratiquement coupé de tout contact avec la civilisation, je suis astreint à toutes les obligations administratives et c'est ainsi que je dois porter sur chaque état de dépense cette fameuse formule sacramentelle sans laquelle point de salut : "certifiée la fourniture faite et la prise en charge". Cette phrase a une importance que je ne soupçonne pas car, l'ayant oubliée, je verrai le renouvellement de ma caisse d'avance retardé de plusieurs mois. Evidemment le crétin de scribouillard fonctionnaire, qui, à Saint Louis, expédie les affaires en attendant l'heure de son pastis glacé, ne fait rien pour me faciliter la vie et se retranche derrière la règle-parapluie. Cependant, il ne me vient pas à l'idée de me croiser les bras et je continue à travailler en payant les porteurs de ma poche, ceci jusqu'en juin ! Je gage que l'actuelle génération de géologues confrontée au même problème aurait réagi avec beaucoup plus de virulence. Aurait-elle d'ailleurs accepté de travailler dans ces conditions ?

Pendant ce séjour à Mako, je fais davantage connaissance avec le village. Je constate que les champs sont à plusieurs kilomètres et qu'ils entourent quelques cases : c'est le village de culture qui n'est habité qu'au moment des travaux, à l'hivernage. Les Noirs gardent leurs récoltes dans de petites cases rondes, très hautes, surélevées sur des pieux de manière à être à l'abri des rats : les greniers à mil.

Les jeunes filles viennent souvent me voir, et j'ai un faible pour Nieralee, la jeune demi-soeur du chef, la plus jolie. Je vais jusqu'à proposer au vieux Keita une dot pour sa soeur mais c'est un ancien tirailleur qui a accompagné en brousse des officiers de l'Institut Géographique National et il refuse :

- "Je ne peux te la donner car les gens comme toi ne restent jamais très longtemps au même endroit".

Evidemment il n'avait pas tort.

Mi-février, je repars pour une grande tournée vers l'est et compte passer quelques jours à Tambakokoso, dans ma résidence secondaire du désert de Badon, aménagée par mes porteurs. Je confie, comme la fois précédente, ma case à Bakary Seck qui est chargé de récupérer le courrier. Cette fois je ne suis pas accompagné de mon garde cercle, en permission à Kédougou, ni d'Ousman Keita qui, ayant gagné un peu d'argent, préfère rester chez lui auprès de ses femmes. A l'exception de deux ou trois fidèles, c'est le cas de tous mes porteurs qui me quittent généralement au bout de un ou deux mois.

A quelques kilomètres de Mako nous traversons un bas-fond où se trouvent des raphias : c'est une petite oasis très ombragée et très agréable comme première halte, d'autant qu'on me signale le long de ces palmiers quelques calebasses oblongues qui recueillent la sève, le "bangui". Nous nous en regalons avant de poursuivre notre chemin dans la savane sèche et brûlante. Je reviendrai une autre fois dans ce petit coin agréable avec l'intention de profiter à nouveau de cette aubaine mais le propriétaire, sans doute prévenu de mon départ de Mako, m'attend de pied ferme avec son fusil de traite pour défendre son bien. Il s'agit de l'homme le plus riche du village, le plus nanti de femmes et j'ai l'impression que mes porteurs, qui ne peuvent pas "l'encaisser", se sont servis de moi pour déguster gratis son bangui. Pris en flagrant délit, il ne me reste qu'à m'excuser par un bon bougna qui indemnise largement le bonhomme.

Le but de cette étape est Simpampou, tout petit village, où je fais connaissance du vieux chasseur de l'endroit qui m'offre de l'hydromel en échange de quelques cartouches. II

m'accompagne dans la prospection des environs avec son inséparable fusil couvert de cauris. Ma 10,75 l'intrigue et je lui en fais la démonstration : d'un coup de fusil je casse une branche grosse comme le poignet, ce qui l'impressionne beaucoup.

A Tambakokoso j'admire ma case qui se dresse sur un reg latéritique : c'est un logis rectangulaire fait en crintings (nattes obtenues à partir d'écorce de bambou entrelacée) de sept mètres de long sur quatre de large, couvert de paille avec, s'il vous plaît, une cloison intérieure isolant un coin cuisine. Ousman Keita a pris soin d'installer cette case à proximité d'un marigot où l'on trouve encore quelques trous d'eau mais suffisamment loin pour éviter les moustiques.

Le soir je fais une belle crise de paludisme, 40° de fièvre, mais je ne peux trouver le repos car une partie de mes manoeuvres, les Peuhls qui sont musulmans, fait grand bruit près de ma case, autour du feu. Malgré plusieurs interventions de Joseph, ils ne se calment pas. Ce soir, ils sont particulièrement déchainés et finalement je sors de ma case et bouscule le feu.

- Fichez le camp et laissez moi dormir 1

Pendant ce temps les animistes se livrent, à quelques centaines de mètres, à une cérémonie mystérieuse, sans doute le sacrifice d'un poulet. En fait, les Noirs, dans cette région inconnue, combattent leur isolement et leur appréhension comme ils le peuvent, par le bruit ou une offrande aux dieux.

Le lendemain matin, je demande à Joseph, en l'absence d'Ousman, de me réunir cinq hommes avec roue de vélo, fusils, marteaux etc... mais l'algarade de la veille n'est pas oubliée.

- Patron, ils ne veulent plus travailler, ils veulent rentrer à Mako et que tu les payes maintenant.

C'est la grève en quelque sorte.

- Ecoute Joseph, débrouilles-toi. Je les veux près dans cinq minutes et de toutes manières je n'ai pas assez d'argent pour les payer.

Et pour prouver ce que je dis, je montre à Joseph la somme que je possède. J'ai résolu en effet le problème de coffre-fort de manière particulière ; sachant que j'allais être isolé pendant assez longtemps, je me suis muni, à mon dernier passage à Tambacounda, d'une quantité considérable de petites coupures de 100 francs, ce qui correspond au salaire quotidien d'un manoeuvre, car, faute d'argent dans les villages qui vivent en autarcie, le billet de 1.000 francs n'est pas monnayable.

J'ai donc emporté 1.500 billets de 100 francs qui forment une liasse très épaisse que je ne peux emmener avec moi dans mes tournées. Je ne vois donc qu'une solution, les cacher dans le chaume du toit de ma case à Mako, malgré les risques d'incendie. Les Africains s'interrogent sur leur provenance et de là à penser que je les tape à la machine à écrire, il n'y a qu'un pas : je deviens, à leurs yeux, une espèce de magicien, l'égal de leur sorcier.

Cette ingénuité n'a rien d'extraordinaire et, à Dakar, il n'est pas rare d'apprendre que certains Noirs naïfs se laissent prendre leur argent par des escrocs, Noirs également, qui prétendent multiplier les billets, comme Jésus les cinq pains de l'Évangile. Après un premier test positif, un billet, par un tour de passe-passe en rapporte plusieurs et le pauvre Noir confie alors tout son argent qui disparaît définitivement comme par enchantement.

Finalement comme je ne peux pas les payer, mes porteurs me suivent en maugréant. En l'absence de sentier, nous coupons droit vers le nord, à la boussole, et, au bout de quelques kilomètres de latérite, j'aperçois au loin, derrière un rideau de buissons, une magnifique antilope. Instantanément tout le monde s'aplatit et, caché par les herbes, je rampe au plus près avec ma 10,75. Finalement je suis en bordure d'un bowal absolument nu mais l'animal est encore à une bonne centaine de mètres. Le vent m'est favorable et il ne semble absolument pas inquiet. Je prends la position du tireur couché, bien appuyé sur le coude et tire, avec mon fusil sans lunette, un peu au jugé, dans la direction du coeur. L'animal tombe comme une masse, tué sur le coup : c'est un élan de Derby, bête assez rare, qui pèse au moins 300 kilos.

Un de mes porteurs lui tranche la gorge en disant "bismilaille" pour appeler la bénédiction d'Allah, car un musulman ne peut manger que la viande d'une bête égorgée ou consacrée.

Si les Noirs pensent que je suis un peu magicien, ils savent maintenant, selon leur expression, que "j'ai la chance" et que les dieux ou Allah sont avec moi, d'autant que, malgré mes recommandations, ils n'ont compté que sur mes fusils comme d'habitude : un de mes manoeuvres n'a comme charge que leur ravitaillement et je ne l'ai vu porter uniquement qu'un petit sac d'arachides de trois ou quatre kilos pour 15 hommes.

J'envoie un homme chercher du renfort au camp pendant que la bête est dépecée. Elle est ensuite transportée par quartiers, découpée, et la viande en lanières est grillée sur un feu de bois, puis c'est la grande bouffe. Bien sûr le travail est reporté au lendemain. Les Noirs se gavent littéralement et déchiquètent la viande à pleines dents, qu'ils ont d'ailleurs très solides car ils ne mangent guère de sucre ; j'en ai vu capables de décapsuler une bouteille avec les dents. Ils peuvent donc se permettre de manger cette viande fraîche tandis que je me contente des abats beaucoup plus tendres, le foie, les rognons, la langue et la cervelle.

Le soir, tout le reste est boucané sur des claies en bambou disposées au-dessus du feu. Une chose me tracasse :

- Mais les hyènes ne vont pas venir vous voler cette viande ?

- Patron, on a mis dessus une herbe qui les fait fuir !

Je suppose que l'odeur dégagée par cette herbe n'est guère appréciée des hyènes car je n'entends pas leur ricanement caractéristique habituel vers la fin de la nuit.

Je suis également intrigué par le fait que les Noirs prélèvent dans la tête de l'animal des asticots parasites qu'ils mettent dans leurs tabatières formées d'un petit cylindre de bambou, fermé par une rondelle de cuir. Ils m'expliquent qu'ils se servent de ces vers blancs contre les maux de dents. Une autre habitude curieuse est leur goût pour la cendre dont ils font une bonne consommation et je pense que ce "médicament" les aide, comme en France le charbon, à digérer.

Quand je rentre à Mako, le 1^{er} mars, je n'ai reçu aucun courrier de la famille tellement les communications sont déplorables. Sans nouvelles, ni radio, je suis assez déprimé au milieu de ces gens qui ne parlent pas ma langue ou difficilement et avec lesquels je ne puis avoir de conversation suivie. Je n'ai aucune possibilité de distraction, sinon la nature et j'en suis saturé, ou les livres que, heureusement, j'ai amené en grand nombre. Il me faut tenir le coup en travaillant et heureusement j'ai de quoi m'occuper avec les papiers, rapport journalier, cartes à établir etc... que j'expédie à la sacro-sainte administration en les confiant à un porteur qui les remet à la poste de Kédougou.

Le 3 mars au matin, dans ma case, un peu fiévreux, j'entends le bruit d'une land rover qui s'arrête. Je me précipite : c'est un Blanc qui en descend avec en main de quoi faire un solide petit déjeuner et quelques légumes que m'envoie l'administrateur (ce fut la seule fois et je tiens à le souligner). Nous allons dans ma case où je n'ai guère à lui offrir que du thé et je ne peux du reste absorber autre chose à cause du "margouillat". Pour moi, c'est une explosion car je peux enfin parler et surtout être compris. La conversation roule sur mon livre de chevet du moment "lettre aux Anglais" de Bernanos, véritable réquisitoire contre nos amis Anglais au sujet de leur comportement en 1940. Il se trouve que je suis un ancien résistant et mon vis à vis est un ancien capitaine F.F.L. devenu administrateur. La discussion est donc très intéressante mais, au bout de 2 heures, mon visiteur s'excuse, il lui faut repartir.

Après qu'il m'ait quitté, je constate que cet homme, dont je ne saurai jamais le nom, a tellement été frappé par mon dénuement, qu'il n'a pas touché aux vivres qu'il m'avait amené et qu'il est reparti le ventre vide. A midi, quand je pourrai absorber quelque chose, je me régalerai de ce qu'il a laissé, camembert, saucisson, pain, bouteille de vin..., toutes choses que je n'ai pas vues depuis longtemps et, de ce geste, je lui en garderai toujours une vive reconnaissance.

CHAPITRE V

LES VICISSITUDES DE LA BROUSSE MON CUISINIER LEPREUX SAUVE PAR LES BASSARIS

La région proche de Mako est maintenant explorée et il me faut descendre plus au sud. Le 4 mars, je décide d'installer ma base à Tomborokoto, ce qui représente également l'avantage de me rapprocher de Kédougou. Avec une bonne vingtaine de manoeuvres pour porter tout mon matériel, je prends à pied la piste de Kédougou. En cours de route, nous rencontrons quelques villageois de Bafoundou, le village voisin de Mako, et ce sont de longues salutations qui commencent invariablement ainsi :

- Tanante (ça va bien)?
- Contanante (comment ça va)?

Puis une longue litanie où l'on demande des nouvelles de toute la famille, qui est grande, des bêtes etc... Il existe une subtile hiérarchie car c'est toujours le plus jeune ou l'inférieur qui pose les questions tandis que son vis à vis regarde dans le vague sans fixer son interlocuteur ce qui dans ce cas précis porterait malheur.

L'accueil du chef de Tomborokoto laisse à désirer. Les Africains se rendent compte que je n'ai pas la vie normale d'un Européen et que je ne suis pas soutenu par l'administrateur de Kédougou. Son hospitalité est fonction de l'importance du visiteur et manifestement j'ai dû dégringoler dans la hiérarchie des toubabs, d'autant que je suis arrivé à pied, sans voiture.

Heureusement la présence de mon garde cercle est garante de ce que ma fonction est officielle et, après force palabre, j'obtiens une case correcte pour moi ainsi que pour Joseph et sa cuisine. Le chef ne me connaît pas, il ne juge que sur les apparences, mais très rapidement nos rapports deviendront plus cordiaux, quand il aura mieux compris le pourquoi de mon travail. Je me suis rendu compte que ce n'était pas toujours immédiat pour un Blanc, à fortiori pour un Noir de la brousse.

Le 6 mars tous les problèmes sont réglés. Je pars avec mes 15 porteurs et, après une courte étape, nous atteignons un petit village au bord de la Gambie, Kabatekinda. Mon prédécesseur, Sagatzy, a parcouru cette région, ce qui me permet de m'appuyer à nouveau sur sa carte géologique. Je passe la journée suivante à longer le bord de la Gambie qui, en recreusant le plateau latéritique, met à nu les affleurements de rochers et me permet de bonnes observations.

Le lendemain, nous prenons un vague sentier vers le nord-est qui doit nous mener à un village non indiqué sur la carte, Kanéméré. Le chemin est à peine tracé ; heureusement le chasseur qui m'accompagne depuis Kabatekinda est un bon guide mais l'étape de 20 kilomètres est longue et chaude pour mes porteurs bien chargés.

Kanéméré est un assez gros village relativement récent dont la population est composite et on y rencontre des Peulhs, des Malinkés et des Diakhankés. L'accueil est curieux et chaleureux et le chef m'apporte les cadeaux traditionnels, le poulet et les oeufs. Je lui donne un peu de gibier car j'ai rencontré dans cette brousse inhabitée des troupeaux de pintades qui ne sont pas farouches. Nous nous installons Joseph et moi dans deux bonnes cases, pour plusieurs jours, car je vais rayonner autour de cette base provisoire.

Le matin suivant, avec mon équipe restreinte, je me dirige à la boussole vers le sud, avec comme objectif un petit massif montagneux.

Tout à coup, vers 10 heures, l'un de mes hommes me signale une girafe. Nous nous camouflons derrière quelques buissons mais j'ai beau écarquiller les yeux, aucune tête n'apparaît au-dessus de la végétation. Nous avançons prudemment et finalement j'aperçois un troupeau de bubales à une cinquantaine de mètres.

En fait, à travers les arbres, je ne peux tirer qu'une bête dont je ne distingue que le train arrière mais je ne puis approcher davantage car je vais faire fuir tout le troupeau. Je m'appuie sur le dos d'un de mes porteurs, à cause du recul, et je tire, avec ma 10,75, une balle blindée. La bête se sauve sur trois pattes, je lui ai cassé une cuisse. Nous la poursuivons pendant plusieurs centaines de mètres et, en courant, je lui tire ma deuxième balle blindée dans le ventre. La bête continue et je n'ai plus de balle, les autres sont au campement. J'ai encore deux chevrotines avec le calibre 12, aussi, toujours courant, je change de fusil, ajuste l'animal et lui casse une patte de devant. Le bubale me fait face et je lui tire ma dernière cartouche dans la tête. Stupeur, il n'est pas mort et se traîne contre un arbre. Les Noirs ont peur des cornes et n'osent l'approcher. Finalement je réussis à lui immobiliser la tête ce qui permet à un de mes hommes de l'égorger. Pauvre bête ! mais il fallait que je l'achève, et il faut bien se nourrir.

J'ai du courir un bon kilomètre dans l'air sec, l'harmattan, le vent d'est qui commence à souffler, et il me faut de nombreuses minutes pour reprendre ma respiration. Retour triomphal au village où la population nous fait fête ; le bubale qui doit bien faire 200 kilos est partagé entre toutes les familles.

Vingt ans plus tard, quand je reviendrai dans ce village, le chef ne me reconnaîtra pas: j'ai bien changé et nombre de mes collègues seront passés par là mais, quand je lui rappellerai cette chasse, le souvenir lui reviendra.

- Tu as tiré ce bubale la première année où j'étais chef !

Ce qui démontre, s'il en était besoin, la rareté de la viande pour ces habitants.

Le soir, grand tam-tam de liesse, et trois orchestres se succèdent correspondant aux trois groupes ethniques qui peuplent le village. Accompagnant leur tambour, les musiciens jouent soit de la kora, à plusieurs cordes avec unealebasse ronde comme caisse de résonance, soit d'un violon à une corde avec un petit archer, le riti en ouolof, soit d'une guitare dont laalebasse est allongée. La soirée est merveilleuse et les gens, qui tous ont eu un peu de viande, sont heureux.

Le lendemain après midi, au retour d'une course vers le sud de Kanéméré, Joseph m'apprend qu'il n'y a plus d'huile pour la cuisine et, pourtant, j'en avais bien une dizaine de litres quand je suis arrivé à Mako. Joseph ne sait pas faire cuire à la casserole une volaille ou du gibier sans le faire baigner dans l'huile et puis, probablement, cette huile qui est un produit rare sert au petit groupe de fidèles qui m'entoure. Cela fait partie du coulage traditionnel et je n'ai guère le temps ni le courage de m'appesantir sur ces problèmes d'intendance: nous sommes tous embarqués sur la même galère.

Une seule solution, obtenir du beurre de karité du chef de village. Or, me semble-t'il, c'est le domaine réservé d'un seul homme qui cueille les noix de karité dans la savane puis les presse pour obtenir une pâte gluante qui a toujours le goût de rance. Je me heurte à un refus, quoique j'ai toujours rétribué correctement les services et, il me faut pratiquement, en accord avec le chef de village, faire intervenir la force armée, en la personne de mon garde cercle, pour obtenir satisfaction.

Peut-être cet homme n'a t'il pas eu droit, la veille, à sa part d'antilope à cause, me semble t'il, d'un différend qui l'oppose au chef. Comme dans n'importe quelle communauté, il y a toujours des opposants et des règlements de compte et j'en fais les frais sans être responsable.

Dans ce village, où l'on ne connaît la puissance administrative que par ouï-dire, on estime que j'en suis dépositaire et l'on m'appelle couramment "commandant". Je fais aussi office de médecin, et fais concurrence au sorcier. Suivant l'état du malade j'administre la

quinine pour les fiévreux chroniques, l'aspirine pour les maux de tête très fréquents chez les Noirs, le mercurochrome pour les blessures. cela n'a surtout, comme un placebo, qu'un effet psychologique mais, je crois, est bénéfique. J'ai toujours à portée de la main le sérum antivenimeux dont, heureusement, je n'ai pas eu à me servir : les serpents sont dangereux, en particulier la vipère à corne et un naja appelé cracheur qui non seulement peut mordre, mais également cracher dans les yeux. Je crains beaucoup moins le python, qui peut atteindre une dizaine de mètres, mais est assez inoffensif.

Les jours suivants, je continue mes itinéraires autour de Kanéméré et passe même une nuit dans ma case de Tambakokoso où je retrouve les traces du campement de février. Sur le chemin de retour vers Simpampou, quelle n'est pas ma surprise de rencontrer un porteur qui transporte un sac complet de courrier, ainsi qu'un paquet de mes parents contenant des boîtes de mirabelles et de cerises. Dans le sac, je découvre un paquet de revues, des Constellations et... 30 numéros du Figaro auquel mon père m'a abonné. Enfin des nouvelles de France ! Je m'installe à l'ombre d'un arbre, dévore mes lettres et dépouille les journaux rapidement.

Bakary Seck a pris l'initiative d'envoyer ce porteur à ma recherche et je n'oublierai pas, à Tomborokoto, de l'en féliciter. je renvoie immédiatement ce brave homme à Kédougou, avec pour mission de me ramener deux bidons de quatre litres d'huile de cuisine car je n'arrive pas à m'habituer au beurre de karité: mon foie commence à renâclersérieusement.

A Tomborokoto, un de mes porteurs vient me trouver.

- Tu devrais faire attention, patron, Seck a les doigts malades.

Or Seck sert à table, aide Joseph à la cuisine et mes porteurs mangent souvent les plats préparés par celui-ci. Je lorgne discrètement ses mains et constate que ce garçon est lépreux. Quand je pense que le docteur Politoff me l'a recommandé sans me prévenir de ce "détail". Pourquoi ? Il est vrai qu'en principe il est blanchi, sous réserve de recevoir une piqûre mensuelle de sulfone, ce qu'il n'a pas fait depuis trois mois.

Le lendemain, grand évènement, un de mes amis, Jean Cauquy, ingénieur des Travaux Publics, qui dirige la subdivision de Tambacounda, s'arrête à tout hasard à Tomborokoto et je suis là. D'autres personnes ont déjà cherché à me voir, entre autres le Conservateur des Eaux et Forêts, mais en vain, car je ne passe guère plus de six jours par mois à ma base, au bord de la piste. Jean Cauquy reste déjeuner et, comme d'habitude, Bakary Seck nous sert. Il présente ainsi le sel dans une petite soucoupe en y mettant largement le pouce !

- Ne prends pas le sel du côté de son pouce, il est lépreux.

Quoique interloqué, Jean Cauquy ne laisse rien paraître et suit mon conseil. Par la suite, cet incident m'était sorti de l'esprit mais quelques 15 ans plus tard, quand je retrouverai mon ami, ses premières paroles furent pour me rappeler ce souvenir.

Je garde Bakary comme gardien, en le dispensant bien sûr du service de la cuisine! Quelques 10 ans plus tard, je le revis en compagnie d'autres Africains, sur la place de Kédougou. Il portait un grand boubou dont les larges manches cachaient complètement ses mains atrophiées. Je les lui serrai tout naturellement à la grande surprise des Noirs qui savaient pertinemment que j'étais au courant de sa maladie.

A Tomborokoto, c'est la fête de la circoncision et de l'excision. Les filles, qui ont revêtu leurs plus beaux habits, dansent de manière frénétique au son du tam-tam, ce qui, en quelque sorte, endort leur souffrance. Le lendemain elles vont partir pour une grande tournée dans les villages voisins. En attendant, le bangui et le dolo au miel, l'hydromel, coulent à flût. Les jeunes griots exécutent des danses rythmiques avec des sabres. j'aperçois même le sorcier qui danse sous une chape de végétation qui le camoufle entièrement : c'est le Koumpo, à ne pas confondre avec le Kamkouran, vêtu d'écorce brunie de fromager, qui n'intervient qu'au moment des épidémies et qui a droit de vie ou de mort sur tout être qu'il rencontre.

Il me faut maintenant repartir vers l'est, cependant je suis obligé de retarder mon départ d'une journée : je ne puis engager aucun guide tant que la fête n'est pas finie mais surtout j'ai demandé quelqu'un connaissant la région de Goumbou, or ce village indiqué sur la carte n'existe plus. pourquoi ?

- Patron, il y a le diable, beaucoup de gens sont morts et les autres sont partis.

Il s'agit en fait d'une épidémie et les Noirs évitent ce secteur. finalement, après force palabre, un chasseur accepte de m'accompagner.

Le 20 mars, nous rejoignons tout d'abord un petit village au bord de la Gambie, Bantakokouta, puis, le lendemain, nous prenons un vague sentier vers Goumbou. Au bout de quelques kilomètres, comme le sentier est toujours bien tracé, j'envoie en avant, vers le village ou ce qui en reste, Joseph et la plupart des porteurs, ne gardant auprès de moi que le guide et ma petite garde personnelle avec roue de vélo, marteau, sacoche et fusils. Mais bientôt le sentier disparaît et le guide continue à travers brousse. je contrôle bien sûr à la boussole mais les heures passent, et aucune trace du village, ni des porteurs, malgré la distance parcourue. Nous tournons en rond et nous manquons d'eau. La température vers 15 heures est insupportable et les marigots sont à sec.

Vers 17 heures, nous commençons à creuser dans les alluvions d'une petite rivière pour trouver enfin un peu d'eau que nous aspirons à l'aide d'une paille. vers 18 heures nous percevons des cris ; sur l'initiative de Joseph, les manoeuvres poussent une clameur à intervalle régulier ce qui nous permet de les retrouver près d'un trou d'eau qui en contient suffisamment pour quelques jours : nous sommes à l'emplacement de Goumbou, mais tout est détruit et on ne distingue plus que la trace des cases.

Je peux heureusement boire un peu d'eau filtrée car, à force de persuasion, j'ai obtenu que Joseph, lorsqu'il arrive à destination, installe en premier le filtre Esser et c'est ce qu'il a fait, comme d'habitude, cet après midi. Après avoir mangé un morceau de pintade, je m'écroule, mort de fatigue, sur mon lit Ponty.

Le lendemain matin, au réveil, je veux mettre ma chemise que, dans ma fatigue, j'ai laissé tomber au pied de mon lit, elle est en charpie. Une colonie de termites en a fait ses délices pendant la nuit ! Décidément, cette tournée débute sous de bien mauvais auspices. La région est très boisée, c'est un sorte de taillis touffu : nous nous sentons bien isolés dans cette forêt et les porteurs ne se sentent guère rassurés : toute la nuit ils ont alimenté un feu pour éloigner les fauves. Au nord on aperçoit le mont Madenkounda à 8 kilomètres à vol d'oiseau. Il me faut y aller, mais je sens que la journée ne sera pas facile : si l'objectif est aisé à atteindre, il n'en sera pas de même au retour vers Goumbou. Aussi je ne pars qu'avec le garde cercle et le guide. J'ai pour ma part deux litres d'eau tandis que mes compagnons ont chacun unealebasse à long col, genre de gourde, qui peut en contenir un litre et demi.

Je prends mes risques, partant du principe que, si je suis totalement perdu, je rejoindrai la Gambie qui, à vol d'oiseau est à une dizaine de kilomètres à l'ouest. Vers 10 heures nous sommes sur la montagne et, après étude géologique, nous retournons vers le sud, mais j'ai surestimé la capacité de résistance de mon garde cercle : avec l'insouciance qui les caractérise, mes deux Noirs ont vidé trop rapidement leurs gourdes et mon garde cercle refuse bientôt d'avancer, il est fourbu. Il faut absolument le contraindre à repartir et pour cela, une seule solution, lui faire peur.

- Ecoute, je ne suis pas là pour te garder ; tant pis pour toi si tu n'es pas capable de nous suivre !

Je prends mon fusil et continue avec le guide. Evidemment le garde nous rattrape et nous marchons encore une heure à l'aveuglette ; c'est alors que, par extraordinaire, nous rencontrons une petite troupe de Bassaris qui sont ici, loin de leur pays qui se trouve à cinquante kilomètres à l'ouest. Que font-ils là ? Aucun Bassari ne parle le français, ni le malinké, mais mon guide - il me servira au moins à ça - a quelques connaissances en bassari.

J'apprends que cette région, totalement inhabitée, correspond à leur ancien terrain de chasse et, dans ce cas présent, il s'agit, pour eux, d'un exercice de "survie" en quelque sorte. Mais peut-être y a-t'il un aspect religieux qui m'échappe.

Comme je l'ai déjà expliqué, les bassaris doivent subir, dans leur jeunesse, un certain nombre d'épreuves, basées sur le courage, et vers 17 ans, accompagnés d'un ancien, ils partent dans cette région où ils doivent subsister uniquement de gibier, en s'abreuvant du sang de leurs victimes s'ils ne trouvent pas d'eau. Bien sûr ils n'ont que leurs armes traditionnelles, arc et flèches, couteau et sagaie. Ces braves gens donnent à boire à mes Noirs - personnellement j'ai encore un demi litre d'eau - et nous accompagnent jusqu'à Goumbou.

Mes porteurs n'apprécient guère leur séjour dans ce village détruit, d'autant que les "diabes" peuvent revenir ! La nuit, pour eux, est angoissante, malgré le feu et je commence également à trouver que le coin est malsain. Comme je pourrai y revenir en partant de la piste Kédougou - Kossanto plus à l'est, je décide le retour par Kabat kinda, sur la Gambie: les Bassaris ont donné quelques points de repère à mon guide pour suivre cette direction.

La rédaction du rapport, tapé d'un doigt à la machine - on me demande une relation journalière - et l'établissement des cartes me prennent beaucoup de temps mais, malgré mes efforts, je suis l'objet de la part du Directeur adjoint des Mines de critiques déconcertantes pour ne pas dire affligeantes.

De son courrier j'extraie les paragraphes suivants :

"Vous avez oublié sur votre carte de noter méridiens et parallèles" comme si les données topographiques ne suffisaient pas pour replacer la carte.

"Je suis persuadé qu'il est possible de trouver des affleurements dans les vastes zones que vous avez portées en "latérite". Or la latérite est une formation superficielle pédologique qui fait partie intégrante du sol et non de la roche. De ce fait une telle formation s'étend uniformément sur les grands plateaux et seuls les marigots suffisamment profonds permettent l'observation du substratum.

Cette réflexion de mon Directeur-adjoint traduit donc une méconnaissance de la géologie africaine anormale pour un polytechnicien du Corps des Mines (en font partie les quelques dix premiers de l'Ecole Polytechnique) chargé de diriger des géologues de terrain.

En définitive aucune critique valable encore moins constructive.

Devant une telle pauvreté les bras m'en tombent d'autant que je sais maintenant que je n'ai à espérer de ma Direction, ni compréhension pour mes conditions de vie difficiles, ni surtout soutien scientifique.

Mais à quelque chose malheur est bon, et, quand il m'arrivera, plus tard, d'avoir sous mon contrôle à l'ORSTOM (Office de Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer) jusqu'à 40 géologues, j'aurai une vue beaucoup plus nette de leurs difficultés et, surtout, j'éviterai de leur casser le moral dont ils ont tant besoin en brousse.

Fort de mon expérience, je leur ménagerai des conditions de travail bien meilleures que les miennes.

En ce qui concerne les corpsards (nom familial des polytechniciens du Corps des Mines) je me garderai de généraliser car j'ai rencontré parmi eux d'éminents géologues, je pense particulièrement à Messieurs RAGUIN et GOGUEL, qui furent mes professeurs à l'Ecole des Mines, et dont la modestie allait de pair avec leur réputation internationale.

Beaucoup plus tard, dans les années 70, je devins l'ami d'un jeune corpsard - Yves EMSELLEM - personnage très humain et sympathique qui malgré sa grande compétence - il est le créateur de l'hydrogéologie mathématique en FRANCE - se conduisait comme l'égal de ses ingénieurs, acceptant la discussion et même les conseils.

Fin mars, je reprends mon travail de Pénélope et, pour introduire de nouvelles mailles dans ma tapisserie, je repars vers l'est par Kabatekinda. On me signale des hippopotames qui baguenaudent dans la Gambie, en eau profonde, à 150 mètres du bord. On en aperçoit seulement la grosse tête noirâtre avec une grande gueule et des oreilles roses. Les gens du village me pressent d'en tirer un avec la 10,75 : c'est un gros tas de viande inespéré dont ils ont bien besoin et puis, la nuit, ces bêtes viennent détruire les cultures. Je me laisse enfin persuader et je tire une de ces grosses bêtes. Elle plonge et je pense l'avoir touchée; mais comme je ne reste qu'une soirée, je ne connaîtrai pas le résultat de mon coup de fusil car il faut, paraît-il, que l'hippopotame mort se gonfle du gaz de la putréfaction avant de remonter à la surface, ce qui prend un certain temps.

Le lendemain, nous prenons un sentier, non marqué sur la carte, qui doit nous mener à Diakhaba. C'est une longue étape pour mes 15 porteurs, une bonne vingtaine de kilomètres. Ma troupe avance lentement, elle est bien chargée, et puis je m'arrête souvent quand j'ai un affleurement à étudier ou une visée à la boussole à faire.

Vers 15 heures, nous sommes encore loin du village et j'ai un problème avec le manoeuvre qui pousse la roue de vélo. Je lui ai vivement recommandé de veiller à ce que le caoutchouc, qui joint le moyeu de la roue au compteur kilométrique, reste bien dans la poulie, sinon le compteur ne fonctionne pas. Or, il y a belle lurette que le caoutchouc d'origine est cassé et qu'il a été remplacé par un caoutchouc de bocal de confiture : à la guerre comme à la guerre ! Bien sûr ce caoutchouc n'est pas parfait et le manoeuvre doit redoubler d'attention or, en quelques centaines de mètres, je m'aperçois par trois fois qu'il a sauté ! Evidemment ma patience est à bout d'autant que je suis fatigué et que le soleil est meurtrier malgré le casque. Je pique une crise de rage, saisis mon manoeuvre par le cou et je serre ! il devient gris et... les autres manoeuvres, qui m'entourent, de s'esclaffer. Leur réaction, à première vue, surprenante, se comprend si on se met à leur place car il s'agit d'un captif à qui j'ai confié ce travail facile parce qu'il est le moins costaud : pour les hommes libres, c'est un esclave, donc ils le méprisent, pour les autres, les captifs, ils le jalourent puisque son travail est le moins pénible. Bien sûr je me contrôle à nouveau et relâche mon étreinte : je ne suis pas fier de moi, mais je suis à bout de nerf, fiévreux, le paludisme. Quant à mon bonhomme, je lui tape sur l'épaule, à l'africaine, en signe d'amitié, et comme c'est un homme simple, il répond à mon geste et nous faisons la paix. D'ailleurs tous ces hommes m'aiment bien et me le prouveront par la suite. En définitive, à partir de ce moment là, je n'aurai plus de problème avec mon caoutchouc.

A Diakhaba les habitants sont des Diakhankés qui appartiennent à l'ethnie des Sarakolés, dont les ascendants seraient berbères. Ce village très islamisé est assez riche et bien organisé. Beaucoup d'hommes ont le grand boubou blanc en coton et sont coiffés de la calotte blanche caractéristique chez les musulmans. Les habitants me font bonne impression et leur accueil est très sympathique mais comme ils n'ont pas vu de Blancs depuis des lustres, pour les plus jeunes, je suis une curiosité.

Je commence à avoir l'habitude de ces manifestations ainsi que du tam-tam d'honneur qui, le soir, salue mon arrivée. J'apprécie de plus en plus ces gens simples et directs avec qui je me sens en parfaite communion. Nous restons quelques jours dans ce village accueillant et j'en étudie les environs puis nous repartons vers le nord.

Nous campons auprès d'un trou d'eau, à un endroit non indiqué sur la carte, Tenkoto, où sont construites exactement quatre cases, habitées par une famille, le mari, ses trois femmes et les enfants. Ce sont des orpailleurs qui prospectent les alluvions des marigots drainant un massif granitique très érodé et latéritisé. J'étudie ces petits placers, en faisant quelques batées qui me donnent une assez faible teneur. J'ai déjà eu l'occasion d'étudier quelques petits centres d'orpaillage le long de la Gambie, comme à Mako et Bantakokouta, mais les résultats sont toujours médiocres.

Au campement un griot est là qui désire me parler. Ayant appris qu'il y avait un Blanc chercheur d'or à Tenkoto, il pense probablement qu'il a intérêt à le rencontrer : - Ce soir, me dit-il, je te montrerai des tours que tu ne connais pas !

En effet, je le retrouve, à la veillée, avec une coiffure ornée de cauris surmontée de plumes blanches, un bâton de commandement à la main, les reins ceints d'un pagne en raphia sur une culotte serrée aux genoux, les jambes entourées de guêtres blanches. Il me montre différents tours de passe-passe qui demandent une certaine habileté. C'est ainsi qu'il se coupe la langue et crache le sang puis, comme par enchantement, sa langue se retrouve intacte.

Connaissant la naïveté des Noirs, je me rends compte alors avec quelle maestria les griots les tiennent sous leur coupe. Comment, après de tels tours, ne pas reconnaître la puissance de ce magicien ! Quant à moi, je le remercie de cette soirée tout à fait inattendue en pleine brousse et, me pliant à la tradition africaine, je lui offre un bougna correct : il n'en attendait pas moins de moi.

Les jours suivants, je reviens vers Tomborokoto par Kanéméré et Kabatekinda. C'est un itinéraire déjà reconnu, mais sans voiture il m'est difficile de faire autrement.

CHAPITRE VI
"COUP DE BAMBOU"
PREMIERES IMPRESSIONS SUR LE SOUDAN (MALI)
ET LA MAURITANIE

A Tomborokoto m'attend le courrier qui m'annonce, entre autres, que mon pick-up Ford est réparé et qu'il est arrivé en gare de Tambacounda. Grande nouvelle, je vais enfin pouvoir, après trois longs mois, sortir de mon isolement. Mais Tambacounda est à 200 kilomètres et il me faut profiter d'une voiture ou d'un camion problématique. Il y a heureusement un T 45 Citroën qui appartient au chef de canton de Bandafassi, à l'ouest de Kédougou, et qui, de temps en temps fait du transport et s'arrête à Tomborokoto pour prendre des passagers. J'attends donc patiemment cette occasion et finalement je vois, le troisième jour, arriver cet engin littéralement couvert de monde, il en déborde de partout ! Alléché par la promesse d'un bon bagna, le chauffeur me fait une place, dans la cabine, et nous voilà partis, brinqueballant, vers la grande ville. Le voyage dure une dizaine d'heures, et il faut beaucoup de philosophie pour voyager dans ces conditions.

Je fais une arrivée remarquée à l'hôtel des wagons-lits, couvert de poussière, hirsute, barbu, maigre comme un clou car j'ai perdu une dizaine de kilos. Mon ami Blanchet, le gérant de l'hôtel, me voit arriver avec des yeux ronds et sa femme s'effraie devant toutes mes plaies, les craws-craws, que j'ai aux jambes. Quoique pour un Européen moyen le confort de l'hôtel laisse à désirer, pour moi, c'est le paradis : enfin une douche, des repas avec des légumes frais, pain, vin glacé etc...

Je passe une petite semaine à me retremper dans une ambiance européenne, tout en renouvelant mon ravitaillement et aussi ma garde-robe qui est dans un état lamentable. Je dois aussi me pourvoir en argent liquide, ces fameux billets de 100 francs, dont l'origine a tellement intrigué mes porteurs.

J'ai récupéré mon pick-up Ford avec joie et, avec beaucoup de soin, et bien sûr une plus grande expérience, je choisis un chauffeur plus tranquille et calme que l'ancien : Yoro N'Diaye, un Ouolof.

Yoro se fait engager avec son aide-chauffeur, qui est en quelque sorte son domestique, car le chauffeur, comme le cuisinier, est un spécialiste et il ne peut être question qu'il s'abaisse à des travaux subalternes comme changer une roue ou siphonner de l'essence du barriquot (fût de 200 litres) dans le réservoir d'une voiture. L'aide-chauffeur est aussi une compagnie en brousse et il est indispensable pour pousser la voiture ou enlever une cale quand elle démarre mal ou qu'elle n'a plus de freins.

Nous rentrons à Kédougou par Niokolo-Koba et j'apprécie la conduite prudente de Yoro. Nous nous arrêtons à Mako, un peu en retrait de la piste qui, comme toute agglomération africaine, est signalée par les inévitables vautours, les charognards, qui se chargent de la voierie. Mes amis Malinkés, Ousman Keita en particulier, me demandent les nouvelles, et je leur apporte des noix de kola dont je sais qu'ils sont particulièrement friands. A Tomborokoto, j'effectue mon déménagement vers Kédougou où je m'installe dans le même campement qu'en décembre. A la poste, je trouve un colis de mes parents qui ne m'oublie pas : sucreries et boîtes de fruits.

Cette fois, puisque j'ai la voiture, je vais rejoindre Kossanto qui est un chef-lieu de canton situé dans l'angle nord-est du secteur à étudier. Accompagné d'une équipe restreinte, Joseph, Yoro et l'aide-chauffeur, je prends tout d'abord une piste vers l'est qui me fait traverser la Gambie, sur une chaussée submersible, à Samékouta. C'est un grand village avec de grands fromagers, à l'ombre desquels les moussos, torsés nus, pilent le mil. On les voit aussi, près de la chaussée, laver le linge en le frottant et le battant sur les pierres. Le fleuve a sérieusement baissé et de nombreux bancs de sable apparaissent : nous sommes en plein étiage.

Nous nous dirigeons vers le nord par un chemin à peine tracé car il n'y passe guère de véhicules. Soudain j'aperçois deux énormes phacochères, à la crinière rousse, qui ne semblent pas effrayer par mon pick-up. Il est vrai que le bruit du moteur a la particularité de fasciner en quelque sorte les animaux sauvages qui, si le moteur s'arrête, se sauvent, aussi, pour tirer, il n'est pas recommandé de fermer le contact. Avec ma 10,75 je vise sans doute trop bas car aucun phacochère ne bouge après le coup de fusil. Intrigué, j'avance et je constate que, bien malgré moi, j'ai tué un marcassin qui était à leurs pieds. Les parents ne veulent pas quitter leur petit mais, comme la voiture se rapproche, ils se décident à s'en aller.

Ce marcassin inattendu fera mes délices au campement de Kossanto mais seul Joseph et quelques animistes participent aux agapes, puisque le cochon est interdit aux musulmans. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on peut encore chasser actuellement quelques phacochères dans la brousse sénégalaise tandis que la biche, hors des réserves de chasse, a pratiquement disparu.

A Kossanto, on me loge en contrebas du village qui coiffe une colline, dans une paillote assez spacieuse, réservée aux étrangers de passage. Le chef malinké, Moussa Cissoko, m'accueille avec son secrétaire interprète. Moussa est un grand échalas, peut-être 1m90, et son secrétaire, un petit bonhomme bossu, tout dévoué à son maître. Quand personne ne peut nous voir, il me fait comprendre que son maître, qui est pourtant un grand "marabout" suivant l'expression populaire, désirerait boire du vin. Je lui en donne une bouteille dans le secret de la paillote et, à ma grande surprise, il l'avale cul sec. Par la suite, mes rapports avec le chef Moussa seront de plus en plus amicaux et je ne manquerai pas, à chacune de mes visites, de lui apporter quelques bouteilles de son "médicament".

Quelques années plus tard, en 1963 ou 1964, en compagnie d'un géologue de l'O.R.S.T.O.M. (Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre Mer), Jean-Marie Wackerman, je rendis visite à mon vieil ami : il habitait une espèce de ksar ceint d'un mur circulaire où s'appuyaient toutes les cases, sept ou huit, distribuées en cercle autour d'une cour centrale. Moussa était alors octogénaire mais, prestige oblige, il avait encore six femmes, dont certaines étaient relativement jeunes, entre 20 et 30 ans.

Pour me recevoir, il ouvrit une flasque de whisky dont un colonel lui avait fait cadeau la veille : à la demande de L. Senghor les paras français avaient, semble t'il, fait un exercice d'intimidation au Sénégal oriental pour, par leur présence, calmer certains éléments qui avaient tendance à agiter les populations. Au cours de la conversation, je me rendis compte que c'était la première fois que Moussa buvait du whisky, cependant il n'avait pas hésité à me faire partager ce flacon. Je fus fort sensible à ce geste qui concrétisait une quinzaine d'années d'excellents rapports.

Moussa aimait beaucoup la France car il était suffisamment âgé pour se rappeler l'époque où les Foulas Foutas (Peulhs de Haute Guinée) descendaient de leurs montagnes pour razzier les Malinkés et emmener femmes et enfants en esclavage. Seule, l'emprise totale de la France sur le pays avait pu faire cesser ces pratiques. Naturellement, le lendemain, j'amenais à mon tour la seule bouteille de whisky que j'avais, et nous lui fîmes un sort.

A Kossanto je visite un petit gisement aurifère que je me réserve d'étudier plus à fond ultérieurement. Le rendement, au dire des habitants, semble intéressant, et j'admire un bel échantillon de cet or aux oreilles du chef sous forme de boucles d'oreilles de 16 grammes chacune.

A ma demande, le chef m'envoie des candidats porteurs que je sélectionne puis, la colonne formée, nous reprenons "les pieds, la route" suivant l'expression africaine. L'étape est longue jusqu'à Makana, le village où j'ai décidé de camper. J'y loge dans le quartier du chef, Djibeli Diallo, un Peulh ancien combattant de la campagne d'Italie, avec croix de guerre, aussi nous entendons-nous à merveille d'autant que j'ai tout de suite beaucoup de sympathie pour lui. C'est un grand coureur de brousse et, me dit-il, il fait d'une seule traite les 60 kilomètres qui le séparent de Kédougou quand les chefs de village sont mandés par le Commandant de cercle.

Dans ce village, j'ai l'occasion d'observer quelques belles Peulhs : ces femmes, debo en langue peulh, ont rarement le torse nu et sont revêtues d'un boubou. Elles ont une coiffure en forme de cimier qui les distingue des moussos malinkés dont les cheveux tressés sont très souvent cachés par un foulard. Le cimier est une véritable oeuvre d'art : les cheveux sont ramenés sur le sommet de la tête en un chignon disposé, pour lui donner consistance, autour d'une petite sphère en bois, généralement décorée. Puis, sur ce chignon, les cheveux sont tressés autour d'un cercle rigide disposé verticalement. Ce genre de coiffure doit certainement demander plusieurs heures de travail.

J'engage Djibeli comme guide car c'est un chasseur et comme tel il connaît bien la région. Nous rejoignons Tenkoto et sa famille d'orpailleurs. Je rayonne autour de ce point d'eau pendant plusieurs jours puis, par Bousenkoba, nous rejoignons ma voiture sur la piste de Kossanto.

Toute cette région est complètement érodée, très latéritisée, mais, si les observations géologiques sont rares, le gibier est abondant et les manoeuvres en profitent largement. Dans une région peu boisée, nous "croisons" une bande d'une centaine de "golos" qui semblent très agités et mes porteurs me recommandent de ne pas tirer, ce qui n'est évidemment pas dans mes intentions. Nous passons à la queue leu leu, en silence, tandis que cette foule, perchée sur les arbres, nous invective dans son langage : on a l'impression que, au moindre geste d'agressivité de notre part, ils vont nous bombarder avec tout ce qui leur tombera sous la main ! Un de mes amis, qui avait tiré un de ces singes roux heureusement de sa voiture, n'avait du son salut qu'à la fuite, car la foule des cynocéphales l'avait chargé.

Je suis de retour à Kédougou et, le 1^{er} mai, fête du travail, je m'astreins aux tâches administratives. Que pouvons-nous faire d'un dimanche ou fête nationale sinon travailler ? Mais nous savons pertinemment que ce rapport mensuel est surtout un contrôle, un peu l'horloge pointeuse du géologue : notre responsable "scientifique" recherche sans cesse la "faille", persuadé sans doute que nous folâtrons avec de folles maîtresses, dans une nature idyllique, par 45° à l'ombre.

Le 3 mai, après avoir étudié la piste entre Mako et Sibikili, je m'installe dans ce village, tout au nord-ouest de mon secteur de carte. Je prospecte au nord de la piste Sibikili - Badon puis je rejoins, avec toute ma troupe de porteurs, Anabiko, non loin de la Gambie. Pendant deux jours, je parcours la région située au nord et nord-est de ce village sans rencontrer le plus petit pointement de roche : c'est désespérant. En tout, pendant ces sept jours de travail, je ne trouve que deux petits affleurements sur une bonne centaine de kilomètres d'itinéraire, à l'époque la plus chaude de l'année, avec tous les risques que cela comporte.

Or tout ceci était prévisible puisqu'il s'agit d'un même plateau complètement latéritisé, mais, en faisant ce travail imbécile, je ne faisais que me plier aux décisions de nos Directeurs

mathématiciens : un calcul savant leur avait montré qu'une carte au 1/50.000 ne pouvait être dressée qu'en faisant systématiquement des mailles espacées de deux kilomètres, d'où cette petite phrase dans une lettre datée du 26 juin 1950 :

- Je ne pense pas que, sur les seuls itinéraires de la première quinzaine de mai, vous ayez l'impression de pouvoir fonder une étude détaillée.... Je vous rappelle que vos itinéraires doivent être serrés à la maille de deux kilomètres environ. Ubuesque !

Une fois de plus la démonstration est faite que la nature, essentiellement contingente, échappe aux constructions mathématiques, à l'exception de domaines homogènes limités en volume, telles certaines nappes aquifères par exemple.

Les jours suivants, je continue mes recherches plus au sud, vers la Gambie, ce qui me permet enfin quelques observations intéressantes. Le 14 mai, jour de mon anniversaire, je prends le sentier d'Anabiko - Badon pour rejoindre ma voiture sur la piste Tambacounda - Kédougou, et c'est l'apothéose : au bout de quelques kilomètres, vers 10 heures, je tombe évanoui et je ne me réveille qu'en fin d'après-midi, sur un lit du campement de Kédougou. Aucun souvenir de ce qui s'est passé entre temps ! Ma première vision est le lit métallique voisin sous lequel sont suspendues quelques dizaines de roussettes, grosses chauve-souris, qui ne s'envolent que le soir. Les premières paroles que j'entends sont celles de Joseph s'adressant au chauffeur :

- "Va prévenir le docteur ; le patron est réveillé".

J'étais donc resté évanoui toute la journée et mes porteurs m'avaient transporté sur un brancard de fortune jusqu'à la piste où m'attendait la voiture. Par la suite, je constatai que tout mon matériel avait également été transporté sans que ne manque quoi que ce soit: je vivais très près de mes manœuvres, ce qui fait qu'ils ne m'ont pas laissé tomber.

Mon évanouissement était dû à une insolation, un "coup de bambou" suivant l'expression locale, et ceci parce que je ne portais pas de lunettes de soleil : j'avais scrupuleusement suivi les conseils du docteur Politoff qui me les avait déconseillées afin de m'habituer à la latérite ; mais celle-ci, qui avait été mon seul horizon pendant tous ces jours, avait eu raison de mes yeux. A la suite de cette aventure je m'aperçus que j'avais perdu cinq dixièmes à l'oeil droit.

Comme j'avais l'air d'aplomb, le docteur, en guise de médecine, m'invite à dîner, repas frugal terminé par une de ces grosses papayes qu'il adore. Puis il m'offre un armagnac, sans en prendre. Politoff qui avait alors plus de 60 ans, avait beaucoup bu dans sa vie. Dans l'armée du Tsar, pendant la guerre, il absorbait en moyenne une bouteille de cognac par jour, puis, recruté en Casamance comme médecin, il avait allègrement continué au même rythme, ce qui n'avait pas été sans lui poser quelques problèmes d'ordre professionnel.

En 1948, il était parti en retraite en France mais il ne pouvait plus s'habituer à la vie métropolitaine aussi avait-il demandé à revenir au Sénégal, ne serait-ce que comme infirmier. Le colonel médecin, commandant le Service de Santé, avait donné son accord sous réserve que Politoff donne sa parole de ne plus boire une goutte d'alcool et c'est ainsi qu'il avait été affecté comme médecin à Kédougou, le coin le plus reculé du Sénégal où il ne risquait pas de trouver souvent une bouteille de cognac dans la seule boutique africaine. Politoff tint parole, tant qu'il eut affaire à l'administrateur et l'administrateur adjoint; quand l'envie était trop forte, il se contentait de humer sa bouteille d'armagnac. Ce fut la dernière fois que je vis cet homme pour qui j'avais beaucoup de sympathie, car, malgré ses défauts, il était très humain et généreux avec ses malades et la population en général.

Le lendemain je quitte définitivement Kédougou, pour cette année, car je dois travailler maintenant au Soudan français (Mali actuel) du côté est de la Falémé. L'hivernage étant précoce en Haute-Guinée, la crue de la Gambie va bientôt commencer et la chaussée submersible de Mako être emportée comme chaque année, isolant Kédougou.

Je devais tenir la suite de l'histoire de Politoff du médecin militaire de Velingara, en Casamance orientale. A peu près au moment de mon départ, un juge rejoignit Kédougou. Cet homme buvait beaucoup et avait apporté avec lui une bonne réserve d'alcool. Il invita deux fois chez lui Politoff et but sans retenue en sa présence. Si, la première fois, le docteur résista, le seconde fois il s'enivra puis, dégouté de lui-même, il but toute une bouteille d'alcool à 90° quand il rentra chez lui. Il fut atteint d'une hémiparésie mais ne pouvait être évacué car la piste était coupée à Mako et il n'y avait pas de terrain d'aviation. La seule solution fut de faire venir ce médecin de Velingara qui, venant de Youkounkoun, traversa tout le pays bassari à pied. Quand il arriva à Kédougou, Politoff était remis de son hémiparésie mais il avait oublié totalement le français et ne parlait plus que le russe ! Il fut évacué en fin d'hivernage et réexpédié en France dans une maison de désintoxication : je ne sais pas ce qu'il devint par la suite.

En remontant sur Tambacounda, je fais un petit arrêt sur la chaussée submersible de Mako. Les eaux commencent à grossir. J'y prends un dernier bain et regarde passer, en escadrille, des petits perroquets verts et jaunes que l'on appelle des youyous. On les confondrait avec les pigeons verts n'étaient leurs becs camus. Egalement quelques calaos au bec courbe et toute une troupe de "gendarmes", les tisserins jaunes qui sont en train de construire leurs nids suspendus aux branches d'arbres.

A Tambacounda, je renouvelle mes provisions, fais le plein de mon fût d'essence de 200 litres, puis en route vers Goudiry où je compte prendre une petite piste de brousse vers l'est et traverser la Falémé à gué. L'administrateur de Goudiry, sa femme et ses deux filles me reçoivent très cordialement. Je dîne chez eux et j'assiste au repas des fauves, trois petits lions à qui les jeunes filles donnent le biberon et dont la mère avait été empoisonnée par un infirmier vétérinaire africain.

A la fin de la saison sèche le gibier devient plus rare en brousse par suite du manque d'eau et les lions ont la fâcheuse tendance à se rabattre sur les troupeaux. Evidemment cela ne fait pas l'affaire des éleveurs africains et la technique est alors d'empoisonner une vache qui a été tuée par les lions. Ceux-ci, en effet, ne dévorent pas la totalité de leur victime lorsqu'ils l'abattent et se réservent de manger le reste la nuit suivante. Aussi demande t'on à l'infirmier vétérinaire, appelé docteur suivant l'inflation des titres courante en Afrique, d'empoisonner l'animal par piqûres de strychnine. Il en résulte une hécatombe car non seulement les lions meurent mais aussi tous les autres carnassiers attirés par les restes de la bête, hyènes et autres chacals. Pour les charognards, les vautours, c'est assez spectaculaire, car après avoir "picoré dans le cadavre" ils s'élèvent de quelques mètres avant de retomber foudroyés. C'est ainsi qu'à Kédougou j'ai eu l'occasion d'acheter une peau de lionne empoisonnée qui devait devenir un des ornements de mon salon parisien.

Je m'enquiers auprès de l'administrateur de l'existence éventuelle d'un passage sur la Falémé, mais à son avis, la traversée n'est pas possible. Il ne me reste donc qu'à passer par Kayes, la première grande ville du Soudan sur le fleuve Sénégal, ce qui représente un détour de quelques 200 kilomètres. En 1963 et 1965, avec les géologues de l'ORSTOM, j'aurai l'occasion d'utiliser plusieurs gués dont un à hauteur de Goudiry. Encore fallait-il avoir un véhicule tout terrain avec crabottage, genre land rover, ce qui n'était pas mon cas en 1950, ni celui du commandant de cercle.

Je rejoins Kidira où s'est installé provisoirement Louis Renaud, mon collègue de Tambacounda. Avec sa femme, il habite le logement du chef de gare : tout le long de la voie ferrée, on voit ainsi des petites gares avec leurs logements désaffectés qui, non entretenus, tomberont en ruine après l'Indépendance en 1960. Il y fait une chaleur torride et l'après-midi il est impossible de se rafraîchir en prenant une douche, car l'eau qui provient d'un réservoir situé sur le toit est brûlante, peut-être 70° en plein soleil.

A Kidira, je traverse la Falémé sur un petit bac et continue ma route sur Kayes. Cette piste est absolument infecte, aux dires des usagers, jusqu'à Bamako car elle n'est pratiquement pas entretenue et on passe d'une fondrière à l'autre sans discontinuer ; en hivernage, elle est impraticable. Elle longe la voie ferrée depuis Tambacounda et on a l'impression qu'il y a une relation de cause à effet : le chemin de fer craindrait-il la concurrence de la piste ? Ceci me fut confirmé plus tard mais il me fut également spécifié qu'il ne s'en portait pas mieux pour autant.

A Kayes, après la visite traditionnelle à l'administrateur, je m'installe pour la nuit à l'hôtel Lamé. Il fait tellement chaud que nous couchons sur le toit de l'hôtel, en terrasse. Tous les lits sont alignés, c'est la chambrée au clair de lune.

Le lendemain je me dirige vers le sud par une mauvaise piste, vers Gourbassy, au bord de la Falémé. On aperçoit dans le fleuve les restes d'une drague qui servait à l'exploitation de l'or et qui appartient à la société Falémé Gambie. Je me baigne, mais le soleil est si ardent que je garde le casque sur la tête.

Un petit tour de chasse, en fin d'après-midi, est fabuleux : le gibier en cette fin de saison sèche, est concentré au bord du fleuve et francolins (les perdreaux africains) et pintades s'envolent à qui mieux. Le personnel se gave de viande ainsi que de nombreux villageois. Je continue toujours plus au sud vers Sadiola et Saiensoutou et passe ainsi quelques jours dans cette région que je devrais, en principe, étudier l'année prochaine.

La Falémé est un très beau fleuve qui coule lentement. Nous sommes au plus fort de l'étiage, les bancs de sable sont nombreux et de grands blocs de rochers apparaissent. Le soir, je discute avec les pêcheurs professionnels qui font sécher le poisson pour le vendre : inlassablement ils lancent leur épervier dans les grands trous d'eau particulièrement poissonneux.

La Falémé est l'artère de ce pays pauvre, à la végétation clairsemée, très peu peuplé. La population est concentrée au bord du fleuve le long duquel on trouve une végétation plus dense avec les grands arbres de la savane.

Cependant l'hivernage commence à se préciser car les tornades se succèdent et rendent les pistes de brousse, déjà difficiles, presque inutilisables. Nous sortons la voiture, à grand peine, d'un bourbier et je décide alors d'interrompre le travail - la campagne est finie - et de remonter sur Kayes.

J'y rejoins mon collègue Louis Renaud, en route vers la Mauritanie dont il étudie une zone méridionale, et je l'accompagne quelques jours jusqu'à Selibaby puis M'Bout. J'ai l'impression de retrouver le Sud marocain et ses ksars fortifiés. La région est très sèche, couverte d'épineux, mais on y aperçoit cependant quelques troupeaux de boeufs blancs et de chèvres.

C'est la période des tornades sèches qui précèdent l'hivernage. Le vent est sec et brûlant, c'est l'harmattan, l'horizon est très limité, on n'y voit pas à 100 mètres, puis c'est la tempête de sable avec de violents tourbillons. Nous sommes au maximum de la chaleur, le climat est épuisant, la soif constante.

La population est formée de Saracolés et de Maures (les Bidanes), au teint clair, cheveux et barbes bouclés, traits très fins, à la fière allure. A Selibaby, je suis invité à dîner par l'administrateur Alfonsi, un Corse, mais quand je m'appête à me rendre chez lui, j'entends un grand bruit venant de la résidence : c'est le plafond du salon qui s'est effondré, ce qui n'empêche pas Madame Alfonsi de me recevoir très convenablement, avec le sourire, quoique quelques minutes plus tôt elle aurait pu être ensevelie sous les décombres. Son mari, qui apprécie beaucoup les Bidanes qu'il contrôle depuis de nombreuses années, me raconte l'histoire suivante :

En 1940, quand De Gaulle avait fait un essai de débarquement à Dakar, le Gouverneur général avait battu le rappel des Goums. Alfonsi avait donc reçu un télégramme le prévenant de l'éventualité d'envoyer son Goum vers le Sénégal mais lui enjoignant d'attendre un second avis avant de passer à l'action. Cependant, dans les heures qui suivirent, sans qu'il y soit pour quelque chose, il vit arriver devant la résidence les guerriers de la tribu en formation de combat, prévenus sans doute par le téléphone arabe ! Le chef bidane vint le trouver :

- Commandant, comment nous considères-tu ?

- Comme une des tribus les plus guerrières de la Mauritanie.

- Eh bien, malgré cela, comme la France, nous avons été battus. La France, c'est loin, on ne pouvait pas t'aider, mais pour aller à Dakar, nous sommes prêts.

Les paroles du chef étaient belles mais le vieil instinct du rezzou n'était sans doute pas étranger à cette proposition.

Au retour, je m'arrête à Kayes pour me faire remplacer une incisive. Le dentiste me fixe, sur la racine, un pivot en or sur lequel s'adapte une plaquette qui se prêtera à de nombreux gags et me quittera au moment les plus inopportuns, comme la veille de mon mariage, et souvent en mangeant : je suis en train de discuter et soudain mon vis à vis me voit avec un sourire "aurifié". Il me faudra consulter plusieurs dentistes avant de rencontrer à Kankan, en Guinée, l'homme idoine, un Libanais, qui me fixera solidement cette plaquette baladeuse.

Je profite de mon séjour à Kayes pour voir les chutes du Felou, sur le Sénégal, qui coule paresseusement telle la Loire, au milieu de larges bancs de sable. Je traverse aussi de grandes sisaleraies qui semblent très prospères.

A l'hôtel, je fais la connaissance d'un Européen, chef de district au chemin de fer, à qui il est arrivé une aventure peu banale : en circulant sur la voie ferrée, en draine, il a été attaqué par une bande de lions et n'a du son salut qu'à la vitesse de son véhicule ; mais l'un deux, d'un coup de patte, lui a quand même abîmé la main. Cet homme est complètement envoûté par le pays et se mariera à Kidira avec une africaine déjà dotée de nombreux enfants. Il prendra sa retraite à Tambacounda où je le rencontrai, la dernière fois que je le vis, en 1970, à l'hôtel des wagons-lits.

CHAPITRE VII
LA " SOUDANITE "
LES CIRCONSTANCES DE MON MARIAGE
QUELQUES FIGURES MARQUANTES

Début juin, je reprends la très mauvaise piste de Tambacounda où j'arrive assez mal en point, comme mon véhicule d'ailleurs. Réparations et révisions lui seront nécessaires, tandis que je consulte le médecin car je suis constamment fiévreux : je dois m'astreindre, pendant une quinzaine de jours, à une cure à base de nivaquine pour juguler un paludisme pernicieux virulent.

L'ambiance de Tambacounda est délirante car c'est la période des tornades sèches et les Européens sont atteints de "soudanite" : c'est un comportement imprévisible, des sautes d'humeur, une nervosité due au climat. Il y a de l'électricité dans l'air ! la chaleur est difficilement supportable et, de surcroît, l'hôtel des wagons-lits est un four la nuit : on ne peut y trouver le repos car il est construit en latérite très absorbante de la chaleur. Aussi, entre célibataires, civils ou militaires, avons-nous l'habitude de passer nos nuits à jouer au poker : nous apportons notre propre bouteille de whisky, passée en contrebande depuis la Gambie anglaise, et l'hôtel nous fournit bières et sandwiches.

Quelquefois la bagarre se déclenche pour un oui ou pour un non et c'est le Far West. Je vois ainsi un conducteur des travaux publics, une véritable armoire à glace, expulser de la salle à coups de poing, cinq militaires dont le capitaine. Le gendarme, attiré par le vacarme, se fait éjecter par le dit capitaine, qui, se targuant du fait qu'il est commandant d'armes, le prie fermement de rentrer chez lui. Furieux, le petit gendarme fait un rapport qui se traduit, pour l'officier, par quelques dizaines de jours d'arrêt de rigueur. Naturellement je ne suis pas en reste, et il m'arrive quelques avatars. Mes quelques mois de brousse intégrale ont forcé l'estime du capitaine d'autant qu'un soir, avec mon ami des Eaux et Forêts, Georges Ducos, nous lui gagnons son traitement au poker, ceci chez le Commandant de Cercle, quatrième larron. Aussi suis-je à nouveau invité au campement militaire et, un après-midi, après un repas bien arrosé, je charge à l'arrière de mon pick up, Blanchet, le gérant de l'hôtel, une femme et un sous-officier, tandis qu'un autre sous-officier s'assoit près de moi. Comme ma voiture est garée face à un mur, je fais une marche arrière rapide, j'embraye directement en seconde et...au bout de quelques mètres...Blanchet qui s'est accroché aux ridelles, frappe sur le toit de la cabine... A part lui, il n'y a plus personne car, en roulant, le fût vide a entraîné par dessus bord mes passagers et leur chien, déséquilibrés par la manoeuvre rapide de la voiture. Malgré tout je suis encore reçu chez les militaires avec Blanchet qui avait été épargné. Ce n'est que partie remise car, en nous disputant une coupe de champagne, je la lui écrase dans les doigts. Il en résulte le muscle du pouce coupé, ce qui est gênant pour le barman qu'il est.

Je n'ai vraiment pas la barraka et les deux heures de fièvre que j'ai chaque matin et soir n'arrangent rien. Seule la sieste me permet de me reposer mais j'en sors baigné de sueur. La seule heure agréable est à la tombée de la nuit, sur la terrasse qui donne sur un petit parc, mais nous avons droit alors, en nous bouchant le nez, au vol des roussettes, les grosses chauves souris, qui, tel un départ d'hirondelles, quittent chaque soir les combles de l'hôtel.

Cette "soudanite" atteint tout le monde. Il y a 80 Européens à Tambacounda et, déjà, en temps normal, les clans y sont nombreux, mais en pré hivernage, les différends s'exacerbent d'autant que les femmes, avec leurs cancans, ne sont pas les dernières à s'en mêler. Heureusement le permis de port d'armes est interdit, sinon, comme au Texas de la Belle Epoque, les règlements de compte auraient été souvent tragiques ! Cette ambiance particulière qui règne en période de tornades sèches qui précède l'hivernage, à été parfaitement contée par Graham Greene dans un de ses livres "le fond du problème" qui se

passé, semble t'il, en Sierra Leone, où la chaleur est cependant moins torride.

En Afrique Noire, j'ai pu constater, par la suite, que l'ambiance de ces microcosmes européens était épouvantable entre dix et cent personnes ; moins de dix, l'entente est obligatoire, plus, les clans se forment. Cent est le nombre au-delà duquel les gens ne se fréquentent plus intimement et commence l'indifférence.

Vers le 20 juin, je rejoins Dakar, avant les premières tornades, car je ne tiens pas à être bloqué sur la piste par les barrières de pluie qui interdisent toute circulation pendant 24 heures. La Direction des Mines est toujours identique à elle-même, mais, cette fois, nous sommes logés à "l'internat", grande bâtisse qui se trouve route de Ouakam où sont hébergés provisoirement de nombreux fonctionnaires et assimilés. Dominique Soulé de Lafont vient m'y rejoindre, retour de Côte d'Ivoire, et nous faisons de nouveau équipe ensemble.

Le jour est occupé à l'étude des échantillons collectés, la mise au point de nos cartes, la rédaction d'un rapport annuel ainsi que la préparation d'un exposé sur nos résultats. Mais, le soir et la nuit, nous nous sentons des ailes, après avoir été sevrés pendant de longs mois. Nous formons une bonne bande avec un professeur de gymnastique, le Directeur de la Radio et quelques autres amis.

De Tambacounda viennent me voir, par le train, Georges Ducos et Suyeux le juge, toujours en verve. Nous décidons de célébrer ces retrouvailles et nous nous rejoignons sur un bananier, cargo ivoirien en transit, où on trouve du whisky hors taxe que l'on boit dans le carré du capitaine. Puis repas chez "Marie-Louise", restaurant réputé, rue Vincent, dont la spécialité est la langouste à la tahitienne. Le repas est presque fini, et le juge pratiquement sous la table tant il est saoul, quand on aperçoit à une table voisine, en bonne compagnie, un administrateur avec qui Georges a un compte à régler. Une bagarre éclate à la sortie du restaurant, mais l'administrateur et ses amis s'enfuient en taxi. Pour les retrouver nous décidons de faire le tour des boîtes de nuit mais, vers 4 heures du matin, nous avons une algarade avec des Libanais, au sujet des entraîneuses du Bodéga qu'ils accaparent comme d'habitude et, au cours de la dispute, le téléphone mural, dans l'entrée de l'établissement, disparaît. A 5 heures du matin, un inspecteur de police alerté par Paul Amar, le patron du Bodéga, m'emmène au commissariat de police en compagnie du directeur de la radio et du professeur de gymnastique. Ce jeune inspecteur nous considère comme de vulgaires voyous et nous accuse carrément d'avoir subtilisé ce fameux téléphone. Devant nos dénégations, il change de tactique :

- Avez-vous fait de la prison ?

Le directeur de la Radio opine et reconnaît que c'est son cas. Nous sommes très surpris et l'inspecteur triomphe.

- j'ai été déporté par les allemands ! poursuit, imperturbable, Guerrier.

Bien sûr l'inspecteur accuse le coup devant nos regards amusés, puis il se rend compte que nous sommes tous fonctionnaires et nous relâche provisoirement.

Dans la matinée je reçois, à mon bureau, une convocation du commissaire de police chez qui je retrouve mes deux acolytes du matin. Une nouvelle plainte est portée contre nous par l'administrateur qui avait eu, paraît-il, la mâchoire décrochée par un coup de poing, un certificat médical faisant foi. Le professeur de gymnastique, qui est costaud, rétorque que s'il s'était occupé de lui, il serait sans doute à l'hôpital ; quant à moi, j'ai un beau panari au pouce droit : comment aurais-je pu le frapper ? j'omets de préciser que je suis gaucher.

Je fais ensuite remarquer que les torts de l'administrateur vis à vis de notre ami sont très graves et qu'il n'a pas intérêt à déballer cette affaire sur la place publique. Finalement, sur les conseils du commissaire, la plainte est retirée ainsi que celle de Paul Amar car nous sommes pour lui d'excellents clients.

Je retrouverai ce dernier dans d'autres circonstances et nous étions devenus de bons amis. Après le Bodéga, il prit en gérance un restaurant et la dernière fois que je le vis, en

1980, c'était sur le champ de courses de Cagnes sur mer. J'étais venu en curieux, une unique fois, et, comme par hasard, il était là : c'était un joueur impénitent et je crois qu'il s'était fait interdire au Casino de Monte Carlo pour ne pas être tenté de jouer. Avant le Bodéga il avait une autre boîte de nuit à Dakar, "le Jockey" - toujours la passion des chevaux! - et tous les après-midi, il la jouait au poker avec son associé et son maître d'hôtel : on ne savait jamais finalement à qui elle appartenait. Comme Marie-Louise, Paul Amar fut une grande figure de Dakar avant l'Indépendance et tous deux sont restés vivants dans les mémoires de plusieurs générations de colons.

A l'internat, je fais la connaissance de jeunes filles, dont une infirmière coloniale qui travaille à l'hôpital principal. Nous les incorporons à la bande et elles nous suivent souvent au bord de mer malgré la compagnie d'une panthère qu'un de nos amis a ramenée de Guinée. Cet animal n'a que quelques mois mais est nettement plus fort qu'un gros chat et, sur la plage, à Yoff généralement, il fait le vide absolu autour de nous : tout le monde décampe, les gens comme les bêtes, les chiens surtout qui en ont une frousse bleue. Nous nous préoccupons de son avenir car elle risque de devenir dangereuse et notre ami envisage de la donner à un zoo, mais il n'en a pas le temps, il la retrouve empoisonnée chez lui : elle devenait trop "empoisonnante" pour ses voisins sans doute.

Début août, je vais à Saint Louis avec mon pick up pour obtenir le paiement de ma caisse d'avance. J'ai en effet préféré payer mon personnel de ma poche plutôt que de continuer un dialogue de sourds avec le Service des Finances du Sénégal, d'autant que les lenteurs du courrier n'arrangeaient pas les choses. "Armé" de mes pièces justificatives, j'obtiens gain de cause en sacrifiant à la forme et en apposant les fameuses formules rituelles dont j'ai déjà parlé. Mes collègues plus anciens m'apprendront alors que la seule manière d'obtenir rapidement le renouvellement d'une caisse d'avances est d'envoyer un télégramme menaçant d'arrêter les travaux, faute de crédit. Ce conseil ne tombera pas dans l'oreille d'un sourd.

Bien des années plus tard, reçu à Omessa (Corse) par les parents de mon adjoint, je retrouverai le fameux fonctionnaire responsable de mes ennuis. Cela se passait le soir, au café, et, devant les hommes du village, je lui rivai son clou en décrivant dans quelles conditions et pour quelles raisons j'ai été enquiné par ce modèle de rond de cuir.

Mes relations avec ma "belle infirmière" s'approfondissent mais, voilà, je suis fiancé avec la soeur d'un de mes compagnons d'armes de 1945 qui habite Rabat. Un choix s'impose. Je prends la décision de rompre avec cette dernière, mais, après un échange de lettres, je me rends compte qu'il me faut aller au Maroc et je prends un avion d'une petite compagnie "Aigle Azur" ; c'est un DC3 qui doit faire escale à Port Etienne puis Villa Cisneros, au Rio del Oro.

A bord nous ne sommes que deux hommes et un dizaine de femmes or, en cours de route, le pilote qui est seul, sans co-pilote, m'avertit ainsi que mon compagnon qu'il ne peut atterrir à Port Etienne car le circuit hydraulique est crevé ; il n'a plus de frein et peut-être son train d'atterrissage ne tiendra pas... Demi-tour sur Dakar où la piste est suffisamment longue, 3.000 mètres, pour nous permettre de nous arrêter. Une première fois nous heurtons le sol puis nous reprenons notre vol pour un autre tour de piste - il semble que le pilote ait voulu verrouiller ainsi son train d'atterrissage - enfin nous nous posons. Nous nous arrêtons en bout de piste, près des voitures de pompiers et de la police et tout le monde est assez pâle. Après réparation, nous décollons à nouveau vers 11 heures et arrivons à Casablanca à 23 heures... Au Maroc j'ai quelques problèmes avec les services de l'aéroport car je dois faire venir de Dakar mes certificats de vaccinations ainsi qu'une attestation de la Direction des Mines sinon je suis astreint à payer une caution pour retourner vers l'A.O.F. En définitive je rejoins le Sénégal par Air France qui, quoique beaucoup plus cher que Aigle Azur, me semble plus sûr ! Toute cette histoire se termine par mon mariage à Dakar et non à Rabat, le 25 octobre 1950. Nous sommes seuls, Maeva et moi, sans parents, et les géologues nous servent de famille à la cathédrale et à la mairie où nous sommes mariés par un Africain, adjoint de Lamine Gueye,

mairie de Dakar. Nous prenons l'apéritif à la Pergola, sur la Corniche, face à Gorée, puis nous inaugurons le salon jaune de la Croix du Sud, fameux restaurant qui vient d'ouvrir ses portes et où nous faisons notre repas de noces au milieu de mes collègues.

Huit jours plus tard, je repars seul, car ma femme ne peut quitter dans l'immédiat son travail à Dakar, et il lui faut attendre son affectation pour l'hôpital du Point G. de Bamako, capitale du Soudan français. Le destin est bien curieux qui détermine ainsi toute une vie. Nous avons quatre beaux enfants qui ont eux-mêmes des enfants et nos deux aînés ont subi avec nous, et bien supporté, les vicissitudes de la brousse la plus reculée avec tous les risques que cela comporte pour de jeunes enfants.

Je rejoins Tambacounda où j'ai laissé une grande partie de mon matériel car je pouvais raisonnablement penser que, en attendant que Kédougou soit à nouveau accessible, je continuerais mon travail sur la rive soudanaise de la Falémé, mais il n'en est rien : on décide de m'expédier jusqu'en fin décembre à quelques 1.000 kilomètres plus au sud, en Haute Guinée, auprès d'un ancien, Chermette, qui dirige une campagne de prospection aurifère pour le Bureau Minier.

Comme nous sommes en fin d'hivernage et que les ponts ne sont pas encore tous refaits en Guinée, je dois passer par Bamako où ma femme doit être affectée en mi-novembre. Je ne suis donc pas trop pressé d'autant que, curieusement, la Direction m'a fait expédier voiture et bagages en petite vitesse. Je ne les récupérerai que le 25 novembre, en même temps que ma femme et, pour une fois, je ne suis pas mécontent de cette mesure d'économie quoiqu'elle ne favorise guère le rendement cher à mes Directeurs.

Le climat à Tambacounda a changé car nous sortons à peine de l'hivernage et la température est encore relativement clémente, pas plus de 30° à l'ombre. A l'hôtel des wagons-lits, je retrouve la même bande de fanatiques du poker mais beaucoup plus calmes : ce n'est plus, comme en juin le saloon, mais plutôt l'ambiance "club".

Georges Ducos m'emmène pendant une fin de semaine jusqu'à Velingara où je rencontre le médecin qui me narre son odyssée vers Kédougou pour soigner le docteur Politoff. J'y fais la connaissance de De Saint Seine qui s'occupe, pour une société de Kaolak, de traite d'arachides. j'admire chez lui une table en caïcedrat, genre d'acajou, vraiment gigantesque et qui doit être d'un poids énorme. Comment a-t-il pu la faire transporter ? c'est un colon déjà ancien dont le violon d'Ingres est la peinture. Il en vivra très correctement dans les années 60 et sera très prisé dans les salons dakarois. Aimant beaucoup ce qu'il faisait, j'assisterai à ses vernissages ; il s'était fait l'interprète des Bassaris auxquels il consacra plusieurs expositions. Quand la mode aura tourné, je le retrouverai à Ziguinchor, en 1968, vivant chichement d'un commerce d'antiquités locales. Toujours généreux il me donnera une gouache représentant le col de Négaré, en pays bassari, car il savait qu'ayant beaucoup parcouru ce pays à pied j'étais sans doute un des seuls à l'apprécier sentimentalement.

Nous nous arrêtons une journée au restaurant "Latitude 12", chez Kaiser, qui nous fera connaître à Koundara, près de la frontière de Guinée portugaise, deux Européens (un portugais et un français) grands spécialistes de la contrebande.

A Tambacounda je fais la connaissance d'un personnage hors série, Wilfart, chasseur de caïmans dont il traite et vend les peaux. Il mène grand train quoique son affaire batte de l'aile et il fera faillite ne conservant que sa voiture, un Dodge 4x4. Rapidement, il se remettra en selle en créant un campement de chasse, en Guinée, à Sambàilo, au sud de Tambacounda. L'affaire marchera tellement bien qu'il y aura bientôt une piste d'atterrissage pour permettre les liaisons aériennes avec Dakar, en broussard. Parallèlement, il prend la gérance de l'hôtel de Simenti, au Sénégal, dans la réserve de chasse de Niokolo Koba.

C'est un personnage assez mystérieux, le véritable aventurier, de surcroît cultivé, courtois, affable. Non seulement, en tant que guide de chasse, il emmène ses chasseurs en expédition aux limites de la réserve de Niokolo Koba, mais il sait aussi entretenir à Sambailo, comme à Simenti, une ambiance de bon aloi.

Tout est pour le mieux, il investit ses bénéfices aux Canaries, dans des bananeraies, quand en 1959, la situation se dégrade pour des raisons politiques. La Guinée, sous la houlette de Sékou Touré, refuse d'intégrer la France d'Outre-mer, d'accepter l'Indépendance dans l'Interdépendance selon le slogan officiel. De Gaulle réagit violemment en coupant totalement les ponts avec ce pays. C'est alors la période trouble des actions souterraines et des dépôts d'armes sont découverts à la frontière Guinéo-Sénégalaise. Il semble qu'ils étaient destinés à soulever, dans le Fouta-Djalon, les Peulhs qui n'appréciaient guère la politique du nouveau chef guinéen. Ce complot est éventé et la réaction de Sékou Touré est terrible : on parle de Guinéens crucifiés aux cocotiers de Konakry et quelques Européens se retrouvent au baignoire.

C'est aussi l'époque où la coopération se développe entre Guinéens, Russes et Tchèques. Or Wilfart, qui a été élevé en Tchécoslovaquie, en parle couramment la langue et est au mieux avec les Tchèques qu'il reçoit à Sambailo ; il est donc bien placé pour obtenir des informations intéressantes. Toujours est-il qu'au moment des événements il quitte Sambailo définitivement pour se réfugier à Simenti.

C'est également l'époque où pour implanter des puits en brousse je sillonne le Sénégal dans un petit avion, un Jodel, avec le chef de service de l'Hydraulique de Kaolak, Gallouedec qui est un ancien pilote de chasse.

Venant de Kolda, nous nous posons à Sambailo, simplement pour passer la nuit chez mon ami Wilfart qui est absent et pour cause ! un militaire, qui monte la garde, nous demande nos papiers et, à son air, je réalise que nous nous sommes fourrés dans un guépier. Je réagis rapidement et lui demande s'il n'est pas de Youkounkoun, la ville voisine, ce qui me paraît hautement probable. Surpris qu'un Européen le reconnaisse, il devient plus conciliant d'autant que j'affirme l'avoir rencontré à la résidence car il y a de fortes chances que ce soit un ancien garde cercle. Bref, il devient beaucoup plus cordial et, après avoir échangé quelques souvenirs du bon vieux temps, nous repartons sans demander notre reste. Nous avons eu chaud car nous avons de fortes chances de nous faire confisquer l'avion sans compter ce qui pouvait nous arriver à nous-mêmes. Quelques mois plus tard, en pays bassari, j'aurai d'ailleurs, en Land rover, l'incident de frontière dont j'ai déjà parlé.

Toujours est-il que Wilfart estimera qu'il lui faut quitter le Sénégal et, le hasard aidant, nous voyagerons sur le même bateau quittant Dakar en juillet 1960. Il débarquera, à Ténériffe, avec sa 2 CV qu'il a quand même réussi à emmener.

Par la suite j'apprendrai qu'il est devenu un grand promoteur et, en 1968, je chercherai à le revoir et j'irai visiter ses réalisations au cours d'une escale. Il n'est pas là mais, au moment de mon passage, il téléphone de Las Palmas et m'apprend qu'il arrive par bateau vers 18 heures, or je quitte Ténériffe à la même heure. Quand nos deux navires se croisent dans le port, j'aperçois un mouchoir qui s'agite sur la dunette et je fais de même car il y a de fortes chances pour que ce soit lui : une fois de plus nos chemins divergeront et nous n'aurons plus l'occasion de nous rencontrer.

Mon ami Gallouedec, le pilote, était aussi un personnage qui sortait de l'ordinaire. Avant de s'occuper d'un service d'hydraulique il avait été officier aviateur et avait alors épousé une Mauresque, cousine d'Ould Dada, qui devait devenir premier Président de la République Islamique de Mauritanie. Pendant cette tournée de 8 jours en Jodel, qui devait m'emmener de Kaolak à Dakar, Saint-Louis, Kaolak, Ziguinchor, Kolda, Simenti, Sambailo, Tambacounda, Kaolak, je n'allais pas manquer de sensations fortes... car nous volions généralement très bas, "au ras des paquerettes". Dès le départ la note est donnée : en bout de

piste un bonhomme pose culotte et nous lui passons au ras des fesses. Je gage qu'il en eut les sphincters bloqués ! De Dakar à Saint-Louis, nous volons entre deux vagues et à quelques décimètres de la plage : on voit nettement courir les petits crabes blancs et toute une caravane d'ânes porteurs de barres de sel se débande vers la dune. Autour de Kaolak, nous inspectons de cette manière plusieurs puits en cours de forage puis nous rejoignons Ziguinchor, sans omettre de saluer au passage Balandine où le premier forage de recherche de pétrole est exécuté.

A Kolda, je dois implanter un puits pour l'alimentation de cette petite ville. Ce survol aérien me donne une parfaite vue d'ensemble et me permet de définir un emplacement qui me semble idéal, au pied de la terrasse latéritique qui forme réceptacle, à la limite de la plaine alluviale de la Casamance : aux dires du puisatier qui forera ce puits, le débit fut exceptionnel.

Le terrain d'atterrissage de Kolda, très sommaire, en latérite ondulée, est situé assez loin de l'agglomération et nous devons prévenir l'ingénieur des travaux publics de notre arrivée. Pour cela nous déboulons en rase motte dans la cour de sa concession puis, au second passage, il sort de son bureau : il a compris et vient nous chercher. Le problème était qu'il y avait, en bout de cour, un grand câilcédrat qu'il nous fallait éviter.

Dans le parc de Niokolo-Koba, nous essayons de voir les éléphants. Nous suivons, dans la forêt galerie, le cours de la Koulountou (affluent de la Gambie) à un ou deux mètres de l'eau en prenant des virages sur l'aile. Aucun éléphant mais trois lions qui, pour une fois, se sauvent, effrayés par ce grondement qui vient du ciel.

En approchant de Kaolak Gallouedec aperçoit une voiture qu'il semble reconnaître, sans doute un de ses amis. Pour le saluer, nous nous mettons à quelques centimètres de la piste, face à cette voiture, que nous sautons au dernier moment. Nous reprenons un peu d'altitude, 200 mètres, et Gallouedec me laisse piloter car l'avion est à double commande. Il me demande de descendre lentement, je m'applique, mais quand nous arrivons à 50 mètres d'altitude je continue imperturbablement. Nous ne sommes plus qu'à une vingtaine de mètres, le terrain est découvert, et Gallouedec me demande pourquoi je ne redresse pas. Je lui dis que j'attends qu'il me le dise ! Réponse idiote ! Mais il m'en a fait tellement voir pendant ces huit derniers jours que j'ai décidé de lui donner, moi aussi, quelques inquiétudes ! Evidemment, il reprend l'appareil en main et, comme nous sommes sur la rivière du Saloum, nous slalomons autour des petits monts de sel qui sont récoltés dans les salines car ce fleuve est un ria où la mer remonte jusqu'à Kaolak. Nous frôlons la nappe d'eau et sautons le hangar du terrain d'aviation : Le fin du fin, pour Gallouedec qui est Président de l'Aéroclub, est d'atterrir sans être vu. Le soir, au cours d'un méchoui, préparé par sa femme à la mode bidane, mon hôte me fait remarquer que toutes ses fantaisies ne sont que broutilles en comparaison des acrobaties qu'il lui arrive de faire avec cet appareil.

Par la suite, il appartient en Mauritanie au cabinet d'Ould Dada en tant que conseiller militaire, puis il fonda sa propre compagnie aérienne mauritanienne. Il parcourait en tous sens le Sahara qu'il connaissait parfaitement et transporta plusieurs fois Dominique Soulé de Lafont sur un gisement. C'était manifestement un excellent pilote avec un sens de l'orientation particulièrement développé. Il était très sûr et relativement prudent, même dans ses excentricités, car il ne prenait que des risques calculés.

CHAPITRE VIII
L'OR DE HAUTE GUINEE
TRIBULATIONS SUR UNE PISTE DU NORD SOUDAN

A l'hôpital du point G. ma femme est logée au premier étage d'une petite villa, dans une chambre meublée avec un bout de balcon et une douchière. La cuisine se trouve à une vingtaine de mètres à l'extérieur. Cela n'a rien d'extraordinaire mais nous avons un chez nous où je ne ferai qu'apparaître de temps en temps car, pour cette nouvelle campagne, je vais travailler soit en Haute Guinée, soit dans l'Est Sénégal, c'est à dire grosso modo à un millier de kilomètres de Bamako.

Début décembre, je quitte la capitale soudanaise avec mon pick up, en compagnie de mon fidèle Joseph, de Yoro le chauffeur et de son aide chauffeur. En route pour la Guinée, mon premier arrêt est pour le gros placer de Siguiri, exploité par plusieurs dizaines de milliers de prospecteurs africains ; c'est une véritable agglomération avec ses bana-bana (petits commerçants) et même son administration puisqu'il y a un bureau du Service des Mines chargé d'acheter l'or.

L'exploitation est tout à fait traditionnelle et se fait par trous d'hommes approfondis jusqu'au bed rock, c'est à dire la roche dure sur laquelle s'est déposé l'or qui est plus lourd que les autres éléments. Les sédiments du fond sont prélevés puis lavés par les femmes, tandis que les hommes s'occupent du fonçage des puits. Entre les puits existe une zone inexploitée, faute de boisage : c'est le domaine des risque-tout qui exploitent au péril de leur vie. Quand la teneur est intéressante ils creusent des tunnels entre les puits pour récupérer rapidement le sédiment aurifère mais, sans étayage, les éboulements sont fréquents et les accidents souvent mortels.

Je me dirige ensuite vers Kouroussa, mais il faut traverser le Tinkisso, affluent du Niger, sur un bac : c'est une grande surface en planches supportée par trois barques et manoeuvrée par des Africains armés de grands bambous avec lesquels ils s'appuient sur le fond de la rivière pour faire avancer l'engin. Le soir, à Kouroussa, le caravansérail (en Guinée, le campement se dénomme ainsi) déborde d'Européens et je m'installe dehors, j'en ai l'habitude.

Le lendemain je rejoins Kankan en traversant le Niger, sur un bac identique au précédent et, en attendant le passage, un griot me régale d'un concert de balafon. Je fais la connaissance de Chermette, un géologue chevronné, grand spécialiste de l'or au Bureau Minier, qui accepte de me prendre en charge quelques jours pour me donner une vue d'ensemble des travaux dans cette région.

Après avoir récupéré le reliquat de ma caisse d'avance chez l'Agent spécial et rendu la visite protocolaire indispensable à l'Administrateur, j'accompagne mon collègue à Kato, gisement filonien qu'il a découvert et qui est en pré exploitation. Je visite les travaux en compagnie du Directeur, un jeune Ingénieur des Mines de Nancy, puis je complète mon information par l'étude de l'environnement géologique. Je prends ensuite la piste de Morinimaya pour visiter des travaux miniers abandonnés faute de teneur suffisante. Comme un marigot, dont le pont n'a pas été refait, me barre la route, je continue à pied et fais dans la journée un trentaine de kilomètres ; mais à mon retour je trouve ma voiture dans le marigot car le chauffeur, plein de bonne volonté, a voulu me rejoindre quand même. Résultat : trois heures d'effort pour remettre, avec l'aide des habitants du village voisin, la voiture sur piste et, le soir, je rentre à Kankan exténué.

Recommandé par un collègue, je profite de l'hospitalité de Scardina, l'infirmier des lépreux auxquels il consacre ses journées. Très généreux, il vit au-dessus de ses moyens et, pour la première fois, je vois un Européen faire revenir de l'argent de chez lui, en l'occurrence de Tunis. Sa famille, qui descend par les femmes d'un consul de Napoléon 1er, y possède, semble t'il, de grands biens.

Scardina a un chimpanzé, très bien apprivoisé, qu'il envoie au marché chercher des bananes avec une pièce de 5 ou 10 centimes et l'animal sait pertinemment à quoi il a droit suivant la pièce qu'il donne au marchand. A Bobodioulasso, en Haute Volta, j'aurai l'occasion par la suite de partager coca-cola et cigarettes avec le gros chimpanzé de l'hôtel, tandis qu'à Bouaké, en Côte d'Ivoire, un de ses congénères faisait du vélo.

L'astuce de ces animaux n'est plus à démontrer mais le cas le plus étonnant m'a été raconté à Kayes. Un Européen avait une guenon qui lui était très attachée, mais, à l'issue de son congé, il revint de France avec une femme blanche dont la femelle chimpanzé devint très jalouse ; elle lui jouait des tours pendables comme de bouleverser sa coiffeuse en utilisant ses produits de beauté. Or il advint que cette femme prit un amant et la guenon, qui espionnait sa rivale, se rendit compte de ce qui se passait. Un beau jour, elle emmena son maître chez l'amant où il prit sa femme en flagrant délit d'adultère. l'histoire est belle mais est-elle totalement exacte et comme souvent ne s'est-elle pas enrichie en circulant ?

Je rejoins à 50 kilomètres au sud ouest de Kankan une autre chaîne de montagnes, le Niandan Banié, où se trouve, à Soubako, une exploitation filonienne abandonnée, faute de teneur intéressante, et pourtant les travaux en galeries ont été très importants car les premiers résultats étaient fort prometteurs. Il est vrai que, depuis que le prix de l'or est bloqué à 35 dollars l'once, sa valeur officielle ne correspond plus à sa valeur réelle, ce qui fatalement augmente le seuil d'exploitabilité. Je présume qu'aujourd'hui, où l'or est à nouveau libre, toutes ces recherches pourraient sans doute être réactivées.

Sur ces petites pistes de brousse, non entretenues, j'ai une lame maîtresse d'un ressort avant qui casse. Mon chauffeur entreprend de la changer mais je me rends compte qu'il travaille en force et qu'il est en train de bousiller le filetage de l'écrou, aussi je préfère terminer la réparation en serrant moi-même l'étoquiau. Je reste quelques jours sur cette chaîne de montagnes dont j'ai pour mission de préciser la géologie et je retrouve dans les villages, qui m'accueillent le soir, la même population malinké que j'ai connue dans la région de Kédougou.

Le 17 décembre, après avoir rejoint Kankan, je repars avec Chermette pour une grande course qui doit nous mener sur des travaux de recherches aurifères à Banora, à 400 kilomètres plus au nord. Nous traversons de nouveau le Niger, puis, après Kouroussa, rejoignons Dabola où nous attend Robert Couture, un de mes collègues. C'est maintenant le Fouta Djallon aux montagnes hautes de 1.000 mètres, couvertes de cuirasses latéritiques riches en bauxite qui seront exploitées quelques années plus tard pour l'aluminium. Nous faisons un petit détour pour visiter le camp fortifié (tata) d'El Hadji Omar, grand marabout qui résista aux Français à la fin du siècle dernier. C'est un camp de plusieurs hectares, entouré d'une enceinte en banco haute de 1 m50 mais qui se dégrade rapidement. A l'intérieur toute trace de construction a totalement disparu ou est maintenant cachée par la végétation. Il est curieux de constater qu'un autre opposant farouche de la même époque est issu de la même région : Samory Touré qui fonda un empire à l'est du Niger puis, vaincu, fut exilé au Gabon.

Les habitants sont des Malinkés et des Peulhs, ces derniers étant les maîtres. Les marabouts, toujours quelque peu sorciers, s'appellent ici des karamokos et ont, semble t'il, une influence considérable comme au temps de la conquête.

Nous poursuivons notre route vers Banora, par Dinguiraye, mais nous devons traverser le Tinkisso sur un pont qui domine de haut le torrent encaissé : ce pont en bois n'a conservé que les traverses transversales que ne rejoignent plus les traverses longitudinales mais il en

reste, sur notre rive, une demi-douzaine de deux mètres chacune. Nous traversons donc le pont en les déplaçant au fur et à mesure ce qui fait, qu'au milieu, c'est le vide de part et d'autre de la voiture !

Après ces émotions nous rejoignons Angel qui effectue une campagne de sondages de reconnaissance sur ce filon de Banora.

Le retour vers Dabola se termine de nuit et Robert Couture est au volant. Il semble pressé et conduit très vite dans ces reliefs escarpés, sur ces pistes étroites où l'on ne peut se croiser. Je suis assis à la jonction des deux sièges avants, entre mes deux collègues, et ma position est inconfortable.

- Pourquoi aller si vite ?

- C'est évident, me rétorque t'il avec son petit rire qui glousse, moins tu passes de temps sur les pistes, moins tu as de chance de te casser la gueule !

A ce moment là, mon genou pousse involontairement le contacteur des phares qui s'éteignent et, à toute allure, nous traversons, en aveugle mais sans encombre, un de ces ponceaux en bois de ronier constitué en tout et pour tout par deux planches.

Je réintègre Kankan le 21 décembre où je règle à nouveau quelques problèmes financiers. J'en profite pour visiter le centre artisanal où j'admire de belles pièces en ivoire et fais l'acquisition d'une belle tête de Peulhe avec son cimier, d'une vierge à l'enfant stylisée et d'un porte-cigarettes incroyablement long que je me réserve. Puis c'est le retour à Bamako, la veille de Noël.

Le réveillon se passe très agréablement avec mes deux collègues, René Dars qui deviendra professeur de faculté et doyen, dont la femme est institutrice, et Jean Paul Spindler, l'un des deux polytechniciens géologues de notre corps, dont la femme, normalienne, est professeur. Mes collègues, étant mariés à des enseignantes, habitent Bamako même tandis que ma femme et moi restons sur les hauteurs du Point G., à six kilomètres de la ville.

Jean Paul Spindler est un travailleur acharné, constamment sur le terrain, vers Bougouni et Sikasso, tandis que, travaillant à quelques 1.000 kilomètres de Bamako, je ne suis guère chez moi que six jours environ par mois. En revanche notre collègue René Dars participe davantage à la vie mondaine de la capitale soudanaise et fréquente beaucoup les administratifs européens. En un sens ce n'est pas un mal puisqu'il nous représente en quelque sorte auprès des instances de la colonie et qu'on peut lui faire confiance pour assurer la publicité de notre service.

Il est à remarquer que nous sommes fonctionnaires en mission du Gouvernement Général de l'A.O.F. et que, en principe, nous n'avons aucun compte à rendre au Gouverneur de la colonie. Ce dernier, Louveau, est très autoritaire et, comme beaucoup de vieux coloniaux, très original. Ancien F.F.L., il a l'oreille du gouvernement français, donc une certaine latitude pour gérer le Soudan. Entre autres, il a une idée fixe mais combien sympathique, c'est l'ombrage et la verdure. Il est absolument interdit, sous peine de prison, d'abattre un arbre dans toute la ville, sans son autorisation, et sa grande préoccupation est de jalonner toutes les avenues de ces arbres magnifiques que sont les caïlcédrats, accessoirement de manguiers et de flamboyants complètement rouges au printemps.

Plus tard je comprendrai mieux les méthodes coercitives de cet écologiste avant la lettre, quand je me rendrai compte avec quelle désinvolture le Noir détruit les arbres, même en ville, ne serait-ce que pour faire du bois de chauffage. Dans les années 70, je défendrai comme un beau diable la belle végétation du parc de la Direction des Mines de Dakar. Les arbres subissaient l'assaut non seulement des diguens (femmes en ouolof) qui venaient casser les branches pour en faire du bois mort, mais aussi des employés de la Direction qui n'hésitaient pas à abattre quelques arbres pour donner du soleil aux arachides qu'ils semaient n'importe où. Naturellement ces Noirs ont des excuses, quand on connaît le coût du charbon de bois, mais l'on est obligé de constater que la destruction systématique de la forêt

par les hommes et certains animaux domestiques, comme les chèvres, a contribué d'une manière primordiale à la désertification progressive du Sahel que nous observons actuellement.

Une autre originalité du Gouverneur était son amour des fauves : il y avait ainsi un lion attaché au bas du perron du palais et personne ne pouvait accéder au saint des saints sans l'aval du cerbère. Mais un jour, cette belle bête reprendra sa liberté, causant une grande panique aux abords de Bamako, et Louveau sera obligé de la faire enfermer au zoo de la ville.

Bamako n'a pas de pont sur le Niger, qui est déjà très large, encore que la première pierre en ait été posée par le président Vincent Auriol en 1946 et qu'une plaque marque cet événement : il faudra attendre une bonne vingtaine d'années avant que ce vœu ne se concrétise avec des crédits d'assistance technique dont je ne connais pas l'origine, française sans doute. En attendant, on utilise un bac car le pont le plus proche se trouve à Sotuba, sur la piste de Koulikoro, à une vingtaine de kilomètres de la capitale. En fait de pont, il s'agit plutôt d'une chaussée qui s'appuie sur un ensemble d'affleurements rocheux, barrant en grande partie le fleuve. C'est un endroit très prisé par les Européens car on peut s'y baigner, y pêcher et les prises sont parfois sensationnelles, comme des "capitaines" de plusieurs dizaines de kilos. On y voit, paraît-il, des lamantins, les sirènes du Niger. Lorsque la crue se retire de la plaine alluviale, il n'est pas rare que les paysans, en travaillant la terre, trouvent des silures qui s'enfoncent dans le sol plus ou moins marécageux et survivent ainsi.

Le quartier militaire est implanté à Kati, petite ville de garnison à une dizaine de kilomètres de Bamako. Sur la piste qui réunit les deux villes il existe un ensemble hôtelier, le Lido, que j'apprécie beaucoup. Il a été aménagé par deux générations d'Européens et, pour la région, est plein de charme : des bungalows confortables nichés dans la verdure, une petite rivière coupée par un petit barrage, d'où un petit lac se terminant sur une chute pittoresque. On s'y baigne dans une belle piscine, et nombreux sont les Européens qui font quelques kilomètres, en fin de journée, pour se rafraîchir dans cet oasis créé de toutes pièces. Tout cela est très reposant dans cet univers minéral de latérite et de grès brûlés par le soleil que constitue le plateau de Bamako.

Début janvier, je dois repartir pour Kédougou en passant par Kayes et Tambacounda, en tout 1.000 kilomètres de très mauvaises pistes. Il existe un itinéraire plus direct, de 700 kilomètres, qui traverse la Falémé, mais il n'est possible qu'en fin de saison sèche quand le gué sur ce fleuve, à Satadougou, est praticable.

La réputation de la piste Bamako - Kayes est tellement mauvaise (elle n'est presque plus entretenue car elle double la voie ferrée) que je décide de prendre par Nioro, plus au nord. Cela me fait 100 kilomètres supplémentaires mais la piste est correcte, me dit-on, et je pourrai atteindre en moyenne la vitesse de 50 kilomètres à l'heure.

Je quitte Bamako le 8 janvier 1952, en principe pour un mois, et je compte rejoindre Tambacounda le 9 ou le 10 pour y rencontrer mon Directeur des Mines qui doit y être à cette date. Les premiers 150 kilomètres, sur la tôle ondulée, se font à bonne allure et nous parvenons à une petite ville, Kolokani, que nous traversons sans nous arrêter. Mais la piste bientôt se dégrade, les fondrières sableuses sont de plus en plus fréquentes. La végétation devient rabougrie car nous allons vers le désert, c'est le domaine des épineux, avec quelques palmiers doums en parasol.

Soudain un chien se jette devant la voiture et Yoro, malgré sa conduite prudente, ne peut tout à fait l'éviter et l'animal, qui a une patte écrasée, se sauve en boitant. Yoro voit dans cet accident un mauvais présage.

- Patron, c'est très mauvais de casser la patte d'un chien. Il peut se venger. Je vais faire le gri-gri.

Curieux je le laisse faire. j'ai comme principe de respecter les coutumes locales même si je les trouve parfois aberrantes. D'autre part, du point de vue psychologique, c'est essentiel

pour que mon chauffeur retrouve sa sérénité. Celui-ci récupère une boîte de conserve vide à l'arrière de la voiture, pisse dedans (tiens ! tiens !) puis arrose les pneus avant : espérons que ce sera efficace. Tranquillisé, Yoro reprend le volant et nous continuons cahin-caha sur cette piste défoncée : celui qui m'a renseigné sur l'état de la route n'a certainement pas dépassé Kolokani

Nous avons parcouru plus de 300 kilomètres quand le moteur s'arrête : inspection systématique du circuit d'essence et du circuit électrique mais nous ne détectons pas de panne. En désespoir de cause, je décide d'amener le pick up au sommet d'une petite pente pour le faire repartir dans la descente en lui donnant de la vitesse. Yoro s'installe au volant tandis que Joseph, Ousman et moi nous apprêtons à pousser. Je m'arc-boute en saisissant le montant de la portière que machinalement Yoro reclaque sur ma main : deux doigts écrasés et la voiture toujours en panne ! je me fais un pansement sommaire puis nous nous installons pour la nuit en attendant une voiture d'autant plus problématique que nous n'avons rencontré personne depuis Kolokani.

Par chance, un camion nous réveille vers minuit, bien obligé de s'arrêter car nous campons près de la voiture sur la piste. Ce camion transporte des marchandises sur lesquelles, comme d'habitude, sont juchées des grappes de passagers et, pour supporter cette surcharge, le chauffeur a consolidé ses ressorts par des cales. Après palabre et bougna, j'obtiens quand même une place dans la cabine et nous repartons brinqueballant dans cet engin qui manque nettement de souplesse et pour cause ! Nous encaissons tous les trous et je m'accroche à mon siège.

Les heures s'écoulent lentement et la monotonie n'est rompue que par quelques lucioles ou des yeux phosphorescents qui trouent l'obscurité. Le chauffeur mange de la kola et m'en offre, comme il est coutume en Afrique. Ce fruit est amer mais c'est un excitant qui l'empêchera de dormir.

Nous arrivons à Kolokani vers 6 heures du matin et, en attendant que le jour se lève, nous nous serrons frileusement autour de petits feux de bois. Nous sommes à l'heure la plus fraîche de la saison la plus froide. Cette nuit se passe trop lentement mais, dans ce pays, il faut s'armer de patience et, malheureusement, c'est rarement le cas des Blancs qui s'énervent facilement. Les Noirs sont fatalistes, se résignent sans récrimination tandis que le Blanc se creuse la tête pour améliorer la situation : le perpétuel contraste entre les deux races. Au petit jour, j'interroge les gens du crû et j'apprends que, non loin de là, habite un Européen qui se révèle être vétérinaire, sans doute le seul Européen de cette bourgade. De Puységur nous reçoit à la coloniale, c'est à dire chaleureusement. Il soigne ma blessure et constate qu'il faudra m'arracher deux ongles à l'hôpital. Après m'être restauré et reposé chez lui, je repars le soir, dans sa jeep, vers ma voiture, avec son mécanicien qu'il me prête gentiment. C'est un nouveau voyage de nuit pour retrouver mes Africains qui se sont installés flegmatiquement dans l'attente.

Le lendemain, auscultation du moteur et il ressort que le rotor du delco est fendu, ce qui nous avait échappé. Cette pièce ne se trouve qu'à Bamako et je n'en ai plus de rechange. Aussi, après avoir mangé les conserves que nous a préparées Joseph, nous rentrons dans l'après-midi pour arriver chez de Puységur à l'heure du dîner.

Il semble bien qu'il tienne table ouverte constamment car je rencontre chez lui deux militaires, un adjudant accompagné d'un jeune appelé dont les traits ne me sont pas inconnus. J'interroge ce jeune homme à qui mon visage ne dit pas grand chose et nous passons en revue les différents endroits où nous aurions pu nous rencontrer. Finalement, j'apprends qu'étant Lillois, il a passé en 1942, comme réfugié, trois mois dans une ferme près de chez moi, dans le Nord, alors qu'il avait 12 ans. Je me savais physionomiste mais retrouver dans un homme les traits d'un enfant, et ceci en plein Sahel, me semble statistiquement effarant.

Comme ces militaires redescendent sur Bamako, nous repartons ensemble dans un engin

vraiment particulier puisqu'il s'agit d'une des rares voitures amphibies équipant l'armée française en 1940, une licorne. En 3 jours et demi, j'aurai parcouru un millier de kilomètres en 30 heures, ce qui laisse rêveur quand on songe que cette piste est considérée comme praticable.

Ma femme est heureusement surprise de me revoir mais m'emmène aussitôt chez son chirurgien qui, après anesthésie locale, m'enlève les deux ongles écrasés. La nuit est très mauvaise car, après coup, j'ai très mal. Pendant la convalescence, qui sera plus longue que prévue car j'ai une infection, j'envoie plusieurs rotors de rechange par Ousman que j'ai ramené avec moi. Mais mon chauffeur se révèle incapable de changer cette pièce et me renvoie, par Ousman, le mot suivant daté du 20 janvier, mot qu'il a fait rédiger par un "écrivain public" local.

"Mon cher Patron,

Je viens respectueusement par la présente note pour vous rendre compte de ce qui suit. A l'arrivée de Ousman avec les rotors, j'ai monté sur le delco comme résultat il m'en fait casser les rotors donc je vois que la panne de la camionnette se passe à mon savoir sur ces points de vue mécanique.

Veillez m'expédier par la première occasion un mécanicien spécialisé de la maison Ford c'est à dire au garage de C.F.A.O. sans quoi j'ai tout fait impossible de trouver ma panne. Je suis ici dépourvu de toute la nourriture et c'est cher et difficile d'avoir. Respectueux dévoué."

Le garage Ford expédie donc un mécanicien européen qui me ramène mon pick up le 24 janvier et, le 27, dégoûté des pistes conduisant à Kayes, je prends le train pour Tambacounda où m'attend un véhicule d'appoint, jeep avec remorque, expédié par la Direction des Mines fin décembre.

J'ai donc perdu trois semaines pour une histoire de doigts : patte de chien, mes doigts écrasés, et le rotor que l'on nomme aussi doigt de delco ! ces coïncidences curieuses ont convaincu Yoro que le chien s'est vengé en provoquant à la voiture et à son "propriétaire" les mêmes blessures qu'il a lui-même subies ; et de conclure que ce chien là était rudement fort car son gri-gri puissant n'a eu aucune efficacité.

CHAPITRE IX
IMMUABLEMENT LA LATERITE
L'OR DE HAUTE GAMBIE

A Tambacounda je ne reste que le minimum de temps pour acheter mon ravitaillement car la boutique de Kédougou n'est guère approvisionnée. Quelques visites cependant aux amis, Georges Ducos et Jean Cauquy, ingénieur des Travaux Publics.

La piste de Kédougou ne s'arrange pas et on y retrouve les mêmes passages de potopoto sec : en saison sèche ces endroits marécageux donnent une poussière très fine dans laquelle on s'enlise et qui, en se soulevant derrière la voiture, forme un nuage de poussière compacte. Sur le plateau, c'est la tôle ondulée formée par la latérite avec toujours quelques fondrières imprévues. De toutes manières, il est très difficile de doubler une voiture qui vous précède, en particulier un camion. Heureusement que ces régions sont peu fréquentées !

Je m'arrête bien sûr à Mako et Tomborokoto pour rendre visite à mes amis africains et j'arrive, en fin de journée, au campement de Kédougou. Comme par hasard il est occupé par quelques militaires venus s'occuper de recrutement mais, en bons coloniaux, ils me dégagent un coin pour y entreposer mon matériel car, pour la nuit, je coucherai dehors comme j'en ai l'habitude.

Le lendemain visite protocolaire au Commandant de Cercle, Brüslein, qui m'invite à dîner (quel changement avec le prédécesseur !) et à l'agent spécial chez qui a été délégué ma caisse d'avance que, cette fois, je récupère en temps voulu. Il me faut aussi songer à constituer ma troupe de porteurs et j'en charge mon ami Damfakha Ibrahima, le garde forestier, qui m'accompagne souvent en brousse autour de Kédougou. C'est ainsi qu'un après-midi nous suivons, tous deux, un marigot à sec assez sableux. Des traces toutes fraîches de phacochère attirent notre attention mais soudain nous reconnaissons celles d'un lion qui, quelques mètres plus loin, terrasse le cochon et le traîne en brousse. C'est alors que Damfakha m'arrache mon fusil des mains et poursuit son chemin en silence ! sans doute a-t-il aperçu le lion, ce qui n'a pas été mon cas !

Le 1^{er} février, au petit jour, grand branlebas de combat. Chacun des 15 porteurs hérite d'une charge et, comme l'année dernière, accompagné d'un garde cercle mis à ma disposition, nous reprenons "les pieds, la route". De temps en temps un de mes hommes coupe une petite branche d'un arbre apparenté au kolatier et se frotte les dents avec ce bout de bois - le sotiou en ouolof - dont les fibres et la sève ont sans doute une vertu particulière si l'on en juge par l'éclat des dentitions en général. Nous suivons le cours de la Gambie jusqu'à Sillakounda puis Baitilaye et ces premiers jours sont agréables : l'eau est à proximité et j'ai la possibilité d'observer quelques affleurements qui apparaissent grâce à l'érosion provoquée par le fleuve.

La Gambie est vraiment l'artère nourricière dans ce pays aride aussi bien pour les hommes que pour les animaux. On y fait donc toujours quelques rencontres, soit une pirogue grossièrement équarrie dans un tronc de fromager, avec ses pêcheurs qui lancent l'épervier, soit quelques femmes qui viennent laver le linge, en le battant sur des pierres plates, ou chercher de l'eau dans de grandes gargoulettes portées sur la tête. Le long de fleuve on aperçoit aussi, de temps en temps, un paysan dans un lougan (1) pris sur les alluvions ou des gamins en train de garder un troupeau de chèvres ou de vaches sur lesquelles sont perchées des aigrettes blanches appelées pique-boeufs, qui viennent picorer les parasites.

(1) petit terrain cultivé

Il nous arrive de surprendre quelques animaux sauvages surtout des phacochères qui viennent en famille trouver de la fraîcheur, parfois aussi quelques canards et l'inévitable caïman qui lézarde au soleil et s'enfuit en glissant quand il nous aperçoit. La température n'est pas encore trop excessive, 30 à l'ombre, et ce nouveau départ est assez plaisant, mais tout change quand nous quittons le fleuve pour nous enfoncer dans la brousse vers le nord est.

Sur les plateaux latéritiques la nature est franchement hostile. La végétation y est disparate : ce n'est ni la futaie ni le taillis, mais plutôt une succession de surfaces boisées plus ou moins touffues, séparées par de grandes étendues rougeâtres nues, les regs latéritiques, les bowals, où subsistent encore des graminées sèches, hautes parfois de deux mètres. A l'exception de quelques beaux arbres verts, caïlcédrats et manguiers que l'on rencontre près des villages, les arbres ont tendance à se dénuder et le feuillage passe du vert au rouille. Les bambous, aux feuillages jaunes, couvrent des étendues importantes. Heureusement des kapokiers aux fleurs rouges égayent la brousse de temps en temps. Il paraît que les élans de Derby sont très friands de ces fleurs et les chasseurs indigènes en profitent pour monter leurs embuscades auprès de ces arbres.

Les termitières cathédrales, hautes de deux à trois mètres, sont fréquentes et varient du gris au rouge suivant la nature du sol, sableux ou latéritique. Quand la région a tendance à être marécageuse, les termitières sont beaucoup plus petites, une cinquantaine de centimètres, et ressemblent à de gros champignons, du type cèpe, à la calotte plus large que le pied.

Il n'y a pas, comme en France, ces grandes prairies vertes si agréables à l'oeil. L'herbe n'existe pas car elle ne peut subsister faute d'eau pendant les neuf mois de la saison sèche. Tout est plus ou moins noirci, les hautes herbes comme les arbres, par le feu qui est mis systématiquement par les Noirs avant la période des grandes chaleurs et de l'harmattan, ce vent qui vient du désert et qui dessèche tout à partir du mois de mars. Ce n'est que pendant les trois mois d'hivernage, de juillet à septembre, que la brousse reverdit totalement car l'eau est abondante.

Sur les bowals on aperçoit parfois un calao d'Abyssinie qui se dandine comme un gros dindon, noir à la gorge rouge. Parfois aussi une carcasse de vache ou d'animal sauvage d'où s'élèvent, à grands coups d'ailes, les charognards chauves. Heureusement courent aussi des troupes de pintades qu'il n'est pas toujours facile d'approcher car, par de courts envols, elles savent maintenir une bonne distance : chasser la pintade à pied, sur le bowal, suppose une certaine astuce et beaucoup de jambe ! J'aperçois parfois quelques poules de roche avec leur coq, oiseaux minuscules au plumage brun rouge qui leur permet, par mimétisme, de se confondre avec la rocaïlle où elles se réfugient.

La journée s'écoule lentement sous le soleil et le soir, nous arrivons sur l'emplacement d'un village, Ouassadou, qui a disparu. Ce village, comme Goumbou, à une dizaine de kilomètres plus au nord, a été abandonné par ses habitants sans doute pour les mêmes raisons : ils ont fui "le diable" qui s'est manifesté par une épidémie. Cette région est très sauvage, aucun habitant, et comme toujours, dans ces cas là, mes porteurs craignent les fauves et, toute la nuit, ils entretiennent un feu pour les éloigner. Au petit matin, le feu est augmenté afin que chacun vienne se réchauffer car, juste avant le lever du soleil, il fait très froid et mes Noirs sont peu couverts. Au cours de cette tournée nous faisons ainsi plusieurs nuits en pleine brousse.

Vers Goumbou, nous sommes comme d'habitude en file indienne, quand j'entends un genre d'aboiement à 200 mètres environ sur ma droite : c'est une dizaine de chiens ou de loups, hauts sur pattes, la gueule allongée, tirant sur le roux. Instantanément je saisis ma 10,75 que j'arme, mais mes porteurs montrent une certaine crainte et me déconseillent vivement de tirer. Je n'en ai d'ailleurs guère l'intention sinon pour effrayer ces animaux en cas de danger.

Ce doit être, à la réflexion, des cynhyènes ou lycéons, sans doute en rut, car semble t'il, quelques mâles se disputent les femelles, aussi ne font-ils guère attention à ma colonne de porteurs, ou en tous cas, s'ils l'ont vue, ils la dédaignent complètement. C'est assez curieux, car, à part le lion, généralement les animaux sauvages, à la vue des humains, ou se sauvent ou chargent. Leur comportement est à rapprocher de celui des cynocéphales qui cependant me paraissent plus agressifs.

Le soir, nous retrouvons le petit trou d'eau auprès duquel j'ai campé l'an dernier. Comme leurs prédécesseurs, mes Noirs ne semblent pas à la fête et ils discutent tard dans la nuit en alimentant le feu ; Joseph leur raconte sans doute notre équipée de l'an dernier. Je rejoins ensuite Diakhaba, ce village maraboutique où les gens sont très pieux et dont l'hospitalité m'a laissé un excellent souvenir. Pendant quelques jours je prends comme base ce village et celui voisin de Bousankoba.

Le gibier est toujours aussi abondant mais on ne peut tout faire, chasser et suivre un itinéraire à la boussole. Aussi, en fin d'après-midi, m'arrive t'il souvent de confier mon calibre 12 avec deux chevrotines à l'un des chasseurs du village. Celui-ci connaît les points d'eau où viennent s'abreuver les animaux, les guette à la tombée de la nuit et il ne lui faut guère plus d'une heure pour me ramener une biche, biche mina à la robe rousse tachetée de blanc, biche cochon basse sur pattes ou mieux cob de buffon aux beaux massacres. Il transporte cette biche sur l'épaule en la dépouillant de manière à pouvoir l'attacher autour de son cou par les pattes. Généralement il ne lui faut qu'une cartouche et la deuxième est son bouna. Toute cette viande contribue à maintenir un moral élevé chez mes porteurs et naturellement le village en profite également.

Je continue inlassablement ma tapisserie de Pénélope ; additionnant les kilomètres en parcourant le pays en tous sens, mais, malgré mes efforts je ne rencontre guère que de la latérite. Le 13 février, quand je rejoins la piste de Kossanto à Kédougou où m'attend ma jeep, j'ai fait dans les 200 kilomètres depuis le premier février et n'ai observé que quelques centaines de mètres carrés d'affleurements : quelle rentabilité du point de vue géologique ! Heureusement les batées faites au bord de la Gambie, à Baitilaye, m'ont montré quelques points d'or et confirment qu'il y existe un centre d'orpaillage exploité par les habitants à l'étiage, en avril mai.

En revanche, les autres essais faits en dehors de la Gambie sont négatifs. Tout cela est assez frustrant et le moral n'est pas élevé d'autant que, en rentrant à Kédougou, je trouve un poulet de mon directeur adjoint, toujours aussi soupçonneux en ce qui concerne mon emploi du temps. Heureusement Brüslein, l'Administrateur, est là pour me remonter le moral. Il n'a d'ailleurs qu'une piètre opinion pour ce jeunot qui prétend tout régenter de son bureau parce qu'il est "corpsard". L'Afrique est un pays très dur et il est nécessaire de donner l'exemple si l'on veut être apprécié et se faire respecter, mais comme dirait Hemingway " il faut en avoir" !

J'emménage dans la case que Brüslein m'a fait préparer puis je le rejoins chez lui. Pour moi, après tous ces jours de brousse à boire de l'eau chaude, un glaçon dans un verre de whisky est divin surtout qu'ensuite je dîne à l'europpéenne avec légumes et pain tendre ! Je vais maintenant passer quelques jours plus agréables car je rentrerai chaque soir à Kédougou, les journées étant consacrées à compléter ma carte vers le sud. La région est plus accidentée et, quand j'aborde les confins du pays bassari, les cailloux ne manquent pas.

Il m'arrive au cours de ces journées une histoire assez drôle. En conduisant ma jeep je sens une odeur de brûlé et je m'arrête aussitôt. Le chauffeur regarde sous la voiture et constate que la boîte de transfert flambe. J'arrête le moteur puis on éteint avec du sable. On enlève le bouchon de cette boîte et je m'aperçois que c'est une douille de cartouche qui a été mise en remplacement de l'original, perdu sans doute. Ce petit incendie n'est donc pas étonnant, surtout s'il restait un peu de poudre. Confondant ! Une autre fois Brüslein me demande de lui ramener un camion qui a des ennuis de direction et qui se trouve sur mon parcours. En fait, le

volant a tellement de jeu qu'il me faut faire trois tours pour virer dans un sens ou dans l'autre, ceci dans une région assez accidentée, sur des pistes étroites :

Le 24 février, après trois bonnes semaines de courses en brousse, je décide de rejoindre Bamako par Tambacounda. A Niokolo-Koba je m'arrête chez mon ami Georges Ducos qui a édifié un campement de base d'où ses équipes partent délimiter la nouvelle réserve de chasse et en tracent les premières pistes.

Georges a un réfrigérateur qui surabonde de gibier et me laisse le choix, bubale, phacochère ou lion. J'opte naturellement pour ce dernier et je suis surpris par la chair blanche et tendre, presque comme du veau. Peut-être est-ce dû au fait que cette viande a déjà longuement séjourné dans le réfrigérateur ? Ce lion a été tiré par mon ami et son Inspecteur des Eaux et Forêts. Ce dernier a tiré à chevrotines et Georges à balle. Et chacun de revendiquer la bête ! Quand on l'a dépouillée, on s'est aperçu que les chevrotines venaient avec la peau et qu'elle n'avaient pas pénétré dans la chair.

Après cette courte halte, je rejoins Tambacounda où je laisse ma voiture en révision chez le garagiste Roussane : c'est un homme astucieux et industriel qui s'occupe de choses très diverses pourvues qu'elles soient rentables, comme de fournir de l'électricité à la petite ville.

Mon retour à Bamako, en train, est toujours aussi agréable car je passe mon voyage en wagon-lit Cook, en particulier dans le wagon-restaurant où l'on discute et joue aux cartes, surtout au poker. Les wagons-lits sont confortables, le personnel est européen, et les deux buffets de Tambacounda et Bamako sont gérés par cette société.

Quel changement quand j'aurai l'occasion de reprendre ce trajet, en 1969, après l'Indépendance. Les Wagons-lits n'existent plus et tout va à vau l'eau : les sièges du wagon-restaurant ne sont jamais nettoyés si j'en juge par la saleté que le dos de ma chemise blanche récupère, quant à la nourriture, n'en parlons pas.

Je retrouve ma jeune épouse à l'hôpital du point G. dans sa petite chambre. En mon absence elle s'est entourée de toute une ménagerie pour meubler sa solitude, chien, singe, tortue et perruches. Nos voisins ont d'ailleurs une grande volière aux nombreux oiseaux multicolores et c'est un enchantement pour les oreilles et les yeux. Les plumages sont très vifs, ventres rouges et dos noir pour les uns, d'autres sont tout rouges comme les petits cardinaux tandis que diverses perruches allient le vert, le jaune et le bleu. Ma femme a aussi toute une série de plantations dans des canaris, sur le balcon, et est surprise par la rapidité avec laquelle elles poussent, en particulier des haricots qui font déjà le tour de la terrasse.

Pendant ces quelques jours passés ensemble, nous allons souvent nous baigner à la chaussée de Sotuba, sur le Niger, et le soir nous assistons à une séance de cinéma. Il y en a trois dont les programmes changent chaque soir. Ils sont en plein air et la ségrégation y existe de fait, les deux communautés blanches et noires ne se mélangeant pas. Sans doute le prix des places y est-il pour beaucoup mais il est vrai aussi qu'au Cercle européen de Bamako, dont je ne fais pas partie, seuls sont acceptés, comme à Dakar, ceux qui peuvent montrer patte blanche. Au cours de cet intermède rapide j'ai établi, comme chaque mois, mon rapport : j'ai passé en tout six jours avec ma femme et ce sera ainsi chaque mois jusqu'en juin. Le médecin colonel profite de ce que ma femme est disponible pour lui confier le service de chirurgie-réanimation : c'est dire qu'en tant qu'infirmière coloniale elle se trouve, dès le début de sa carrière, devant de sérieuses responsabilités.

A Kédougou je termine l'étude du sud de ma région, tout d'abord le sud-ouest vers Bandafassi, non loin du pays bassari, puis le sud-est où les grands regs latéritiques dominent et où la population est très clairsemée. Faute de piste pour voiture je dois reconstituer une équipe complète de quinze porteurs et c'est à nouveau les longues heures à pied sous un soleil meurtrier et sans grand intérêt puisque la latérite recouvre imperturbablement cette région. En sept jours je ne ferai aucune observation valable et ceci avec une moyenne de 20 kilomètres

par jour et avec un maximum de 35 kilomètres.

Le 16 mars j'arrive à Vélingara en pays peuhl ; j'apprends que cette appellation signifie "village libre" : les gens qui ont fondé ce village ont décidé d'échapper à l'autorité des chefs héréditaires et ils offrent la même indépendance à tout nouvel habitant.

Dans les gros villages, les chefs lieux de canton surtout, je fais la connaissance de quelques instituteurs africains qui, avec un matériel assez sommaire, préparent les petits Noirs au certificat d'études. Parfois, quand le village est islamisé, il y a aussi une école coranique où les élèves déclament en chœur, sous l'autorité du marabout, les sourates du prophète inscrites en arabe sur des planchettes.

Je rejoins Kossanto où je retrouve avec plaisir le chef de canton Moussa Cissoko. Evidemment je n'ai pas oublié de lui apporter en cachette quelques bouteilles de vin rouge pour lequel il a une nette prédilection. Nous avons aussi un problème important à régler car Moussa veut m'acheter mon fusil calibre 12 à la fin de mon séjour. Mais l'aval de l'administration est nécessaire et l'accord doit être demandé au Gouverneur par l'intermédiaire du Commandant de cercle qui transmettra avec avis favorable. J'ai donc rédigé une lettre qui fait ressortir que ce fusil "perfectionné" est nécessaire pour détruire "faucilles et autres bêtes sauvages qui font des ravages dans les troupeaux ou détruisent les cultures". Moussa est illétré et deux témoins signent en son nom.

Près de Kossanto je fais l'étude de deux petits gisements aurifères exploités par trous de 80 centimètres de diamètre, profonds de 4 à 5 mètres, qui traversent des schistes à filonnets quartzeux responsables de la minéralisation. Les Africains broient le quartz dans des mortiers afin d'en extraire l'or. Je n'ai pas l'impression que beaucoup de monde travaille sur ces gisements qui doivent être assez pauvres si j'en juge par le résultat d'analyses obtenu sur l'échantillon prélevé l'an dernier : trois grammes d'or et trois grammes d'argent à la tonne.

Le lendemain je rejoins Mamakono, au nord-ouest, où l'on m'a signalé un placer actuellement en exploitation. Les Africains y recherchent l'or au contact d'un bed rock schisteux. Comme à Sigouri, les hommes foncent les trous puis les femmes à l'aide de calebasses, en guise de batées, lavent le sédiment du fond, riche en or. J'observe ainsi, à l'heure la plus chaude, les trois épouses d'un Africain apporter inlassablement leur récolte à leur mari commun qui se prélassait à l'ombre d'un grand arbre. Elles ont un tour de main remarquable et, en quelques gestes précis, obtiennent des fonds de batée qui me semblent intéressants : par calebasse une vingtaine de grains d'or en moyenne, d'un poids total de 0,25 g à 0,50 g. (j'ai de nouveau, en 1994, retrouvé ce placer avec les mêmes méthodes d'exploitation : Afrique immuable !)

En 1964 je reviendrai dans ce village en compagnie de deux jeunes collègues de l'O.R.S.T.O.M. (Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer) et, le soir, après avoir assisté au tam-tam donné en notre honneur, nous installons nos lits de camp en dehors de l'agglomération, non loin du parc à bestiaux fermé par une "zériba" de branches d'épineux. Vers 4 heures du matin je suis réveillé par le meuglement des vaches qui semblent inquiètes et s'agitent. Muni d'une lampe torche je fais le tour de notre campement et soudain je distingue, à quelques mètres, un jeune lion d'un an peut-être, en tout cas déjà adulte. Nous restons immobiles l'un et l'autre pendant quelques instants, bien longs pour moi, puis il se détourne et disparaît. J'étais un peu troublé par cette rencontre, on le serait à moins, et j'en fais part à mes collègues que je réveille. Je réussis quand même à me rendormir mais mes compagnons, le lendemain, m'avouent qu'ils n'ont pu fermer l'oeil le reste de la nuit.

Revenu à Kédougou je règle quelques problèmes de caisse d'avance avec l'Agent spécial tandis que l'Administrateur, toujours aussi sympathique, partage ses repas avec moi. Nous sommes pour le moment les deux seuls Européens du Cercle, qui est grand comme plusieurs départements français, et il est certain qu'il est intéressé quand je lui relate les

différentes péripéties de mes courses en brousse. Il est tenu ainsi parfaitement au courant de l'ambiance qui y règne.

J'ai aussi l'occasion d'acheter un petit you-you, petit perroquet, au dos vert et au ventre jaune vif, que je destine à ma femme pour compléter son petit zoo. Il est enfermé dans une cage rudimentaire en bambou, de confection locale.

C'est à nouveau le retour par voiture puis par train et, comme celui-ci a plusieurs heures de retard, j'arrive à Bamako à 3 heures du matin au lieu de 19 heures la veille : personne ne m'attend et il ne me reste plus qu'à faire à pied les six kilomètres qui séparent la gare de l'hôpital, mon sac sur le dos et la cage du you-you à la main. Kapock, c'est ainsi que ma femme le baptise, s'adapte très bien à sa nouvelle vie : il trotte et fait ses crottes partout, picore les plantations et adore sa maîtresse. A mon départ je veux le caresser mais il me mord cruellement. Est-il jaloux ? En tout cas nos rapports ne seront plus très cordiaux. Je le ramènerai en France, à ma petite soeur, mais il mourra un soir auprès du feu : il fait si gris et si froid dans de la France ! Ma soeur le pleura abondamment et, pour la consoler quelque peu, mes parents le feront naturaliser.

CHAPITRE X

L'OR DE LA FALEME MON FUSIL CONTRE DE L'OR

Bientôt c'est le retour en train puis la piste de Kédougou, en compagnie de mes amis des Eaux et Forêts, avec lesquels je passe une journée à Niokolo-Koba. Dans la réserve de chasse, en suivant un chemin à peine ébranché qu'ils sont en train de tracer, nous croisons une piste d'éléphants dans un bas fond humide aux grandes herbes avec quelques arbustes dénudés. Il s'agit du trajet habituel de ces animaux vers un point d'eau et les traces des pattes sont tellement larges et profondes, dans ce terrain spongieux, que mon casque colonial disparaît totalement dans une empreinte.

En ce mois d'avril 1951 je compte faire quelques itinéraires de complément dans la partie nord de ma carte qui est la plus désertique. Je recrute à Sibikili, au nord de Mako, une nouvelle équipe de porteurs et nous parcourons pendant quatre jours une région totalement inhabitée avec l'aide uniquement de la boussole, ne rencontrant que rarement un vague sentier tracé par les chasseurs qui sont les seuls à se risquer dans ce désert.

Le problème de l'eau se pose - il n'a pas plu depuis 6 mois - aussi j'ai pris dans mon équipe un chasseur de métier. Grâce à lui nous établissons nos campements successifs auprès de quelques trous d'eau, genre oglats, que l'on trouve exceptionnellement au fond des marigots à sec. Et pourtant nous avons besoin de boire de plus en plus car le degré hygrométrique baisse considérablement sous l'effet de l'Harmattan et la température oscille autour de 40 ° à l'ombre. Ce sont des journées pénibles à marcher sur la latérite brûlante, très conductrice de la chaleur et qui réfléchit la lumière aveuglante.

Le soir, nous n'avons plus l'agrément de retrouver l'abri d'un village. Passer la nuit même dans le plus humble des hameaux, dans une case aussi primitive soit-elle, reconforte, donne une impression de sécurité à laquelle mes porteurs sont très sensibles. En fait, dans la nuit africaine, en pleine brousse, avec tous les bruits plus ou moins feutrés, l'inquiétude grandit, car tous les animaux, sous ce climat, vivent la nuit et dorment le jour à l'abri du soleil. L'oreille guette toute cette vie latente et seul rassérène la présence d'un feu qui tient à distance les bêtes. Mes porteurs dorment peu pendant ces nuits et luttent contre leur angoisse en parlant et en alimentant le feu.

En fin de course je rejoins ma voiture à Mako, ce qui me donne l'occasion de revoir Ousman Keita et la plupart de mes anciens porteurs. Les retrouvailles, à l'africaine, sont toujours chaleureuses, et de se taper sur l'épaule, de se prendre la main, de s'offrir la kola. Toute la soirée se passe à se remémorer nos "faits d'armes" de l'an dernier.

En 1960 avec deux collègues, respectivement géologue et géomorphologue, nous referons une longue tournée dans toute cette région latéritique et désertique : de Kanéméré nous rejoindrons Tenkoto puis le Niokolo-Koba, marigot qui constitue la limite nord de ma carte, pour redescendre ensuite sur Badon. Cet itinéraire se fera à la meilleure époque de l'année, en janvier, et pourtant l'eau commencera à manquer ; au Niokolo-Koba il nous faudra plusieurs heures pour trouver un trou d'eau.

Cependant cette course sera pour moi très différente moralement car nous serons trois à pouvoir échanger des idées, à plaisanter et, malgré l'aridité du pays, les heures passeront beaucoup plus agréablement. On ne peut guère communiquer avec les porteurs sinon pour des questions d'intendance et quand on est seul on finit par remâcher les mêmes idées généralement pas très drôles, on a des idées fixes. Cette tournée avec mes collègues souligne les difficultés que j'ai dû affronter seul, ce qui naturellement a nui au rendement.

Soucieux de rentabilité qui, en l'occurrence ne se conçoit qu'avec un certain confort, moral en particulier, les Directeurs de société de pétrole, plus "responsables" que les miens, enverront en exploration des équipes comprenant plusieurs techniciens, un géologue et un topographe par exemple. De même les Soviétiques, avec qui je travaillerai au Sénégal dans les années 68-70, ne seront jamais isolés en Afrique. Ils me raconteront que, en Sibérie, leurs équipes de géologues comprennent plusieurs spécialistes différents tandis que chez nous le géologue doit être omniscient et doit faire face à tous les problèmes.

Est-ce une question de moyens financiers ? Avec le recul, je ne le crois pas. Il me semble maintenant que la raison profonde de cette mauvaise organisation tenait au fait que nos Directeurs polytechniciens n'avaient jamais fait notre métier, tandis que nos collègues polytechniciens, qui partageaient donc notre vie en tant que géologue, ne pouvaient avoir accès aux responsabilités puisqu'ils n'appartenaient pas à la même élite, celle des corpsards.

Je ne puis m'empêcher également de remarquer que tous les autres corps coloniaux, médecins, agronomes, vétérinaires, étaient dirigés par des gens de la profession tandis que le géologue était et reste sous tutelle : la France doit actuellement être le seul pays industrialisé au monde où il n'y a pas de corps de géologues de la fonction publique. Etonnant, non, au pays de Descartes ?

Au cours de ce mois d'avril je reçois une lettre m'enjoignant de rejoindre la petite ville de Kéniéba, à 200 kilomètres à l'est de Kédougou, afin d'y rencontrer le chef du Service des Mines du Soudan français car nous devons tous deux fermer l'exploitation aurifère de la Falémé-Gambie et préciser l'intérêt minier d'une formation géologique. Depuis Kédougou, je suis donc une piste très peu fréquentée qui, par Saraya, un gros village isolé, rejoint la Falémé à Satadougou-Bafé.

La traversée du fleuve ne peut se faire qu'à cette époque de l'année, à l'étiage. La jeep et sa remorque cahotent sur les gros blocs de rochers qui forment le gué. Sur l'autre rive je passe près d'un petit cimetière européen comprenant cinq ou six tombes. Renseignements pris, il s'agit du personnel européen de l'exploitation aurifère fauchée en totalité en 1937 par une épidémie de fièvre jaune.

Kéniéba est une petite bourgade, pas plus importante que Kédougou, chef lieu de cercle, où vivent trois européens : l'Administrateur et un couple de commerçants. Nous faisons le soir un bridge, car tout à fait exceptionnellement nous sommes quatre bridgeurs et, fait notable également, j'ai, ce soir là, une main qui comportent neuf piques !

Le chef du Service des Mines, Loyez, est très sympathique et nous allons faire une tournée très agréable et valable professionnellement. Notre premier souci est de rencontrer Korableff, le dernier européen de la société minière qu'il est chargé de liquider. Il habite à Fadougou où se trouvent les ateliers et la dernière drague. Cette société de Falémé-Gambie existe depuis plusieurs décennies et son but a été de draguer systématiquement les sédiments du fond de la Falémé pour en extraire l'or. Au summum de l'exploitation trois dragues travaillaient sur le fleuve mais le cours de l'or étant maintenu artificiellement depuis 1945 à 35 dollars l'once, donc au dessous de sa valeur réelle, la société s'est petit à petit restreinte en personnel et matériel pour se retrouver maintenant en liquidation.

Korableff, notre hôte, est un russe blanc d'origine, vieux géologue de terrain. Il est chargé de vendre le matériel, parfois très précieux dans ce pays, comme les groupes électrogènes. Comme tout bon russe qui se respecte il a un faible très marqué pour le cognac et quand j'aurai, plus tard, l'occasion de le rencontrer à l'hôtel de Bamako, il sera toujours entre deux petits verres.

Les problèmes administratifs réglés, nous nous attaquons à la partie prospection de notre mission. Par batées et par prélèvements rocheux, parfois à l'aide d'explosifs, nous devons apprécier la minéralisation aurifère et argentifère d'une formation géologique mise à nu dans le lit de la Falémé. Je casse de nombreux cailloux dans ces amas de roches où se

cache une faune souvent dangereuse et c'est ainsi que je me trouve nez à nez avec un cracheur, genre de naja, dont le cou se gonfle quand il attaque. Ce genre de serpent est doublement venimeux car il crache son venin dans les yeux et mord. En l'occurrence il se dresse devant moi - il a un bon mètre - mais depuis mon insolation de l'année dernière, "mon coup de bambou", je porte des lunettes noires et ne craint donc pas le venin dans les yeux. Je me recule vivement et le serpent n'insiste pas, il disparaît dans une fente de rocher. Pour ce genre de rencontre j'ai une trousse de sérum antivenimeux mais comme ce sérum n'est pas conservé au réfrigérateur, par la force des choses, je doute de son efficacité. Le seul traitement connu chez les africains, quand on reçoit du venin dans les yeux, est de les laver au lait, mais là encore, il est rare d'avoir cet ingrédient à portée de main. Heureusement pour moi, au cours de toutes ces années, je n'aurai pas à expérimenter sur moi ces thérapeutiques.

Mes fonds de batées me révèlent, en plus de rares paillettes d'or, quelques grains de cassitérite, oxyde d'étain. Au pied d'une petite chûte, sur le bed rock, j'en trouve une bonne concentration dans les sédiments. Or ce minerai est relativement rare et sa valeur est beaucoup plus élevée que celles des minerais pondéreux qui donnent du fer, du manganèse ou de l'aluminium par exemple. L'intérêt de cette observation n'échappe pas au Directeur des Mines car c'est en fonction de cette découverte que se développeront les recherches intensives qui seront menées les années suivantes au Sénégal Oriental. Malheureusement, si les indices d'étain puis de cuivre, molybdène, plomb, lithium etc... ont été nombreux, aucun amas exploitable de ces types de minerai n'a été mis en évidence pour certaines raisons dues à l'érosion importante de ces formations géologiques très anciennes. Ces recherches ont cependant abouti à la découverte d'un véritable gisement de fer qui devrait logiquement être mis en exploitation dans quelques décennies, si une possibilité de transport par voie ferrée existe.

Mes rapports avec Loyez sont très amicaux et, comme nous en avons assez de manger du gibier et des conserves, nous décidons de faire un repas de poissons, mais encore faut-il les pêcher et nous ne sommes guère outillés.

- Et si nous pêchions à la cheddite ? me dit mon compagnon.

J'abonde dans ce sens, d'autant que c'est lui qui détient les explosifs et qu'il est le dépositaire de l'autorité. Nous jetons notre dévolu sur une grande vasque délimitée par deux amas de rochers qui barrent le fleuve. cette étendue d'eau d'une cinquantaine de mètres de long nous semble assez profonde et, logiquement, le poisson devrait s'y être réfugié et pulluler car le fleuve, à l'étiage, n'a plus que très peu d'eau. Nous lançons un premier bâton de cheddite sans autre résultat qu'un gros "plouf". Nous décidons alors d'en placer un deuxième dans une bouteille vide, de whisky bien sûr, qui en offrant une résistance à l'explosion en multiplie la puissance. le résultat est spectaculaire et de nombreux poissons apparaissent le ventre à l'air.

- Maintenant, c'est à moi de jouer, chacun son tour !

Je m'élançai à l'eau muni d'une grande calebasse utilisée par les moussos pour porter le linge à laver. Je fais plusieurs allers et retours avec un plein chargement de gros poissons et curieusement aucun Africain ne vient m'aider, mais obnubilé par cette pêche miraculeuse je ne me pose pas de question.

Au bout d'un bon quart d'heure, j'ai presque totalement récupéré les poissons les plus gros quand je reçois un grand coup de queue dans les jambes. Je réalise alors qu'il y a fatalement un ou plusieurs caïmans connus des Africains, d'où leur abstention.

Heureusement l'explosion a étourdi passablement mon crocodile d'où son manque de vivacité et je réintègre dare-dare la rive.

J'ai ramené une trentaine de kilos de belles pièces et tout le monde en profite, villageois y compris qui les font sécher pour les garder. En fait, c'est la seule fois que je me livrerai à ce genre de "sport" car j'aime trop la pêche comme la chasse pour me livrer au braconnage mais, dans le cas actuel, nécessité fait loi.

Le caïman, maître absolu de la rivière, provoque chez les Africains une crainte quasi mystique puisque, au moins dans une tribu de Haute-Volta, j'ai pu constater qu'il était l'objet d'un culte et qu'on lui apportait des offrandes qui consistaient en poulets vivants qu'il croquait avec délice. Je me suis demandé si cette peur superstitieuse n'était pas en relation avec le fait que le Noir ne prévenait pas le Blanc du danger à moins qu'on ne l'interroge expressément ? Un de mes collègues, russe blanc d'origine, Karpoff, avait fait la même constatation et me racontait l'histoire suivante qui lui était arrivée au Congo Brazzaville

Au pied d'une chute il rentre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour observer plus aisément les affleurements. Cela dure un bon quart d'heure et il constate que son homme de confiance, qui est resté sur la rive, fait piètre figure. Cela l'intrigue, aussi, quand il sort du marigot, ne peut-il s'empêcher de lui demander pourquoi il fait une telle tête.

- Patron, c'est ici que les femmes se font enlever par le caïman quand elles viennent laver le linge.

Et pourtant cet Africain aurait été vraiment désolé s'il était arrivé quelque chose à mon collègue : mystère de l'âme africaine.

Je reconduis Loyez à la gare la plus proche, Bafoulabé, à l'est de Kéniéba, et nous en profitons pour visiter le placer aurifère de Dare Salam, exploité de manière artisanale. Pour moi, qui suis toujours seul intellectuellement et moralement, j'ai beaucoup apprécié ce travail en équipe, quoiqu'elle ait été réduite à sa plus simple expression, mais il existait un échange d'idées, une certaine émulation, qui était très propice à la recherche.

Le retour vers Kédougou s'avère encore plus difficile que l'aller. Les premières tornades ont transformé en bourbiers de nombreuses fondrières et le passage de la Falémé se révèle particulièrement scabreux : la saison des pluies est déjà commencée en cette région qui appartient au contrefort du Fouta Djallon où le fleuve prend sa source. Je dois utiliser le crabottage, en particulier pour gravir la rive ouest assez abrupte dont le terrain est fangeux, et je me félicite de ne pas avoir pris mon pick up qui n'aurait pu passer.

Plusieurs fois, dans cette région où les villages sont assez éloignés les uns des autres, j'observe près de la piste des petits "terrains de prières" de deux à trois mètres carrés limités par de gros cailloux, de latérite habituellement. Bien nettoyés de leurs gravillons, ils figurent, dans l'esprit des musulmans, de petites mosquées dans lesquelles on peut prier, en se déchaussant naturellement. La religion fait partie intégrante de la civilisation et mon personnel musulman pratique fidèlement tous les exercices spirituels, en particulier les cinq prières journalières en se prosternant vers la Mecque : "Allah ackbar" Dieu est grand. Les prières jalonnent la journée et parfois, quand le parcours est trop long et que l'heure est venue, il me demande de stopper pour lui permettre de prier.

La religion musulmane est une religion de plein air, qui se pratique non seulement dans les mosquées mais aussi en tous lieux et, en cela, elle a beaucoup de succès dans cette population agricole. Il n'est pas rare de voir un paysan arrêter son travail pour se prosterner vers l'est, vers la Mecque, et cela me rappelle que chez moi, autrefois, les paysans se recueillaient à l'heure de l'Angélu. Malheureusement tout cela a disparu et les gens ont perdu l'habitude de transcender leurs problèmes par la prière.

Je ne fais qu'une courte halte à Kédougou et remonte vers le nord, à Kossanto, pour terminer le lever de la partie nord est de ma carte géologique. De nouveau avec ma colonne de porteurs, j'effectue un dernier périple dans la brousse grillée par le soleil. L'harmattan souffle en permanence un air qui dessèche tout : c'est la période des tornades sèches qui précèdent l'hivernage. On boit énormément car l'évaporation est très forte.

Je n'ai plus l'enthousiasme du début car je suis seul, la nature est hostile et les observations géologiques sont rares à cause de la couverture latéritique. Je suis fatigué de ces longues tournées stériles et deux campagnes successives, sans rentrer en France, c'est très long pour un organisme miné par le paludisme. Heureusement, à partir de 1960, dans le cadre

de la Coopération, les séjours en Afrique Noire se limiteront à dix mois, ce qui sera pour nous, gens de terrain, particulièrement bénéfique.

Nous avons besoin de nous retremper chaque année dans notre milieu originel, dans notre climat plus clément et plus sain, et ne plus être astreint à prendre quotidiennement la quinine contre le paludisme, à filtrer systématiquement l'eau afin d'éliminer les amibes, sans parler des autres contraintes car la brousse est dangereuse en permanence : y vivre n'est guère agréable car nulle part une prairie où se reposer les yeux, un cours d'eau où se baigner en toute tranquillité sans craindre maladies ou...caïman ! Bref, j'aspire de tout mon être à terminer ce travail décourageant et les derniers jours sont pénibles. Heureusement mes amis africains sont là avec leur patience, leur gentillesse, leur hospitalité, et leurs réflexions souvent naïves m'amuse et me distraient.

A Kossanto, je rends visite à Moussa Cissoko, le chef de canton, à qui je suis heureux d'annoncer la bonne nouvelle : le Gouverneur a donné son accord pour qu'il puisse m'acheter mon fusil, le calibre 12. Nous avons convenu d'un prix raisonnable, vingt mille francs C.F.A., et il compte me régler avec son traitement de Chef de canton qu'il doit percevoir de l'Administration. Nous rejoignons donc ensemble Kédougou dans ma voiture et rendez-vous est pris pour le lendemain en fin d'après-midi, dans ma case, après la réunion des Chefs de canton prévue chez le Commandant de Cercle.

A la tombée de la nuit, j'entends de la musique et des chants et j'aperçois toute une bande de griots qui entoure Moussa et clame ses mérites s'accompagnant du tam-tam et de la kora. Ils savent que Moussa vient de toucher son traitement et il n'est pas question de laisser passer cette occasion, trop rare à leur gré, de le plumer. Ces chacals, dont certains sont venus exprès de Kossanto - 80 kilomètres à pied - rivalisent dans leurs dithyrambes sur cette grand place de Kédougou, et Moussa se gonfle en entendant chanter sa puissance et celle de sa famille très ancienne.

Les griots, qui sont dépositaires de la tradition orale, savent parfaitement mettre en relief tel grand fait ou tel ancêtre, mais tout cela n'est pas gratuit et Moussa remercie d'autant plus largement qu'il est obligé de s'identifier au héros qu'ils viennent de chanter par un pourboire...royal, comme il se doit. Tant et si bien que lorsqu'il arrive chez moi, il ne lui reste que cinq mille francs qu'il a dû dissimuler dans une poche secrète afin qu'ils échappent à ces rapaces. C'est quand même un peu juste mais il a prévu ce qui lui arrive - il en a l'habitude - aussi sort-il de sa poche un petit lingot fondu à partir de paillettes et grains d'or récoltés dans le petit gisement de Kossanto.

Il fait maintenant presque nuit et j'allume la lampe tempête à la lueur de laquelle je pèse le petit lingot sur le trébuchet de pharmacien qui me sert pour peser les fonds de batées : en tout dix grammes au cours de cinq cents francs le gramme. Mais Moussa n'est pas à cours de ressources et me donnent une de ses boucles d'oreilles qui pèse seize grammes. J'estime que cela suffit et je lui donne mon fusil qu'il a tant désiré, avec, en prime, un nombre respectable de cartouches.

Pendant toute cette scène je ne peux m'empêcher de me dédoubler : j'ai l'impression d'être quelques siècles en arrière, transformé en changeur, plongé dans une tractation d'autant plus obscure qu'elle n'est éclairée que par un faible quinquet, dans une case en pisé couverte de chaume : tableau qui aurait sans doute tenté le peintre De La Tour. Mon travail est fini et je quitte mes amis africains qui resteront très vivants dans ma mémoire : j'en retrouverai quelques uns avec beaucoup de joie dans les années 60-70 quand je retournerai dans cette région.

En 1994, à 70 ans, je retourne sentimentalement dans cette région (est-ce un dernier voyage ?) et j'ai la joie de retrouver cinq anciens manoeuvres dont Djibrill Diallo, le chef de Makana, retiré maintenant à Mako.

L'Administrateur m'accompagne à Tambacounda en vue de faire des achats pour l'hivernage car la piste Tambacounda Kédougou sera coupée fin mai-début juin, quand la chaussée de Mako sera emportée par les eaux. En arrivant à l'hotel des wagons-lits il s'aperçoit qu'il a attrapé une blennorragie : c'est un cadeau de sa femme africaine avec qui il vit en permanence et il est d'autant plus furieux qu'il lui avait promis de lui acheter une maison en Casamance, dans son pays natal. Vraisemblablement sa mouso n'a pas su résister au chauffeur qui malheureusement était "plombé". Il se trouve donc obligé de prolonger son séjour à Tambacounda, ce qui n'est pas pour lui déplaire car un long isolement de six mois l'attend. En effet la piste de Youkounkoun est impraticable de juin à novembre, quant à la chaussée submersible de Mako, elle ne sera refaite qu'au début janvier : servitudes et grandeurs coloniales! Les hasards de la vie ne me donneront pas l'occasion de revoir cet homme qui, par sa gentillesse, sa compréhension, son sens de l'hospitalité m'a grandement soutenu moralement, soutien que j'ai d'autant plus apprécié qu'il m'avait totalement manqué chez son prédécesseur.

Je fais mes adieux à toute la colonie française et j'en profite pour vendre ma 10,75 que guigne depuis longtemps Suyeux le juge. Il était avec moi l'année précédente, lors de la fameuse nuit dakaroise qui s'était terminée au commissariat, et doit être affecté à Kédougou. Il écrira un livre "J'étais juge à Gorom Gorom", petite ville du nord de la Haute Volta (aujourd'hui Burkina Fasso).

De retour à Bamako, par le train, je m'octroie quelques jours de repos bien gagnés, puis je me penche sur mon rapport mensuel et surtout sur un état détaillé de mes dépenses, avec pièces justificatives, que l'on me réclame avec impatience. Tout cela se fait dans le petit appartement de ma femme où, en ce début mai, c'est le sauna car nous n'avons pas de climatiseur, qui ne se généralisera que dix ans plus tard : personnellement je suis rodé mais ce n'est pas le cas de Maeva qui passerait bien sa vie sous la douche quoique l'eau soit déjà bien chaude.

CHAPITRE XI
*LE DIAMANT EN GUINEE FORESTIERE
RETOUR A DAKAR PUIS EN FRANCE*

Mais bientôt je dois partir vers la Guinée malgré le précédent de l'année dernière qui montre que l'hivernage y débute beaucoup plus tôt qu'à Dakar, ce qui semble échapper à mes jeunes Directeurs des Mines. En effet, il y a deux à trois mois d'écart suivant la latitude et l'altitude, et, si les premières pluies débutent en Guinée fin avril, en montagne, dans le Fouta Djalon, la saison des pluies n'atteint Dakar et Bamako qu'en juillet.

Râleur mais discipliné je m'incline d'autant que j'ai rapidement des fourmis dans les jambes et que l'aventure me tente beaucoup. Je me dirige donc vers le sud, vers Kankan, par Sigouri et Kouroussa. Il pleut déjà beaucoup et il m'arrive de m'embourber sur cette piste inter coloniale aussi je me demande ce que je vais faire sur les petites pistes dans la montagne.

A Kankan je suis reçu à bras ouvert par mes amis de l'an dernier, Chermette mon collègue, patron du Bureau Minier, et Scardina, l'infirmier des lépreux chez qui je loge. Après la brousse sèche et brûlante de Kédougou je me remplis les yeux de la verdure qui éclate en ce début d'hivernage : la savane est splendide avec ses grands et beaux arbres qui culminent à quelques 30 mètres et la latérite se fait beaucoup plus discrète.

Honnêtement j'essaie de rejoindre mon secteur de travail, dans la chaîne du Niandam Banié, mais les marigots sont en crue, quelques ponceaux sont déjà emportés. Les petites pistes deviennent impraticables et l'herbe est haute ce qui ne permet guère de faire des observations géologiques sérieuses.

Je décide donc de faire du tourisme professionnel et je me dirige plus au sud avec comme objectif la visite d'une mine de diamants, la Soguinex. La forêt est plus dense et les arbres élevés car c'est une zone de transition où l'on rencontre aussi bien des kapokiers aux fleurs rouges, les karités, les caïlcédrats et autres arbres de savane que les lianes à caoutchouc et quelques orchidées qui annoncent la grande forêt tropicale. Pour rejoindre l'exploitation minière nous montons jusqu'à une altitude de 900 mètres et la végétation est toute différente : c'est un plateau couvert d'une grande prairie verte en ce début d'hivernage, striée de grandes blessures rouges correspondant aux chantiers anciens et actuels d'exploitation du diamant.

La Soguinex est une société franco-anglaise avec un Directeur anglais et les cadres français. Le Directeur, très courtois, nous offre l'hospitalité, et le lendemain me confie à un ingénieur français pour visiter le chantier de Férédou. L'exploitation est à ciel ouvert car la formation minéralisée n'est recouverte que par un stérile de très faible épaisseur. Les pierres extraites sont petites mais de qualité car ce sont des pierres de joaillerie. La teneur de la couche exploitable est de 1,6 carat (0g32) au mètre cube, c'est à dire une teneur assez limite : la production de ce seul chantier est de 2.000 carats par mois.

Au moment de l'indépendance de la Guinée, en 1958, le gisement sera confisqué, sans autre forme de procès, par Sékou Touré et livré aux exploitants africains qui, avec leurs méthodes artisanales, ne peuvent extraire que les pierres les plus belles, c'est à dire environ le cinquième. Ils écrèmeront le gisement, ce qui le rendra inexploitable puisque sa teneur sera devenue trop faible. Bel exemple de rentabilité ! Mais qui plus est, le profit sera maigre pour le gouvernement guinéen car bon nombre de ces diamants s'évaderont vers la Côte d'Ivoire.

En 1963, je verrai ainsi, à Touba, petite ville ivoirienne située non loin de la frontière guinéenne, toute une rue bordée de comptoirs d'achat de diamants, généralement américains ou sud-africains, où les Africains obtiennent un bien meilleur prix qu'en Guinée. Pour les mêmes raisons les mines du Zaïre verront à la même époque leur production diminuer

fortement quand, parallèlement, la République Centrafricaine aura sa production qui doublera aisément, tandis que le Congo-Brazzaville accusera une production de 1.500.000 carats sans avoir d'exploitation diamantifère ; cependant, dans le cas du Zaïre, les fraudeurs seront plutôt les exploitants européens.

Comme je suis maintenant assez près de Macenta, à la frontière du Libéria, je décide de m'y rendre pour y rencontrer un collègue russe blanc, Goloubinov, qui prospecte le diamant pour un groupe privé. En quelques kilomètres je plonge de ce plateau herbeux dans la forêt équatoriale étouffante et luxuriante ; je roule entre deux murailles de végétation et j'aperçois à peine le ciel vers le haut. C'est le pays des Guézzés, considérés comme les habitants les plus primitifs de Guinée, sans doute encore anthropophages. Le bruit court, en effet, qu'au cours de certaines cérémonies très secrètes, la pratique de sacrifices humains existe toujours, suivie de "dégustation", mais généralement les victimes sont des gens de passage, des étrangers et... ça se comprend.

Ceci m'est confirmé par mon collègue Robert Couture qui parcourt ces régions frontalières guinéo-ivoiro-libériennes et qui me raconte l'histoire suivante :

« - Ma voiture tombe en panne sur une piste reculée de la forêt et je dois aller à pied chercher un dépanneur à la ville voisine distante de plusieurs dizaines de kilomètres. Au retour je n'aperçois pas de prime abord mon chauffeur, mais le découvre enfin attaché très étroitement au châssis, sous la voiture.

- Qu'est-ce que tu fais là ? je lui demande en le libérant.

- J'avais peur que les sauvages m'enlèvent pour me bouffer ! dit le chauffeur oulof, aussi je me suis attaché à la voiture pour qu'ils ne m'emmenent pas facilement. »

Couture, lui, ne craint rien, car, comme disent les Africains, les Blancs sont comptés. En effet, quand un Blanc disparaît, il y a automatiquement enquête très approfondie et surtout nous sommes accompagnés d'un ou deux garde-cercles ou gouiéris suivant le territoire. Mais, après l'Indépendance, dans les années 60, nous eûmes à déplorer la disparition de deux collègues non accompagnés de gendarmes. L'un d'eux, en Haute-Volta, se blessa en tombant dans une fosse à lion mais, pour éviter les ennuis, les habitants l'achevèrent. La vérité ne se découvrit que tout à fait par hasard, deux ans plus tard, au cours de l'interrogatoire d'un suspect pour une toute autre affaire. Un autre de mes collègues disparut totalement en Basse Côte d'Ivoire : on retrouva sa voiture mais on ne sut jamais ce qui lui était advenu malgré les recherches très poussées de la gendarmerie.

En Guinée, après 1959, les Soviétiques se substituèrent aux Français, du moins sur le plan technique, mais leur réputation était particulière puisque les Africains, avec leur humour caractéristique, les surnommaient "les Toubabous Guézzés" ce qui peut se traduire par les plus sauvages (les guézzés) des Blancs.

Macenta est une jolie petite ville coloniale, avec des maisons basses à galeries, très fleurie, dans les tons vifs avec ses bougainvilliers, ses canas et autres hibiscus. Mon collègue Goloubinov, qui m'attend au campement, me décrit ses dernières prospections qui ont abouti à la mise en évidence d'un gîte diamantifère de 25.000 carats.

Je fais également la connaissance du propriétaire de la Compagnie des Transports Routiers qui, avec 80 camions Ford F3, assure le transit des marchandises entre Kankan et Monrovia, capitale et port principal du Libéria. Cet ancien parachutiste s'est installé après guerre dans cette petite ville frontalière car le port de Monrovia, beaucoup plus proche que Conakry de la Guinée orientale, en assure le ravitaillement en marchandises par une piste unique qui rejoint Macenta.

Pour éliminer la concurrence sa technique était parait-il, (mais on ne prête qu'aux riches) d'envoyer les autres camions dans le fossé en jouant au stock car, sport qui ne pouvait se pratiquer qu'au Libéria où la police est particulièrement vénale et inexistante en brousse. Puis, pour asseoir définitivement son emprise, il épousa la nièce du Président de la

République, Tubman, et obtint le monopole officiel du transport sur cette piste. En 1953, sentant le vent tourner vers l'Indépendance, il vendit son affaire et son monopole pour une confortable somme, de l'ordre du milliard C.F.A., à une grosse société de l'Afrique de l'Ouest. L'acheteur, quant à lui, fit une bien mauvaise affaire car, en 1959 tout fut confisqué par Sékou Touré.

Malgré les pluies, je pousse une pointe vers deux petites villes, N'zérékoré et Kissidougou, où se trouve une plantation de quinquina, et admire au passage un grand pont de lianes, traversant à 20 mètres de hauteur une rivière d'une cinquantaine de mètres de large. L'usage veut, chez les Africains, que le droit de péage, sans contrôle, soit d'amener avec soi un bout de liane avec lequel on contribue à consolider le pont.

A N'zérékoré je suis reçu dans une grande mission catholique et, comme je retourne vers Bamako à quelques 800 kilomètres de là, on me demande de ramener la Mère supérieure du couvent des soeurs blanches. Il ne s'agit pas d'une vieille dame mais d'une assez jolie femme de 32 ans qui est maintenant en Afrique depuis 13 ans : elle est partie sans espoir de retour car telle était la règle alors. Heureusement, les responsables des missions se sont aperçus quand même que l'espérance de vie des missionnaires est vraiment faible, 35 ans paraît-il chez les pères Blancs, et que maintenant, avec les transports aériens, il est possible à ces religieux de venir rapidement se régénérer en France. Il semble qu'actuellement, en 1983, le séjour d'un missionnaire soit de 3 ans en Afrique Noire, ce qui est déjà assez épuisant pour un organisme européen.

Flanqué de ma bonne soeur, qui est du nord de la France comme moi, je mets en ce début d'hivernage cinq jours pour rejoindre Bamako. Chaque soir nous trouvons gîte et couvert dans une mission à l'exception de Beyla où, faute de couvent, nous sommes reçus par un Administrateur issu d'une grande famille indienne, haut en couleur, qui nous accueille à dîner somptueusement. Nous en sortons à une heure avancée de la nuit, légèrement éméchés, et ma Mère supérieure s'appuie quelque peu contre moi pour garder son équilibre, en tout bien tout honneur.

A Kankan, je quitte mon fidèle Joseph qui est originaire de la région. Je vais rentrer en France et, plutôt que de le ramener à Dakar, où il va végéter dans la grande ville, je préfère le laisser dans sa tribu avec un bon viatique. D'ailleurs notre séparation est devenu d'autant plus nécessaire que ma femme ne peut s'entendre avec lui car c'est un boy de célibataire qui a pris beaucoup de liberté dans le travail : pendant l'hivernage, à Dakar, il disparaissait des semaines entières et je ne le voyais que pour la paye. Evidemment ma femme demande plus d'assiduité mais, surtout, mon Joseph a eu quelques histoires à Bamako. C'est un chaud lapin et il a porté son dévolu sur une des femmes du tirailleur qui garde l'entrée de l'hôpital du Point G.. Ce ne serait que demi mal s'il acceptait de dédommager ce militaire, comme le veut l'usage, mais il se fait tirer l'oreille et finalement se libère de sa dette en lui donnant une paire de draps dérobée à l'hôpital. Ma femme le tire d'affaire en prenant les draps à sa charge mais la coupe est pleine.

Je l'emène donc en Guinée sans être encore absolument déterminé à m'en séparer. Or Joseph a un autre gros défaut, il boit. Il aime beaucoup mon vin et mes apéritifs et, pour cette tournée, j'ai emmené une caisse de bouteilles de vin en lui recommandant de ne pas y toucher. Quelques jours plus tard, en pique nique, j'ouvre une bouteille et je constate que le vin est particulièrement mouillé, sans doute 3/4 d'eau. Il en est ainsi pour toutes les bouteilles et c'est la goutte d'eau qui fait déborder la coupe, si l'on peut dire. Ce dernier incident me confirme dans ma décision de m'en séparer mais ce n'est pas sans regrets. Le destin n'a pas voulu que nous nous retrouvions d'autant que je n'aurai plus l'occasion de retourner dans cette région mais Joseph est resté très vivant dans ma mémoire avec tout son dévouement en brousse et... sa fantaisie.

A Bamako je retrouve ma femme et sa petite ménagerie, chien, perroquet, tortue et toute une volière d'oiseaux multicolores. Sur le balcon les plantes ont bien poussé des fleurs, pétunias, couronnes de Christ et même des tomates que nous récoltons.

C'est la période du carême musulman, le ramadan, que les Bambaras respectent scrupuleusement en jeûnant depuis le lever jusqu'au coucher du soleil qu'annonce le muezzin. Ils ne boivent aucune goutte d'eau pendant la journée bien qu'il fasse très chaud et très sec mais ils se rattrapent la nuit en buvant, mangeant, tout cela avec beaucoup de bruit d'où l'expression populaire française "faire du ramdam". Naturellement, l'activité pendant cette période est très réduite car comment obtenir un travail sérieux de gens qui prennent le jour pour la nuit et ceci pendant un mois.

Début juillet, après les tornades sèches qui mettent les nerfs à vif, les premières pluies tant attendues s'abattent sur Bamako et, en une nuit, toute la plaine de rouge brique devient verte. Les gens respirent mieux, l'air est beaucoup moins sec et la température diminue fortement. Les paysans se mettent au travail et sèment le mil et l'arachide, les Européens revivent.

Quant à nous, nous préparons nos bagages, cantines et caisses, avant de rejoindre Dakar. Le pick up plein est chargé sur une plate-forme d'un train de marchandises car il n'est pas question de rentrer par la piste pendant la saison des pluies. Yoro, mon chauffeur, et son aide chauffeur élisent domicile dans la cabine de la voiture pour garder le chargement qui, sans eux, disparaîtrait rapidement.

Il se pose un problème pour Maeva qui est arrivée au Sénégal en 1950, un an après moi, et qui doit effectuer, comme tout fonctionnaire colonial, un séjour de deux ans. Elle ne tient pas à quitter son métier qu'elle fait avec une grande conscience et demande donc un congé sans solde pour m'accompagner en France. Mais, mystère de l'âme humaine ou plutôt expression de la bêtise humaine, le colonel Vernier refuse et, mal informée, elle décide de démissionner car elle n'envisage pas un seul instant une séparation de six à huit mois quand nous avons déjà tellement été séparés depuis notre mariage. En compensation elle élèvera 4 enfants dans des conditions homériques pour les deux premiers surtout, puisqu'elle me suivra en pleine brousse.

A Dakar, on nous loge dans une villa du Point E. avec mes deux amis de l'Ecole des Mines, Dominique et Marcel. Je ne sais si c'est le fait d'être quatre mais nous "mangeons comme quatre". Les repas sont toujours copieux et je m'étoffe tellement que je prends presque du ventre. Il est vrai que j'étais maigre comme un chien de brousse et que je n'ai plus la même dépense d'énergie. Je passe mes journées au bureau à étudier mes échantillons au microscope, à rédiger mes rapports sur ces deux ans de terrain, à tracer des cartes et préparer une conférence que je dois faire à mes collègues.

Pour m'aérer un peu, je m'adonne à la pêche au lancer qui, à Dakar, est passionnante aussi bien sur la plage que dans les roches volcaniques, comme aux Mamelles. On pêche à la bulle d'eau, avec des plumes, ou à la cuillère et les prises sont fréquentes et belles : des bars, des bars mouchetés que l'on confond avec la truite de mer, des abadèches, poissons de roches du genre mérrou. Parfois on pêche, à la palangrotte, des vieilles, des perroquets multicolores ou des murènes dans les rochers, des liches, des bars ou des capitaines, genre de maigres, sur les fonds sableux. Ces derniers poissons peuvent atteindre 10 à 15 livres et même plus mais ma plus belle prise a été un espadon de 31 kilos et 2m10 de long. Il est vrai que, pour ce faire, j'avais frété à Gorée un petit bateau spécialement équipé pour ce genre de pêche avec un équipage formé de deux pêcheurs ouolofs dont j'avais suivi les conseils à la lettre. On se régale également de langoustes qui sont très bon marché et d'oursins que je pêche aux Almadies.

Nous avons fait l'achat d'une 203 d'occasion et nous visitons la petite côte avec ses plages immenses presque désertes, Thiaroye, le Cap des Biches, près de Rufisque, et M'Bour.

Vers le nord, nous allons jusqu'à Cayar, une plage de pêcheurs. Cependant, au plus fort de la saison des pluies, nous restons sur la route goudronnée qui s'arrête entre Rufisque et M'Bour.

Les tornades sont parfois de vrais déluges et il n'est pas rare à l'entrée de Dakar, au quartier de la "Gueule Tapée" où l'eau s'écoule vers la mer, d'avoir de l'eau jusqu'aux genoux sinon jusqu'aux hanches. On raconte qu'il arrive que des enfants se noient dans ce torrent de boue et d'eau. L'année de mon arrivée, une femme s'est noyée, entraînée sous un camion et prise dans un tourbillon sous les roues. Et pourtant quelques années plus tôt l'administration française a construit un grand canal de drainage pour évacuer le trop plein d'eau vers le petit port de Soumbédioune. Dans notre villa, nous avons également des problèmes du même style, et il arrive que l'eau inonde les chambres, que les alentours se transforment en marécage et nous rentrons les pieds boueux, au grand dam de la maîtresse de maison.

En novembre, nous embarquons sur le "Provence" qui vient d'Amérique du Sud et nous débarquons à Marseille après escales aux Canaries et à Tanger. Je prends livraison de ma première voiture neuve, une traction avant Citroën, avec laquelle nous rejoignons Paris et le Nord où nous retrouvons nos parents respectifs.

A Marseille les douaniers ont visité de manière approfondie nos bagages en allant jusqu'à déclouer la toile de fond de ma malle cabine. J'ai été chercheur d'or pendant deux ans, j'ai visité une mine de diamants et dans leur esprit vicieux je ne peux sans doute que m'être constitué un magot. Naturellement visite infructueuse, mais où je prends violemment à partie les gabelous c'est quand je constate qu'ils n'ont pas été capables de remonter la machine à coudre de ma femme.

Après la cure à Vichy, obligatoire pour tout broussard, retour à Dakar fin août. Je repars seul car le 3 juillet m'est née une fille, Pascale, qui ne pourra me rejoindre que lorsqu'elle aura quelques mois, afin d'avoir les vaccins indispensables.

DEUXIEME PARTIE
LA BOUCLE DU NIGER : LE GOURMA
1952 - 1954

CHAPITRE I
AFFECTATION A GAO, LA PORTE DU DESERT

J'embarque le 20 août 1952 à Bordeaux. La traversée avec escales au Maroc et aux Canaries est particulièrement tranquille, avec une mer d'huile d'un bleu violet très méditerranéen. On ne s'ennuie pas à bord car on est sollicité par une foule de distractions: bridge, belote, ping-pong et surtout tir au pigeon d'argile que je pratique assidûment. Le lanceur est installé face à la mer et le tir est assez facile, car il n'y a guère de houle ou de roulis. Il y a encore un genre de P.M.U., où l'on parie sur des chevaux qu'un meneur de jeu fait avancer à coups de dé sur une piste, dans le salon. Les soirées sont diverses et variées, animées par le Commissaire de bord, et nous assistons au baptême des néophytes qui traversent pour la première fois le Tropique du Cancer.

A mon arrivée à Dakar, j'apprends que l'on m'a affecté à Gao afin de faire la carte géologique d'une grande partie de la boucle du Niger. Mon départ est reporté à la fin de l'hivernage mais, en attendant, il me faut établir les minutes des cartes géologiques de Kédougou que je viens de terminer. C'est un travail assez fastidieux d'autant que la chaleur est lourde et humide. Il fait 95% d'humidité et le moindre mouvement provoque une transpiration abondante : on est perpétuellement luisant de sueur. Le cartographe, qui m'aide à dresser mes cartes, vit avec une bourbouille permanente sur son gros ventre qu'il promène nu dans la salle de dessin car il ne peut supporter une chemise fermée.

La pluie a perdu son caractère de tornade ; elle tombe maintenant de manière monotone pendant de longues heures, noyant tout le paysage.

Tout à fait par hasard on m'attribue un logement extraordinaire au sixième étage du building des Allumettes, premier grand immeuble de 15 étages à être construit à Dakar, place Protêt, que l'on appelle maintenant place de l'Indépendance. Dommage que ma femme ne puisse profiter de cet appartement merveilleux qui comprend salle à manger, grand salon, belle chambre à coucher avec une splendide salle de bains, tout cela éclairé de grandes verrières d'où la vue est sensationnelle sur Fann et l'île aux Serpents d'un côté, l'île de Gorée de l'autre, et d'où l'on domine tout Dakar avec ses maisons aux murs blancs et aux toits rouges.

Notre colonie géologique est très soudée - notre vie est tellement particulière - et nous sommes d'autant plus touchés par la mort d'un de nos collègues les plus sympathiques, Louis Delaire, qui m'avait accueilli à l'aéroport de Yoff et était venu me voir à Kédougou : un cancer inexorable l'emporte à 30 ans.

Je suis en popote chez Dominique Soulé de Lafont, qui est maintenant marié, et dont la femme succède à la mienne pour assurer la subsistance de cinq hommes. Nous occupons nos loisirs à la pêche au lancer et à la chasse aux crabes dans les rochers volcaniques avec un long bâton armé d'un gros clou qui perce leurs carapaces.

Nous décidons également une longue balade vers Joal à quelques 100 kilomètres de Dakar, où nous pensons déguster des huîtres de palétuviers, et nous partons toute une bande avec deux voitures dont une tout-terrain. En effet, si le goudron va maintenant jusqu'à M'Bour, nous ne pouvons continuer au-delà sur la piste défoncée et fangeuse qu'avec un Dodge 4x4, l'engin destiné à Marcel Arnould, mon condisciple de l'Ecole des Mines. C'est une bonne occasion pour tester ce véhicule qui, comme par hasard, tombe en panne à 12

kilomètres de M'Bour. Heureusement un bon samaritain passe au bout de quelques heures et nous remorque jusqu'à la route goudronnée : il nous console de notre échec en nous apprenant que les huîtres de Joal ne sont mangeables qu'à partir de novembre ! Les véhicules que l'on nous affecte pour faire toute une campagne tout terrain sont souvent recrues de fatigue et de brousse. J'en ferai moi-même la triste expérience, car on m'attribue une jeep qui ne m'inspire aucune confiance et sur laquelle je fais toute réserve.

Mon installation à Gao m'inquiète un peu, avec un bébé qui aura quatre mois en arrivant en Afrique, mais heureusement je peux profiter des conseils et de l'expérience de mon collègue Henri Radier qui y est installé depuis un an avec sa femme et trois petits enfants. Il est venu en célibataire à Dakar rédiger son rapport annuel, mais sa femme, restée sur place, se charge de nous trouver un toit.

Nous disposerons d'un mobilier sommaire qui se limite aux chaises, tables et lits sans literie. Aussi me faut-il acheter un réfrigérateur à pétrole (il n'y a peut-être pas d'électricité) des matelas et moustiquaires. Aussi curieux que cela paraisse il est préférable de faire ses achats en Afrique car, compte tenu de la douane, l'importation directe de France revient nettement plus chère. Je prévois aussi une pharmacie importante et une quantité impressionnante de boîtes de lait, farine et blédine pour la petite Pascale. Je dois également régler beaucoup de questions administratives et surtout obtenir l'autorisation du Haut Commissaire de l'A.O.F. de faire venir ma femme directement à Gao.

Bref, après pas mal d'achats et de démarches, j'embarque, début octobre, sur une plateforme du train de Bamako, jeep et remorque chargée de matériel divers, car j'ai également récupéré toutes les caisses contenant mes affaires personnelles du dernier séjour et que j'ai entreposées dans les soutes à bagages de la Direction des Mines.

Boubacar, mon aide chauffeur, que j'emmène avec moi, gardera le tout et nourrira ma chienne Fanny et un de ses chiots. Fanny, notre chienne de Bamako, a été prise en pension par un ménage ami qui avait également un beau bâtard mâle et il en est résulté huit chiots : j'en ai gardé un pour ne pas sevrer ma chienne brutalement.

En compagnie de Georges Ducos, mon ami des Eaux et Forêts, de sa deuxième femme et de son petit bébé, je rejoins Tambacounda où j'ai encore un peu de matériel et où je pense récupérer mon chauffeur Yoro. Mais celui-ci a trouvé un emploi durable et je n'insiste pas pour le débaucher. Madame Ducos est une femme charmante qui n'a plus que quelques mois à vivre : elle n'a pu se faire vacciner contre la fièvre jaune car elle est diabétique et une épidémie l'emportera ainsi que deux autres européens qui seront dans la même situation.

A Bamako, je me suis installé au centre de la ville, à l'hôtel Majestic : c'est une construction basse, à un étage, distribuée autour d'un patio agrémenté de verdure où l'on peut manger le soir car, après la chaleur lourde et humide de la journée, on apprécie beaucoup la fraîcheur toute relative de la nuit. L'ameublement y est sommaire mais je ne fais attention qu'aux deux choses indispensables dans ce pays, en l'absence de climatiseur, la douchière et la moustiquaire.

Au Service des Mines, je récupère le Power Wagon Dodge avec cabine de mon prédécesseur dans la boucle du Niger, qui avait quitté l'administration pour s'occuper en A.E.F. d'une exploitation aurifère dirigée par son beau-père. Ce jeune marié avec un petit bébé aura un destin tragique. Comme nous tous il avait fait l'acquisition d'un réfrigérateur à pétrole et c'est alors qu'intervint le destin dérisoire en la personne d'un manoeuvre stupide qui remplit d'essence la touque à pétrole ; notre collègue, qui n'avait pas encore appris à se méfier, remplit donc d'essence le réservoir de son réfrigérateur provoquant ainsi une explosion qui lui fut fatale. Dans ce pays, il est impératif de tout contrôler car le Noir de la brousse, qui est très loin de notre civilisation moderne, n'a aucune idée de ses dangers mortels.

Comme tout véhicule ayant fait une campagne tout terrain, ce Power Wagon a besoin d'être vérifié minutieusement et c'est mon premier souci. J'engage comme chauffeur, Mamadou Traoré, grand bambara, costaud, moustachu qui m'est chaudement recommandé.

Mon collègue Paul Masclanis me rejoint à Bamako car nous devons partir ensemble sur Niamey, distant de 1.500 kilomètres. Paul fait la carte géologique de la région de Dori, au nord de la Haute-Volta, et se trouve être, au sud, mon voisin immédiat, si l'on peut dire! Il nous faut attendre quelques jours que les ponts sur la piste inter coloniale, endommagée par l'hivernage, soient complètement réparés ; aussi décidons-nous de nous installer sur la route de Kati, au Lido, qui nous offre de petits bungalows nichés dans la nature, autour de sa piscine, et son petit lac de barrage. Nous en profitons pour nous initier au ski nautique.

Fin octobre, nous avons enfin le feu vert, mais, au moment du départ, une dernière inspection nous fait découvrir un réservoir d'essence dessoudé et une fuite à une batterie: ultimes réparations et le lendemain nous prenons la piste latéritique vers l'est avec un premier arrêt à Bougouni. J'ai cinq jours pour atteindre Niamey car je dois rejoindre ma femme et ma fille qui y arrivent de France par avion le 5 novembre. Il n'y a pas de temps à perdre compte tenu de nos voitures qui ne nous inspirent qu'une confiance limitée. Aussi ne lanterons nous pas en route et le lendemain soir notre convoi de quatre voitures atteint Bobo Dioulasso.

L'hôtel de Bobo est, comme celui de Bamako, typiquement colonial : construction basse et confort limité à l'essentiel. Un domaine est cependant plus recherché, celui de la restauration : boissons diverses et variées, cuisine simple mais soignée. Il ne faut pas oublier que nous sommes "en France" et que la table y est prépondérante. En pays anglo-saxon c'est souvent l'inverse car nos amis britanniques préfèrent une belle salle de bains à un bon repas.

J'en ai fait l'expérience en 1960 à Jos, au Nigéria, dans un bel hôtel très agréable avec des salons magnifiques où j'eus une chambre très confortable mais un repas détestable : j'avais lu sur une carte rédigée en français, s'il vous plaît, qu'il y avait des tournedos et, après plusieurs jours de cuisine anglaise d'une monotonie désespérante je me purléchai les babines quand on m'apporta... de la viande bouillie comme toutes les autres viandes d'ailleurs ! je n'ai pas du tout apprécié cette "escroquerie" mais je présume qu'un anglais trouvait cet hôtel parfait.

A l'hôtel de Bobo Dioulasso, je fais la connaissance d'un grand chimpanzé avec qui je partage bananes arrosées de coca cola qu'il boit à la bouteille, petit repas que nous terminons tous les deux par une cigarette. Cet hôtel, quelques années plus tôt, fut le théâtre d'une tragédie : un groupe de fanatiques mossis, les Amalistes, vraisemblablement drogués et dans un état second, armés de lances, massacra la plupart des Européens qui dînaient sur la terrasse. Un des rares survivants dut son salut à sa forte myopie : pendant que les gens s'entretenaient, il était à quatre pattes en train de chercher ses lunettes !

Je visite le quartier africain de Bobo, de style très soudanien avec ses cases en banco, armé de branches qui ressortent des murs, avec de petites ouvertures et des toits en terrasse. les ruelles sont très étroites et anarchiques et tout cet ensemble ras de terre est dominé par la grande mosquée. Celle-ci a également une architecture typique et présente deux grandes pyramides à chaque extrémité, la nef étant consolidée par de petites pyramides servant en quelque sorte d'arcs-boutants : toutes les pyramides présentent la caractéristique d'avoir des arêtes courbes.

Le lendemain, nouvelle course sur la tôle ondulée à travers la savane sèche, rouge de latérite et nous arrivons dans la capitale de la Haute-Volta, Ouagadougou, où règne, sous l'autorité française, le Moro Naba, empereur des Mossis.

Je revins plusieurs fois à Ouagadougou dans les années 55-57 y voir mon frère qui avait la responsabilité du Service de l'Hydraulique, puis j'y passais une dernière fois en 1964. Au cours de ce voyage, j'y rencontrai P. Decraene, journaliste du journal "Le Monde", dont j'ai toujours apprécié les articles clairvoyants et souvent courageux. En sept ans la ville s'était tellement transformée avec ses grandes avenues, ses bâtiments modernes, que j'eus du mal à m'y retrouver. Comme à Dakar, l'injection du FIDES, fond de développement français pour les pays africains, avait été forte pendant les années précédant l'Indépendance, puis avait été relayée par les fonds du Ministère de la Coopération.

Nous poursuivons notre voyage jusqu'à Fada N'Gourma où Paul doit me quitter ; il me reste deux jours pour faire quelques 300 kilomètres et mes deux voitures se comportent correctement. Dans cette ville, chef lieu de cercle, existe une petite colonie d'Européens et un hôtel tenu par un couple très sympathique ; sa clientèle, en dehors des quelques résidents célibataires, est surtout formée de transporteurs européens très nombreux car, si la Haute Volta peut être ravitaillée par chemin de fer depuis Abidjan, il n'en est pas de même du territoire du Niger, cul de sac de l'A.O.F., dont le ravitaillement ne peut se faire que par la route.

En 1964, au cours d'un périple en Haute Volta, je revins à Fada N'Gourma qui me sembla être tombée en léthargie : il n'y avait plus d'hôtel, plus d'Européens, à l'exception de deux Pères Blancs qui nous donnèrent l'hospitalité et j'en concluais que la capitale se développait au détriment du pays. J'observais également que le clergé catholique, qui s'africanise de plus en plus, semblait avoir une forte influence et que l'implantation du catholicisme était importante si j'en jugeais par le nombre des églises et autres cathédrales que je voyais.

C'est avec beaucoup d'impatience et sans incident que je parcours les derniers kilomètres vers Niamey, la capitale du Niger : un dernier obstacle cependant, la traversée du fleuve en bac après une longue attente derrière les camions.

La famille est donc à nouveau réunie et j'admire ma petite Pascale qui a bien changé. Maeva doit reprendre l'avion le lendemain pour Gao car il n'est pas question de l'emmener par la route, avec le bébé non encore acclimaté, sur cette piste longue de 500 kilomètres, dont l'état laisse à désirer.

Niamey est une ville horizontale qui s'étend sur des kilomètres, où les maisons sont très disséminées, et la voiture est absolument indispensable. L'hôtel est complet mais, quand on apprend que j'ai un bébé de quatre mois, la solidarité joue et on me libère une chambre. La nuit sera longue : il n'y a pas d'électricité - le groupe électrogène s'arrête à 22 heures - ce qui n'est pas pratique pour les biberons. Pascale souffre de la chaleur et pleurniche sans arrêt ; elle est importunée par les moustiques qui s'en donnent à coeur joie car les moustiquaires sont en triste état. C'est ainsi que le premier soir de son arrivée en Afrique Noire elle attrapera, malgré la quinine, un paludisme qu'elle traînera pendant quelques années.

La piste n'a pas volé sa réputation et plus on monte vers le nord plus elle devient mauvaise. Nous longeons le Niger sur la rive gauche et nous y apercevons assez souvent de grandes pirogues, parfois avec une voile, qui transportent passagers, bagages, animaux divers : poules, moutons, chèvres et même vaches, de véritables arches de Noé !

La végétation se raréfie et la savane sèche, avec encore quelques grands arbres majestueux, fait place au Sahel de plus en plus sec, aux épineux de plus en plus rares et rabougris : il est vrai que nous montons vers Gao, la porte du désert.

Maeva y a trouvé, grâce à mon collègue Henri Radier, un accueil très sympathique et familial. Sa femme et sa soeur se sont "mises en quatre" pour lui rendre agréable ce premier contact : elles lui ont donné l'hospitalité dans une petite maison en banco, avec une petite cour

ombragée. Malheureusement ce genre de case, vaste quoique sans étage, bien adaptée au climat, relativement fraîche, se trouve exceptionnellement ; à défaut, Madame Radier m'a loué près du quartier militaire, en dehors de la ville, une grande maison au milieu d'un terrain ceint de barbelés.

Entourée d'un péristyle à arches, la maison très haute comprend deux pièces communicantes, salon et salle à manger, une chambre à coucher pour nous trois, une plus petite qui nous sert de magasin et une douchière : les dimensions de toutes ces pièces sont imposantes. Les toits en terrasse sont à deux niveaux, ce qui donne des plafonds très hauts, six mètres pour les pièces de réception.

La terrasse la plus haute a été surélevée car elle supporte "le château d'eau" c'est à dire deux fûts d'eau de 200 litres qui alimentent la villa : ils sont remplis par le personnel africain qui grimpe un escalier extérieur avec de grandes touques sur la tête. Cuisine et W.C. à la turque sont, comme toujours en brousse, dans de petites constructions séparées.

Les ouvertures de cette grande bâtisse sont petites afin de conserver une certaine fraîcheur. Peu de meubles comme prévu : un lit bas pour nous, un lit à hauts barreaux pour Pascale, une armoire, une table, des chaises et des fauteuils en bois, le strict minimum.

Cette maison appartient au Mer-Niger, organisme gouvernemental créé par Pétain, dont l'objectif était la liaison Alger-Gao, en principe par chemin de fer. Rapidement cette prétention est abandonnée et sa principale raison d'être est maintenant l'entretien de la piste Colomb Béchar-Gao qui, sur 2.000 kilomètres, traverse le Sahara.

La concession du Mer-Niger est très vaste, sans doute plusieurs centaines d'hectares, et les villas s'y trouvent disséminées, distantes les unes des autres d'une centaine de mètres. La proximité du Niger m'enchant, le fleuve est large, splendide, il regorge de poissons et je me régale à l'avance des bonnes parties de pêche en perspective. Mais, dès le premier soir, nous déchantons car la proximité du fleuve a une contre partie nettement moins appréciable : moustiques et autres bestioles arrivent par myriades, autour du lampadaire, car, contre toute attente, nous avons l'électricité. C'est absolument infernal et je dispose sous celui-ci un grand bassin d'eau que je retrouve le lendemain rempli d'insectes.

Pas question de rester en short le soir et nous nous faisons confectionner des sarrouels, genre de pantalons légers, bouffants, noirs ou kakis pour la brousse, décorés sur le côté, à la mode du pays, d'arabesques formées de cordonnets blancs appliqués.

Naturellement pas de climatiseur et le ventilateur à pales, fixé au plafond, n'est guère efficace étant donné sa lenteur et la hauteur des pièces. Mais enfin, tout nouveau tout beau! et nous nous ingénions à rendre habitable, à défaut de confortable, cette grande baraque.

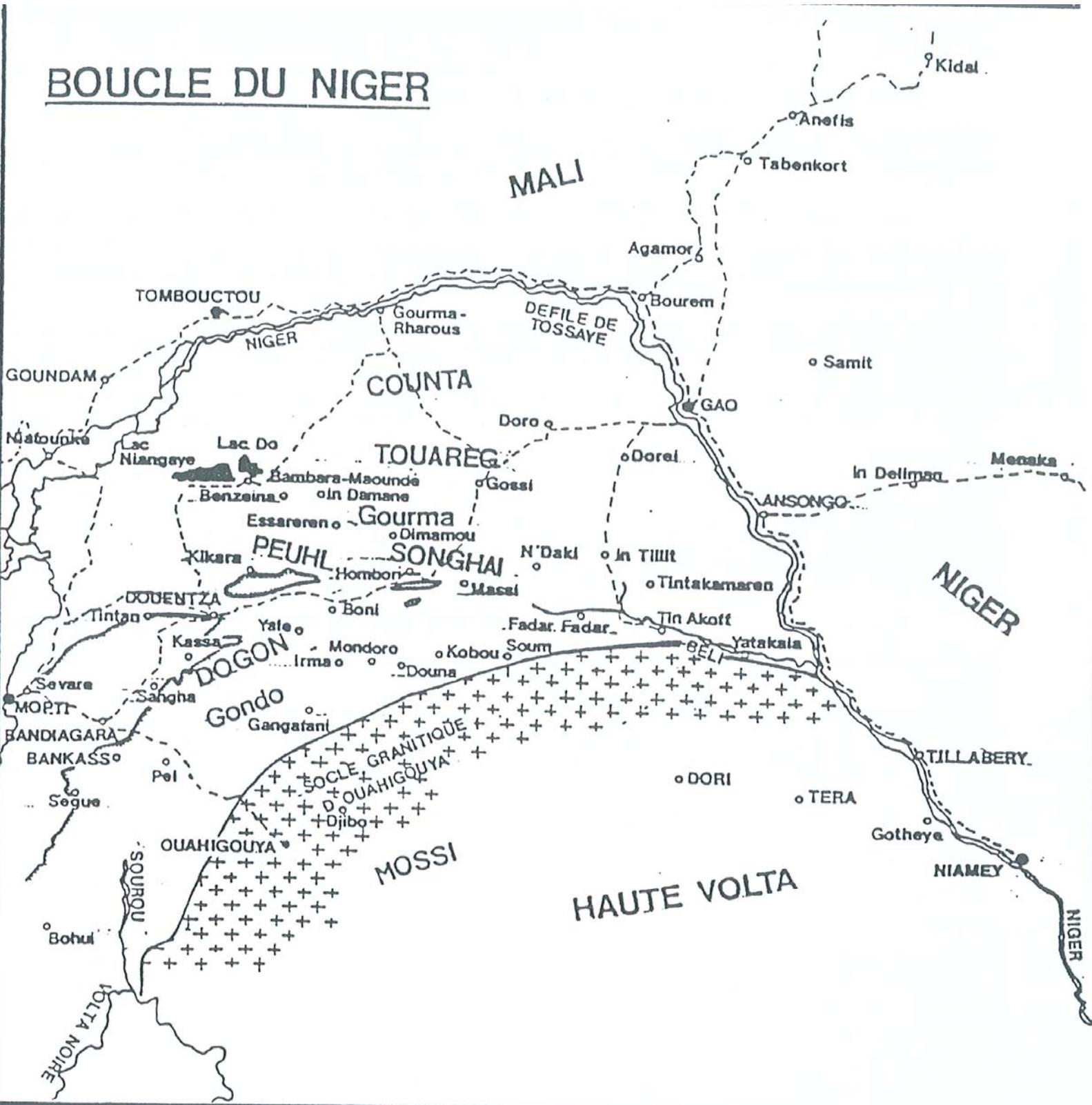
A tout seigneur tout honneur, ma première visite est pour l'Administrateur en chef qui dirige le Cercle, vaste comme une bonne moitié de la France. La cinquantaine, le Commandant a fait presque toute sa carrière dans cette région mi-saharienne, mi-sahélienne. Nous nous verrons peu, mais, après l'invitation à dîner d'usage, il mettra à ma disposition un guide, Souleiman, qui, quoique non goumier, en porte l'uniforme c'est à dire les cartouchières. En principe l'Administrateur me doit un goumier mais il préfère me donner cet homme de confiance dont il n'aura pas la charge financière : il n'y a pas de petites économies ! Il se trouve que cette solution me conviendra parfaitement car Souleiman se révélera un guide parfait dont je n'aurai qu'à louer.

Gao est une ville très étendue qui s'étire le long du Niger. Le quartier administratif et des affaires est cependant concentré. Il y a plusieurs maisons de commerce, un cinéma à ciel ouvert et deux hôtels : l'Atlantide, qui tire son nom du roman de Pierre Benoit, et la transsaharienne fondée par le garagiste Garcia, vieil habitué de la piste du Sahara. La population européenne est assez forte, 300 personnes, en majeure partie des militaires et des administratifs.

Le quartier africain, à l'écart, est formé de petites ruelles bordées de cases rectangulaires à terrasses. La population y est composite et on y rencontre aussi bien des sahariens comme les Touaregs et leurs esclaves, les Bellas, ou comme les arabes Kountas que des Sahéliens comme les Peuhls mais surtout les Songhaïs qui sont en majorité.

La ville africaine est dominée par le tombeau pyramidal, en banco armé de bois, des derniers souverains songhaïs, les Askias. L'empire songhaï a atteint son apogée au quinzième siècle avec ses deux capitales, Gao et Tombouctou. Il devait succomber au milieu du seizième siècle sous les coups d'une petite armée formée de quelques centaines d'hommes, marocains et espagnols renégats, armés de mousquets, commandés par le Pacha Djouder. De ces aventuriers hispano-marocains sont issus les Armas qui appartiennent à l'aristocratie songhaï. Sans doute ce nom d'Arma fait-il référence aux armes à feu de leurs ancêtres ?

BOUCLE DU NIGER



CHAPITRE II

SAHEL: TOUAREGS ET BELLAS

Le 20 novembre tout est prêt et c'est mon premier départ avec les deux véhicules, le Power Wagon que pilote Mamadou, la jeep que je conduis moi-même, vers une nouvelle aventure, l'exploration géologique d'une région de 100.000 kilomètres carrés, traversée par une seule piste, celle de Mopti-Gao.

Pour cette première course, avant de passer au quadrillage à mailles de 10 à 20 kilomètres, je veux faire une reconnaissance de l'est du Gourma en suivant les traces de mon prédécesseur. J'ai retenu le bac à l'avance car je dois traverser le Niger dont la largeur du lit varie énormément suivant la saison, 1,5 à 5 kilomètres. Aussi, embarcadère et débarcadère sont-ils placés en deux points suffisamment élevés afin de ne pas être recouverts par la crue.

La traversée est suffisamment longue, en oblique, pour me permettre de faire à partir du fleuve le plein d'eau de deux fûts de 200 litres, les barriquots suivant l'expression locale. Nous sommes cinq sur les deux voitures et, en tenant compte également de l'évaporation, du besoin en eau des radiateurs, 20 litres pour le power, j'estime très largement les besoins à 100 litres par jour, ce qui donne sans problème une autonomie de quatre à cinq jours. J'ai également deux barriquots de 200 litres d'essence car, en tout terrain, avec crabottage et différentiel, il faut estimer pour les deux voitures, la consommation entre 1/2 et 1 litre au kilomètre. Les hommes et le matériel de campement se distribuent entre les deux voitures qui sont indispensables dans ces régions désertiques : on ne peut que compter sur soi et un véhicule de secours est donc absolument nécessaire.

Je pars en principe pour trois semaines dans une région où il y a très peu d'eau et qui est mal connue car il n'existe pas encore de couverture photographique aérienne. Je dispose d'une carte avec beaucoup de vides, levée à la boussole en 1908 - 1909 et complétée en 1923, ainsi que d'une série d'itinéraires effectués plus récemment par Scampucci, le chef du goum de Tombouctou. Les secours dans une telle région sont donc problématiques, d'une part parce que on ne commencera à s'inquiéter qu'au bout d'un mois, et d'autre part parce que je ne laisse à ma femme qu'un itinéraire très théorique étant donné la carte dont je dispose.

Henri Radier, mon collègue qui travaille à l'est du Niger, risquera un jour de tomber en panne d'essence. Du dernier poste où il passera, il enverra un télégramme à l'Administrateur lui demandant d'intervenir s'il n'était pas rentré dans un certain délai. On lui fera comprendre, à son retour, qu'il n'avait à compter que sur lui-même, aussi avons-nous décidé de décaler nos tournées afin de pouvoir nous entraider mutuellement. C'est aussi pourquoi nous partons avec des réserves très importantes en eau et essence afin d'affronter n'importe quelle situation. Nous ne pouvons guère compter sur la population nomade dont l'importance varie avec les possibilités en eau et donc la saison : à la période la plus chaude je ne rencontrerai que très rarement âme qui vive.

Sur la rive droite du Niger, je quitte rapidement la piste de Mopti pour prendre une piste chamelière, sentier suivi par les nomades en chameaux. Le pays est plat, sableux, avec de nombreuses dunes, vives ou fixées par la végétation, suivant leur âge : quelques pointements rocheux émergent de temps en temps.

Très rarement, dans les dépressions, une mare de faible profondeur qui a encore un peu d'eau car nous ne sommes qu'en début de saison sèche. L'évaporation est extrêmement forte, trois mètres par an, un centimètre par jour à l'époque de l'harmattan, et, à partir de janvier, la plupart de ces points d'eau auront disparu, d'autant qu'il ne tombe que 300 millimètres d'eau par an. Aucun puits pour les remplacer, car la roche est imperméable.

La végétation est rare ; c'est une brousse d'acacias, d'épineux, avec parfois des euphorbes aux fleurs rouges et des jujubiers dont on se régale des fruits. Souleiman me montre aussi un autre épineux qui donne un petit fruit pâteux, gros comme une datte, avec un gros noyau. Je remarque aussi de temps en temps, à même le sol, une espèce de melon qui contient encore un peu d'eau. C'est assez fade et je le mange en salade comme un concombre.

Au ras du sol le cram-cram, dont c'est le pays d'élection : cette petite graine piquante pénètre et s'agrippe partout, dans les poils et dans les samaras. En période de disette, ces crams-crams pilés constituent la nourriture des nomades.

Au bout de deux jours nous arrivons à un grand étang, In Tillit, qui, malgré sa taille, s'assèche généralement en saison sèche. Les esclaves noirs, les Bellas, que nous y rencontrons, cultivent quelques champs de mil pour les Touaregs dont ils gardent les troupeaux de zébus, vaches à bosse, de moutons et surtout de chèvres : ces animaux pâturent aux environs et viennent s'abreuver tous les deux jours. La proximité de l'eau transforme le paysage : les arbres sont beaucoup plus beaux et c'est avec un certain plaisir que je m'installe à leur ombre, reposant mes yeux sur la surface de l'eau couverte de nénuphars.

Un ingénieur des Ponts et Chaussées a essayé de rendre permanente cette grande mare en établissant, à sa sortie, un barrage en terre pour retenir l'eau qui rapidement disparaît dans le sable. La première année, en 1949, le résultat a été spectaculaire et la nappe d'eau s'est étendue sur 10 kilomètres de long, mais, l'année suivante, les précipitations ont été exceptionnelles et cet ouvrage a été emporté par les flots.

En fin de journée, je fais une partie de chasse car les canards sont nombreux et je les tire à la passée du soir. Je suis surpris d'apercevoir quelques caïmans qui me posent une énigme. En effet je ne les vois pas, quand il n'y a plus d'eau, rejoindre, sur leurs courtes pattes, les rives du Niger distantes, à vol d'oiseau, d'une centaine de kilomètres. A Kédougou, j'ai effectivement rencontré un squelette de caïman à quelques kilomètres d'un marigot, ce qui implique que cet animal "pérégrine" quelque peu sur la terre ferme, mais de là à parcourir 100 kilomètres ! la seule explication plausible est qu'il s'enfonce dans la vase pour "hiberner" dans la nappe phréatique comme les silures dans les zones inondées du Niger.

Tout en travaillant et en levant mon itinéraire à la boussole, il me faut encore deux jours pour rejoindre Tin Akoff, dernier campement targui vers le sud, auprès d'un affluent du Niger, le Béli, qui d'ouest en est forme frontière avec la Haute Volta. J'y suis accueilli par les Touaregs, chef en tête, qui me reçoivent, très dignes, drapés dans leurs grands boubous blancs, bleu acier ou indigos, coiffés d'un chèche de même couleur, le taguelmoust, le bas du visage caché par le litham. Comme les Noirs, ils portent contre la poitrine leurs gri-gris suspendus au cou par un lacet. Ils sont armés de la lance, d'une épée qu'on appelle la takouba et certains portent une dague lacée à l'avant-bras.

Souleiman, mon guide, me sert d'interprète et comme il est Daga, c'est à dire métis de Targui et de Bella, j'ai l'impression que cela m'est favorable. Le Daga, quoique métis, est considéré comme un Targui à part entière.

Les femmes, drapées dans leur grand boubou noir, peu voilées, viennent me voir en délégation. Elles sont énormes et j'apprends qu'on les gave de laitage car leur "volume" atteste de l'importance du mari ! Je présume que c'est la démonstration que, plus un homme est riche, mieux il nourrit sa femme mais peut-être les Touaregs ont-ils un faible pour les femmes grasses. Comme toutes les femmes, elles sont coquettes et portent des colliers en paille jaunie

tressée autour de boulettes de cire, dit or de Tombouctou, parfois des bracelets et boucles d'oreilles en argent. L'or est exceptionnel et n'apparaît que sur les femmes de grands chefs.

Par l'intermédiaire de Souleiman la conversation s'engage. Tout en chiquant, elles me posent des questions de plus en plus indiscrètes et, très rapidement, nous en arrivons à des plaisanteries scabreuses. Elles paraissent beaucoup plus libres que les femmes arabes, d'ailleurs le Targui, quoique musulman, est monogame.

Le chef me fait porter, en signe de cadeau d'hospitalité, un mouton bien gras que je décide de sacrifier immédiatement pour en faire un méchoui le soir. Une grande tranchée est creusée et est remplie de bois auquel on met le feu. Quand il ne reste plus que des cendres incandescentes, le mouton est suspendu au-dessus et rôtit ainsi doucement pendant deux heures.

J'invite toute la population, le chef en particulier, et le mouton disparaît rapidement. Il n'est pas question que je me serve moi-même, ainsi le veut la tradition, et Souleiman me tend les meilleurs morceaux, testicules et filets, de ses doigts qu'il ne doit laver que lorsqu'il traverse le Niger !

Les Touaregs mangent en se détournant et en se cachant la bouche sous le litham. Après le mouton, c'est le thé traditionnel servi dans de petits verres décorés. L'officiant - car il s'agit d'un véritable rite - casse un pain de sucre avec un petit marteau en métal cuivré, met ce sucre dans la petite théière en métal et remplit les verres en laissant couler le thé de très haut : il faut beaucoup d'adresse. Nous avons droit aux trois tasses de thé de moins en moins amer car on rajoute à chaque fois du sucre. Chacun maintenant y va de sa petite histoire mais je me retire rapidement (je ne comprends pas grand chose) sur mon lit de camp, à l'abri de la moustiquaire, dans un sac de couchage en duvet car les nuits sont fraîches.

Je reste quelques jours à étudier les abords du Béli qui offrent de bons affleurements. Ce fleuve est en fait un oued qui se réduit, en saison sèche, à un chapelet d'étangs dont les deux plus importants sont Tin Akoff et Fadar Fadar. Au bord de ce dernier, on aperçoit un seul grand arbre qui donne une belle ombre et j'y trouve une borne de point astronomique fait par Clos Arceduc, un grand ancien de l'Institut Géographique National. Le soir, les canards, surtout des siffleurs, survolent d'un bout à l'autre cette nappe d'eau très allongée, et cet arbre est un poste parfait pour la passée. Puis, comme dans toute l'Afrique quand il y a de l'eau, c'est le concert des grenouilles qui coassent à qui mieux. Au petit jour, c'est un autre concert, celui des grues couronnées : leur cri est assez désagréable car il me rappelle le klaxon des bus parisiens: pin, pon, pin, pon.

Pendant ces quelques jours je m'initie, avec Souleiman et les Touaregs de rencontre, au Tamacheq, leur langue, et au Tifinar, leur écriture géométrique. En voici des exemples:

main	fouss	⊙ I
enfant	alia	∃ 3 //
tente	caki	+ .: :
chameau	ameness	⊙ I J
eau	haman	J
tamacheq		:: 8 J // .:

Nous quittons cette région hospitalière pour remonter vers le nord-ouest, et c'est à nouveau l'alternance dune et latérite avec une végétation très clairsemée ; parfois, dans les bas-fonds, plus humides en hivernage, la forêt d'épineux devient plus dense et il faut passer en force en fauchant quelques jeunes arbres : tout le monde s'abrite alors pour éviter les branches piquantes.

J'ai des problèmes avec le radiateur du Power Wagon qui, tous les 20 kilomètres, explose, telle la marmite de Papin : les durites sautent et c'est un nuage de vapeur qui s'échappe du moteur. Mon chauffeur Mamadou constate que les nids d'abeilles du radiateur sont complètement bouchés par les graminées que nous fauchons en roulant car les herbes sont encore hautes. En fait je pense que ce radiateur n'a jamais été nettoyé et que nous n'avons fait que colmater complètement des orifices qui étaient déjà bien obstrués au cours de la précédente campagne. Il en résulte que l'aération du radiateur et donc son refroidissement sont impossibles et l'eau se met rapidement à bouillir. Nous ne pouvons déboucher ces nids d'abeilles qu'à Gao avec un jet d'eau puissant et force nous est donc de subir. Heureusement que nous sommes en début de saison sèche et que l'eau est encore abondante car, après chaque explosion, il faut mettre 20 litres d'eau dans le radiateur.

A N'Daki, un autre étang intermédiaire, j'établis mon campement à deux kilomètres de l'eau pour éviter les moustiques. Je suis en train de mettre mes notes au net quand une troupe de Touaregs arrive silencieusement et nous entoure sans parler, armée de lances et de takoubas. Leur comportement est curieux, il n'est pas réellement menaçant mais il n'est pas non plus amical : j'ai le sentiment qu'ils essaient de me bluffer, de m'impressionner, aussi je continue calmement à travailler sans leur prêter autrement attention. Au bout de quelques minutes je fais étendre une natte sur le sol et demande à Souleiman d'inviter le chef targui à prendre le thé. Nous nous asseyons sur la natte et la conversation s'engage par le truchement de mon guide. La tension se relâche alors, tout le monde parle et mon interlocuteur m'offre le mouton traditionnel.

Le méchoui est fait directement sur la cendre et quand Souleiman me tend les meilleurs morceaux, j'en déguste quelque peu : il fait nuit noire et nous ne sommes éclairés que par la lueur rougeoyante du feu. Le chef targui assiste à ces agapes mais refuse de manger un morceau, car la caïda, la coutume, veut que l'on ne reprenne pas ce que l'on a offert. Je lui fais remarquer que ce mouton m'appartient puisqu'il me l'a donné et qu'il me vexe en n'en acceptant pas un morceau. C'est un peu de la casuistique mais son accueil de l'après-midi m'est resté sur le cœur. Il faut croire que Souleiman est bon diplomate et qu'il s'est montré persuasif car le chef s'exécute.

Le lendemain, les véhicules chargés, je me dirige vers le camp targui formé de râimas, grosses tentes en cuir noirci par le soleil, le vent et la pluie. Comme je l'ai fait à Tin Akoff et Fadar Fadar, j'offre au chef des produits introuvables en brousse : pain de sucre, thé et tabac en vrac que j'ai emporté en grande quantité.

Je me rends compte que ces présents lui plaisent beaucoup car il ne veut absolument pas me laisser partir les mains vides et m'offre une bouteille de beurre liquide qui ne rancit pas : il est fait à partir d'un mélange de lait de chamelle et de zébu mais je présume qu'il doit y avoir en plus, pour l'empêcher de rancir, un ingrédient provenant peut-être d'une plante. A ce sujet Jean Cauquy, qui fut pendant la guerre officier méhariste, m'a fait remarquer que, si le lait de chamelle ne caille pas, les Touaregs n'arrivent à faire cailler celui de zébu qu'en y ajoutant une goutte d'urine.

Les adieux du chef sont donc beaucoup plus sympathiques que son accueil et, par la suite, nos rapports deviendront si cordiaux qu'il viendra me voir chez moi à Gao quand il transhamera avec ses troupeaux vers le Niger.

Nous nous dirigeons maintenant vers le plus grand étang du Gourma, Gossi, le seul qui, si l'on excepte les étangs du Béli en bordure sud, n'est jamais à sec. Soudain nous apercevons une splendide autruche mâle, au dos noir et au ventre blanc, à quelques centaines de mètres.

Pour le gros gibier j'ai maintenant un Mauser dont on m'a fait cadeau en France. C'est le moment de l'étréner et, laissant la jeep, je prends le power wagon avec lequel je pars à la poursuite de ce magnifique animal. Il règle son allure sur la mienne et il me faut rouler à 80 kilomètres à l'heure pour l'approcher à quelques mètres. A cette vitesse en tout terrain, je ne peux tirer et conduire, aussi, par la portière, je passe le fusil à Mamadou qui est juché sur les barriquots et s'appuie sur la cabine. Le coup part mais, au même instant, la voiture bondit et retombe avec fracas : elle a heurté un ressaut latéritique caché par les herbes.

Je regarde en arrière et je vois le cuisinier, Ousman, projeté hors du véhicule, s'écraser avec la caisse popote sur le rocher. Je suis très inquiet car il reste étendu à geindre et se tordre. Je me demande ce que je vais faire car le médecin le plus proche, à Dori, est à deux jours de voiture. Heureusement, au bout d'un quart d'heure, Ousman se relève, se tâte, il n'a rien de cassé.

Tout va bien et nous ramassons le matériel de la caisse popote qui, en bois, n'a pas résisté au choc et a éclaté. J'en reviens alors au problème précédent, à l'autruche, et je me tourne vers Mamadou :

- Comment se fait-il que tu aies loupé l'autruche à cette distance ? Où l'as-tu visée? -
Ben quoi, je l'ai visée à la tête !

Je ne peux m'empêcher de m'esclaffer. Mamadou me fixe, ahuri.

- Tu ne crois pas que c'était plus facile de viser le corps, c'est quand même un peu plus gros !

Désormais je mettrai le matériel cuisine dans une caisse particulièrement solide comme le démontre son histoire assez curieuse. En mai 1945, immédiatement après l'armistice, je fus chargé, en tant que sous-lieutenant, avec ma section, de la surveillance momentanée d'une compagnie allemande prisonnière. Mais, rapidement on me muta dans un autre régiment et j'eus besoin d'une caisse pour transporter mes affaires. Le Hauptmann autrichien me fit alors cadeau de la cantine qui avait contenu les documents de son unité pendant toute la guerre, en particulier pendant la campagne de Russie. Elle devait ensuite m'accompagner dans toutes mes expéditions africaines puis, quand je quittai Dakar en 1960, je la remis à la Direction des Mines avec le matériel qu'elle contenait. Quelques années plus tard, en 1967, revenu au titre de la Coopération à la Direction des Mines devenu sénégalaise, je recherchai des dossiers contenus dans les archives transformées en garde meuble (!!!). En faisant déblayer cette pièce je retrouvai, à ma grande joie, ma cantine intacte qui depuis ne m'a plus quitté. "Objets inanimés avez-vous donc une âme !"

Quelques kilomètres plus loin je tire avec le calibre 12 une outarde dont la tête dépasse les herbes : évidemment j'ai plus de chance avec des plombs qu'avec une balle! Comme l'après-midi est avancé, je décide de camper auprès d'un arbre mort qui nous servira à faire du feu pendant la nuit qui sera fraîche. L'outarde a la taille d'une belle oie et, lorsqu'elle est dépouillée, j'en fais arracher la peau qui me paraît particulièrement dure. Ousman fait cuire l'oiseau dans une marmite, avec beaucoup d'huile bien sûr, et chacun de dévorer à belles dents. Je n'ai plus de pain, qui est devenu dur comme de la pierre, et il va falloir trouver une

solution. Je le mettrai désormais dans des touques à farine, en aluminium qui, en maintenant une certaine humidité, le conservera tendre.

Heureusement il me reste le vin, du nabao qui vient du Portugal et dont j'ai emmené une bonbonne. Je le bois dans un récipient en émail qui contient bien un demi-litre. Toute la journée j'ai bu de l'eau, trois ou quatre litres et, au campement en guise d'apéritif, je m'en octroie une bonne lampée, ce qui me remonte sérieusement le moral. Un seul ennui, ce vin s'aigrit rapidement sous le soleil, ballotté dans la voiture, mais comme c'est quand même progressif, je m'en rends compte à peine. Aussi à Gao, je serai très étonné de voir, en le comparant avec un vin normal, à quel point il s'est transformé en vinaigre !

J'ai inculqué à Ousman les mêmes principes qu'à Joseph et, au campement, son premier travail est de disposer le filtre Esser afin d'avoir de l'eau filtrée le lendemain.

La nuit étoilée, toujours merveilleuse, s'étend sur le camp : mes hommes sont enroulés sur leur natte dans une couverture, près du feu, tandis que je suis installé dans mon duvet, sur mon lit Ponty.

En approchant de Gossi, la végétation s'épaissit, et c'est un véritable taillis. Toute mon attention se concentre sur le choix du chemin dans cette forêt. A la limite, je me sers du power wagon comme d'un char d'assaut, en écrasant les petits arbres, et la jeep s'abrite derrière ma voiture. Près de moi, Souleiman essaie de maintenir le cap que je contrôle de temps en temps à la boussole.

Soudain je constate que le thermomètre est bloqué à 110°. Mamadou regarde le radiateur : plus d'eau, les durites ont sauté sans que je m'en aperçoive. Nous avons roulé sans doute plusieurs kilomètres sans eau et j'ai bien peur que mon moteur en ait pris un coup. Mamadou applique une technique très personnelle : il met d'abord de l'huile dans le radiateur, puis le remplit d'eau et nous repartons. Aucun problème sinon que le thermomètre ne redescendra plus ! Bravo pour le matériel américain dont j'aurai d'ailleurs bien d'autres occasions de contrôler la robustesse.

De nouveau c'est le tout terrain vers In Tillit et les régions avoisinantes. Les Bellas qui me reconnaissent se font plus familiers et me demandent des médicaments. Les malades viennent nombreux et j'observe quelques belles auréoles syphilitiques sur certains visages. Je distribue suivant le cas, aspirine pour les maux de tête, quinine aux fiévreux et mercurochrome pour les plaies : ce liquide rouge est très prisé car la couleur de ce gri-gri est garante de son efficacité.

De nouveau, retour vers la piste inter coloniale à la boussole. Nous traversons quelques dunes dont le sable est mou et on doit s'y prendre à plusieurs fois pour arriver au sommet : la technique est de prendre de l'élan puis de rétrograder les vitesses rapidement tout en crabotant en fin de course. Il est cependant recommandé de ne pas accélérer de manière excessive car les roues patinent et s'enfoncent dans le sable : c'est l'enlèvement et j'ai dans ce cas, à ma disposition, deux tôles perforées de trois mètres de long qui sont assujetties le long du power wagon. Ces tôles, que les gens du cru appellent "crechba", étaient utilisées pendant la guerre par les Américains pour aménager leurs terrains d'aviation provisoires. Placées sous les roues, elles permettent à la voiture de trouver un point d'appui solide pour s'extraire du sable. Ces engins sont indispensables en zone désertique car ils suppléent aux branchages dont on se sert normalement dans ce cas.

Un autre inconvénient, qui résulte de la rareté de la végétation, est la quasi impossibilité de trouver une ombre suffisante, pour manger par exemple. La solution que j'adopte sera de me munir d'une grande bâche que j'adapterai entre le power et deux grands piquets.

Le dernier jour de brousse, dans les dunes, j'aperçois une autruche qui me regarde sans bouger. C'est un coup de fusil facile, trop facile. J'hésite mais mes hommes ne comprendraient pas que je les prive, eux et leurs familles, de toute cette masse de viande. L'autruche tombe,

une cuisse cassée et, après le rituel égorgement, elle est vidée : c'est une femelle au plumage grisâtre, beaucoup plus terne que celui du mâle, très tranché, aux panaches de plumes blanches et noires. Elle recèle deux énormes oeufs sans coquille, que Ousman, le cuisinier, transforme en omelette au repas de midi. Tout le monde se purlèche sauf moi qui trouve qu'elle est bien grasse, sans doute parce qu'elle n'est faite que de jaune, sans blanc.

Quand nous rejoignons le Niger, nous avons, pour cette première approche, passé 15 jours dans le Gourma et effectué 700 kilomètres en tout terrain. Le premier enseignement que j'en tire est que la carte dont je dispose n'est vraiment pas sûre, car les erreurs peuvent atteindre 40 kilomètres.

En principe j'aurais dû disposer de la couverture photographique aérienne de l'Institut Géographique National, malheureusement la forteresse volante utilisée pour ce travail s'est écrasée au départ de Gao : tout a brûlé, équipage, matériel et photos. Aussi une campagne de points astronomiques, demandée par mon prédécesseur, a-telle été décidée avant mon départ de Dakar, afin de donner une base valable à la carte géologique que je vais établir à la boussole. Je ne suis donc pas étonné, en arrivant chez moi, d'apprendre que l'Ingénieur des Mines chargé de cette campagne, Casimir Coin, arrive dans une dizaine de jours. Mon premier soin est donc la révision de mes véhicules et surtout le nettoyage des fameux nids d'abeilles de mon radiateur de power wagon.

CHAPITRE III

CAMPAGNE DE POINTS ASTRONOMIQUES LA "GARA" DE HOMBORI, SANCTUAIRE SONGHAI

Ce séjour à Gao est entrecoupé d'une expédition vers l'est, au delà de Samit, où j'emmène sur un gisement de vertébrés fossiles, l'abbé LAVOCAT, distingué paléontologiste du Muséum. Nous y passons trois jours au cours desquels il a la joie de découvrir un crocodilien inconnu qu'il m'a, paraît-il, dédié. Cette région désertique est pratiquement dépourvue d'arbres, que l'on voit quand même souvent, par les mirages, se refléter au lointain dans des étendues d'eau fantômes. L'abbé Lavocat qui, tel le Professeur Tournesol, porte la petite barbiche, est complètement polarisé par ses recherches : les problèmes du quotidien lui échappent totalement et je me charge de l'intendance.

La récolte des fossiles est abondante et l'on manque bientôt de sacs d'échantillons; aussi enveloppe-t-il ses ossements dans ses chaussettes, puis ses slips, puis ses chemises. Il ne sauvegarde que le strict nécessaire pour se présenter au retour devant ma femme !

Pendant ce court intermède familial, ma femme et moi nous laissons tenter par une promenade à cheval. Maeva se juche sur le sien qui, sentant immédiatement qu'il a affaire à une néophyte, part au grand galop ! Je la vois disparaître, accrochée à la crinière, et je presse le mien qui ne demande pas mieux que de suivre le train. Nous filons le long d'un sentier bordé de figuiers de barbarie et j'appréhende de retrouver ma femme dans un de ces massifs. Un virage me la cache, je pousse encore ma monture et...je l'aperçois au fond d'une tranchée qui barre le chemin. Je bloque tellement brutalement mon cheval qu'il stoppe net et je décolle à mon tour pour plonger dans ce maudit fossé imprévu au fond duquel se trouve une canalisation que l'on vient de déposer. Les deux chevaux narquois broutent quelques pousses sèches pendant que nous nous extrayons de cette tranchée, mais la conduite en fonte nous a fait mal : j'ai le bas du dos endolori tandis que ma femme s'en tire avec une entorse qui l'immobilisera quelques jours.

Pendant une bonne semaine nous voici à nouveau dans le Gourma avec Casimir Coin, ingénieur géographe improvisé. Notre premier arrêt est pour Doro mais, exceptionnellement, le ciel est nuageux et nous ne pouvons observer les étoiles. Le lendemain petite étape jusqu'à Gossi où nous passons l'après-midi à chasser la pintade dans une forêt buissonneuse aux abords du lac. Casimir a un solide appétit et il ne faut pas lui en promettre. Qu'on en juge : à lui seul, le soir, il mange une grosse pintade en totalité.

Le ventre plein, nous pouvons nous consacrer aux astres. Nous disposons pour nous repérer de différentes cartes du ciel étoilé qui donnent ses variations au cours de la nuit et tout au long de l'année. Nous avons également un appareil radio très puissant qui nous permet de capter la BBC dont une émission spéciale donne constamment l'heure. Puis Casimir prend la hauteur d'une étoile à des intervalles de temps réguliers, trente seconde en principe, que je lui donne grâce à un chronomètre. Comme il n'est pas nécessaire d'atteindre la précision exigée par l'Institut Géographique National, nous nous contentons de quatre ou cinq étoiles aux différents azimuts, ce qui donne une erreur maximum de 500 mètres.

Le lendemain, nous continuons la piste inter coloniale jusqu'à Hombori. Nous tombons dans une zone sableuse très molle où les traces de voitures s'observent sur une bonne centaine de mètres de large et les crechbas nous sont bien utiles. Pour l'avenir, je saurai qu'il faut carrément contourner ce secteur en prenant en tout terrain.

Hombori, village songhaï, est installé dans les contreforts du massif de Hombori qui domine toute la région de sa masse carrée noirâtre : c'est un immense donjon d'une hauteur de 700 mètres, dont la paroi verticale semble inaccessible. A ma connaissance, personne n'a

jamais tenté l'escalade ; cependant on raconte, chez les Songhaïs, qu'un chef avait promis monts et merveilles à celui qui réussirait : la preuve serait faite en allumant un feu au sommet. Un africain aurait, paraît-il, réalisé l'exploit mais comme il devenait insupportable, avec des prétentions inacceptables, le chef l'aurait fait disparaître : la roche Tarpéienne est proche du Capitole !

Dans la plaine, au pied du massif, on trouve l'ex-quartier administratif car Hombori fut élevé au rang de subdivision vraisemblablement militaire : il ne faut pas oublier que la pacification de ce pays est très récente et que la dernière bataille rangée contre les Touaregs date de 1937. La résidence administrative, dans un état lamentable, sert de campement et seul le bâtiment de la Poste est entretenu car il garde sa fonction première.

Dans le petit cimetière européen je trouve la tombe d'un de mes grands anciens, un géologue qui accompagnait la mission de Trintignan en 1891. Il paraît que, s'étant attardé à casser des cailloux, il avait été surpris et tué par un parti de Touaregs, dans la région de Gossi.

En fin d'après-midi nous allons rendre visite au chef de canton, le chef songhaï Balobo Maïga, partisan inconditionnel de la France qui l'a élevé à la dignité d'officier de la Légion d'Honneur. Balobo a été un excellent élève de l'Ecole des Fils de Chefs que les français ont créée, dans tous les territoires, aussi parle-t-il parfaitement notre langue. Il nous raconte qu'il a eu 15 femmes et s'enorgueillit de 40 fils. Quand on lui demande le nombre de ses filles, il a un geste vague : les filles sont quantité négligeable et leur seul intérêt est de rapporter un dot quand elles se marient.

Comme à chaque étape au cours de ce périple, nous nous plongeons dans des calculs numériques à l'aide de la table de logarithmes, afin d'établir les coordonnées du point astro de la veille. Ceci me permet de caler immédiatement mon itinéraire et d'évaluer les erreurs de la carte dont je dispose. Le soir, nouveau point astro en face de la résidence, dans un cercle de spectateurs venus voir ces Blancs interroger les étoiles.

Nous poursuivons notre campagne de points astros, en tout terrain, vers N'Daki et In Tillit. Cela me permet, depuis Gossi, de reconnaître, du point de vue géologique, de nouveaux itinéraires et de rentabiliser un peu plus cette expédition.

La population se raréfie auprès de ces étangs qui s'assèchent rapidement et les Touaregs commencent à rejoindre Gossi, laissant la garde des troupeaux aux Bellas. De petites caravanes se forment avec les hommes sur leurs chameaux, juchés sur les selles à haut dossier dont l'avant est redressé en croix aux bras levés, tandis que les femmes et les enfants trônent au milieu du matériel de campement sur de petits ânes trotinant d'un pas vif.

La vase des mares, sous ce soleil implacable, se fendille en figures caractéristiques, appelées polygones de sécheresse, et les Bellas y creusent de petits puits jusqu'à la nappe phréatique qui les alimentera encore quelques semaines. Ces Bellas, quoique esclaves, sont hiérarchisés à l'instar de leurs maîtres et, à N'Daki, je fais connaissance de leur chef, très représentatif d'ailleurs. Je le promène en jeep autour de l'étang, parmi ses administrés, ce qui le remplit de fierté.

Quant à Casimir, chaque soir, il fait "salle comble" en visant les étoiles avec son théodolite. Il doit certainement passer pour le grand sorcier blanc qui communique avec les puissances obscures et dont je ne suis que le modeste assistant : mon prestige doit en prendre un coup !

Après In Tillit, je reprends mes anciens itinéraires et passe par deux mares maintenant désertes. En l'espace d'une quinzaine cette partie du Gourma s'est vidée d'une bonne partie de ses habitants.

Le 23 décembre nous rentrons à Gao pour les fêtes de Noël. Nous avons effectué six points astro, mais le 29 et 30 décembre nous retournerons à Doro pour exécuter celui que nous n'avons pu faire.

Noël se passe chez mon collègue Henri Radier avec quelques couples amis, autour d'un arbre de Noël, un épineux, surchargé de cadeaux pour les enfants. Une grande partie de la colonie européenne assiste à la messe de minuit chez les Pères blancs, dans leur petite église.

L'activité de ces religieux, avec le concours de la communauté de religieuses voisines, consiste essentiellement à soigner, dans leur dispensaire, la population africaine. Leur action est purement humanitaire et ils n'essaient absolument pas de convertir les Africains, ce qui, d'ailleurs, serait voué à l'échec chez ces musulmans convaincus.

Il existe un Pasteur américain dont le prosélytisme est plus agressif puisqu'il se targue d'avoir un catéchumène, mais je présume que ce dernier y voit très nettement son intérêt. Ce Pasteur, nanti d'une famille, est le seul Blanc à avoir un hors-bord sur le Niger et il apparaît beaucoup moins préoccupé que les religieux catholiques de la santé des populations locales.

En ce début janvier, je me plonge dans le dossier que j'établis pour le renouvellement de ma caisse d'avance tout en rédigeant mon rapport mensuel destiné à ma direction, auprès de laquelle, comme d'habitude, je ne trouve guère de soutien. Qu'on en juge par cette lettre rédigée par mon "sympathique" Directeur adjoint.

"Je constate qu'à Gao, vous avez fait confectionner une moustiquaire et avez acheté un filtre "esser" alors qu'il vous avait été précisé à DAKAR que ce matériel ne vous serait délivré que contre récupération du matériel que vous déteniez auparavant. Je vous invite à nouveau à faire preuve d'un peu plus de discipline.

La facture de pharmacie que vous présentez est manifestement excessive et n'a aucune chance d'être admise par les Services Financiers. Il ne saurait être question de faire supporter par l'Administration des achats de mousticol, maxiton et d'huile goménolée. Vous avez acheté cinq tubes de sérum antitétanique dont l'injection ne s'effectue jamais sans contrôle (l'auteur ne semble pas savoir qu'il existe un médecin militaire à Gao).

Je vous demande de bien vouloir rectifier vos pièces comptables compte tenu de ce qui précède et de me les expédier d'urgence".

Quel parfait magasinier nous avons et, qui plus est, soucieux des deniers publics !
Quelle envergure ! Courteline n'a rien inventé.

Mais quand me parlera-t-on de géologie ?

CHAPITRE IV

EXPLORATIONS LE DIRECTEUR ADJOINT DES MINES DANS SES OEUVRES

Après avoir fait installer le téléphone - j'ai intrigué auprès du Directeur des Postes - car cela m'ennuie de laisser ma femme et ma fille seules dans cette grande maison isolée, c'est à nouveau le départ avec un chauffeur supplémentaire Bernard H. Il se trouve que ce dernier est le neveu du garagiste aussi ai-je la priorité dans la réparation de mes voitures, ce qui est primordial.

Cette fois ma tournée se fera en totalité à la boussole, en terrain difficile, avec a priori une seule possibilité de ravitaillement en eau, sur le Béli. je vais donc faire deux parcours de l'ordre de 200 kilomètres, ce qui nécessite quatre à cinq jours sans rencontrer d'eau.

A partir de Dorei, je pars vers l'est pour reconnaître un massif de quartzite puis je me dirige vers le sud. Au bout de quatre jours, j'atteins la mare de Tin Takamaren, où il y a encore un peu d'eau dans les puits.

J'y rencontre quelques Touareg mais surtout un groupement de Peuhls, semble-t'il, puisque leur nom est Dicko. Ces Peuhls, qui sont subordonnés aux Touaregs dont ils gardent les troupeaux, ne sont pas, comme les Sellas, des esclaves ; ils louent leurs services de pasteurs dont ils ont d'ailleurs l'apparence biblique, habillés de bure, armés d'un long bâton ou d'une lance. Ce qui surprend particulièrement est leur teint, très clair, plus clair que celui des Touaregs très souvent métissés au sud du Sahara. Leur type sémite très prononcé, le fait qu'apparemment ce petit groupe vit replié sur lui-même, si j'en juge par la faiblesse du métissage, me font penser à une colonie d'origine juive comme, paraît-il, il s'en est installée dans la vallée du Draa en sud marocain.

Il me reste à parcourir une cinquantaine de kilomètres pour rejoindre Tin Akoff. Au moment où je dois traverser un oued à sec, au pied d'une dune, j'aperçois tout un troupeau d'autruches, de jeunes adultes, mais qui ne font quand même pas loin du quintal. C'est une aubaine pour mon personnel mais aussi pour les Touaregs qui raffolent de cette viande. Ces autruches ne sont pas effrayées, j'ai le temps de les compter : 29 au total et je choisis tranquillement un beau mâle que je vise un peu bas sous le ventre : je me suis aperçu en effet que mon Mauser tire nettement trop haut ce qui peut expliquer que Mamadou ait manqué notre première autruche puisqu'il avait visé...à la tête ! La mienne, les poumons traversés, s'abat au bout de quelques mètres. A Tin Akoff j'offre cette belle bête au chef qui apprécie beaucoup ce geste et me remercie par le méchoui traditionnel.

A la tombée de la nuit nous sommes en train d'écouter la radio sur un Pizon Bros que j'ai ramené de France. Comme cet appareil, très sophistiqué pour l'époque, marche sur secteur, pile ou batterie, je le branche sur la batterie du power wagon. Il peut capter, sous le ciel sans nuage, dans cet univers dépourvu de parasite, des émetteurs aux antipodes comme Radio Canada par exemple.

Nous sommes entourés de Touaregs qui écoutent religieusement cet engin extraordinaire, mais parmi eux se trouvent deux commerçants arabes qui voyagent beaucoup et donc ont l'habitude de la radio. Ces derniers me demandent une émission en langue arabe et je leur trouve un poste d'Afrique du nord. Or je m'aperçois que mes Touaregs se renfrognent car les Arabes, tout fiers d'entendre leur langue, triomphent sans discrétion. Le chef, excédé, me demande à son tour une émission en tamacheq. La balle est dans mon camp : les uns sont anxieux, les autres narquois. Je tourne le bouton de l'appareil, cherchant désespérément une solution quand soudain j'ai une illumination.

Je me tourne vers le chef :

"- Tu sais, le soleil vient de se coucher et les Touaregs font maintenant la prière. Je pense que c'est fini pour ce soir". Je ne sais si je l'ai convaincu mais je lui ai sauvé la face et c'est l'essentiel.

Je complète au nord du Béli mes levers géologiques puis c'est de nouveau un itinéraire de cinq jours sans ravitaillement en eau. Tous les matins s'est institué un nouveau cérémonial : la mise en place de mon chèche que j'ai adopté à l'instar des nomades. A cet effet, Mamadou m'a fait acheter une bande de percale de 40 centimètres de large et de cinq mètres de long, car la longueur du chèche est à la mesure de l'importance de celui qui le porte.

Je n'ai bien sûr pas la technique pour me coiffer et juste avant le lever du campement, après le petit déjeuner, Mamadou tend ce grand bout de tissu dont je maintiens l'extrémité sur mon crâne, et tourne autour de moi jusqu'à ce que l'édifice soit correctement drapé, et chacun d'y aller de son commentaire plus ou moins spirituel, en particulier Bernard qui s'en tient au casque colonial.

J'adopte également une autre habitude du désert, celle du thé que nous prépare Souleiman. Nous entrecoupons ainsi la journée de pauses "thé" ce qui nous fait boire moins d'eau et constitue un excitant nécessaire sous cette chaleur qui commence à être accablante. L'itinéraire que j'ai décidé de faire est difficile : partant de Fadar-Fadar il monte vers le nord, passe entre In Tillit et Gossi pour rejoindre la piste inter coloniale au nord de Dorei. C'est le tout terrain intégral mais les forêts d'épineux sont parfois si denses qu'il me faut écarter les arbres les plus minces au détriment de ma carrosserie et surtout de mes pneus.

Cela fait déjà quelques temps que nous avons régulièrement, tous les jours, une ou deux crevaisons : réparer est très fatigant car les roues du power wagon sont larges et lourdes et nous n'avons qu'une pompe à main. Heureusement mon grand moustachu de Mamadou est une force de la nature et, à l'aide du démonte-pneu, il arrive à extraire la chambre à air que l'on répare en collant une pièce. Un jour nous avons sept crevaisons et Mamadou, quoique aidé par Bernard, en a par dessus la tête et veut me rendre son tablier...

Tout s'arrange mais le problème "crevaison" est insoluble : les épines rentrent dans les pneus et s'enfoncent petit à petit jusqu'à la chambre à air ; à la limite il faudrait presque changer le train de pneus tous les deux mois ce qui n'est guère envisageable.

Je pense donc à faciliter le travail de mes chauffeurs en modifiant le plus possible ces méthodes archaïques et pénibles. Pour cela je dois me procurer une bougie gonfleuse qu'on adapte sur le moteur et utiliser un système qui permet de vulcaniser les chambres à air en brousse afin d'éviter que les pièces ne se décollent sous l'effet de la chaleur. Mais il me faudra attendre la campagne suivante 53-54 pour obtenir le nouveau matériel car, comme on me l'a suffisamment seriné (cf la dernière lettre), je dois systématiquement passer par la Direction Dakaroise, particulièrement au fait des problèmes de brousse !!!

Heureusement le moral de la troupe se maintient car les repas sont copieux. Nous nous régalons ainsi d'outardes que l'on peut approcher facilement en ce moment. En effet les feux de brousse ont commencé et ces animaux se rassemblent sur les parties incendiées pour y manger les petites bêtes qui ont été grillées : elles sont tellement occupées par ce festin qu'elles en oublient de se garder !

Nous rentrons le 29 janvier à Gao après 600 kilomètres de tout terrain pour repartir... le lendemain. En effet mon collègue Henri Radier et moi-même devons rejoindre, par la piste le long du Niger, Dori, au nord de la Haute-Volta, pour y rencontrer le Dr Junner, chef du Service Géologique de Gold Coast (aujourd'hui Ghana), notre Directeur adjoint qui l'accompagne, et notre collègue Paul Masclanis.

L'interprétation géologique de la Boucle du Niger apparaît comme un pièce maîtresse dans les différentes théories émises sur la géologie de l'Afrique occidentale et le Dr Junner, éminent géologue de terrain, désire donc en faire lui-même une coupe géologique en notre compagnie. Pour la première fois aussi nous allons pouvoir juger notre Directeur-adjoint sur le terrain.

De Dori nous rejoignons Tin Akoff où le chef targui est tout surpris de me revoir si vite venant du sud quand je l'ai quitté me dirigeant vers le nord. Voulant recevoir dignement tout cet aéropage de Blancs qui m'accompagnent, il me propose un boeuf ou deux moutons mais je lui assure qu'un seul mouton fera amplement l'affaire et je le remercie chaleureusement de son hospitalité.

Le soir, nous nous apercevons que notre Directeur adjoint a oublié, dans le transbordement à Dori, son matériel de couchage, or les nuits sont très froides même auprès du feu que notre personnel entretient toute la nuit. Je ne puis donc m'empêcher de partager couverture et matériel avec lui, quoique mes collègues estiment que "ça lui fera les pieds". Ils ne l'estiment guère d'autant que nous nous sommes rendus compte que, se méfiant de notre eau filtrée, notre prudent Directeur adjoint a apporté pour son voyage une caisse d'eau minérale...sans doute obnubilé par cette caisse, en a-t-il oublié son lit ! Naturellement il ne lui est pas venu à l'idée d'amener un quelconque cadeau quoique nous allons le prendre en charge pendant six jours au point de vue ravitaillement et qu'il touche des frais de déplacement supérieurs aux nôtres.

La traversée du Gourma se fait par In Tillit et Doro puis, après un jour d'arrêt à Gao, nous faisons la coupe géologique le long du Niger jusqu'à Tillabery. Au cours de ce trajet se passe un évènement du dernier grotesque; je ne sais pour quelle raison notre Directeur adjoint a pris le volant d'un des power wagon mais il va tellement vite qu'il ne peut éviter un mouton d'un troupeau qui transhume sur la piste. Et là, il atteint au sublime en verbalisant pour "vagabondage d'animaux sur la voie publique" le pauvre berger qui ne parle même pas le français (il a fallu le truchement d'un interprète) et qui reste tout hébété, le mouton mort à ses pieds !

Après ce morceau de bravoure nous quittons notre Directeur adjoint à Tillabery et rentrons à Gao le 5 février après avoir parcouru près de 2.000 kilomètres.

Depuis quelques temps ma petite Pascale supporte mal la chaleur sèche du pays et, malgré les bains fréquents, il lui arrive des périodes de diarrhées accompagnées de fièvre qui ressemblent fort à de petites déshydratations. Il faut donc la maintenir dans une atmosphère relativement humide, aussi avons-nous disposé un grand bassin rempli d'eau sous le berceau, haut sur pattes, et voilons-nous toutes les ouvertures de la chambre de couvertures que nous maintenons mouillées par de fréquents arrosages. Il me faut donc beaucoup d'eau or la corvée d'eau, qu'assure le Mer-Niger, ne se fait qu'une ou deux fois par semaine pour remplir nos deux barriques de 200 litres. Heureusement, Jurewicz, l'ingénieur des T.P., d'origine polonaise, est un homme compréhensif et il nous branche sur une conduite de dérivation du château d'eau, quoique cette solution exige une intervention spéciale à chaque alimentation. Pascale n'a guère d'appétit et, en désespoir de cause, nous avons fait venir des boîtes de légumes déshydratés que l'on ne trouve qu'aux Etats-Unis. Ma belle-soeur nous en adresse tout un lot, mais les tarifs douaniers sont très élevés en ce qui concerne l'importation des conserves : une astuce de calcul permet à l'administration douanière d'obtenir 50% du prix d'achat. En revanche les taxes sur les légumes sont très faibles d'où le dilemme que je pose au douanier pas très futé (à Gao on l'appelle "le Roi") : s'agit-il de conserves ou de légumes en boîtes ? Comme le douanier est un brave type il se rend à mes arguments assez spécieux, il faut le dire.

Un casse-tête beaucoup plus sérieux lui est posé par un cirque ambulante qui a trouvé moyen, venant d'Algérie, de traverser le Sahara. Tous les animaux à fourrure ont été tondus,

tels les ours qui arrivent pelés, mais, et c'est là le problème posé au douanier, le cirque introduit en Afrique Occidentale des lions; or si les textes prévoient l'exportation des lions, les règlements sont complètement muets quant à leur importation et pour cause ! Mon brave douanier soumet donc ce cas épineux à l'autorité supérieure et, en attendant qu'une décision soit prise, le cirque donne une série de représentations qui suscitent chez les Africains une admiration sans borne pour le dompteur : la peur du lion est légendaire, le combattre demande beaucoup de courage, mais le dompteur dépasse l'entendement.

Ma distraction favorite, quand j'ai quelques loisirs, est la pêche au bord du fleuve. J'y capture surtout des "queues rouges" un genre de chevesne, et, au lancer, des poissons "chiens" qui ressemblent à nos brochets. Les pêcheurs professionnels africains, qui pêchent de nuit en pirogue, ramènent des capitaines énormes qui peuvent atteindre plusieurs dizaines de kilos.

Au cours de mes parties de pêche, je rencontre souvent un homme tranquille, la bonne cinquantaine, doté d'une forte moustache à la gauloise, Eugène Brulard, le mécanicien chargé de la marche du groupe électrogène installé au bord du fleuve. Gégène, comme on l'appelle familièrement, est sans doute l'Européen le plus ancien installé à Gao: il a traversé en 1925 le Sahara avec la croisière noire, organisée par Citroën, et s'est définitivement enraciné près du Niger où il a acquis une concession. Il y coule en compagnie de sa femme africaine des jours heureux. Mais, en 1960, l'Indépendance vit le départ de tous les Européens, à l'exception de quelques anciens, six en tout qui, malgré certaines tribulations, prétendirent rester dans leur pays d'adoption. On les obligea cependant à partir et Gégène se retrouva à Marseille qu'il avait quitté quelques 40 ans auparavant. Il ne put se réadapter à notre vie trépidante et surtout aux métropolitains, aussi adressa-t'il un appel de détresse au Président de la République malienne, Modibo Keita qui ne resta pas insensible puisque, paraît-il, il permit à Gégène de venir terminer tranquillement ses jours à Gao, du moins je l'espère pour lui.

CHAPITRE V

CHASSES ET PANNES

Mi-février, nous nous lançons dans un nouveau raid, à l'est de Dorei, pour préciser le contact de micascistes et quartzites, puis nous nous dirigeons vers la petite mare de Tin Takamaren.

Au pied d'une dune j'aperçois un petit troupeau d'autruches et j'ai l'impression de survenir en pleine cour d'amour, les mâles semblant danser autour des femelles. Je fonce vers ces animaux et je constate que le plus grand mâle s'attarde derrière le troupeau qui fuit et semble vouloir m'attirer dans une autre direction vers le haut de la dune.

Je suis en contre bas et je vise vers le bas du ventre, tenant compte de la correction à apporter à mon Mauser. L'animal s'effondre et Mamadou me montre l'impact de la balle, au cou, ce qui est quand même inattendu. Notre premier soin est de récupérer les belles plumes blanches et noires qu'il est plus facile d'arracher sur l'animal encore chaud.

A la demande de Bernard, je prends une photo mais, soudain, l'autruche se relève. Mamadou qui est à proximité l'attrape par le cou et, en la faisant tourner plusieurs fois sur elle-même, parvient à la faire retomber au sol. Souleiman se précipite et lui tranche la gorge, disant le rituel "bismillaïe" sans lequel toute viande est impure.

Nous ramassons les plumes éparses et c'est alors qu'une fois encore l'autruche, qui n'avait sans doute pas la moëlle épinière coupée, disparaît en courant. Je reste là, stupéfait, les bras ballants : quoique j'ai le Mauser en main je ne cherche pas à tirer de nouveau cette bête déplumée, le cou coupé. Au sommet de la dune, nous apercevons au loin le troupeau qui, après un grand arc de cercle, apparaît dans la direction où a disparu l'animal. A priori l'instinct doit les pousser à se rejoindre et nous approchons des autruches qui s'enfuient à nouveau : aucune trace de ma victime.

Nous gravissons une autre dune et apercevons un Bella qui avance vers nous, portant à la main la traditionnelle bouilloire à faire le thé. Où va t'il avec ce léger viatique quand nous sommes à une cinquantaine de kilomètres, à vol d'oiseau, de Dorei ? peut-être rejoint-il un troupeau en transhumance vers le Niger ?

Souleiman, après les salutations d'usage, lui demande s'il a vu notre autruche et, sur ses indications, nous la retrouvons debout, en contrebas de la dune. En nous apercevant elle essaie encore un mouvement et s'abat alors définitivement. Cette pauvre bête est donc restée debout pendant une demi heure, la carotide tranchée et a parcouru au moins un kilomètre. Véritablement extraordinaire ! Nous remercions le nomade en lui donnant un bon morceau de viande qu'il a bien mérité et il reprend son chemin solitaire dans cette immensité dunaire ! Décidément bêtes et gens ont dans ce pays une résistance hors du commun.

Toute cette viande est alors découpée et exposée au soleil dans le power. En effet, à l'exception du phacochère dont la viande trop grasse s'altère en quelques heures, toutes les bêtes du désert ont des viandes maigres qui boucanent rapidement sous ce climat chaud et sec. Je présume que c'est la raison pour laquelle le prophète Mahomet, homme du désert, a interdit la viande de porc à ses fidèles, de même qu'il a interdit l'alcool particulièrement dangereux sous ce soleil.

Le sixième jour, à quelques kilomètres de Tin Takamaren, le power fait un bond malencontreux au passage d'un oued et nous constatons rapidement que le radiateur fuit: les pales du ventilateur ont percé le radiateur dont cinq tubulures sont crevées. Espérant trouver encore un peu d'eau à la mare nous continuons à rouler en refaisant plusieurs fois le plein du radiateur. Mais Tin Takamaren est désert, la mare est à sec, il nous reste 50 litres d'eau et nous sommes à 80 kilomètres à vol d'oiseau d'In Tillit.

Nous allons donc essayer de réparer avec les moyens du bord et c'est là qu'intervient la chance, comme disent les Africains. A mon dernier séjour à Gao, Garcia le garagiste, vieux saharien, m'a conseillé, en l'absence de chalumeau, d'emporter une soudure à froid, en prévision d'une panne de ce genre. Il lui était arrivé la même aventure en plein Tanezrouft, sur la piste transsaharienne, entre Bidon V et Tessalit (250 kilomètres sans eau).

- "Au début, raconte t'il, on suppose qu'on aura assez d'eau et on continue à rouler en alimentant le radiateur. Puis vient le moment où il faut faire un choix : continuer en risquant de ne pas arriver au prochain point d'eau et alors mourir de soif, ou attendre sur place un autre automobiliste problématique en limitant sa consommation d'eau et, pour ce faire, creuser une fosse sous la voiture pour se mettre le plus possible à l'ombre afin d'éviter l'évaporation. Surtout ne pas quitter la voiture car c'est la seule possibilité d'être repéré et de durer plus longtemps".

Heureusement nous n'en sommes pas là, car nous avons encore la jeep prévue justement pour des cas de ce genre et, dans notre situation, c'est un atout moral sérieux. Mais c'est vraiment un véhicule d'appoint qui, à l'exception du moteur, part en quenouille et a déjà des défaillances. De plus, à cinq dans ce petit véhicule, nous ne pourrions guère emmener d'eau et d'essence aussi ne tenons nous guère à tenter l'expérience et à abandonner la plupart de nos affaires. Nous nous concentrons donc sur la réparation mais ce n'est pas une mince affaire que de démonter le radiateur qui est énorme et surtout il faut que cette fameuse soudure soit efficace. C'est donc anxieusement que nous remettons le moteur en route et, apparemment, ça marche !

Le lendemain nous rejoignons à la boussole, à travers dunes, In Tillit et retrouvons avec plaisir les quelques Bellas qui sont encore là et avec lesquels nous partageons notre gibier, en échange de leur aide pour remplir d'eau nos barriques. Le filtrage est quasi impossible avec cette eau boueuse qui encrasse la bougie du filtre "Esser" : les sédiments très fins la rendent imperméable et il faudrait de l'eau claire pour la laver.

Ce genre de panne survint quelques années plus tard à un de mes collègues sahariens, Villemur, qui, avec deux autres géologues, Sainton et Rouaix, avaient été chargés d'établir, en plein désert, la carte géologique au 1/500.000 de El Mreti, soit 60.000 kilomètres carrés environ. Il n'y avait dans cette région qu'un seul point d'eau, celui de El Mreti justement, aussi la Direction des Mines avait-elle concentré le maximum de moyens pour cette opération : non seulement chacun des géologues avait deux power wagons en parfait état mais, au puits, restait en permanence un sous-officier radio en liaison avec le poste militaire le plus proche, c'est à dire Tindouf, en sud algérien, distant de 800 kilomètres.

Mes collègues devaient donc respecter un planning rigoureux, aussi, quand Villemur ne revint pas à la date prévue, en l'absence de ses deux confrères, l'alerte fut-elle donnée par le sous-officier qui demanda l'envoi d'une colonne de méharistes à marche forcée. En fait, quand le goum atteignit le puits, Villemur venait d'y arriver en tractant un véhicule en remorque.

Le résultat de l'opération fut l'indisponibilité d'un bon nombre de chameaux pour le goum : en effet un chameau parcourt normalement 60 kilomètres par jour, distance qu'il peut doubler en cas d'urgence. Mais c'est un animal très délicat et quand le raid est fini il lui faut alors six mois de pâturage pour se refaire.

Comme le radiateur s'est bien comporté, je décide de maintenir le programme initial et donc de continuer vers le nord-ouest pour atteindre la piste entre Gossi et Doro. C'est cependant une région que je redoute car la végétation y est dense et le Power Wagon ne peut se frayer un passage, suivi de la jeep, qu'en force. Il est malaisé dans de telles conditions d'avoir des visées satisfaisantes à la boussole. En principe j'ai un axe général de marche, en l'occurrence le nord-ouest, mais j'oblique de part et d'autre de cet axe vers les pointements rocheux que j'aperçois, ce qui fait que, dans le meilleur des cas, je vais d'un pointement à un autre et mon itinéraire est parfaitement repéré à la boussole.

C'est malheureusement rarement le cas et je dois le plus souvent aller à l'aveuglette, me contentant de la direction donnée par Souleiman avec fatalement une erreur probable de plusieurs degrés. Pour pallier cet inconvénient, je lui fais indiquer à l'estime plusieurs lieux situés dans différents azimuts afin de préciser plus sûrement le point où nous sommes. Cela ne va pas sans palabre car je commence à m'y reconnaître dans ce pays que je parcours de long en large.

Les visées se passent de la manière suivante : Souleiman et moi nous éloignons des voitures pour éviter les influences magnétiques et, en l'absence d'un objectif remarquable, ne serait-ce qu'un arbre situé dans la direction indiquée, je me place derrière mon guide et vise suivant la direction du bras tendu. Quand cela est possible, je lui fais disposer plusieurs cailloux suivant la direction que je veux viser, ce qui est déjà plus rigoureux, si l'on peut dire!

Il est nécessaire d'apporter, suivant les itinéraires, un correctif au kilométrage car on est souvent astreint à des détours pour éviter un obstacle, comme des épineux un peu trop denses. Il faut enfin faire intervenir la déclinaison du nord magnétique qui varie chaque année.

On réalise qu'établir une carte dans ces conditions demande beaucoup de soins mais, en m'appuyant sur les points astro faits par Casimir Coin, je pense arriver à une précision beaucoup plus acceptable que celle qui existe sur la carte dressée avec des moyens encore beaucoup plus sommaires par les méharistes qui m'ont précédé.

Le soir nous couchons à Gossi mais à une bonne distance de l'eau, dans un endroit aéré, pour éviter les moustiques. Comme le radiateur a l'air de tenir, nous nous dirigeons au réveil vers Hombori, tout en lançant, de part et d'autre de la piste, des pseudopodes vers les pointements rocheux que l'on aperçoit à quelques kilomètres.

Assis dans la jeep, au côté de Bernard, je suis prêt à tirer avec le calibre 12, car on peut rencontrer quelques pintades ou outardes. Soudain une gazelle, couchée à l'ombre d'un épineux, se dresse et s'élance sur notre travers. Je n'ai que le temps de lâcher un coup de fusil, du petit plomb, du 6, et la bête s'écrase au sol. Nous nous précipitons car elle essaie de se relever mais Souleiman lui tranche la gorge, la "bismillaïant" suivant le verbe de mon invention ! En fait elle a eu les quatre pattes brisées et, en tirant un peu bas, je l'ai atteinte au sommet de son bond quand les quatre sabots sont pratiquement réunis.

Cette gazelle est aussitôt vidée et suspendue par les pattes aux montants du power afin de boucaner. Comme nous rejoignons Gao le lendemain, cette viande sera la bienvenue dans nos familles respectives, en particulier chez les Africains qui ont aussi femmes et enfants.

L'ADRAR DES IFORHAS ET LE TANEZROUFT

A Gao, le courrier m'apprend que je dois prendre livraison de Casimir Coin à Bidon V, rendez-vous en plein désert tout à fait typique de notre genre de vie. Casimir est en train de jalonner de points astro le territoire de mon collègue Rouaix qui opère à la pointe nord du Sahara soudanais vers Taoudennit, oasis qui recèle un gisement de sel gemme exploité depuis des siècles. Cette région n'est accessible que par la piste transsaharienne et Bidon V, quoique en territoire algérien, est le point de rencontre pour les deux parties.

C'est l'occasion unique de sortir Maeva de son trou et nous confions notre petite Pascale à notre voisine qui a également une petite fille et dont le mari entretient la piste transsaharienne, en plein Tanezrouft, pour le compte du Mer-Niger.

Avec le seul power wagon, nous prenons vers le nord l'ancienne piste qui, par la vallée du Tilemsi, rejoint directement Tabankort où se trouve un puits profond, véritable gouffre. Si la végétation se raréfie rapidement, en revanche les mirages nous montrent fréquemment, à l'horizon, de belles oasis qui s'évanouissent soudainement.

Sur les grands regs dénudés, quelques troupeaux de gazelles s'enfuient à notre approche. Mon chauffeur force un peu l'allure et, par le travers, j'en tire une à la chevrotine. Ce n'est guère du goût de Maeva mais je tiens à assurer le ravitaillement de mon personnel. La gazelle vidée est suspendue, pour boucaner, d'un côté du power tandis que de l'autre est accrochée une guerba, outre en peau de bouc, qui contient une vingtaine de litres d'eau, toujours assez fraîche grâce à l'évaporation qui intervient à travers la peau. Cette guerba, que l'on peut transporter à dos d'homme, est indispensable en cas de panne, mais quoique ils en aient eu une, l'année précédente, cinq hommes sont morts de soif dans cette région.

Il s'agissait de trois géomètres européens, accompagnés de deux Africains, partis à la chasse à l'ouest de Tabankort. Ces géomètres étaient chargés, par le Mer-Niger, d'étudier un nouveau tracé de la piste transsaharienne, passant par Bourem, petite agglomération sur le fleuve au nord de Gao. Au cours de cette partie de chasse, leur dodge tomba en panne à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Tabankort, et nos Européens décidèrent de rejoindre la piste nord-sud qu'ils devaient fatalement rencontrer vers l'est. Ils attendirent donc la nuit et sa fraîcheur, emportèrent la guerba pleine et se dirigèrent aux étoiles, ce qui est immédiat dans ce pays où le ciel est limpide. Malgré cela ils ne furent retrouvés que quelques jours plus tard, morts de soif, mais à l'est de la piste, déchiquetés par les hyènes. Le dernier vivant, un Européen, décrivit leur lente agonie dans un carnet qu'il accrocha à l'épineux près duquel il mourut. Que s'était-il passé ?

Une seule hypothèse plausible : ils avaient traversé la piste sans s'en apercevoir, ce qui peut s'expliquer quand on sait qu'elle n'est signalée que par des traces de roues plus ou moins profondes suivant la nature du terrain. Mais leur grande faute a été, à mon sens, de ne pas s'être fait accompagner par un nomade qui, avec son sens du terrain, aurait évité cette erreur fatale.

Le soir nous campons à Anefis, où se trouve un second point d'eau et passons la soirée avec un Européen solitaire qui assure les vacances radio, pour le Mer-Niger, soit vers Gao, soit vers l'oasis de Tessalit. En principe tous les véhicules sont signalés ce qui assure une certaine sécurité.

Comme je suis en avance pour mon rendez-vous, je décide de quitter la grande piste pour passer par Kidal, petite localité dont le rôle essentiel est d'être le bague du Soudan. Cette incursion vers l'est me permet, abandonnant la vallée de Tilemsi, de pénétrer le massif de l'Adrar des Iforhas.

C'est un avant goût de l'enfer, sous le soleil meurtrier. La roche est uniformément noircie par la patine désertique due au vent de sable, la végétation est inexistante, l'eau absente ; la nature hostile et sans vie s'appesantit sur nous tandis que nous pénétrons dans des défilés de roches obscures, couleur de jais. Malgré la chaleur, on est saisi par cette froideur minérale que l'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Pendant la guerre mon ami J. Cauquy, que je connus à Tambacounda où il dirigeait les Travaux Publics, parcourait, en tant qu'officier du Génie, cette région à chameau. Un jour, éberlué, il vit au loin des gens qui semblaient balayer le sol aride entre deux blocs de rochers. A la jumelle il constata que c'étaient des Bellas qui travaillaient très activement, ce qui était d'autant plus curieux. Renseignements pris, ces Bellas se dépêchaient de ramasser un carré de crams-crams, ces petites graines piquantes, qui avaient poussé là, on ne sait comment, avant que d'autres nomades surviennent et prennent leur part de récolte. Il est difficile d'imaginer que des êtres humains en soient réduits à une telle extrémité.

C'est un soulagement quand nous arrivons à Kidal et sa forteresse, mais, là, le silence qui nous accueille est différent, carcéral. Les rues vides sont d'une propreté impeccable car sans cesse balayées par les bagnards.

Clauzel, l'administrateur - qui deviendra ambassadeur - est absent et nous sommes reçus par le chef du goug, un jeune sergent-chef qui nous fait les honneurs des lieux et nous invite gentiment chez lui. Nous y sommes accueillis par sa compagne, une Targui très claire qui a un magnifique bébé. Nous apprendrons malheureusement, quelques mois plus tard, que ce bébé est mort, victime sans doute de déshydratation. Notre hôte est véritablement mordu par le désert et, quand nous le verrons à Gao, il sera complètement dépaysé dans cette ville. En 1960, après l'Indépendance, incapable de rentrer en France, il passera au service du Gouvernement Malien qui lui confiera la direction du goug de Gourma Rharous.

Hors l'hivernage, s'échapper de ce bague est impossible, c'est la mort à coup sûr, sauf pour quelques Touaregs, originaires de ces montagnes, qui s'alimentent en eau à quelques gueltas secrètes et peuvent ainsi survivre. L'un d'eux, évadé du bague, a d'ailleurs constitué une troupe de bandits qui s'attaque aux gougs et rançonne les tribus Touaregs. Ce targui était un simple pasteur qui en tua un autre pour une histoire d'eau : les deux troupeaux étaient arrivés ensemble au puits et chacun prétendait abreuver ses bêtes le premier, ce qui était vital car la quantité d'eau était limitée.

Un jour, traqué par le goug de Kidal, à la tête duquel se trouve Clauzel l'administrateur, il tue, de très loin, le goumier qui est au côté du Commandant de cercle puis tire une balle aux pieds de ce dernier : ultime avertissement de ne plus avancer.

Il est poursuivi également par le goug de Tessalit dont le chef, le lieutenant Kerfanto, est un breton avec qui je sympathise beaucoup. Kerfanto est un homme d'une autre époque, chevaleresque, et il est incapable de tuer par surprise ce nomade. Ils se connaissent d'ailleurs très bien et c'est ainsi qu'au cours d'une rencontre, auprès d'un puits, s'institue une trêve pour permettre le ravitaillement en eau.

Mais le Targui et les siens tuent plusieurs goumiers, s'attaquent aux chameaux du goug qui pâturent dans le désert et surtout commencent à imposer leur loi aux tribus touaregs, qui le craignent d'autant plus que les Français semblent incapables d'en venir à bout. Il faut donc absolument en finir et utiliser les grands moyens. On commence par se saisir des familles, les smalah, et on arrive ainsi petit à petit à démanteler sa bande, à l'isoler.

Un lieutenant parachutiste Vincent est adjoint à Kerfanto et met au point une méthode inédite : il envoie une patrouille dans le secteur où l'on soupçonne que se trouve le Targui puis les hommes se camouflent dans les rochers tandis que les chameaux continuent leurs chemins, chargés de pierres d'un poids correspondant à celui des hommes afin de laisser une empreinte identique, de même profondeur.

En fin de compte cette technique paya l'année suivante. Le Targui, pensant que la patrouille était passée, chassait tranquillement quand il fut surpris par un groupe de goumiers ; il y eut échange de coups de feu, un sergent fut blessé, mais le Targui fut tué. Aussitôt les goumiers, eux-mêmes touaregs, lui coupèrent la tête qu'ils emmenèrent dans les campements touaregs pour bien prouver aux nomades que le bandit était mort et qu'ils n'avaient plus à craindre d'être rançonnés.

De Kidal nous rejoignons la piste transsaharienne vers le nord, par un chemin caillouteux à peine tracé, qui sinue entre des pointements toujours aussi sombres quelque soit la nature de la roche. Pendant une bonne centaine de kilomètres nous nous trouvons dans un ensemble chaotique, que l'on pourrait croire volcanique tellement la patine noire est uniforme, et un sentiment d'isolement et de solitude nous étreint. Aussi sommes-nous heureux d'atteindre Aguelhoc, le dernier des trois points d'eau sur les 500 kilomètres qui séparent Gao de Tessalit.

Tessalit, au pied de l'Adrar des Iforhas, est la dernière oasis avant le désert intégral. Un employé du Mer-Niger y habite en permanence une grande maison, assise sur une colline qui domine toute la vallée. Installé ici depuis l'origine du Mer-Niger, il régente l'oasis et reçoit toutes les personnalités qui traversent le Sahara aussi certains l'appellent-ils ironiquement "le Gouverneur".

Quant à moi, je l'ai trouvé accueillant et sympathique d'autant qu'il a une certaine prédilection pour les géologues, grâce à Karpoff, un de mes anciens, Russe blanc d'origine, qui établit la carte géologique de l'Adrar des Iforhas. Plusieurs fois il le vit revenir exténué, sans eau, à la dernière extrémité, s'écroulant en arrivant chez lui et rétrospectivement "il lui tire son chapeau".

Je rencontrerai, par la suite, plusieurs fois Karpoff quand il devint un hydrogéologue de grande réputation et il me raconta quelques péripéties de sa carrière vagabonde. C'est ainsi qu'il découvrit la nappe d'eau qui alimente Ryad, capitale de l'Arabie Saoudite. Le roi Ibn Séoud, pour le remercier, lui proposa soit une voiture américaine livrable à Paris, soit une montre en or. C'est ce dernier cadeau que choisit mon collègue, se méfiant à juste titre de la douane et de ses taxes. Je me dois aussi de rappeler le souvenir d'un autre géologue russe, Meyerdorf qui, perdu avec son guide, mourut de soif dans cette région un peu avant la guerre. Comme dans tout centre où il y a un certain passage, les voleurs ne sont pas absents et, sur les conseils de Souleiman, je fais décharger la voiture et entreposer le matériel dans une case mise à ma disposition.

Le lendemain nous abordons le désert dans toute son expression, le Tanezrouft, reg caillouteux uniformément plat dont on ne distingue pas les limites, sinon au sud, la ligne sombre de l'Adrar que nous venons de quitter et qui s'estompe rapidement dans la brume. Dans ces espaces infinis où la vue porte très loin, nous ne ressentons plus cette angoisse sourde qui nous poignait en venant de Kidal la veille, dans le défilé de la montagne, très rarement pratiqué en voiture.

Il est vrai que maintenant la piste est excellente et relativement fréquentée, une ou deux voitures par semaine à cette époque de l'année où la chaleur devient forte : le gros passage des touristes se fait en décembre, janvier, à la saison fraîche. Cette piste est parfaitement entretenue par le Mer-Niger car c'est sa raison d'être.

Après une bonne centaine de kilomètres, nous apercevons non loin de la frontière algérienne, seul au milieu de cette immensité, le campement de Percier notre voisin de Gao

dont la femme garde Pascale. Percier est un Biarrot de vieille souche qui, pendant la guerre, quoique n'ayant que 17 ans, fut déporté à Dora. Il s'en sortit grâce à son heureux tempérament, mais avec un début de tuberculose. Après un traitement il fut engagé par le Mer-Niger qui, étant donné ses antécédents, lui confia ce poste en plein désert, dans cet air particulièrement sec, totalement exempt de pollution, qui lui fut bénéfique.

Percier a à sa disposition une caravane sous laquelle, à l'ombre, est installé un poulailler, et une grande citerne mobile qui est alimentée en eau chaque semaine par camion-citerne. Chargé de l'entretien des 270 kilomètres de piste entre Tessalit et Bidon V il dispose d'un adjoint canarien et de manoeuvres bellas. Pendant que l'Espagnol nous prépare un plat de son cru à base de poulet et de riz et surtout de piments, il nous emmène ramasser quelques pointes de flèches sur des tertres, derniers témoins de villages néolithiques et donc d'un Sahara verdoyant il y a quelques milliers d'années.

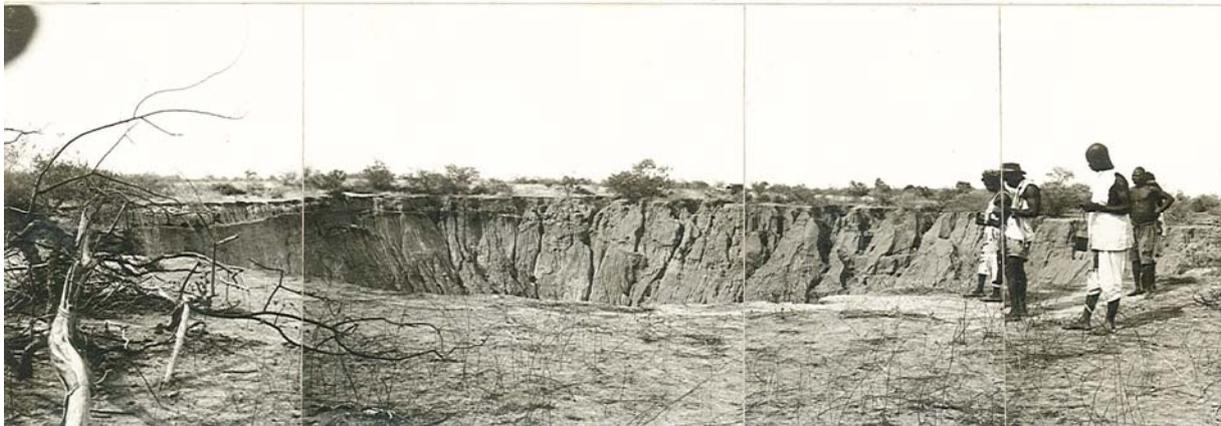
Aux environs de la frontière marquée par une simple borne, nous observons aussi des couches de gypse, ramassons quelques roses des sables et, en fin de compte, nous nous "plantons" dans une plaque de fech-fech, formation poudreuse, fine comme du talc, dans laquelle le power wagon s'enlise. Il nous faut nous extraire à l'aide des tôles perforées, les "creshbas" fixées en permanence le long du véhicule. Rouaix, mon collègue du Tanezrouft, me racontera qu'il lui est arrivé, en tout terrain, de passer une journée entière dans un fech-fech ininterrompu, avançant trois mètres par trois mètres, longueur des tôles. Incroyable mais vrai !

Au moment du départ Percier, par habitude, fait l'inspection du power wagon et se retourne vers moi, éberlué : la caisse arrière est vide. Je n'ai ni eau, ni caisse à outils, pas même une roue de secours et nous sommes à 150 kilomètres de Bidon V ! J'ai omis ce matin de donner l'ordre de recharger la voiture et mes Noirs, toujours aussi insoucians, s'en sont bien gardés. Pourtant en brousse je surveille particulièrement le chargement mais, dans le cas présent, je ne travaille pas, je fais plutôt du tourisme avec ma femme, impressionnés que nous sommes par ces sites désolés mais grandioses tellement différents de ma brousse épineuse du Gourma. Sur cette grande piste bien entretenue j'ai peu à peu baissé ma garde et relâché l'attention. Il est certain que le comportement est tout autre quand il s'agit de plaisir et non de travail mais c'est parfois le drame, comme pour ces géomètres de Tabankort qui, leur jour de congé, sont partis enthousiastes, pour une bonne partie de chasse. Seul, les risques étant vraiment négligeables par rapport à ceux que je prends dans le Gourma, j'aurai continué ma route. Mais avec mes pneus remplis d'épines, j'ai peur d'une crevaison qui obligerait ma femme à passer une nuit fraîche à la belle étoile, sans matériel de couchage, aussi je décide de faire demi-tour.

Le lendemain matin un message radio de Bidon V m'annonce que mes collègues viennent jusqu'à Tessalit où Rouaix en profitera pour compléter son ravitaillement. Quant à nous, nous mettons à profit cette journée pour visiter l'oasis et admirer des peintures rupestres d'une autre époque laissées dans les cavernes peut-être par les Garamantes qui, venant d'Egypte, auraient traversé le Sahara verdoyant avec leurs chars. Raccourci remarquable, à proximité, nous apercevons une inscription laissée par les membres de l'expédition Citroën de 1925, venant d'Alger.

Au retour, nous prenons la piste directe jusqu'à Tabankort puis la nouvelle piste jusqu'à Bourem, ville rose au coucher du soleil grâce à l'enduit ocré de ses maisons cubiques. C'est un petit port sur le fleuve qui a été, deux ans auparavant, le théâtre d'une révolte conduite par un marabout : il avait convaincu la population en lui affirmant qu'il avait "marabouté" les fusils des toubabs qui ne tireraient en guise de balles que des cacahuètes ! Les quelques Européens se réfugièrent à la résidence, sur le toit en terrasse où ils passèrent quelques heures qui leur parurent certainement très longues en attendant l'arrivée de la

compagnie saharienne motorisée, commandée par un de mes voisins de Gao, le capitaine Schmidt. Curieusement le gri-gri du marabout eut quelque effet puisqu'une mitrailleuse s'enraya, mais naturellement la révolte fut promptement matée.



Dans la plaine du Gondo, le cratère d'Irma, d'une centaine de mètres de diamètre et de 47 m de profondeur, créé par dissolution des dolomies. Ce cratère s'est formé sur l'emplacement d'une faille, visible dans le cratère, séparant le Continental terminal au Sud et la série dolomitique au Nord (Partie 2, Chapitre 3)



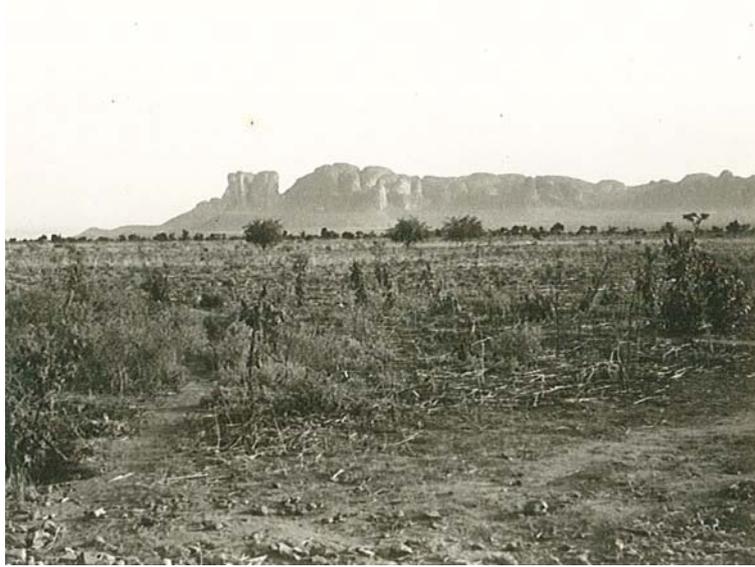
Chicots gréseux du massif de garémi



La « gara Hombori » (700 m de hauteur de commandement)



Le massif de Garémi : « la main de fatma »



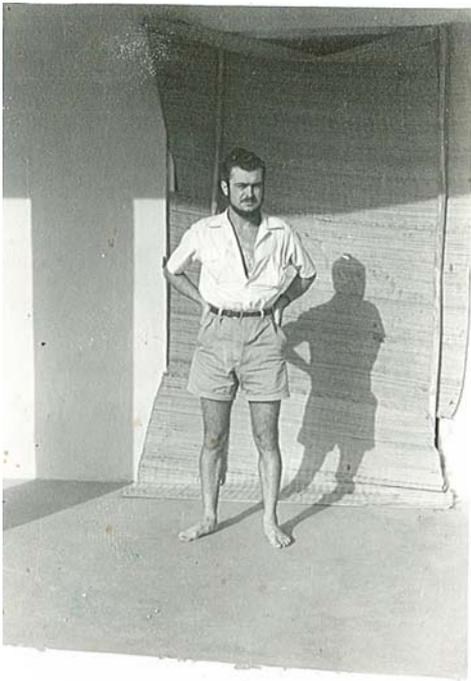
Le plateau du gandamia vu de Douenza



Extrémité est du Gandamia



Piste Mopti – Gao passant au pied du Mont Gallo



L'auteur à Tambacounda en Juin 1950



Le campement de Kédougou en 1950



Femmes peuhls avec coiffes à cimier autour du garde forestier Ibrahima Danfakha



Femmes Malinkés à Tomborokoto



La maison de Douentza entourée de parkinsonias plantés par l'auteur



L'auteur avec le chef songhaï Balobo Maïga



Pascale et Thierry en compagnie de 2 gardes cercle à Douentza



L'auteur et sa fille avec la fille du chef peuhl de Boni



Maeva à la borne de Tessalit (Mali)
dernière oasis avant le Tanezrouft



Deux targuis du gourma à
droite du guide Souleiman



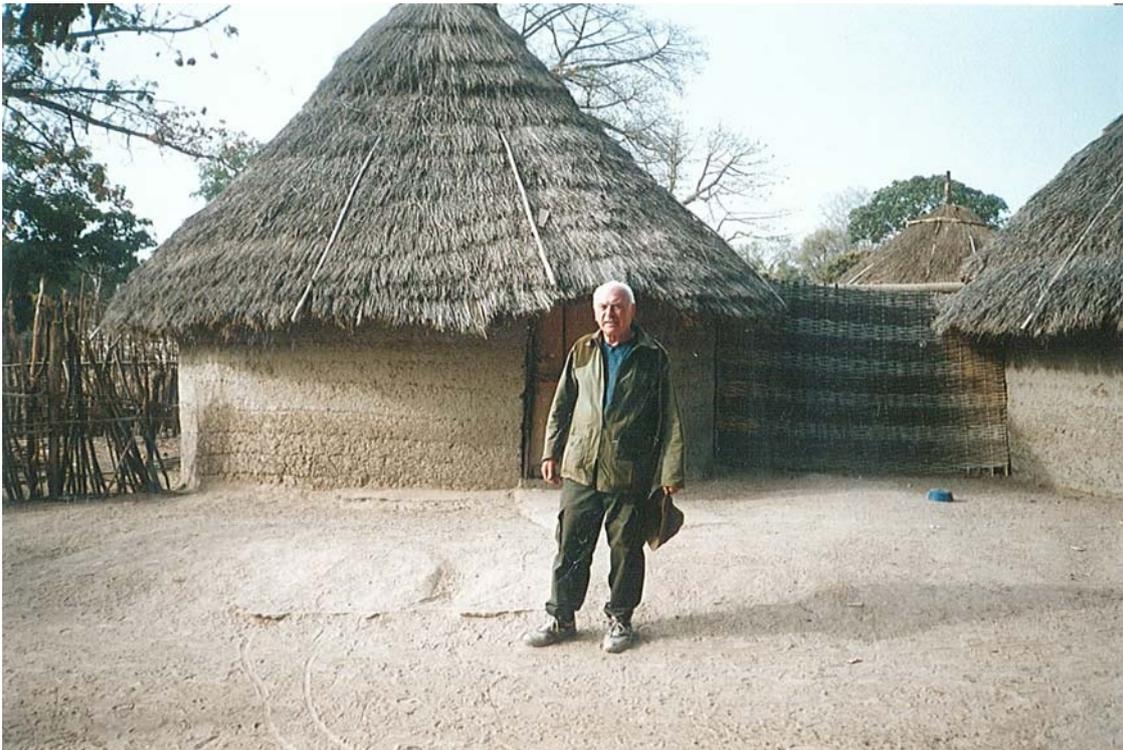
Bac sur le Niger à Gao



Raïma touareg dans le Gourma avec Casimir
Coin à droite



La case de l'auteur à Mako avec Seck le cuisinier lé preux en 1949



La même case en 1994 avec l'auteur



La chaussée de Mako sur la Gambie en 1950



La même chaussée en 1994 avec derrière le pont actuel

CHAPITRE VII

LES BUTTES TEMOINS GRESEUSES SECONDE CAMPAGNE DE POINTS ASTRONOMIQUES

Casimir et moi ne restons à Gao que le temps nécessaire pour notre approvisionnement; je prévois cependant un barriquet d'essence supplémentaire car nous allons cette fois traverser, d'est en ouest, le Gourma pour en connaître la partie occidentale. Nous prenons la piste de Mopti pour rejoindre d'une traite Douentza, à 400 kilomètres de Gao. Après un rapide arrêt à Hombori sous la "Gara", le mont cylindrique, nous traversons à la limite sud du Gourma, une région très pittoresque, tout à fait comparable au paysage de western du cinéma américain, si ce n'est qu'on y voit ni indien ni signal de fumée.

Comme dans l'Utah, aux Etats Unis, la piste sableuse court entre des monts verticaux qui dominent, de 4 à 500 mètres, une plaine sèche à la végétation très claire et très pauvre, quelques rares épineux. Ces monts sont appelés "buttes témoins" car ce sont les derniers vestiges d'un plateau gréseux où l'érosion a provoqué une inversion de relief : ce sont en effet les synclinaux qui seuls ont subsisté, d'où l'appellation de "synclinaux perchés" que l'on donne à ces buttes qui parfois sont plus ou moins déchiquetées, en aiguilles.

Nous admirons ainsi un massif appelé "la main de Fatma" car, d'une paume monolithique se dressent quatre doigts figurés par des aiguilles de tailles inégales opposées à un chicot plus large, le pouce.

C'est ensuite un grand ensemble tabulaire, le Gandamia, au pied duquel apparaissent quelques villages blottis contre la falaise. L'alimentation en eau se fait par des sources issues d'une nappe phréatique "perchée" qui doit son existence à un niveau imperméable situé dans la partie supérieure de la montagne. Ces sources, qui aboutissent parfois dans de belles vasques au pied du rocher, sont ensuite immédiatement absorbées par le sable.

En observant attentivement la paroi verticale, je découvre, à mi-hauteur, de petites constructions qui se confondent avec la roche. On dirait des greniers à mil nichés dans les cavernes qui trouent la falaise. Vus d'en bas, ils me semblent inaccessibles et on me dit qu'il s'agit d'ultimes refuges utilisés autrefois par les Dogons pour échapper aux envahisseurs arabes, touaregs, peuhls ou songhaïs. Par la suite, j'apprendrai que ces nids d'aigle troglodytes servaient, paraît-il, aux Thélèmes, prédécesseurs des Dogons dans ces montagnes, et qu'ils sont désertés depuis le XIII^e siècle.

Quoiqu'il en soit, la population actuelle est essentiellement songhaï ou peuhl et les Dogons ont été repoussés dans leur sanctuaire, le plateau de Bandiagara, à l'ouest de Douentza. Cependant depuis la paix française, ces populations laborieuses sont redescendues dans la plaine du Gondo située immédiatement au sud de cet ensemble de buttes témoins. Quand nous approchons de Douentza, nous sommes intrigués par une grande tache verte au milieu de la plaine brûlée : il s'agit d'un grand parc, entouré de murs où se trouve la Résidence du Commandant de Cercle et nous admirons de splendides calcédrats et manguiers. Il est évident que le créateur de ce parc s'est attribué de bonnes terres mais il est également certain que ces arbres n'ont atteint leur plénitude actuelle que parce qu'ils étaient sous la sauvegarde des administrateurs européens successifs. Les Noirs, en effet, ont pour habitude d'éliminer les arbres qui font de l'ombre aux cultures et c'est, entre autres, une raison de la désertification. Ne trouvent grâce à leurs yeux et encore! que les arbres qui leur apportent un peu d'ombre dans le village.

Douentza, où je serai basé quelques années, est un gros bourg à la population composite, dont la raison d'être est le marché qui draine, à de nombreux kilomètres à la ronde, les gens de la brousse environnante. Le genre de vie est typiquement africain ; les cases sont de type soudanien, et on n'y rencontre ni boulanger, ni magasin approvisionné à l'européenne, encore moins de pompe à essence. Il y existe cependant un campement en banco où nous installons nos pénates.

Le soir, comme un point astro a déjà été fait par l'Institut Géographique National, nous avons tout loisir de nous promener parmi cette population tranquille, qui discute paisiblement par petits groupes, autour d'un feu ou d'une lampe tempête.

Le lendemain, après avoir rencontré l'administrateur qui vit ici, seul Européen avec sa famille, nous remontons vers le nord par une vague piste, certainement très peu fréquentée, peut-être un véhicule par semaine. En deux étapes, avec lever géologique de jour, point astro le soir, nous rejoignons le lac Niangaye, qui, avec plusieurs autres dont le lac Do voisin, constitue ce qu'on appelle le delta intérieur du Niger : ce fleuve qui se jetait sans doute dans un grand lac s'est laissé capturer, à travers les gorges de Tossaye, entre Tombouctou et Bourem, par un autre fleuve qui se dirigeait vers le sud, d'où le coude fait par le Niger qui, après s'être dirigé N.E. vers le Sahara, vire soudain de 90° pour aller se jeter dans le golfe du Bénin.

Nous avons traversé quelques petits villages qui cultivent d'anciennes alluvions du Niger pour atteindre, au bord du lac Niangaye, Bambara Maoundé. Les gens y habitent, pour la plupart, des cases en roseau couvertes de paille et vivent exclusivement de la pêche: les poissons séchés sont vendus aux nomades ou transportés, vers le sud, en vélo, par des commerçants ambulants, les banas-banas.

Après l'échange de cadeaux traditionnels, le chef qui a compris que nous nous intéressons aux choses de la terre, me montre, au flanc d'une terrasse alluvionnaire, sous un mètre de sédiment, un squelette humain qui pourrait bien être celui d'un homme préhistorique. Je prélève une partie de la mâchoire pour la montrer aux spécialistes de l'IFAN (l'Institut Français d'Afrique Noire) mais Th. Monot, le directeur, m'assure par la suite qu'il s'agit d'un homme normal et non d'un préhominien.

Nous nous lançons maintenant vers le sud-est, vers Hombori, à travers un erg d'une trentaine de kilomètres de large, jusqu'à une mare à sec, Benzeina, qui, au sortir de ces dunes arides, nous offre, relativement, un bel ombrage pour le repas de midi.

La piste chamelière a l'avantage de nous offrir un chemin tout tracé mais le revers de la médaille est que, à force d'être foulé par les bêtes, le sable est particulièrement mou et les voitures s'enlisent fortement. Quant aux passages de crêtes, du côté abrupt de la dune, il suppose une grande dextérité dans la rétrogradation des vitesses jusqu'au crabottage et il est souvent nécessaire de s'y reprendre à plusieurs fois.

Le paysage change ensuite et nous sommes entre deux ergs, dans une large dépression qui offre un chevelu hydrographique, où l'eau s'écoule pendant l'hivernage. Nous rencontrons ainsi plusieurs mares à sec qu'il nous faut contourner car les petits épineux forment un taillis serré qu'il est préférable d'éviter.

Nous établissons notre camp auprès d'une de ces mares, In Damane, et, pendant que Casimir fait ses calculs, je pars en chasse dans la jeep, avec Mamadou au volant, car il me faut assurer le ravitaillement. Nous tirons quelques pintades et soudain nous débusquons une belle autruche mâle que j'ai à peine le temps de tirer avec le Mauser. Je pense l'avoir atteinte au ventre mais mon autruche n'accuse guère le coup et cavale, avec de brusques écarts, à travers les épineux. Je suis incapable d'ajuster, à coup sûr, un second coup de fusil et, après plusieurs kilomètres de course folle nous abandonnons la poursuite, car l'animal n'a pas l'air de faiblir.

Mais où sommes-nous ? Nous n'avons aucun point de repère pour retrouver le campement et, plutôt que de me diriger au jugé, je préfère suivre les conseils de Garcia, le garagiste de Gao, en reprenant, systématiquement, les traces de ma voiture. Mais la nuit tombe rapidement - le crépuscule ne dure guère plus d'un quart d'heure à cette latitude - et finalement nous rejoignons le campement grâce au feu allumé par mes compagnons sur une petite butte de sable.

Casimir, qui a l'estomac dans les talons, peut maintenant suivre les préparatifs du repas, qui sera comme bien souvent constitué de pintades et c'est à nouveau les visées au théodolite sur quelques étoiles. Après cette chaude journée où nous nous sommes desséchés sous l'harmattan, nous revivons grâce à la fraîcheur relative de la nuit, sous ce ciel sans nuage où nous essayons de reconnaître les diverses constellations.

Nous roulons ainsi pendant trois jours sans rencontrer âme qui vive, et rejoignons Hombori après avoir fait près de 200 kilomètres depuis Bambara Maoundé. Le dernier jour nous amène dans une zone de dunes où la végétation n'est constituée que de grosses touffes d'herbes sèches, les "markoubas" qui forment de petits reliefs décimétriques sur lesquels nous cahotons pendant des heures. Un dernier obstacle, la fameuse dune d'Hombori, qui doit atteindre quelques cinquante mètres de haut, puis, à travers la caillasse, nous retrouvons le campement.

Au retour, en approchant de Gossi, Bernard constate que la jeep tire d'un côté et qu'il a beaucoup de mal à maintenir sa direction : un des longerons du châssis est cassé et il ne reste plus qu'à remorquer la voiture jusqu'à Gao grâce au treuil dont dispose, à l'avant, le power wagon. A notre arrivée à Gao, nous avons parcouru un bon millier de kilomètres, mais très vite nous devons repartir sur Niamey où Casimir est attendu par un de mes collègues qui opère sur le territoire du Niger.

CHAPITRE VIII

LA SECHERESSE S'ACCENTUE MIGRATIONS DES ELEVEURS PEUHLS

Nous sommes maintenant à la période de Pâques et j'en profite pour reprendre un peu la vie de famille. Le Niger a beaucoup baissé et nous pouvons, en prenant une pirogue, nous baigner tous les trois, face à Gao, de l'autre côté du fleuve, au pied d'une grande dune ocre qui rougeoit au coucher du soleil. Les caïmans ne se manifestent pas dans ce coin mais, en revanche, gare aux poissons torpilles qui envoient des décharges électriques.

Nous avons la visite de petits Noirs du voisinage qui viennent s'amuser avec ma fille et l'un d'eux lui amène, en guise de jouet, un bébé caïman d'une vingtaine de centimètres. Mais Pascale pousse mal : à 10 mois elle se traîne difficilement à quatre pattes. Elle se nourrit mal, malgré les légumes déshydratés de Californie. On a toujours peur des petites déshydratations, avec diarrhée et fièvre, malgré l'humidité que l'on maintient dans sa chambre, en drapant les murs ainsi que le berceau de draps et de couvertures mouillées.

Je commence à me faire beaucoup de soucis car la déshydratation, qui se transforme souvent en toxicose, a alors une évolution extrêmement rapide : deux de mes collègues ont ainsi perdu leur bébé en 24 heures, et l'on raconte qu'une année tous les bébés européens sont morts à Tombouctou. Seule la chambre climatisée peut arrêter ce processus mais il n'en existe qu'une, à l'hôpital de Bamako, pour tout le Soudan.

Ma femme, pendant qu'elle était infirmière dans cet hôpital, a d'ailleurs été sidérée par l'évolution rapide de cette maladie. C'est ainsi qu'elle a vu un bébé, rapatrié en France à la sortie de la chambre climatisée, se déshydrater à une telle allure que l'ambulance chargée de le conduire au terrain d'aviation a fait demi-tour pour le ramener in extremis.

L'air est de plus en plus sec, le vent de sable commence à souffler. La température oscille entre 40° et 45° à l'ombre et, conséquence imprévue, le réfrigérateur à pétrole se refuse à faire de la glace. Comme ma femme est à nouveau enceinte, j'envisage donc de les renvoyer toutes les deux en France par un avion militaire qui pourra les prendre mi-mai. D'ailleurs, avec cette sécheresse, les légumes locaux sont de plus en plus rares – quelques tomates, aubergines ou choux - et nous serons bientôt réduits aux nouilles, riz avec quelques pommes de terre que nous conservons dans une petite caisse remplie de sable. Lorsqu'elle videra cette caisse, Maeva jettera, avec le sable, une vipère à corne qui y avait fait son nid : belle peur rétrospective !

Il m'arrive une mésaventure du même genre en allant à la pêche à la grenouille. Avec mon voisin Percier, qui est revenu du Tanezrouft, et un de ses amis, nous avons remarqué que les grenouilles du Niger sont particulièrement grosses aussi, en bons Français, décidons-nous d'en faire un plat. Nous partons, la nuit tombée, avec une lampe à carbure destinée à éblouir les grenouilles que nous assomons ensuite à l'aide d'un lance-pierres. La pêche se révèle fructueuse mais, soudain, je sens comme une épine qui me rentre dans le talon, ce qui n'a rien d'étonnant puisque je suis en samara. J'essaie donc de retirer cette épine mais je ne trouve rien aussi je me mets à éclairer le sol et j'aperçois alors un beau scorpion jaune, long comme mon index.

Je rentre aussitôt chez moi pour téléphoner au médecin qui est à l'hôtel de l'Atlandide en train de se réhydrater à grand renfort de whiskys perrier. Contre la promesse d'un autre whisky chez moi, il se décide à venir mais il me dit qu'il ne peut rien faire car il n'a pas de sérum. D'ailleurs ce genre de piqûre, me dit-il, n'est vraiment grave que dans les muqueuses ou certains centres nerveux. Il me laisse donc avec ces bonnes paroles en guise de médicaments et je peux dire que je marche toute la nuit car j'ai l'impression que ma jambe a

tendance à s'ankyloser et que le venin agit comme un vasoconstricteur. Le lendemain, remis d'aplomb, je raconte négligemment ma mésaventure et constate alors que cette mauvaise plaisanterie est arrivée à plus d'un et que ce n'est pas avec ce genre d'histoire que je vais épater les populations sahariennes !

Ces quelques jours sont bien sûr occupés au sacro-saint rapport mensuel, à l'établissement des cartes et surtout à la réparation des voitures. J'ai, entre autres, réglé le problème des crevaisons en brousse, en faisant l'acquisition d'une collection impressionnante de chambres à air que je fais réparer en série chez le garagiste ceci, malgré un nouveau "poulet" de la Direction qui "craint que les Services Financiers ne fassent des difficultés pour régler de telles factures" (sic) !

Il me faut également, en l'absence de Henri Radier qui vient de partir en congé, contrôler à sa place, dans le Tilemsi, un forage de recherche d'eau. Grand chasseur, le gérant de l'Atlantide m'accompagne car il pense tuer une ou deux gazelles pour améliorer l'ordinaire de son hôtel. Au bout d'une heure, vers l'est de Gao, nous sommes sur le grand reg vide à l'infini où seuls les mirages nous laissent apercevoir une végétation fantôme. Nous apercevons au loin une bande de gazelles qui trottent sur cette étendue caillouteuse, à la recherche de quelques rares markoubas. Pour les chasser nous adoptons la technique suivante : Mamadou Traoré conduira le power wagon tandis que nous nous installons à l'arrière, sur les barriquots, nous appuyant sur le toit de la cabine pour tirer.

A notre approche, la harde s'enfuit mais Mamadou accélère pour mettre la voiture à sa hauteur. A 80 kilomètres à l'heure, pour échapper à ce monstre métallique, elle oblique brutalement à 90° et passe devant notre engin. C'est l'instant que nous attendons et, avec ensemble, nous tirons. Par hasard je fais coup double, deux gazelles d'une seule chevrotine, et nous voici à la tête de trois bêtes. C'est assez et je calme l'ardeur de mon compagnon, d'autant qu'il est temps de rejoindre les sondeurs toujours très hospitaliers à qui je suis tout heureux d'offrir une de ces bêtes, tandis que le patron de l'hôtel prendra la seconde ; je me réserve la dernière pour la maison et bien sûr mon personnel.

Mi-avril, c'est un nouveau départ vers Hombori ; pendant que j'organise la répartition du chargement, j'entends un grand cri en provenance des W.C. à la turque. Je me précipite pour me trouver devant un gros serpent genre couleuvre, qui essaye d'engloutir un margouillat (genre de lézard), pendant que ma femme est à mi-hauteur, arc-boutée, presque en position de grand écart, entre les deux murs du petit édifice. Je cours chercher une pelle et tue ce pauvre serpent qui a provoqué chez Maeva cette détente extraordinaire: je la savais sportive, mais à ce point !

Ma femme réconfortée, nous partons avec les deux véhicules dont la jeep, au chassis ressoudé, qui ne m'inspire guère confiance. Je suis dans le power wagon, piloté par Mamadou quand nous apercevons, non loin de Gossi, un homme étendu sur la piste: il s'agit d'un Targui qui, les yeux grands ouverts, nous regarde sans parler. Souleiman me dit qu'il manque d'eau" (délicat euphémisme !) mais qu'avant de lui donner à boire, il nous faut lui humecter la peau ; aussi n'est-ce que lorsqu'il est bien mouillé que nous le faisons boire à petites gorgées.

Ce targui conduit à Gao son troupeau de moutons et sans doute espérait-il se ravitailler en eau à la mare de Gossi. A peine remis de ses émotions, il veut m'offrir une de ses bêtes que je refuse naturellement et, en lui conseillant de se nantir d'une guerba qui lui aurait évité d'en arriver à cette extrémité, nous lui laissons suffisamment d'eau pour atteindre la mare : l'insouciance de ces nomades est vraiment surprenante car, sur la piste, il ne passe guère que la Postale une fois par semaine quand il n'y a pas d'anicroches, et il n'est pas du tout certain que le chauffeur bambara se soit arrêté pour un targui.

A partir d'Hombori, nous remontons vers le nord-ouest, dans les dunes à markoubas. Je compte faire un itinéraire de trois jours sans eau avant de rejoindre le massif de Gandamia au nord de Douentza. Il fait une chaleur intense et j'ai l'alternative suivante : soit rester à

l'ombre de la cabine du power, où la température voisine les 60°, car l'absence de pot d'échappement concourt à maintenir à une bonne température le plancher, soit être constamment exposé au soleil dans la jeep.

L'harmattan souffle un air très sec et nous buvons énormément, pour ma part dans les dix litres d'eau par jour. L'horizon est de plus en plus voilé par une brume habituelle en saison sèche mais qui, en cette période de l'année, atteint une forte intensité, d'autant que le vent de sable est de plus en plus fréquent. Les heures défilent lentement dans ce désert de sable et d'épineux et, seule, la nuit nous apporte un peu de fraîcheur et de repos.

Aussi c'est avec infiniment de plaisir que nous nous retrouvons sur le flanc nord du Gandamia, auprès d'une source qui alimente le village de Kikara. L'eau s'écoule, merveilleuse, pour, après avoir formé une belle vasque, disparaître définitivement dans les sables au pied de la montagne. Bernard et moi ne nous lassons pas de regarder cette eau vive à l'ombre d'un bel arbre poussé, comme par magie, dans la pierraille. Elle est mise à profit par les villageois pour arroser de petits jardins et même quelques bananiers qui apportent une tâche verte dans ce grès noirci par la patine désertique.

Nous contournons le massif vers l'est et rencontrons à nouveau plusieurs sources qui alimentent de petits villages entourant leurs mosquées qui, curieusement, portent, en leur sommet, un oeuf d'autruche en guise de croissant. Il est vrai que les autruches sont élevées fréquemment dans ces villages qui les capturent toutes petites et il n'est pas rare d'en rencontrer une qui déambule parmi les cases en cherchant sa pitance. Evidemment, lorsqu'elles ont atteint leur maturité, elles sont sacrifiées et font l'objet d'un festin qui réunit la communauté.

La population vit surtout de mil, qui se contente de sable et pousse facilement, pendant l'hivernage, dans les petites plaines au pied des différents massifs. Mais, en cette fin de saison sèche, on assiste à une concentration du bétail, surtout de zébus qui descendent du Gourma à la recherche de nourriture et viennent pâturer dans les champs de mil où ne reste que la paille. Tout le monde y trouve son compte car, en échange de subsistance, les bêtes, par leurs déjections, apportent un amendement qui fertilisera le sol aux premières pluies.

C'est en fait les seuls mois de l'année où cultivateurs et pasteurs, souvent de races différentes, vivent en bonne harmonie. A d'autres époques il n'est pas rare d'entendre parler de bagarres, parfois sanglantes, quand les troupeaux divaguent dans les champsensemencés, ou viennent piller le grain non encore récolté.

A un soixantaine de kilomètres à l'ouest de Hombori, je rencontre un troupeau impressionnant qui campe sur une grande mare à sec. Les nomades, en l'occurrence des Peuhls, ont creusé plusieurs puits dans la mare afin d'en utiliser la nappe phréatique, très abondante puisque, d'après mes calculs, elle fournit une centaine de mètres cubes par jour, ce qui permet d'abreuver environ 5.000 zébus.

Inlassablement, les pasteurs tirent, dans des sacs de cuir attachés à une corde, les dellous, l'eau qu'ils déversent dans des abreuvoirs creusés dans des troncs d'arbres. Il est quinze heures, l'heure la plus chaude et, comme nous sommes en période de ramadan, ils se mouillent un peu la peau du visage ou s'humectent les lèvres.

Ils habitent des cases en demi sphère, formées de nattes, de la hauteur d'un homme, dans lesquelles on pénètre, à quatre pattes, par une petite ouverture. J'essaie d'y faire la sieste sur une natte à même le sol, mais faute d'aération j'ai l'impression d'être dans une étuve et je transpire abondamment sans pouvoir dormir.

On pourrait penser que ces troupeaux devraient permettre d'alimenter un commerce de viande de boucherie mais ce serait mal connaître les pasteurs, touaregs ou peuahls, qui répugnent à se séparer de leurs bêtes car elles leur fournissent non seulement les produits de base mais aussi sont les garants visibles de leur fortune : la dot d'une femme se compte en vaches et j'ai ainsi appris que le chef targui de Tin Akoff avait donnée 100 vaches pour épouser la sienne.

Par ailleurs, il est certain que l'acheminement des animaux, par leur propre moyen, jusqu'à une grande ville, sur quelques 500 kilomètres en moyenne, provoque des pertes sensibles, les bêtes arrivent efflanquées, quand elles ne meurent pas, ce qui n'encourage guère le pasteur. Finalement toutes ces populations préfèrent vivre en autarcie, et les échanges ne se font que dans les petits marchés d'intérêt local comme celui de Douentza.

De retour à Gao, j'apprends que notre géologue en chef parisien, mais un ancien d'A.O.F. (Afrique Occidentale Française), Alphonse Obermuller, a choisi le mois de mai, le mois le plus chaud, pour visiter ses géologues sahéliens. J'apprécie le geste mais, en ce qui me concerne, cela tombe assez mal car ma femme et ma fille sont malades : Maeva supporte assez mal sa deuxième grossesse et est alitée, tandis que Pascale a de plus en plus de diarrhées et d'accès de fièvre. Comble de malchance, Bernard est atteint de dysenterie amibienne : soumis à un traitement draconien, il ne peut m'accompagner. De toutes façons la jeep, dont la pompe à eau est inutilisable, est pour le moment immobilisée car les pièces de rechange sont plutôt rares à Gao. Je trouve heureusement chez mes voisins militaires, compréhension et soutien et il est entendu que, pendant mon absence, les ménages des deux capitaines se partagent ma famille. Il m'est donc possible d'accompagner mon visiteur avec le power wagon jusqu'à Douentza.

C'est donc une nouvelle course à travers le Gourma, par une chaleur torride, accentuée encore à l'intérieur de la cabine, mais A. Obermüller, en vieux géologue africain, a la fierté de rester impassible. Il écoute courtoisement l'exposé géologique que je lui fais tout en roulant et parfois intervient avec son accent alsacien très prononcé. D'un commun accord nous nous offrons même, près de Gossi, une reconnaissance d'une journée vers le nord au cours de laquelle il peut contrôler mes méthodes de travail.

Le pays est totalement désert jusqu'à Hombori ; se fondant à l'horizon dans une brume sèche, c'est immuablement le même paysage de taillis maigre d'où émergent quelques dunes à markoubas où quelques collines noires et pelées. Grâce à l'eau des massifs gréseux, la vie reprend entre Hombori et Douentza mais cependant, à l'exception de quelques nomades, la population se cloître à l'intérieur des villages, à l'ombre des cases, et nous sommes seuls sur la piste.

A Douentza, je quitte mon compagnon qui est pris en charge par R. Dars jusqu'à Ouagadougou. Puis ce sera au tour de mon collègue P. Aicard, venu spécialement du Togo, de l'emmener au fin fond du Niger jusqu'à Zinder où il reprendra l'avion. Il faudra ensuite à P. Aicard retourner chez lui, soit un périple de près de 4.000 kilomètres de piste par cette canicule.

CHAPITRE IX

EVACUATION DE MA FAMILLE TRAITEMENT CONTRE L'AMIBIASE

Le 15 mai, je rentre donc à Gao préparer le départ de ma famille pour la France. Bernard, quant à lui, est atteint de dysenterie amibienne aiguë et son rapatriement sanitaire en France est décidé par le médecin militaire qui me conseille vivement de me soigner car j'ai également des amibes. Force m'est donc de constater que, malgré les précautions prises, nous n'avons pu échapper à cette maladie éprouvante, dont les séquelles se manifestent souvent jusqu'à la fin de la vie. A la réflexion, je pense que c'est en février que nous avons du attraper les premières amibes, quand nous n'avons pu filtrer l'eau de la mare d'In Tillit, tellement celle-ci était boueuse.

Maeva et Pascale embarquent le 22 mai dans un avion du Ministère de la Guerre qui, à travers le Sahara, les ramène à Paris avec une escale à Blida.

Le premier soin de ma femme est de soumettre Pascale à l'examen complet d'un pédiâtre qui devra tenir compte du fait que cette enfant de dix mois a non seulement du paludisme mais peut-être des parasites intestinaux car elle a souvent du sang dans les selles.

Quant à moi je suis définitivement bloqué à Gao : quelques jours plus tôt, la direction de mon power wagon s'est brusquement rompue dans un petit chemin le long du Niger et je n'ai évité que de justesse une baignade forcée en voiture. Mes deux voitures, déjà bien éprouvées au départ de la campagne, sont maintenant à bout de souffle. D'ailleurs Garcia, le garagiste, estime que la jeep doit être remplacée, car seul le moteur lui paraît encore valable.

Il ne me reste donc qu'à classer mes échantillons et à dresser cartes topographiques et géologiques dans cette grande maison vide qui me donne le cafard. Heureusement j'ai pris pension chez un autre célibataire, Jurewicz, le Directeur des T.P., un garçon très sympathique qui déjà m'a beaucoup aidé en résolvant le problème de mon alimentation en eau.

Nous passons nos soirées ensemble soit en bridgeant avec deux autres Européens momentanément célibataires, soit en allant au cinéma à ciel ouvert. Celui-ci est tenu par une famille de métis qui présente la particularité d'être issue d'un Père Blanc de Tombouctou, le Père Dupuis dit Yabouka dont la descendance, sans doute bénie de Dieu, est nombreuse et prolifique.

Pendant quelques jours Jurewicz m'emmène dans le désert du Tilemsi, à l'ouest de Gao, où il doit contrôler tout une campagne de puits dans des formations sédimentaires étudiées par mon collègue Henri Radier. Il m'arrive ainsi de ramasser, dans les déblais de puits, quelques morceaux d'ambre jaune provenant de résine fossile.

Deux puisatiers européens, aussi différents que l'on peut l'être, se partagent le fonçage des puits. Le premier, massif, viril, ex sous-officier de cavalerie, entend garder une certaine allure comme il est de tradition dans son arme.

Quoique seul en brousse, sous la tente, il n'admet ainsi de boire que du vin bouché, hors de prix à Gao : c'est, après tout, une manière de maintenir sa dignité mais je ne peux m'empêcher de constater que, par cette chaleur, ces vins ont perdu une bonne partie de leur vertu et je préfère le vin ordinaire, le Nabao, d'origine portugaise, qui, très riche en alcool, se boit très bien glacé. Cependant il est à remarquer que pendant la guerre, les officiers et sous-officiers des régions sahariennes ne percevaient de l'Intendance que du bordeaux en bouteilles qui ne tournaient pas malgré les transports, ce qui n'est pas le cas du vin ordinaire. Peut-être notre ami ne fait-il que perpétuer ces traditions sahariennes ?

Le second, beaucoup plus frêle, doit son surnom "jambe de laine" à sa patte folle, souvenir d'une piqûre faite par un infirmier africain, directement sur le nerf sciatique. Il partage davantage la vie des nomades, d'autant qu'il a un faible pour les jeunes touaregs; actuellement il nourrit un grand amour pour un jeune éphèbe qui lui coûte certainement plus cher que du vin "bouché" !

Tous deux sont très accueillants et ont le mérite de vivre, chacun à sa manière, en grand seigneur, sous ce climat démentiel qui, il est vrai, exacerbe le caractère des Européens solitaires.

Au retour de Gao, Jurewicz s'attend à voir de loin, dominant la plaine, le nouveau château d'eau édifié par une entreprise française de Tombouctou. Nous avons beau écarquiller les yeux, nous n'en voyons aucune trace et nous apprenons, à l'arrivée, qu'il a éclaté sous la pression de l'eau, la première fois qu'il a été rempli.

Je trouve l'histoire très drôle, tout à fait typique de l'Afrique, mais mon compagnon n'apprécie guère car cela suppose à priori des malfaçons importantes, comme une teneur très insuffisante en ciment par exemple. Mais peut-être s'agit-il simplement de négligence: en effet, sous ce climat très sec, l'évaporation est telle que le béton n'a pas le temps de prendre et il faut donc maintenir une certaine humidité en appliquant des sacs mouillés, ce qui n'a peut-être pas été fait. Quoiqu'il en soit, les travaux furent donc recommencés avec des spécialistes européens pour dresser et souder l'armature, ce qui ne pouvait se faire que de nuit par cette chaleur. L'entreprise termina le château, mais saignée à blanc, elle dut ensuite déposer son bilan.

Sur les instances du médecin, je me décide à suivre le traitement contre l'amibiase qui consiste en une piqûre journalière d'éméthine-strychnine : il s'agit de deux poisons, le premier ayant pour mission de détruire l'amibe, le second intervenant comme contrepoison. Les piqûres sont très douloureuses et, au bout de 16 jours, je ne sais plus quelle partie de mon individu offrir à l'infirmier : j'ai les muscles tellement endoloris que je reste couché une bonne partie de la journée. Je reconnais que ce traitement de cheval a eu un effet radical, et qu'il a eu le mérite d'étouffer dans l'oeuf cette maladie redoutable par ses séquelles.

Pendant tous ces jours d'immobilisation forcée, je vais souvent rejoindre un ancien chef de goum en retraite, le capitaine Charpentier. C'est un petit homme encore très agile et vif, qui s'est pris d'amitié pour moi et, dans sa maison en banco du quartier africain, nous passons de longues heures à jouer aux échecs. Sa principale activité est de faire transiter, aux saisons plus clémentes, des caravanes de bétail à travers le Sahara qu'il connaît comme sa poche. N'y a t'il pas une piste qui porte son nom !

Il m'arrive aussi de me laisser reprendre par mon vieux démon du pocker. J'ai souvent de la chance et, certain soir, je gagne une somme assez rondelette mais, si l'un de mes adversaires me règle rubis sur l'ongle, l'autre me quitte avec de vagues promesses. Il s'agit d'un gendarme qui vient de perdre entre deux et trois mois de salaire, aussi je n'en fais pas une affaire d'honneur - lui non plus ! - d'autant que le pocker n'est pour moi qu'un jeu et non un moyen d'existence.

Pendant toute cette période, la température atteint souvent 45° à l'ombre et il est même observé 49°, sous abri, au terrain d'aviation. Les tornades sèches se succèdent, mettant les nerfs en pelote et, une nuit, c'est une véritable tempête de sable qui s'insinue partout : les meubles sont couverts de sable et, au réveil, j'en ai dans les yeux, les cheveux, sous les draps. Mi-juin, une première tornade humide rafraîchit momentanément l'atmosphère mais a pour résultat immédiat de provoquer le retour des moustiques.

L'hivernage va bientôt commencer et je n'ai plus rien à faire à Gao aussi je décide de rentrer à Dakar par avion. Mes collègues sahariens acceptent de transporter par la route mon réfrigérateur qu'il faut réparer à Bamako car son allergie à la glace, même sous ce climat, n'est pas normale. A Jurewicz je confie ma chienne Fanny et ses trois chiots, tandis que je laisse mes véhicules à Garcia avec mission de les remettre en état.

Le retour en DC3 sur Bamako, en cinq escales, puis sur Dakar en DC4 dure toute la journée. Sur la boucle du Niger, le pilote me fait venir dans le cockpit afin d'avoir une vue d'ensemble sur les formations du Gourma, sans transpirer cette fois. Je regrette une fois de plus la disparition des photos aériennes dans l'incendie de la forteresse volante de l'I.G.N. car mes observations auraient été beaucoup plus complètes et précises, surtout sur le plan tectonique, et avec beaucoup moins de peine.

CHAPITRE X

HIVERNAGE A DAKAR DESCENTE DU NIGER SUR L'ARCHINARD

A Dakar, on me donne un logement de l'administration que j'abandonne aussitôt pour occuper, non loin du marché de Sandaga, avec mon collègue de Haute Guinée, Robert Couture, l'appartement de mon ami Pierre Constant, professeur d'éducation physique, qui part en congé. Non seulement j'hérite d'un appartement parfaitement équipé et d'une collection de "polars" sensationnelle, mais également d'un chien qui se révélera excellent gardien quand un cambrioleur essaiera d'y pénétrer.

Le temps est très lourd et humide, ce qui est presque traumatisant après la sécheresse quasi absolue du désert. L'atmosphère est saturée d'eau, 95° d'humidité fin juillet, et des gouttelettes se forment aux plafonds tandis que le moindre geste nous fait transpirer.

J'ai fait l'acquisition d'une grosse voiture, une Vedette, comme toujours une "occasion" à saisir au moment des départs de juillet : à Dakar, que ce soit dans l'administration ou le privé, l'alternance des saisons commande, et les départs en congé ou définitifs se font en début d'hivernage.

Un dimanche, à l'heure du déjeuner, venant de Sandaga, je rentre chez moi à petite vitesse dans une avenue dont les trottoirs sont d'autant plus noirs de monde qu'il n'y a guère d'Européens. Soudain une fillette, poursuivie par un petit camarade, jaillit de la foule et se jette devant ma voiture : coup de frein désespéré mais l'enfant disparaît à mes yeux. Je me précipite devant l'auto et je constate que, portée par le pare-choc très large heureusement, la petite fille a boulé et est évanouie. Je la prends dans mes bras et la transporte à l'arrière de ma voiture devant la foule africaine, soudain immobile, silencieuse et attentive.

Une libanaise accourt et, affolée, me conseille de fuir : parlant le ouoloff peut-être a-t-elle entendu quelques mots agressifs. Je lui réponds qu'il n'en est pas question et je me tourne vers la foule, cherchant de l'aide. Un jeune homme s'avance alors et je lui demande de téléphoner à la police et aux pompiers.

Quelques minutes passent trop lentement à mon gré ; la foule ne s'écoule plus, mais enfin la police arrive et fait mettre ma voiture sur le trottoir puis établit un constat. Entre temps la petite fille a repris connaissance et parle aux autres Noirs qui l'entourent. Quand je reviens près d'elle, elle a ces mots extraordinaires :

- " Tu vas payer, Tu vas payer ! "

Sans doute lui a t'on dit qu'apparemment j'étais très riche et qu'il fallait profiter de l'occasion pour être grandement dédommagée. Une telle naïveté me fait sourire d'autant que je suis fort soulagé de l'entendre parler ! Les pompiers arrivent, emmènent la petite fille à l'hôpital, tandis que la police confisque ma voiture pour examen et me ramène chez moi en fourgon.

Quelques jours plus tard je suis convoqué par le même commissaire dont j'avais fait la connaissance en 1950, après la fameuse nuit où deux plaintes avaient été portées contre mes compagnons d'un soir et moi-même. Après un essai de freins il me rend ma voiture et m'apprend que, très curieusement, aucune plainte n'a, cette fois, été portée contre moi: sans doute mon attitude a t'elle impressionné favorablement les Africains d'autant que je n'étais guère responsable de cet accident.

Depuis cette année 1953, les choses ont beaucoup évolué et, après l'Indépendance, au Gabon ou au Congo, il était conseillé, en cas d'accident de personne, de fuir jusqu'au prochain poste de police car les risques de lynchage étaient très grands. C'est ainsi qu'à Franceville un chauffeur africain, qui avait tué une Gabonaise, put échapper à la foule grâce à la police :

blesse au cours de l'accident, il fut admis à l'hôpital où les proches de la victime vinrent l'exécuter le lendemain. Même à Dakar il apparaît que les risques de lynchage ont augmenté : dans les années 80, à la suite de la mort accidentelle d'un enfant, les diguens, les femmes ouolofs, tuaient sur le capot de la voiture une française et son enfant tandis que le mari, responsable de l'accident, se sauvait.

Pour remplacer ma jeep, on m'affecte un pick up Willys qui ne semble guère fringant; aussi je veux le tester et l'emmène pendant deux week-ends dans des régions sableuses où j'ai des amis : Louga, petite ville proche de Saint-Louis, puis Linguère, dans le désert du Ferlo, où est maintenant affecté Georges Ducos, mon ami des Eaux et Forêts. Dans ces deux postes de brousse, je rencontre deux cadres européens de l'administration qui sont parfaitement éthyliques, ce qui arrive parfois chez certains fonctionnaires français qui, en l'absence d'épouse, cherche un dérivatif à leur solitude.

Quant à ma nouvelle voiture, c'est un veau qui a vraisemblablement été très malmené par mon prédécesseur, mais, comme elle n'a que quarante mille kilomètres, il n'est pas question de la réformer. Comme pour la jeep l'an passé, je ne peux donc m'empêcher de faire des réserves sur cet engin, ce qui n'émeut guère mon interlocuteur, le Directeur adjoint des Mines. Plaisamment il me rétorque, du haut de son quintal, que je n'aurai qu'à la faire remorquer par des chameaux (sic).

En septembre, la révolte gronde parmi les géologues et notre jeune syndicat décide de faire la grève des rapports : ceux-ci ne seront remis à notre Directeur que lorsque nos revendications seront admises. Nous exigeons essentiellement d'être, sur le plan scientifique, sous la responsabilité de géologues et non de gens, fussent-ils corpsards, étrangers à notre métier.

Cette grève est astucieuse car nous ne refusons pas de travailler - une grève sur le tas laisserait de marbre nos responsables - mais nous refusons de divulguer nos résultats...ce qui prive notre Direction de justifications concernant l'emploi des crédits. Aussi obtenons-nous rapidement satisfaction d'autant que nous publions un communiqué dans la presse locale ; chacun sait que "le moins de vagues possible" est la phrase-clé de l'administration.

Personnellement j'ai terminé ce fameux rapport que je remets au secrétaire du syndicat, Rocci, qui, depuis, est devenu Professeur d'Université, spécialiste en pétrographie. Aussi j'emploie ces quelques jours de tractations aux achats que Maeva m'a recommandé de faire depuis la France : batterie de cuisine, appareil à yogourts, siphon sparklett et ses cartouches de gaz pour faire le soda, complément indispensable du whisky. Il me faut aussi faire l'acquisition de farines pour le nouveau bébé que nous attendons fin octobre et qui fait, bien sûr, par lettres, l'objet de nombreuses discussions concernant par exemple le choix de son prénom suivant son sexe.

Début octobre j'embarque le Willys chargé sur le train de Bamako, accompagné par un nouveau chauffeur, Mamadou Ba, que j'ai recruté directement à Dakar. Le 17 octobre je rejoins par avion Bamako où mon collègue Guy Palausi a fait réparer mon réfrigérateur que je n'ai plus qu'à caser sur mon pick up.

En ce début de saison sèche les pistes ne sont pas encore refaites et il me faut faire le trajet jusque Gao par bateau. Aussi, après avoir récupéré à Bamako Mamadou Traoré, mon grand chauffeur bambara, le 23 octobre, j'embarque avec mon pick up à Koulikoro, petit port situé à 60 kilomètres au nord-est de la capitale soudanaise : ce n'est en effet qu'à partir de cette petite ville que le Niger, débarrassé des affleurements rocheux qui obstruent son lit, est navigable. Le bateau, l'"Archinard", succède aux antiques bateaux à roue. C'est un navire à deux ponts, le pont supérieur étant occupé par la passerelle du Capitaine, une douzaine de cabines et une salle à manger.

L'"Archinard" a un peu l'allure d'une Arche de Noé car le pont inférieur est envahi par une foule bigarrée, aux couleurs vives, qui embarque avec fours malgaches, pour faire la

cuisine, accompagnée d'animaux divers : poules les pattes liées, chèvres, moutons et même vaches entravées. Le voyage dure six jours sur le fleuve large et paresseux, avec escales principales dans des petites villes où nous passons la nuit à quai.

C'est tout d'abord Ségou où nous arrivons au crépuscule, au moment où les grosses chauve-souris, les roussettes, s'envolent par milliers, au même instant, des grands fromagers qui surplombent le fleuve.

Dans cette capitale du Macina s'est installé l'Office du Niger dont la raison d'être est la mise en valeur des riches terres alluviales du Niger, pour y développer en particulier la culture du coton. L'objectif est grandiose puisqu'il s'agit de la mise en culture de dizaines de milliers d'hectares irrigués à partir du fleuve. Pour ce faire, un immense ouvrage barre le fleuve en aval de Ségou, le barrage de Sansanding, afin d'alimenter des centaines de kilomètres de canaux d'irrigation.

Pour la petite histoire, ce barrage a été construit, pour une bonne part, en latérite bauxitique, minéral d'aluminium, qui constitue un petit gisement à proximité, et il est vraisemblable que les constructeurs ne s'en sont pas aperçus. Ce barrage comporte les derniers perfectionnements comme une échelle à poissons dont les migrations ne sont pas ainsi perturbées. Le coût de l'ensemble des travaux correspond, paraît-il, à 35 milliards en 1950.

Malheureusement cette splendide réalisation aboutit, semble-t-il, à un échec car un élément essentiel n'avait pas été estimé à sa juste valeur : le facteur humain. Si les premières années furent prometteuses car on avait fait venir une population travailleuse, des Mossis de Haute Volta, il n'en fut pas de même quand ceux-ci repartirent dans leur pays d'origine, nantis de bonnes économies leur permettant de se réimplanter correctement chez eux. En effet, la population locale, bambara et surtout peuhl, donc nomade, n'apporta pas son concours comme on aurait pu être en droit de l'espérer dans une société européenne. Une fois de plus, on retrouve entre Africains et Européens, la même différence de conception philosophique : les premiers, par tempérament, tradition et religion, mènent leur existence, au fil des jours, au gré des éléments, tandis que les seconds, beaucoup plus agressifs, s'acharnent non seulement à créer mais aussi à prévoir.

Mon voisin de cabine n'est autre que Balobo Maïga, le chef de canton d'Hombori. Allongés dans des transatlantiques nous bavardons tranquillement en suivant le paysage qui défile sous nos yeux : la végétation devient de plus en plus sahélienne et les grands arbres de la savane n'apportent plus leur grande tâche verte que sur les petits villages qui ponctuent de loin en loin la plaine.

Balobo me raconte son Afrique, la prééminence des Songhaïs sur d'autres ethnies comme les Dogons, les rivalités sanglantes, avant l'arrivée des Français, avec d'autres peuples comme les Touaregs et les Peuhls. Il m'explique le rôle de l'aristocratie dans la société songhaï qui, en contrepartie de la puissance, assure la répartition d'un minimum de vivres les années de disette, environ deux sur cinq. Pour ce faire, les chefs perçoivent, près de leurs esclaves ou des peuples soumis, le "diacat", c'est à dire le dixième des récoltes, entreposées dans les greniers et servant de réserves. Une autre coutume veut que chaque fils aîné soit mis à la disposition totale du seigneur. Ces coutumes médiévales ont tendance à s'estomper car les Français ont pris le relais en créant une société "la Prévoyance" qui, comme son nom l'indique, intervient de différentes manières pour garantir "un minimum vital" à la population.

Mais je sens que le vieux chef a une préoccupation secrète quand nous en venons à parler de sa nombreuse famille. Comme souvent en Afrique, c'est une histoire de femme et je comprend ses soucis quand j'apprends qu'il vient d'acquérir, à soixante ans passés, une nouvelle femme de 16 ans, sa seizième épouse. Je le pousse dans ses retranchements et j'apprends qu'il a mis tous ses espoirs dans une nouvelle potion, qu'il espère magique, car elle est à base de testicules de taureau : il semble que les premiers résultats soient prometteurs.

Au barrage de Sansanding, nous prenons le canal de dérivation doté d'une écluse à portique qui me rappelle irrésistiblement celle de Van Gogh. Le fleuve s'élargit et, en cette période de pleines eaux, il recouvre une grande surface et transforme momentanément en îles certaines buttes que les Africains appellent, pour cela, "toghérés" ; c'est le cas de Mopti, construit sur l'une d'elle, et qui est relié à la rive du lit majeur du Niger par une digue d'un bon kilomètre.

Sur cette rive est construit, dans une petite localité, Sévaré, l'ensemble scolaire que rejoint justement un instituteur européen qui se trouve à bord. Il me raconte une histoire de chasse qui me laisse assez sceptique : un Européen, attaqué par une bande de lions, se réfugia dans un arbre, mais pas assez vite car un lion lui enleva un morceau de fesse d'un coup de patte. Heureusement, comme c'était un dimanche, d'autres chasseurs, qui patrouillaient en voiture dans le secteur, le découvrirent dans cette fâcheuse posture et le délivrèrent. Naturellement, quand le malheureux racontait sa mésaventure, il lui fallait se déculotter pour appuyer ses dires.

Quelques années plus tard, je racontais cette histoire de chasse à Ouagadougou, chez mon frère alors Directeur du Service de l'Hydraulique de Haute Volta, en présence du Conservateur des Eaux et Forêts. Celui-ci, à ma grande surprise, me confirma qu'elle était bien arrivée à un de ses subordonnés mais il ajoutait qu'elle avait si bien fait le tour de la colonie européenne qu'elle avait finalement été racontée à celui-là même à qui elle était arrivée !

Après Mopti, le Sahel devient de plus en plus désertique, et la végétation rare et rabougrie. Nous admirons de nombreux oiseaux, en particulier les grands échassiers comme les marabouts au long bec pointu et au cou déplumé, le héron cendré, l'ibis au grand bec courbe, sans oublier l'aigrette à la belle tête huppée ; également matin et soir les oies et canards qui suivent le cours du fleuve de leur vol triangulaire ; de temps en temps une longue pirogue, souvent avec une voile, surchargée de passagers à deux ou quatre pattes ; au loin, inondées par le fleuve, parfois des rizières qui tranchent par leur verdure dans ce paysage sableux.

Sur la grande surface lisse du fleuve, dans ce pays plat et vide dont on ne distingue pas les limites, nous nous laissons aller à de longues rêveries. Je comprends alors les Africains qui, isolés dans ces immensités, sous un soleil implacable, se laissent mener sans grande réaction par le destin et acquièrent une forme de sagesse que nous, Européens, jugeons parfaitement stérile.

Aux escales de Niafouké et Diré, les quelques Européens de ces petites villes viennent aux nouvelles et aux provisions, en particulier les légumes qu'ils ne trouvent guère sur place : au bar du restaurant, l'ambiance est, bien sûr, survoltée.

A Kabara, port de Tombouctou, nous arrivons tôt dans l'après-midi pour nous permettre de visiter l'ancienne capitale de l'empire Songhaï. Sur la grande place on admire des maisons centenaires, à étages, aux vieilles portes cloutées, construites en banco ; la disposition intérieure y est telle que l'on trouve des pièces aérées relativement fraîches. L'une de ces maisons fut d'ailleurs habitée par le futur maréchal Joffre lors de la prise de Tombouctou, par les Français, en 1894.

Au nord de la ville on aperçoit une vieille mosquée classique, en banco armé de bois. Puis ce sont immédiatement les dunes et j'ai l'impression qu'elles recouvrent une partie de la ville ancienne. On mesure ici, nettement, l'avancée inexorable des sables vers le sud.

Entre Tombouctou et Bourem, nous apercevons, sur la rive droite, une petite ville, Gourma Rharous, en bordure de grandes rizières. Cependant nous sommes maintenant en bordure sud du Sahara et la population le long du fleuve est inexistante, à l'exception de quelques caravanes de chameaux et d'ânes porteurs. Un peu avant Bourem, nous traversons les gorges de Tossaye où, à travers un massif de quartzite, le grand fleuve sahélien s'est trouvé capté par un autre fleuve qui, lui, descendait vers les régions tropicales pour se jeter dans le Golfe du Bénin. C'est enfin une dernière escale de nuit à Bourem, la ville cubique mauve, avant d'atteindre Gao, le 29 octobre.

CHAPITRE XI

5.000 KILOMETRES DE GEOLOGIE ET GEOPHYSIQUE SEPTICEMIE DE THIERRY

Mon premier soin est de courir chercher le courrier car la naissance de mon deuxième enfant est imminente. Cependant il me faut attendre le 7 novembre pour recevoir, par télégramme, l'annonce de l'arrivée d'un fils, Thierry. Ma femme est impatiente de me rejoindre et envisage de mettre le bébé en nourrice car, comme pour Pascale, il faut attendre encore quatre ou cinq mois pour le faire vacciner de la variole et de la fièvre jaune, vaccins obligatoires pour venir en AOF. Je comprends son point de vue car nous sommes séparés maintenant depuis plus de cinq mois mais, si loin, je ne peux la conseiller utilement, et ne peux guère que la soutenir moralement par mes lettres.

En attendant, je réinstalle notre maison et complète notre mobilier, grâce au Mer-Niger, par un lit plus grand pour Pascale, et deux fauteuils avec deux petites tables supplémentaires. Je fais également l'acquisition d'un butagaz car, pour la première fois, cette année, on trouve des bouteilles de gaz à Gao, à la CFAO, une des grandes maisons de commerce qui couvrent l'ensemble de l'Afrique Noire.

Je retrouve avec grand plaisir mes deux capitaines voisins qui m'ont si gentiment "dépanné" en mai dernier en recevant, pendant mon absence, ma femme et ma fille souffrantes. Comme chaque année, leur compagnie motorisée fait, en cette période de l'année, un raid, généralement vers Kidal, mais je leur ai suggéré de se mesurer cette fois au Gourma où la végétation, beaucoup plus dense offre une difficulté supplémentaire. Comme par hasard ils m'apprennent que ce projet est abandonné faute de crédit. Et pourtant, l'itinéraire commun que nous aurions pu faire m'aurait fourni une nouvelle base topographique sérieuse ce qui, à mon sens, aurait permis, pour une fois, à un exercice militaire d'être rentable au plan scientifique.

Quoiqu'il en soit, il me faut préparer mes nouvelles expéditions et je pense tout d'abord à régler le problème du ravitaillement en essence en brousse, car je me déplace vers l'ouest et les distances à parcourir vont sensiblement augmenter. Je charge donc un camionneur d'entreposer, à Hombori, vingt fûts d'essence de 200 litres qui me permettront, le cas échéant, de faire la soudure. J'apporte également quelques améliorations à mon power wagon : installation d'une boîte métallique à outils, fixée sur le côté de la cabine arrière, remplacement de l'ancien réservoir de 80 litres par un autre de 140 litres, afin d'acquérir une plus grande autonomie.

Mon ravitaillement assuré tant bien que mal - je n'ai pu trouver certains produits comme les pommes de terre - je suis prêt à partir quand on m'apprend que le bac, qui doit me faire traverser le Niger, est une nouvelle fois en panne. Finalement, le dimanche 15 novembre, je suis de nouveau en brousse avec mes deux voitures et leurs chauffeurs, Mamadou Traoré et Mamadou Ba, ainsi qu'un nouvel homme à tout faire (cuisinier, aide-chauffeur, manoeuvre, etc...) un troisième Mamadou, Mamadou Samba.

Cette fois je me dirige vers Gourma Rharous où je dois rencontrer l'administrateur qui dirige la région où je vais opérer. Je quitte la piste Gao-Hombori, au nord de Doro, pour suivre vers l'ouest une petite piste très peu utilisée sinon par des caravanes : ma voiture est sans doute la première sur ce chemin depuis le début de l'hivernage en juillet. C'est dire que le gibier n'est pas perturbé par la "civilisation" et qu'il abonde. Soudain je n'en crois pas mes yeux : dans une vaste clairière un millier de pintades peut-être cernent un chacal juché sur une butte. Toutes ces bêtes sont figées, tendues, et le silence est terrible. Cette scène est tellement

extraordinaire que je décide de ne pas tirer et je roule au pas pour ne pas troubler le déroulement naturel des choses. Depuis cette histoire on m'a d'ailleurs raconté qu'il arrivait que des oiseaux de proie soient à leur tour attaqués par des nuées de petits oiseaux, leurs victimes habituelles, et j'ai personnellement vu un épervier de bonne taille mis en déroute par trois corbeaux, ce qui est déjà plus fréquent.

A Gourma Rharous, petite ville au bord du Niger, je suis reçu par Michel, l'administrateur en chef de Tombouctou, qui a une cinquantaine d'années, et son épouse. Il se trouve que le chef de subdivision de Gourma Rharous a été rapatrié en France pour "dépression" - on me dit que, dans ce poste solitaire, il s'était mis à "dérailler" complètement - et, en attendant son successeur, le Commandant de Cercle vient faire périodiquement quelques contrôles.

Monsieur et Madame Michel m'invitent gentiment à loger à la résidence et à partager leurs repas. En fin d'après-midi nous recevons la visite du maître d'école africain et de son jeune fils accompagné d'un oryctérope adulte qui a son trou près de l'école. Cet animal a des oreilles d'âne, un groin allongé, une grande queue et, comme les kangourous, un train arrière beaucoup plus développé que le train avant. C'est encore une spectacle rare qui m'est offert car cet animal solitaire et farouche, qui ne se déplace que la nuit, ne veut bien sortir de son trou qu'à l'appel de son petit ami qu'il suit en se dandinant. Sans doute l'enfant l'a-t-il apprivoisé en lui amenant nombre d'insectes ou autres termites dont il se régale.

Le soir, nous sommes en train de dîner sur la terrasse en écoutant mon Bizon Bros, quand un goumier targui surgit en courant. Il explique au Commandant de Cercle que les deux tribus antagonistes de la région - leur haine est séculaire - les Touaregs Irreguenaten et les Arabes Counta sont prêts à en venir aux mains non loin de Gourma Rharous.

Michel donne immédiatement au Goum l'ordre de se rendre sur les lieux de la bagarre mais, à la réflexion, il décide d'intervenir plus rapidement en le précédant avec mon power wagon. Je ne veux pas le laisser seul dans cette aventure et nous partons tous les deux, accompagnés du goumier qui doit nous guider.

Au bout de quelques kilomètres, j'aperçois sous les phares toute une foule qui se fige à notre approche. Je stoppe la voiture, mais non le moteur, m'appêtant si nécessaire à récupérer au vol le Commandant de Cercle qui, lui, s'avance majestueusement vers les nomades. Les deux chefs nous rejoignent armés de leur mousqueton, consécration en quelque sorte de leur fonction de chef par l'administration française.

La palabre commence, chacun expose ses griefs au Commandant qui comprend bien les deux langues. Comme manifestement il domine la situation, j'arrête le moteur et descend à mon tour. Michel désarme lui même les deux chefs car il veut sauvegarder leur dignité puis remet les deux fusils au goumier. A ce moment le Goum survient à son tour et tous les belligérants lui remettent docilement leurs armes. Je rentre à Gourma Rharous avec la caisse arrière remplie de lances et de takoubas (épées touaregs).

Michel connaît parfaitement ce pays qu'il parcourt depuis plus de 20 ans et son prestige est tel que sa seule présence, sans arme, a suffi à faire avorter dans l'oeuf un conflit qui certainement aurait fait pas mal de victimes. J'ai beaucoup d'admiration pour cet homme qui a su conquérir ces nomades, pourtant si indisciplinés, par son esprit de justice et d'équité ;

C'est grâce à quelques hommes de cette trempe que, malgré les antagonismes entre peuples, la paix a pu être maintenue sur des territoires immenses, avec de très faibles moyens policiers.

A la suite de cette affaire, Michel estima nécessaire de limoger le chef de canton targui qui, tels les fermiers généraux de l'Ancien Régime, avait, en percevant l'impôt pour le gouvernement français, arrondi nettement son cheptel qui, paraît-il, avait augmenté en peu d'années de 2.000 zébus.

Cependant l'évolution politique qui devait mener le pays à l'Indépendance se précisait et les Africains, par leurs députés, conseillers généraux et maires, avaient de plus en plus partie prenante dans les affaires intérieures de leur pays. Aussi une manoeuvre maladroite de l'administrateur, étant données les circonstances, destinée à juger le chef targui pour ses concussions, se solda par un échec car il n'était pas question de mécontenter certains responsables politiques africains. Michel fut donc sacrifié sur l'autel de la sacro-sainte "raison d'état" et affecté séance tenante, exilé en quelque sorte, en Mauritanie.

Le lendemain de ce jour mémorable, fertile en évènements, accompagné par un goumier qui m'a été affecté par le Commandant, je me dirige par la piste chamelière vers Bambara Maoundé. En principe, je dois ensuite faire un itinéraire tout terrain jusque Hombori, où j'ai rendez-vous avec Mademoiselle Crenn, géophysicienne de l'ORSTOM, pour une tournée commune dans toute la région afin de confronter nos données respectives de géophysique et géologie. Il est également indispensable de ramener un deuxième véhicule à Mlle Crenn qui ne dispose que d'un seul pick up Delahaye.

Depuis Gourma Rharous nous suivons la piste chamelière, très sableuse dans une zone de hautes dunes, avec d'autant plus de difficultés que la boîte de transfert du power wagon renacle sérieusement et que les vitesses se passent de plus en plus difficilement. Dans cet erg dunaire, j'ai la chance de tuer une biche Robert, grande gazelle qui fait le double de la gazelle normale avec laquelle on la rencontre souvent. Comme d'habitude, la bête est suspendue, pour boucaner, sur le côté du power, mais mon goumier targui m'initie à une nouvelle coutume : les os des pattes sont cassés afin d'en sucer la moelle car, dit-il, "ça donne de la force". Bien sûr, je n'hésite pas à l'imiter par curiosité mais je trouve que c'est un peu trop gras pour mon goût.

Nous n'allons plus que très lentement et uniquement grâce au crabottage, aussi je dois finalement prendre la décision d'abandonner le power wagon à 18 kilomètres de Bambara Maoundé. Nous transférons l'essentiel de nos affaires sur le pick up Willys et je laisse le power à la garde de mon deuxième chauffeur, Mamadou Ba.

A Bambara Maoundé, je prends toute disposition avec le chef de village pour que mon chauffeur soit nourri, mais il n'est plus question d'affronter le tout terrain vers Hombori avec mon seul Willys. Je rejoins donc Douentza par la piste que j'ai prise en sens inverse au mois de mars avec mon ami Casimir, le spécialiste des points astronomiques. J'y suis parfaitement reçu par l'administrateur Clément et j'expédie un télégramme demandant l'envoi à Gao d'une nouvelle boîte de transfert.

A Hombori je rejoins Mlle Crenn qui est une petite femme maigre, d'allure un peu revêche, mais au fond très sensible quand on la connaît mieux. Elle affronte la brousse comme un homme : quoique agrégée de physique, elle ne veut pas seulement rester théoricienne, et je la trouve plongée dans son moteur dont elle fait une vérification générale.

Le chef, Balobo Maïga, vient nous rendre visite en habit d'apparat : coiffé d'un vaste chèche noir qui laisse apparaître la calotte blanche que porte tout bon musulman, il est drapé dans un grand boubou blanc et chaussé de bottes également blanches, décorées sur le côté d'arabesques et armées d'éperons.

J'explique à Balobo que Mlle Crenn est une grande savante qui vient étudier les entrailles de la terre en mesurant les variations de la pesanteur à l'aide d'une balance spéciale, en l'occurrence la balance de Schmitt. Quant à moi, j'interviens en donnant le point de vue du géologue sur les structures profondes et la composition de la roche afin d'étalonner les mesures de gravimétrie. Très impressionné par ce petit bout de femme qui détient un tel pouvoir et qui n'hésite pas à se mesurer à la brousse - ce n'est pas si fréquent chez les Européennes - il nous invite à un méchoui dans l'ancienne résidence désaffectée.

Nous quittons Hombori vers le sud et, après avoir traversé la chaîne sud des buttes témoins, nous pénétrons dans une grande plaine sableuse, broussailleuse, le Gondo. Tous les cinq kilomètres, Mlle Crenn effectue une mesure gravimétrique et j'en profite pour faire quelques observations géologiques. Le long de la piste nous rencontrons quelques rares villages et nous nous arrêtons en fin d'après-midi à Douna, petit village dogon.

Comme toujours, on m'amène des malades, parmi lesquels je m'intéresse surtout à un jeune garçon d'une dizaine d'années porté à dos d'homme : il a une jambe couverte d'un pansement de sorcier constitué de bouse de vache, ce qui est classique dans ce pays. Je demande donc que l'on nettoie la jambe à grande eau avant que je l'examine à nouveau. La nuit est presque tombée et je distingue mal la plaie mais je sens une odeur épouvantable qui me prend à la gorge et je me retiens de vomir : ce n'est plus l'emplâtre de bouse de vache comme je le crois tout d'abord, mais une gangrène qui a dévoré toute la jambe. On ne peut guère sauver l'enfant qu'en l'amputant, du moins à ce qu'il me semble, et j'explique aux parents qu'il me faut l'emmener jusqu'à Dori où se trouve le médecin le plus proche.

Toute la nuit c'est alors un va et vient entre le village et notre campement : on me demande que sa mère nous accompagne et bien sûr j'accepte. Puis il me faut emmener le grand frère avec des sacs de mil qui, vendus, permettront de subsister à la mère et à son fils. Et de nouveau j'accepte quoique la place me soit mesurée car je veux absolument sauver cet enfant. Mais le lendemain matin, revirement complet, sans doute le sorcier est-il intervenu ; quoique je leur certifie que l'enfant va mourir, ils ne veulent plus me le confier, accompagné ou non. Je suis confondu par une telle aberration et je me rends compte, devant le silence buté de ces gens, qu'il n'y a rien à faire.

Finalement je me mets en colère quand j'aperçois Mlle Crenn, qui n'a pas suivi les dernières tractations, continuer à s'intéresser à quelques nourrissons. A quoi bon devant une telle stupidité ! et je presse le départ.

En deux jours de mesures systématiques de gravimétrie nous rejoignons, par Djibo, Dori, en Haute Volta, où nous attend mon ami Paul Masclanis qui fait la carte géologique du secteur. Le lendemain nous nous octroyons une journée de repos et j'en profite pour aller tirer quelques canards dans l'immense mare située à l'ouest de Dori. J'avance dans l'eau, chaussé de nus-pieds en nylon, le fusil à bout de bras, caché par une flore aquatique très dense. Je lève de nombreux oiseaux, certains de couleurs vives et je tue une douzaine de siffleurs que nous partageons avec l'administrateur qui nous a reçu très chaleureusement la veille au soir.

Paul nous emmène vers le nord, à la limite de nos deux secteurs, afin que notre géophysicienne contrôle l'existence et l'ampleur d'une grande faille, supposée par les géologues, le long du Béli, à Yatakala. Nous rejoignons ensuite, vers le sud, Téra, où l'administrateur nous donne l'hospitalité.

Au cours du dîner il nous présente les deux petites métisses qu'il a eu de sa compagne africaine. Curieusement - serait-ce dû à sa propre expérience ? - il s'élève contre l'engouement actuel, au Quartier Latin, des Blanches pour les Noirs étudiants ou supposés tels, d'autant qu'ils bénéficient de bourses nettement plus substantielles que leurs homologues métropolitains. Il estime que l'union entre Noirs et Blanches quand il s'agit respectivement de musulmans et de chrétiennes est voué à l'échec car les musulmans sont polygames et d'ailleurs, dès leur plus jeune âge, une petite africaine leur est destinée comme épouse suivant la tradition.

Ceci n'est pas faux car j'ai personnellement un ami ouolof qui est officiellement marié à une Européenne, dont il a deux enfants, tandis que vit en médina, avec d'autres enfants, sa femme africaine épousée suivant la loi coranique. Il ne semble pas d'ailleurs que l'administration française, prudente, se soit préoccupée de ces cas épineux de bigamie, quoique le pays soit sous juridiction française.

Nous poursuivons cette campagne de gravimétrie vers Tillabery, après avoir traversé le Niger sur le petit bac de Gotheye, puis nous rejoignons Gao avec mon Willys dont les freins sont maintenant inexistantes.

Je constate que la Direction des Mines a fait diligence puisque ma boîte de transfert est déjà arrivée par avion. Aussi, le Willys réparé, je charge Mamadou Traoré de ramener le gommier à Gourma Rharous puis de dépanner le power wagon. J'ai quelques scrupules à ne pas l'accompagner pour ce dépannage mais je viens de recevoir des nouvelles alarmantes de France : Thierry, notre nouveau-né, qui était en nourrice, vient de faire une septicémie et je suis trop anxieux de connaître l'évolution de la maladie pour quitter Gao en ce moment. Heureusement le travail ne manque pas et m'occupe l'esprit.

Avec Paul, nous avons plusieurs séances de travail avec Mlle Crenn pour lui permettre, au vu de nos hypothèses géologiques, d'interpréter ses mesures. Il me faut aussi établir le dossier de renouvellement de ma caisse d'avances et préparer une nouvelle expédition.

Au bout de quatre jours, Mamadou revient au volant du power wagon tirant en remorque le Willys ! Décidément je n'ai guère de chance avec mes voitures. Mamadou me raconte son odyssée de 900 kilomètres : à l'aller, un peu après Gourma Rharous, le Willys a eu une bielle coulée et, supprimant le cylindre déficient en déconnectant la bougie, mon chauffeur est parvenu cahin-caha, sur trois pattes, jusqu'à une dizaine de kilomètres du power wagon. Comme il n'était guère possible de transporter la boîte de transfert qui ne fait pas loin de 100 kilos, mes deux chauffeurs ont réussi à ramener au pas le power, en crabottage, puis il n'y eut pas trop des deux crics et des trois hommes pour parvenir à poser la boîte de transfert.

Comme je lui ai confié mon fusil calibre 12 avec quelques cartouches, Mamadou a cru bien faire en tuant, au retour, un petit phacochère qu'il me destine car lui-même, en bon musulman, se refuse à manger du cochon. Malheureusement cette viande est extrêmement putrescible et la bête n'est plus mangeable le lendemain à son arrivée à Gao. Je suis très sensible à cette attention de mes Noirs qui n'ont pas hésité à manipuler cette bête impure pour me faire plaisir.

J'ai maintenant de meilleures nouvelles de Thierry mais, s'il y a eu amélioration, son état est stationnaire et l'avis du médecin est réservé. Je sens ma femme déchirée entre son amour de mère et son désir de me rejoindre : elle vient de surseoir à son retour qui était prévu pour le 16 décembre et qu'elle attendait avec tant d'impatience. Je me sens totalement impuissant devant le destin, aussi est-il préférable, en fin de compte, que je retourne en brousse d'autant que Mlle Crenn est de nouveau prête à repartir.

Comme Henri Radier est en congé, je suis chargé de l'accompagner cette fois avec le power wagon comme voiture d'appoint, jusque Anéfis, sur la piste transsaharienne, puis Samit, dans le Tilemsi. Nous retournons ensuite dans le Gourma jusqu'à Hombori car le tronçon Gao-Hombori manque dans le canevas de notre géophysicienne.

Chaque fois, à Gao, je passe au courrier, mais aucune nouvelle. Théoriquement, nous avons envisagé de rentrer à Gao le 24 décembre pour fêter Noël au milieu de nos compatriotes. Or, la veille, retransmis de Gao, me parvient à Hombori, un télégramme de ma femme qui se sent obligée de me faire partager, même à 5000 kilomètres de distance, ses soucis les plus graves : Thierry a fait une rechute de septicémie et son état est particulièrement alarmant. Seul un traitement de choc, par injection massive de pénicilline, a une petite chance de le sauver. Je suis effondré et, bien sûr, je n'ai aucune envie de rentrer en ville pour le réveillon. Mlle Crenn me soutient de son mieux et accepte de rester avec moi à Hombori, d'autant que c'est un jour de Noël que son père est mort.

Du 25 décembre au 31 janvier nous ne nous accordons aucun répit, ce qui m'évite de tourner en rond chez moi. De retour à Gao, nous retournons vers l'est pour un nouvel itinéraire dans le Tilemsi jusque Tin Aoukert et retour. Puis c'est un autre périple entre Ansongo et

Ménaka où nous accueille un lieutenant, dernier administrateur militaire de la région : en effet, petit à petit, ces dernières années, l'administration militaire a cédé la place à l'administration civile dans le Soudan français oriental.

Sur la piste Ansongo-Ménaka, nous campons un soir dans un bas-fond touffu, In Delimane, appelé également " la mare aux lions ", nom qui, semble-t-il, n'est pas usurpé. On raconte que plusieurs fois des chauffeurs de camions, cernés par les fauves, se sont réfugiés au sommet de leur chargement. L'endroit n'est guère engageant, mais nous ne changeons pas nos habitudes car, comme les nuits sont fraîches, blottis dans nos couvertures ou nos duvets, nous campons autour d'un feu entretenu par les uns ou les autres. Seule Mlle Crenn dispose d'une petite tente qui lui permet de s'isoler. Cette nuit, le feu est entretenu sans défaillance et le matin il est encore particulièrement vivace !

A mon retour, aucune nouvelle car il y a grève des Postes : cependant, comme je l'écris à ma femme, " je me suis fait à mon angoisse qui dure depuis si longtemps " mais, comme elle ne m'a pas télégraphié, je pense que ça va mieux et que Dieu a eu pitié de nous.

J'ai donc fait en un mois et demi, pour la plus grande part en compagnie de Mlle Crenn, 5000 kilomètres de pistes souvent médiocres, à une allure très lente puisqu'on ne pouvait progresser que par sauts de puce de 5 kilomètres, pour respecter la maille définie par notre géophysicienne pour ses mesures gravimétriques. Parfois, comme à Gorotondi, près de Yatakala, où dans le Tilemsi, les mesures ont été plus rapprochées pour contrôler l'allure des grandes failles délimitant des effondrements importants comme le fossé de Gao, comparable, toute proportion gardée, au fossé rhénan qui a donné naissance à l'Alsace.

Début janvier je reçois un télégramme que j'ouvre très angoissé mais qui me rassure totalement : Thierry est définitivement sauvé et Maeva prévoit son arrivée avec Pascale le 17 janvier, laissant le bébé à ses parents puis, dans quelques mois, aux miens.

Mlle Crenn me quitte alors mais nous nous reverrons souvent, en particulier chez elle à M'Bour, base géophysique de l'ORSTOM, et notre amitié ne se démentira pas puisqu'elle deviendra, en 59, la marraine d'Alec, notre quatrième enfant.

CHAPITRE XII

AVATARS ET ELEPHANTS ERGS ET REGS

Depuis mi-décembre, le garagiste a mon pick up Willys à réparer mais, pour la rectification du vilebrequin, il a dû passer par le truchement d'un confrère à Niamey, lequel, guère mieux loti, a dû commander les coussinets en France. Or nous sommes en pleine grève des Postes ! aussi sur ses conseils je décide de faire monter le moteur de la vieille jeep sur le Willys ce qui, paraît-il, est très rapide et ne présente aucune difficulté.

Toujours naïf, j'envisage un nouveau départ en brousse pour le 9 janvier 1954 mais, au dernier moment, on me dit que des modifications imprévues retardent la livraison de la voiture. Sans doute Garcia m'a-t'il "emmené en bateau" mais, sans mécanicien à ma disposition, il m'était difficile de ne pas suivre son avis qui me semblait sensé.

En fin de compte, je reste bloqué tout ce mois de janvier, à l'exception d'une tournée sur les puits du Tilemsi en cours de fonçage, avec mon collègue Henri Radier, rentré de congé, et d'un aller et retour jusque In Tillit, avec le Directeur de la zone est de la plus grosse société de transport de l'A.O.F. Il est question de créer jusqu'à Gao, à travers le Gourma, une ligne régulière de transport en provenance de Ouagadougou, ce qui aurait l'avantage d'éviter le détour par le bac de Niamey, et économiserait la moitié du trajet, soit 500 kilomètres.

Je propose donc un itinéraire par la piste Dori-Tin Akoff, puis la piste chamelière jusqu'à In Tillit puis Dorei. Mais c'est dans ce dernier secteur que se trouvent les passages les plus ardues à travers dunes, d'où notre aller-retour rapide dans la jeep de mon interlocuteur afin qu'il puisse apprécier de visu les difficultés de l'entreprise. Finalement il en revient plutôt réservé car il lui apparaît que l'économie réalisée en essence aura sans doute, comme contrepartie, de sérieux ennuis mécaniques d'où des frais supplémentaires et peut-être des retards considérables.

Au cours de notre soirée, auprès d'un grand feu, car les nuits sont fraîches en ce mois de janvier à In Tillit, il me confirme qu'effectivement sa société vient de racheter, pour une somme mirifique, de l'ordre du milliard de francs CFA, la compagnie de transport créée par le parachutiste dont j'ai fait la connaissance à Macenta, à la frontière du Libéria.

Rétrospectivement, quelle belle affaire pour le para quand on pense que, 6 ans plus tard, toute cette société sera confisquée par le dictateur de la Guinée.

Malgré deux télégrammes de rappel, je suis sans argent pour travailler et il me faut attendre le 17 février pour percevoir une partie de ma caisse d'avance. Quoiqu'il en soit, je rédige mon rapport sur les mois de novembre et décembre en attendant ma femme qui atterrit à Gao, comme prévu, le 17 janvier. Avant mon nouveau départ, nous aurons donc ainsi la première quinzaine de vie commune depuis huit mois.

Pendant ce mois de vie citadine, je fais la connaissance d'un inspecteur du travail curieusement affecté à Gao. Immédiatement ce fonctionnaire, très sympathique au demeurant, se rend compte que les activités industrielles de cette petite ville tendent vers zéro - il y a quand même le garage de Garcia - et que son rôle se réduit à peu de chose. En effet, son seul champ d'action concerne le personnel africain travaillant chez les Européens et il apparaît que les différends sont très rares, d'autant que les syndicats n'existent pas à Gao. Il existe bien des situations anormales entre Africains mais qui sont inhérents aux moeurs du pays : c'est ainsi que chez les Africains aisés les domestiques sont très rarement payés ; ils sont simplement nourris et une forme de servage, sinon d'esclavage, est la loi commune.

Cependant, avec la fougue de la jeunesse, notre inspecteur du travail veut frapper un grand coup : tout simplement s'attaquer à la domination des Bellas par les Touaregs. Aussi, du

haut de son autorité toute neuve, et, je gage, sous l'oeil amusé du vieil administrateur, il convoque les chefs touaregs, leur annonçant qu'il est nécessaire de modifier leur rapport de maître à esclave avec les Bellas : dorénavant, ils doivent les considérer comme des travailleurs libres et donc rétribuer leurs services.

Les Touaregs sont très interloqués par cette demande incongrue qui remet en cause la coutume locale mais, les Français étant les plus forts, ils ne rejettent pas immédiatement cette injonction et demandent un délai de réflexion de trois jours. En définitive, leur décision est d'abandonner les Bellas plutôt que de les payer et ils préfèrent que ce soit leurs propres fils qui gardent les troupeaux, ce qui est un énorme sacrifice pour des gens qui méprisent le travail, synonyme d'esclavage. De toutes manières, sur le plan pratique, dans ces régions reculées, le troc étant la base du commerce, l'argent est très rare et prévoir le paiement de milliers de travailleurs tout à fait irréaliste !

Un peu ennuyé, je présume, notre jeune inspecteur du travail se rabat sur les principaux intéressés, les Bellas, dont il convoque les chefs mis en place d'ailleurs par les Touaregs. La réponse de ceux-ci, après un délai de réflexion comme le veut la sagesse africaine, est que, liés aux Touaregs depuis des siècles, ils sont très heureux de leur sort et ne voient donc aucune raison de modifier cet état de choses. En fait, quoique leurs conditions de vie soient souvent difficiles, les Bellas sont, en grande majorité, sûrs de manger suffisamment pour ne pas mourir de faim tandis que, sans troupeau ni terre, ils ne voient guère comment survivre.

Une autre raison, peut-être la principale, mais non exprimée celle-ci, est la terreur que leur inspire leurs maîtres, souvent cruels et très rancuniers, et par conséquent la peur de représailles. Il m'est d'ailleurs arrivé de constater la crainte irrépressible qu'inspire un seul Targui à une foule de Bellas, et pourtant la proportion des maîtres vis à vis des esclaves est peut-être de l'ordre de 1 pour 50.

Finalement notre apprenti sorcier abandonne ces projets de réforme et, pour passer le temps le plus agréablement possible, il fait, aux hautes eaux, systématiquement l'aller et retour sur le bateau du fleuve entre Mopti, Tombouctou et Gao, limitant au maximum le temps des escales. Indépendamment de l'agrément de la croisière, je présume que cela lui permet d'arrondir son traitement par des frais de déplacement : autant joindre l'utile à l'agréable.

Le 1^{er} février tout est prêt et nous mettons à nouveau le cap sur le Gourma. Sur le bac, en traversant le Niger, Mamadou me présente un Targui qui me demande de l'emmener à Gourma Rharous. J'accepte d'autant plus volontiers qu'il s'agit d'un homme âgé, très digne, qui, si je n'étais pas là, s'apprêterait à parcourir 300 kilomètres à pied avec un seul point d'eau.

A une cinquantaine de kilomètres du Niger, je distingue la tête d'une grande outarde, au milieu des graminées, pas très loin de la piste. J'attrape mon calibre 12, tire, et Mamadou me ramène triomphalement une bête splendide. Je me retourne alors et je me trouve nez à nez avec une jeep d'où descendent deux Blancs et un Noir revêtus de l'uniforme des Eaux et Forêts. Ces gens ont l'air assez guindés mais, trop content de rencontrer quelqu'un sur cette piste, je me précipite, serre les mains et engage la conversation.

Il s'agit en fait du conservateur des Eaux et Forêts accompagné d'un inspecteur et d'un garde forestier. Leur attitude, assez froide au début, ne m'a cependant pas échappé et, à quelques temps de là, quand je rencontrerai à Hombori l'inspecteur revenant de Gao, je lui en demanderai la raison. Il m'expliquera alors que, en me voyant chasser, leur premier réflexe avait été, comme il se doit, de me demander mon permis, d'autant que j'étais le premier chasseur qu'ils rencontraient dans la boucle du Niger, mais qu'après mon accueil sympathique, le tour qu'avait pris la conversation, ils ne pouvaient plus décemment se "gendarmer" en quelque sorte ! En riant, je le rassurai en lui montrant pièce en main que j'étais en règle.

A l'entrée de Gourma Rharous, près d'un campement touareg, mon Targui me quitte, et, en remerciement, me tend ce qu'il a de plus précieux, sa takouba. Je refuse fermement mais

je me rends compte que, si je persiste, je vais le blesser profondément. J'accepte donc ce cadeau, très ému par la fierté de ce vieux guerrier.

A la résidence, je fais la connaissance du nouvel administrateur, Clauzel, qui commandait le poste de Kidal quand j'y étais passé avec ma femme mais que nous n'avions pas rencontré. Clauzel qui, d'après ses propos, ne se sent guère la fibre militaire, porte cependant un képi blanc de la légion étrangère. Curieux comportement pour un administrateur civil mais sans doute veut-il copier ses prédécesseurs militaires afin, semble-t-il, d'impressionner davantage ces populations guerrières, sensibles au prestige de l'uniforme.

Il me reçoit aimablement et m'affecte un gommier armé d'un fusil de guerre modèle 1936. Il me donne aussi un lot de vieilles cartouches mises hors service, avec l'autorisation de me servir de ce fusil quand je lui explique que les résultats obtenus avec mon Mauser sont tout à fait aléatoires.

De nouveau nous prenons la piste chamelière de Bambara Maoundé que nous quittons, au bout d'une centaine de kilomètres, pour une autre piste chamelière que les nomades prennent pour rejoindre Boni, chef-lieu de canton peuhl entre Douentza et Hombori. Toute cette région constitue un véritable erg et nous avons beaucoup de mal, même avec les tôles perforées, les "creshbas", à passer le sommet de la plus haute dune appelée Igarara. Le soir, nous campons auprès d'un inselberg qui domine la plaine désertique, le mont Koutou, formé de quartzite.

Le lendemain, nous quittons la piste et nous dirigeons vers l'est, en zig-zag, aux hasards des buttes et pointements rocheux que nous apercevons, avec comme objectif final la mare de Gossi. Nous passons ainsi alternativement, d'un chevelu hydrographique à sec aux dunes, à la végétation beaucoup plus claire, mais où les voitures s'enlisent facilement, dans les parties hautes. Notre moyenne oscille entre 40 et 60 kilomètres par jour.

Nous avons rencontré plusieurs gazelles mais je n'ai pu les tirer, car les fameuses cartouches de l'administrateur sont particulièrement défectueuses et le percuteur du fusil ne provoque aucune explosion.

Je demande donc au gommier de me donner ses propres cartouches. Celles-ci, au nombre de cinq, glissées dans la cartouchière, sont appelées cartouches de sécurité car elles ne peuvent être utilisées qu'en cas de nécessité absolue. Mon gommier fait naturellement des difficultés mais, à force de palabre, j'arrive à le convaincre que j'arrangerai cette affaire avec le Commandant de Cercle. Il me passe donc fusil et cartouches quand nous apercevons un troupeau de damalisques, antilopes de grande taille, comparables aux bubales dont ils portent les mêmes massacres. Le vent d'est, l'harmattan, nous est favorable et nous prenons soin de ne pas arrêter le moteur. Je fais alors un magnifique doublé : une antilope tuée sur le coup et l'autre, une balle dans l'arrière-train au moment où elle s'élance. Comme d'habitude, après l'égorgeage rituel, les bêtes sont vidées et suspendues pour boucaner le long du power wagon. Nous voilà avec de la viande pour pas mal de temps et le moral de mes hommes est au beau fixe, malgré les multiples crevaisons dûes aux épines qui s'enfoncent progressivement dans les pneus.

Il y a maintenant cinq jours que nous n'avons vu d'eau et les deux fûts sont presque vides, aussi est-il temps d'arriver à Gossi pour refaire le plein. Le dernier soir, nous campons à une dizaine de kilomètres de la grande mare en compagnie d'un jeune pasteur bella, d'une douzaine d'années, qui garde un grand troupeau de chèvres et ne rejoint Gossi que tous les deux ou trois jours pour que ses bêtes s'abreuvent. Entre temps il vit uniquement de lait et de fruits de la brousse comme le jujube. Nous avons fort envie de lait frais et notre jeune ami, comme le veut les traditions d'hospitalité de la brousse chez ces gens démunis de tout, nous en offre à satiété. En échange, nous lui offrons un magnifique morceau de damalisque grillé qui, pour ce gosse, est un cadeau fabuleux, car pour un Bella de son âge, les occasions de manger de la viande sont tout à fait exceptionnelles.

A Gossi, le niveau d'eau est encore assez haut, et nous faisons le plein d'eau relativement claire, mais qu'il faudra filtrer soigneusement. J'y veillerai de très près car je garde un mauvais souvenir de la série de piqûres que j'ai subies en juin. Comme je ne tiens pas à camper à Gossi à cause des moustiques, nous repartons immédiatement en tout terrain vers l'ouest-sud-ouest afin de contourner vers le nord la vallée de l'oued Tarabo, actuellement à sec mais qui alimente en hivernage la mare de Gossi. La forêt d'épineux n'y est guère pénétrable, aussi nous nous maintenons en bordure de l'erg où nous rencontrons quand même quelques affleurements.

Le soir, nous installons notre campement sur la dune et allumons un grand feu, car les nuits sont encore fraîches. Rapidement, le camp s'endort et je repose dans mon duvet, sur mon lit Ponty auquel je n'ai pas jugé bon d'installer la moustiquaire. Vers deux heures du matin, je me sens soudain projeté à terre et je m'extrais de mon duvet tout ahuri :

- Qu'est-ce qu'il y a ? C'est la révolution ?

Mais Mamadou n'a pas l'air d'avoir de mauvaises intentions, au contraire. Il me montre simplement mon matelas en kapok qui fûme : Quelques étincelles, transportées par le vent qui s'est levé, y ont mis le feu que l'on éteint rapidement. Rétrospectivement j'ai une belle peur car j'aurais pu être sérieusement brûlé si j'avais mis la moustiquaire formée de gaze qui aurait flambé comme une torche.

Nous poursuivons notre itinéraire en obliquant vers le sud pour rejoindre Dimamou, petite mare auprès de laquelle j'observe de beaux marbres noirs, inhabituels dans ce pays formé essentiellement de grès ou quartzites et de schistes. Le lendemain, nous contournons, vers l'est, un massif gréseux que nous étudions avant de rejoindre Hombroi par l'erg à markoubas.

Mes pneus sont dans un état désespéré - j'en ai d'ailleurs eu deux d'éclatés sur le Willys - et on ne peut plus faire une dizaine de kilomètres sans crever. Par ailleurs le régulateur disjoncteur du power wagon est défectueux, la batterie est à plat, et la voiture ne démarre que poussée par le Willys. Je décide donc un aller-retour sur Gao pour acheter le matériel nécessaire et emprunter une clef à griffe pour démonter le carter du Willys afin d'en changer les joints.

Je pars avec le seul power wagon, en espérant que je n'aurai pas trop d'avatars mais, peu après la mare de Doro, nous nous trouvons devant un problème insoluble : nous avons déjà utilisé en 100 kilomètres de piste nos deux roues de secours mais, pour cette troisième crevaison, le moteur cale. Il nous est donc impossible, faute de batterie, de démarrer et de mettre la bougie gonfleuse en route pour gonfler le pneu. Faute d'avoir avec nous la pompe à main restée avec le Willys, nous sommes définitivement en panne : il aurait d'ailleurs été sans doute difficile, sur terrain plat, de remettre le power wagon en marche en le poussant car nous ne sommes que trois et c'est un engin assez lourd. Il ne nous reste donc qu'à attendre une très problématique voiture ou me faire dépanner depuis Gao. Justement passent quelques chameliers touaregs à qui je confie un billet pour le gendarme qui, après le Commandant de Cercle, est certainement le Blanc le plus connu des nomades, et pour cause !

Pour une fois, nous avons une chance extraordinaire car le lendemain, en fin de matinée, nous apercevons une camionnette : il s'agit de la postale qui, une fois par semaine, dessert les postes de Hombori et de Douentza. Le conducteur, un énorme Noir, nous aide à réparer nos trois roues crevées, puis partage avec beaucoup d'appétit notre repas, car nous avons encore quelques beaux morceaux de damalisque à déguster.

Il nous pousse avec son engin et nous voilà repartis en "serrant les fesses". Les crevaisons se succèdent sans dommage car nous réparons sans problème avec la bougie gonfleuse, le moteur continuant à tourner sur trois cylindres. Mais à 10 kilomètres du bac, nouvelle crevaison et...le moteur cale.

J'en ai plein le dos et je me doute que maintenant nous n'aurons plus le bac qui retourne en fin d'après-midi sur Gao. De toutes manières, il est improbable que la voiture reparte en poussant et je décide de rejoindre Gao par mes propres moyens, c'est à dire à pied, le fusil de chasse sur l'épaule, une gourde à la main. Comme la piste fait un grand coude vers le sud, je décide de couper au plus court à travers dunes, mais les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres et je ne rejoins pas la piste.

Enfin, à la tombée de la nuit, j'aperçois un campement de nomades au bord du fleuve. Renseignements pris grâce à un nomade qui baragouine le français, je suis assez loin de l'embarcadère car, en marchant à l'estime, j'ai dérivé vers le nord mais surtout, il est plus au sud que je ne croyais. En fait, je n'ai jamais levé à la boussole cette partie de piste qui se trouve en dehors de mon secteur de travail et faute de documents topographiques valables...

Ces braves gens me confient à deux jeunes gens qui, dans la nuit, m'emmènent jusqu'à l'embarcadère en une bonne heure de marche. Paisiblement, des nomades sont là, avec quelques animaux, attendant le bac du lendemain... Personnellement cela ne me dit rien de passer une nuit à même le sol, sans matériel de couchage, mais j'ai surtout fortement envie de retrouver les miens qui sont si proches. Après force palabre, un piroguier pêcheur accepte de me passer pour un prix exorbitant, 1000 francs CFA, car l'harmattan s'est mis à souffler et le fleuve est assez agité.

Au clair de lune, dans une longue pirogue, luttant contre les vagues, mon piroguier remonte le fleuve avec une sorte de longue perche qu'il remplace ensuite par une godille pour redescendre jusqu'à l'embarcadère de Gao. Je suis captivé par le chuintement des eaux qui bruissent contre la coque à quelques centimètres, par l'éclair des vagues sous la lune. Que le temps passe vite quoique la traversée soit très longue ! mon brave piroguier mérite bien son salaire. Mais, de l'autre côté du Niger, il me reste encore dix kilomètres à parcourir pour enfin réveiller ma femme vers deux heures du matin.

Le lendemain, le garagiste me reconduit avec une batterie, la clef à griffes, quelques pneus et chambre à air, mais sans régulateur dont il n'a pas de rechange. Tant pis, je m'en passerai et je retourne, sans autre ennui majeur, sur Hombori.

Une fois changé les joints du carter de la Willys, je me propose, avant de compléter ma carte plus au nord, de commencer l'étude d'un ensemble de collines, formées surtout de quartzites, qui cernent la chaîne de buttes témoins entre Hombori et Douentza. Nous roulons donc suivant un axe général nord-ouest qui, à travers un reg caillouteux, coupé par quelques dunes, nous amène en deux jours à une mare d'hivernage au nord-est du Gandamia. Je redresse ensuite ma direction droit vers le nord pour atteindre le troisième soir, après la traversée pénible d'un erg de 50 kilomètres, la mare de Benzeina, qui n'est pas encore à sec.

Les nomades m'ont dit qu'autour de cette mare vit un troupeau d'éléphants plus petits, paraît-il, que ceux de la savane et qui, chaque année, en saison sèche, transhume, à la recherche d'eau, jusqu'à la Volta, grand fleuve qui, plus au sud, a donné son nom à la Haute Volta. Les éléphants ont coutume, pendant leur migration, de dévaster les cultures des petits villages situés, au sud du Lac Niangaye, sur la piste qui mène à Douentza ; et c'est ainsi que l'un d'eux, un vieux solitaire, qui avait abandonné le troupeau, a, l'an dernier, été retrouvé mort de vieillesse dans cette région.

En principe ce troupeau vient s'abreuver, un soir sur deux, et je décide de camper deux soirs de suite auprès de la mare sous un majestueux fromager. J'espère cependant que les éléphants n'attaqueront pas mon campement et que je n'aurai pas à me réfugier dans cet arbre magnifique. Le lendemain, je passe ma journée à suivre leurs traces à travers les épineux dont ils arrachent les branches pour se nourrir, mais je n'arrive pas à les apercevoir. Ils me font également faux-bond le soir. Peut-être viennent-ils de partir vers le sud ?

Par la suite, je saurai que je suis réfractaire aux éléphants ou réciproquement malgré tous mes efforts ! Que ce soit en Jodel au-dessus de la réserve de Niokolo Koba, en Est Sénégal, ou en

Piper Cup au dessus du parc de la Penjari, au Nord Dahomey, ou en traversant le parc de la Komoe au nord-est de la Côte d'Ivoire, jamais je ne pourrai les apercevoir I

De même au Tchad, en 1965, au sud de Djamena, en marchant à grande allure en compagnie de deux guides, je les poursuivrai toute une journée sans les atteindre ; et pourtant nous les talonnerons puisque, pendant des heures nous observerons leur urine qui n'a pas eu le temps de sécher ! Ce jour-là, en période de ramadan, je décide de ne pas boire comme mes guides mais, finalement, vers 17 heures, après toute cette journée au pas accéléré, je me laisserai aller à prendre un peu d'eau de ma gourde. Il est vrai que j'étais quand même moins motivé que mes musulmans.

Nous repartons vers le sud-est pour achever le quadrillage de ce secteur. Comme toujours c'est l'alternance forêts d'épineux dans les bas-fonds bien irrigués pendant l'hivernage, et dunes que nous traversons sur une quinzaine de kilomètres. En fin d'après-midi nous campons à Essareren, une mare d'hivernage où passe la piste chamelière qui rejoint Boni. Nous déchargeons le matériel et, pendant que le cuisinier prépare le repas, accompagné du goumier et de Mamadou, je prends le power wagon pour explorer les environs.

Nous surprenons un couple d'autruches qui s'enfuit à notre approche. Le goumier me tend le 36 et je tire le gros mâle à qui je casse une cuisse, tandis que la femelle disparaît à travers les arbres. Nous ne sommes pas trop de quatre, après avoir récupéré les plumes, pour hisser sur la caisse arrière du véhicule cette masse énorme qui fait bien 150 kilos. Cette bête arrive à point car la viande de damalisque tire à sa fin. Nous rentrons au campement, distant de 3 kilomètres, dépouiller l'autruche et la partageons en quartiers pour que la viande sèche rapidement. Personnellement, je trouve cette viande trop dure - je n'ai pas la denture de mes Noirs qui sont capables de décapsuler une bouteille avec les dents - et je n'en mange que les abats, le foie surtout.

La nuit se passe autour du feu et, au petit jour, qu'elle n'est pas notre surprise d'apercevoir la femelle de l'autruche tuée qui tourne autour du campement à une centaine de mètres ! La pauvre bête nous a retrouvé, je ne sais comment, peut-être à cause de l'odeur de son mâle qui est maintenant découpé en morceaux. Je suis stupéfait de rencontrer chez cet animal des sentiments quasi humains qui la poussent à prendre de si grands risques car nous pourrions l'abattre. A la réflexion cela me rappelle le comportement du grand mâle qui, l'an dernier, en m'attirant vers la dune, semblait ainsi se sacrifier pour le reste du groupe.

Nous prenons, vers le nord, la piste chamelière que nous quittons bientôt pour rejoindre, au nord-est, le mare d'In Damane où l'an dernier nous avons fait, Casimir et moi, un point astro. Pendant que je m'évertue à replacer sur carte mes 290 kilomètres d'itinéraires tout terrain depuis mon dernier repère, le point astro d'Hombori, mes chauffeurs démontent la boîte de vitesse de la Willys dont les vitesses passent de plus en plus difficilement : le disque d'embrayage est complètement usé et, avec des techniques très personnelles (ce sont des mécaniciens d'occasion), ils essaient de la prolonger.

C'est enfin, pour cette tournée, le dernier jour de lever à la boussole avant de rejoindre au nord-ouest la piste chamelière de Bambara Maoundé, après avoir traversé un erg d'une quarantaine de kilomètres où les dunes sont passées de plus en plus difficilement par le Willys. En fait, la seule technique efficace est de diminuer la pression des pneus qui offrent donc une plus grande surface sur le sable mais, en contre-partie, moins de résistance aux épines ; toujours le même dilemme : s'enliser plus ou crever davantage.

Le matin, à mon petit déjeuner, j'ai encore mangé du pain conservé dans une touque en aluminium qui sert à transporter la farine : le pain reste ainsi tendre mais vraiment peu agréable car complètement moisi. Je ne suis pourtant pas difficile mais, quand même, il y a des limites et je laisse mon pain à l'air libre quitte à ce qu'il durcisse.

Vers 15 heures, nous rejoignons Bambara Maoundé où l'on me donne comme d'habitude une paillote pour me protéger du soleil. Mamadou Samba me fait cuire un poulet, cadeau du chef du village, que je remercie avec un bon morceau d'autruche dont les Africains sont très friands : les petits cadeaux entretiennent l'amitié !

Cette journée a été très dure et j'ai besoin d'un remontant aussi je m'octroie dans mon quart en faïence une bonne lampée de vin, quoique, dans la bonbonne qui brinquebale au soleil, il tourne nettement au vinaigre. Puis, comme j'ai une fin de loup, je mords dans un morceau de pain très dur, avec une telle conviction...que j'y laisse une fausse dent montée sur pivot : non seulement la plaquette est partie mais le pivot lui-même est à l'horizontale ! En l'ébranlant j'arrive quand même à l'extraire mais comme il s'agit de l'incisive de devant le résultat n'est pas particulièrement esthétique. Malheureusement, je resterai ainsi défiguré jusqu'à mon retour à Dakar car, dans les villes de la boucle du Niger, les dentistes brillent par leur absence.

Nous retournons ensuite par la piste chamelière à Gourma Rharous, mais, au bout d'une quarantaine de kilomètres, le Willys est en panne définitive. Il ne reste donc qu'à le remorquer pendant 140 kilomètres et c'est une journée épuisante sur cette piste à travers dunes: il faut toute l'habileté de Mamadou Traoré pour ne nous enliser que rarement. A chaque fois, c'est le même scénario : creuser sous les roues avec des pelles, installer les tôles perforées, les "creshbas", et repartir avec les deux voitures reliées par le câble du treuil du power wagon et ceci avec un régulateur défectueux. Heureusement le Willys a également une batterie de 12 volts ce qui nous donne un secours quand le power cale.

A Gourma Rharous je décide de prendre le bateau qui fait escale justement le lendemain car je ne peux prévoir le temps qu'il faudra pour parcourir les 300 kilomètres qui nous séparent de Gao et je préfère laisser aux chauffeurs le soin de ramener les deux véhicules: ils ont beaucoup plus de patience que moi et ont très largement ce qu'il faut en eau et en essence.

Bien reçu par l'administrateur à qui je narre mes mésaventures en particulier mon histoire de dent :

- " Ça ne m'étonne pas de vous ! " conclut-il avec un sourire railleur.

Il serait peut-être surpris s'il savait que je prends cela plutôt pour un compliment car il m'a fallu une bonne dose de détermination et surtout d'obstination pour travailler dans de telles conditions ; à la limite on peut penser que je suis un peu "cinglé" car mon acharnement est certainement exacerbé par le climat implacable, un genre de "soudanite" en quelque sorte. Cependant un différend m'oppose à l'administrateur en ce qui concerne le gommier qui m'a donné ses cartouches de sécurité. Clauzel est désolé mais, malgré les circonstances, ne peut excuser une telle faute et il sanctionne en conséquence. J'ai beau insister sur le fait que je suis seul responsable, que les cartouches qu'il m'a données ne valent rien et qu'il nous fallait quand même manger, rien n'y fait. Sous son képi de légionnaire, Clauzel qui ne se sent pas l'âme militaire, paraît-il, applique purement et simplement le règlement : " service, service ; jugulaire, jugulaire ! "

Peut-être a t'il raison de s'en tenir strictement aux règles avec ces hommes simples, peu sensibles aux nuances et qui, d'après lui, prendraient une mesure d'indulgence pour une faiblesse. Personnellement, je ne partage pas ce point de vue et je préfère jouer sur un autre registre plus humain, plus sensible, mais je ne suis pas confronté aux mêmes problèmes, je ne suis pas fonctionnaire d'autorité. En tous cas, avec les Africains, ma manière d'agir m'a peut-être amené quelques fois des difficultés, mais le plus souvent m'a permis d'en faire des amis.

Sur le plan pratique, je suis sûr d'une chose : je suis "brûlé" auprès des gommiers de Gourma Rharous et plus jamais ils ne me feront confiance puisque je n'ai pas tenu parole. Heureusement j'ai pratiquement terminé mes levers dans cette région inhabitée, faute d'eau, à

cette époque. Je m'adresserai, pour ma prochaine sortie, à l'administrateur de Gao.

Sur le bateau, je retrouve l'inspecteur du travail qui coule une sereine mélancolie au fil de l'eau et des jours ; je passe avec lui une excellente journée en admirant le désert ponctué par la belle trouée de Tossaye puis la ville rose de Bourem.

CHAPITRE XIII

LA FAMILLE M'ACCOMPAGNE UN TARGUI DEMANDE MA FILLE... EN MARIAGE

A peine rentré, me parvient un télégramme de ma Direction dakaroise qui s'étonne de ne pas avoir eu de rapport en janvier, ce qui me donne l'occasion de constater une fois de plus que ma Direction est au-dessus des contingences matérielles et trouve tout naturel que je travaille sans argent. Il est vrai que, si mes véhicules avaient été en état j'aurais certainement, comme à Kédougou, avancé l'argent de ma poche. Quelle époque bénie pour ce type de patrons : les choses ont bien changé depuis !

Sur ces entrefaites, mon ami Paul Masclanis, qui opère au sud et sud-est de mon secteur, arrive à Gao pour nous demander, à Henri Radier et moi-même, de l'accompagner sur le terrain car, le long du Niger, il a fait semble-t'il une observation très importante du point de vue stratigraphique et désire notre avis.

Il se trouve que, pendant la guerre, un de nos prédécesseurs, Maurice Roques, professeur de géologie renommé, a été chargé de la synthèse stratigraphique de l'A.O.F. et que, en particulier, il l'a basée sur un granite, observé le long du Niger, dont il a fait la pierre angulaire de son hypothèse. Pour lui, il s'agit du socle profond, le plus ancien reconnu en A.O.F., et qu'il classe en Précambrien avec un âge de l'ordre du milliard d'années. Or Paul vient de constater que des filonnets de ce granite pénètrent la formation quartzitique considérée jusqu'ici comme postérieure. De ce fait, toute l'échelle stratigraphique est à revoir puisque le granite intrusif dans la formation quartzitique lui devient à son tour postérieur.

Quelques années plus tard, quand nous aurons à disposition les mesures d'âge absolu, il sera prouvé que ce granite est l'un des plus jeunes d'A.O.F., dans les 300 millions d'années, et qu'il n'est même plus précambrien mais appartient à l'ère primaire.

Naturellement notre travail est beaucoup plus fouillé et précis que celui de nos prédécesseurs - nous ne travaillons pas à la même échelle - et il est normal que nous modifions leurs hypothèses que l'on peut considérer comme une base de travail. Il est à noter que Paul est un ancien élève de ce professeur, ce qui illustre l'adage que l'on est jamais si bien trahi que par les siens ! En fait, nous ne pouvons correctement faire notre métier de chercheur que si nous sommes anticonformistes et c'est pourquoi nous n'hésitons pas à déboulonner les statues.

Au cours de cette tournée, nous comptons voir les girafes qui, dans cette région, en fin de saison sèche, se rapprochent du fleuve mais notre espoir est déçu, sans doute est-il trop tôt.

Cette petite réunion a été très positive, aussi, au retour, j'explique à Henri Radier qu'il serait intéressant de renouveler cette opération dans le secteur d'Hombori - Douentza où j'ai fait certaines observations qui semblent remettre également en cause la théorie stratigraphique du professeur Roques. Nous arrêtons comme date le 5 avril à Douentza. Il est décidé de convier, par lettre, mon voisin occidental, Guy Palausi, à participer à ce minicongrès.

A Gao, j'apprends par le garagiste qu'il y en a bien pour trois semaines pour remettre en état mes deux véhicules. Sur le Willys, il est préférable de remettre le moteur d'origine maintenant refait, avec tout ce que cela comporte, sans oublier le remplacement du disque d'embrayage. Quant au power, il est nécessaire de remplacer les roulements et bagues de fusée, refaire les freins, changer la pompe à eau ainsi qu'une serrure de portière.

Tout cela coûte très cher, prend du temps mais à qui la faute ? sinon à la Direction qui m'a affecté des véhicules usagés, insuffisamment révisés pour travailler dans une région particulièrement dure où les difficultés se renouvellent suivant que l'on est sur erg, sur reg ou dans une forêt d'épineux.

Je mets ces quelques jours à profit pour classer mes échantillons, retracer ma carte en réétudiant chaque itinéraire et en recalant l'ensemble sur les points astronomiques, et rédiger mon rapport mensuel. En fin d'après-midi je vais souvent au bord du Niger pêcher quelques "queues rouges" et le dimanche nous traversons le fleuve en pirogue jusqu'à la grande plage en bas de la dune rouge.

Il m'arrive avec mon ami, le capitaine Schmidt, de tirer quelques bords sur le fleuve, sur un petit esquif genre "optimist" muni d'une seule voile. L'embarcation est un peu frêle mais qu'importe puisque l'harmattan nous pousse.. et vogue la galère !

La colonie européenne est en effervescence car les élections au Conseil Général ont lieu cette première quinzaine de mars. Nous avons le choix entre deux candidats aussi dissemblables que possible. D'une part un parfait honnête homme, directeur d'école nomade chez les Touaregs, blond, longiligne, doux, timide, que les mauvaises langues taxent d'homophilie, de l'autre Garcia, petit, noiraud, vif, dynamique mais certainement flibustier sur les bords.

En cette année 1954 nous sommes en pleine évolution puisque l'indépendance pointe son nez et que le Gouvernement français s'oriente résolument sinon vers une solution aussi radicale, du moins vers un genre d'autonomie. Les deux candidats ne semblent pas opposés à cette évolution, dont on ne sait d'ailleurs à quel rythme elle se fera, et sont assez bien vus par la population africaine mais l'un est fonctionnaire donc amovible, tandis que l'autre a de sérieuses attaches à Gao puisqu'il y a créé un hôtel et un garage.

Ma femme et moi sommes partagés : sa préférence va vers l'instituteur dont l'intégrité est absolue mais je pense, dans les circonstances actuelles, qu'il est préférable d'opter pour Garcia qui me semble plus déterminé et qui est rivé à la région par ses entreprises. Il est évident que, si ma femme et moi votons suivant nos penchants respectifs, notre vote s'annulera. Il vaut donc mieux avoir un choix commun et en définitive nous tirons à pile ou face et c'est le garagiste qui est désigné.

Le vote se passe au centre administratif, dans une petite pièce inondée de soleil, où chaque candidat a son représentant. Les bulletins proposés sont de teintes différentes et nous votons sous enveloppe que nous déposons dans l'urne. Je vois alors le représentant de Garcia s'illuminer tandis que son vis-à-vis se renfroge.

- Comment ont-ils pu savoir pour qui nous avons voté ?

J'aurai l'explication le soir même chez Garcia, qui sera battu d'ailleurs, quand on m'expliquera qu'il était facile de contrôler la teinte du bulletin car, sous le soleil, les enveloppes étaient transparentes !

Je prépare ma prochaine course dans le Gourma avec beaucoup de soins car, cette fois, Maeva veut m'accompagner et nous emmenons Pascale. Ma femme aimerait bien se faire une idée de la région où je travaille mais surtout je voudrais lui faire connaître l'administrateur de Douentza et sa femme qui, seuls blancs dans cette petite ville, aimeraient bien y voir s'installer un autre couple d'Européens. Personnellement, je n'y vois que des avantages car Gao devient nettement excentrique par rapport à ma zone de travail qui se situe maintenant entre Hombori et Douentza.

Accompagné par un nouveau goumier, envoyé par l'administrateur de Gao qui, sur ma demande, m'a fait cadeau de bonnes cartouches supplémentaires pour la chasse, le 20 mars, avec femme et enfant, je prends à nouveau le bac du Niger. Vers Midi, nous avons fait les 160 kilomètres qui nous séparent de Gossi où nous installons le campement sous un grand arbre, près de la mare, et le premier soin de Maeva est d'installer Pascale sur son petit pot. Aussitôt accourt toute une bande de jeunes Touaregs qui l'entoure en se gaussant mais ma fille, déjà coquette, fièrement campée sur son trône, joue l'indifférente.

Le plus âgé de ces adolescents, qui me dit avoir 17 ans, m'apprend qu'il appartient à l'école nomade de Gourma Rharous où il prépare le certificat d'études. On parle naturellement

de ma fille que sa mère vient de reculotter et qui trotte autour de nous quand, soudain, ce jeune Targui me demande à brûle pour point, avec un léger sourire :

Combien (sous-entendu quelle dot) demandes-tu pour ta fille car je voudrais l'épouser ? De deux choses l'une : ou ce jeune homme est sincère et je ne veux pas le vexer en refusant nettement, ou il me tend un piège, ce qui est plus probable, et il faut donc jouer le jeu.

- Elle est encore bien jeune et j'aurai beaucoup de peine si je la quitte : ça va te coûter très cher.

Mais je paierai ce qu'il faudra, ton prix sera le mien !

En fait il me suffit de mettre la barre très haut, de fixer un prix impossible à satisfaire et il se trouve que j'ai, pour ce faire, une référence car je sais combien le chef de Tin Akoff vient de payer son épouse : 100 vaches, ce qui est déjà exorbitant

Je propose donc 500 vaches et le jeune Targui lève les bras en riant :

Tu es quand même vraiment cher !

- Que veux-tu, c'est ma seule fille et j'y tiens beaucoup. Et puis elle est absolument blanche et de très bonne famille !

Cette pureté de la race blanche est un argument déterminant pour faire comprendre à mon interlocuteur que ma fille est inestimable. En effet, les Touaregs du sud Sahara, comme ces Kel Doro ou Kel Gossi, se sont métissés avec leurs esclaves noirs, les Bellas, contrairement à leurs frères du nord qui sont nettement plus clairs. Ces derniers, qui se considèrent comme des guerriers, n'ont que mépris pour leurs frères du sud, abâtardis, qui, pour eux, ne sont en fait que des pasteurs. De ce fait, le prix que je demande peut s'admettre... à la limite.

L'après-midi, quand le soleil commence à décliner, nous levons le camp pour arriver à Hombori, distant de 80 kilomètres, à la tombée de la nuit. Nous nous installons à la résidence qui, quoique délabrée, offre deux pièces "relativement" propres, meublées sommairement. De toutes façons, étant donnée la chaleur qui y règne, nous installons nos lits pliants, sous moustiquaires, à l'extérieur en espérant que la nuit nous apportera un peu de fraîcheur. Pendant que ma petite famille reste à Hombori, j'ai l'intention de terminer l'exploration des collines qui ceignent au nord et à l'est les "garas" de Hombori et de Garémi, cette dernière étant appelée également "main de Fatma". Les deux premiers jours, je circule sur des regs couverts de quartzites, roches dures offrant parfois des arêtes coupantes, au grand dam de mes pneus, et je réintègre, en fin d'après-midi, ma "résidence".

Pascale s'est prise d'amitié pour un grand mâle d'autruche qui, élevé dans le village, le parcourt librement jusqu'à ce qu'il fasse l'objet d'un festin pour la communauté. Elle le suit d'un air décidé, accompagnée d'une cour de petits noirs. Aussi le matin, au petit déjeuner, qui se passe dehors, je dois me gendарmer à coup de samara contre l'autruche qui, maintenant très familière, vient sans vergogne piquer de son bec pointu ce qu'il y a sur la table, le pain et surtout le beurre que Maeva a ramené dans une boîte à glace.

Le troisième jour, je me dirige, à travers dunes, vers le Nord, vers Dimamou, où se trouve une carrière de marbre noir et rose à filonnets laiteux de calcite. Cette carrière est exploitée depuis des temps immémoriaux par des artisans qui, suivant un usage qui remonte peut-être à la préhistoire, façonnent des bracelets, bijoux "de poids", sans doute très prisés par les femmes.

En cours de route j'ai rencontré, aux pieds de collines de quartzite, deux puits assez profonds, une bonne vingtaine de mètres, qui permettent à quelques troupeaux de subsister, quoiqu'ils ne trouvent qu'une bien maigre pitance, les "markoubas" des dunes.

Au retour, le Willys pose encore des problèmes et, après auscultation, mes chauffeurs me disent qu'il faut changer les joints de culasse car, disent-ils, le moteur a sans doute été mal "raboté" à Niamey. Quoiqu'il en soit, il n'est pas question de réparer sous le vent de sable et, une fois de plus, il nous faut remorquer le Willys avec le câble du treuil agrippé à l'arrière du power.

Nous sommes en plein erg et nous progressons péniblement à coup de "creshbas" dans le sable, mais enfin nous arrivons à la dernière dune, la plus haute, qui domine le village de Hombori d'une cinquantaine de mètres. Mamadou Traoré, qui a mis les roues motrices, s'apprête à descendre le flanc le plus abrupt vers la plaine mais, au moment où la crête sépare les deux véhicules, le chauffeur est obligé de donner "un coup de collier" auquel le câble en acier ne résiste pas... et ceci en début d'après-midi, à l'heure la plus chaude, sous l'harmattan qui souffle du désert son air brûlant chargé de sable. Il nous reste heureusement le câble du treuil du power, mais quand j'arrive une heure plus tard à la résidence je ne suis pas à prendre "avec des pincettes" et je m'en prends à ma femme qui m'a pourtant, dans la mesure de ses moyens, préparé un bon petit plat...et dire qu'aujourd'hui c'est justement son anniversaire !

Le lendemain, réparation faite, nous repartons vers Douentza avec un arrêt à l'heure la plus chaude, à Boni, chez un chef de canton peuhl dont j'ai fait la connaissance précédemment. Il met à notre disposition une case très propre où les miens peuvent s'abriter du soleil. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, énorme, qui se déplace difficilement. En buvant chez lui les trois tasses de thé traditionnelles, il me parle des diverses ethnies qui peuplent la boucle du Niger et des rivalités sanglantes qui les opposaient avant que les Français, par leur présence, imposent la paix. Il me montra ainsi, à quelques mètres de sa case, l'endroit où, quelques années avant la guerre de 40, un chef targui, qui menait l'attaque du camp peuhl, a été tué.

Au cours de cette halte, Maeva me prend en photo, arborant le chèche qui est maintenant mon couvre-chef habituel, Pascale dans les bras, auprès de la plus jolie fille du chef, les seins nus comme il se doit, coiffée du cimier.

A Douentza Clément me loge dans la "case du Gouverneur", petite maison surélevée en banco, assez confortable, entourée d'une galerie où l'on accède par un escalier. Cette habitation, située à l'intérieur du parc, assez éloignée de la Résidence et des bureaux, est en fait suffisamment isolée, sous les grands arbres, pour que le Gouverneur puisse jouir d'une totale tranquillité et recevoir discrètement qui bon lui semble. Nous y sommes donc parfaitement bien et l'administrateur nous la mettra totalement à disposition à partir de mi-avril jusqu'à notre départ vers Dakar en juin : il est en effet improbable que le Gouverneur veuille quitter son confortable palais de Bamako pour inspecter ses administrateurs en fin de saison sèche où la température oscille, à l'ombre, autour de 45°.

Mes chauffeurs estiment qu'il vaut mieux, pour le Willys, éviter dorénavant le tout terrain car on risque fort d'être à nouveau amené à en changer les joints de culasse et obligé de le remorquer. Je ne sais s'ils ont raison, mais cela fait plus de 1000 kilomètres de remorquage que l'on fait au cours de cette campagne et ma patience est à bout. Aussi, quitte à prendre des risques supplémentaires, je préfère partir en exploration avec le seul power wagon et les deux batteries de 12 volts des deux véhicules car... se pose toujours pour le power le problème du régulateur disjoncteur presque obsolète.

Avec une équipe restreinte je prends la petite piste vers le nord qui contourne le Gandamia jusqu'au village de Kikara où l'an dernier j'ai beaucoup apprécié, en compagnie de Bernard, la belle source. Puis, en tout terrain, c'est un parcours de pierrailles jusqu'aux dernières collines de quartzite et ensuite l'erg que j'ai traversé précédemment jusqu'au lac Niangaye. Nous nous dirigeons alors vers le nord-ouest, vers une mare d'hivernage que me signale mon goumier.

Le soir, après 60 kilomètres de tout terrain depuis Kikara, nous campons au sommet d'une dune, non seulement afin d'avoir un peu d'air la nuit mais surtout pour faire démarrer la voiture le lendemain en la poussant ; si ça ne marche pas, reste la batterie de secours! Mais ces batteries en bakélite ont la fâcheuse habitude de gonfler sous l'effet de la chaleur ce qui, lorsque les plaques se touchent, crée un court-circuit et les déchargent. De ce fait, en dernier ressort, il nous restera le retour à pied vers Kikara. Pour ce cas extrême nous aurons la guerba qui contient une vingtaine de litres d'eau et puis nous ne risquons pas de "louper" la falaise du Gandamia qui barre l'horizon.

Tout cela est donc bien étudié, néanmoins le lendemain c'est avec anxiété que nous poussons le power qui, après quelques toussotements...veut bien démarrer. Cette journée est d'ailleurs bien particulière car il tombe maintenant une sorte de bruine tout à fait exceptionnelle pour l'époque. Il s'agit de l'unique pluie en saison sèche, que j'ai déjà observée les années précédentes, et qui tombe généralement au mois de mars : on l'appelle "la pluie des mangues", car elle correspond à l'époque de maturation de ce fruit.

Au bas d'une dune nous apercevons un troupeau d'autruches qui, lentement, marche sous ce crachin, par notre travers. Elles sont bien à 150 mètres aussi je descend pour m'appuyer, avec le fusil 36 du gommier, contre l'aile avant du power. A mon coup de fusil je vois nettement une bête s'écrouler mais, quel n'est pas mon étonnement quand, sur place, je constate qu'il y a en fait deux bêtes couchées : la balle a traversé la première autruche à hauteur des poumons et cassé la hanche de la seconde. C'est un coup double d'autant plus heureux qu'il nous donne de la viande en abondance car chaque animal fait bien son quintal.

Les deux jours suivants nous faisons une centaine de kilomètres tout terrain en contournant le Gandamia dans une région particulièrement caillouteuse: sans cesse ballottés dans la cabine, nous parcourons un reg couvert de roches éparses aux arêtes parfois vives qui nous font crever plusieurs fois. Les affleurements sont nombreux, les observations très intéressantes, mais ce désert minéral et inhospitalier me porte sur les nerfs par cette touffeur et j'ai hâte d'en finir. Tout compte fait, je me sens plus à l'aise dans les dunes vallonnées dont le sable me paraît plus amical, plus chaud et ... plus tendre car je ne suis pas secoué comme un prunier pendant des heures : c'est avec un soupir de soulagement que je débouche sur la piste de Hombori - Douentza, au village peuhl de Nokara groupé autour d'un puits permanent.

A Douentza, ma femme est enchantée de sa nouvelle résidence nichée sous de grands caillcédrats dont elle apprécie d'autant plus l'ombre qu'à Gao notre concession est totalement pelée. Surtout elle a trouvé en madame Clément, qui a elle-même deux garçons, une hôtesse fort gentille et prévenante, aussi confirmons-nous notre arrivée en mi-avril.

Sans plus tarder, nous rentrons en deux étapes à Gao, où je ne reste que deux jours car je repars le 5 avril avec Henri Radier vers Douentza où nous attend notre collègue Guy Palausi. Derechef, j'emmène mes collègues à Kikara puis, en fonction de mes observations précédentes, nous effectuons une série de coupes géologiques entre le Gandamia et les dernières collines au nord, le mont Soufi en particulier.

Ces deux jours de tournée commune sont très fructueux et une nouvelle fois il est démontré que, lorsque le problème est cerné, rien ne vaut le choc des idées pour que progresse la recherche. Il en sortira une publication qui remettra en question la datation proposée par le professeur Roques, jusque là considérée comme article de foi. En fait, compte tenu des observations faites dernièrement par Paul Masclanis, et dont Henri Radier et moi-même avons pu constater le bien-fondé sur le terrain, c'est tout l'édifice stratigraphique de Roques qui se lézarde fortement.

CHAPITRE XIV

LE RIZ DANS LA BOUCLE DU NIGER DESHYDRATATION DE PASCALE CONFRONTATION GEOLOGIQUE

Pendant cette dernière expédition avec le power wagon de Henri Radier, j'ai confié mes propres engins, pour une dernière remise en état, au garagiste : il faut, en particulier, installer sur le power le nouveau régulateur disjoncteur qui, à ma demande, m'est parvenu de Dakar et, sur le Willys, changer à nouveau les joints de culasse afin de mettre toutes les chances de mon côté.

A mon retour de Douentza il me faut encore une quinzaine de jours pour satisfaire à mes obligations professionnelles : rapport mensuel assez copieux cette fois, classement des échantillons et cartes à dresser, tout en faisant, en compagnie de ma femme, nos préparatifs de départ.

Il faut également laisser place nette et donc déménager les quelques dizaines de fûts d'essence vides qui, petit à petit, ont été entreposés dans la concession et dont je fais cadeau aux Travaux Publics. On constate que le déplacement de ces fûts doit se faire avec précaution car, dès les deux premiers, on déloge un nid de scorpions, puis une vipère à cornes, qui sont suivis par quelques autres : charmant voisinage !

Les amis de Gao que, pour la plupart nous ne reverrons plus - ainsi va la vie - nous déconseillent de déménager à travers le Gourma, à l'époque la plus chaude, avec une enfant de 22 mois. Mais Maeva est tout à fait décidée à prendre le risque : elle en a assez de vivre en solitaire dans cette grande baraque, où elle ne me voit guère, et préfère m'accompagner à Douentza où nous serons davantage ensemble, dans cette petite case du Gouverneur, bien agréable sous les grands arbres.

Le 26 avril, au petit jour, nous traversons une dernière fois le Niger avec les deux voitures pleines à ras bord de cantines et caisses diverses, dont celle contenant le fameux frigidaire à pétrole. Comme la dernière fois, nous coupons notre voyage par une escale à

Hombori, où Balobo Maïga, toujours aussi serviable, essaie de rendre notre séjour aussi agréable que possible dans la résidence délabrée : corvée d'eau pour alimenter la douchière, oeufs et poulets pour notre dîner.

A Douentza, où nous arrivons sans encombre, nous nous installons dans notre petite thébaïde et Maeva est toute heureuse de pouvoir promener sa fille dans le parc, à l'ombre des grands manguiers et caillédrats dont l'existence ici, dans ce coin pelé, atteste une fois encore que la désertification est surtout le fait de l'homme.

Quant à moi, il me faut songer à repartir bientôt avec le seul power, aussi je me suis réservé en ce mois de mai, où la température atteint son maximum, l'étude des grands massifs gréseux au pied desquels les points d'eau sont relativement nombreux.

Ce travail est extrêmement pénible car l'approche en voiture est difficile dans la caillasse et c'est ensuite, dans ce climat très sec, brûlé par l'harmattan, la marche à pied jusqu'à la limite du possible : je m'arrête face à la paroi verticale des éboulis. Ceci me permet cependant de ralentir, dans cette série gréseuse, qui semble de loin absolument monotone, quelques niveaux de schistes argileux qui forment des écrans imperméables responsables des nappes aquifères perchées, ce qui explique la présence de quelques sources qui alimentent ensuite les petites nappes aquifères au pied des monts malgré une pluviosité assez faible, 500 m/m en moyenne.

J'entre coupe ce mois de travail de quelques retours à Douentza où, d'ailleurs, il faut à nouveau changer de joints de culasse mais cette fois sur le power !

A la fin du mois, c'est un voyage à Mopti pour assurer le ravitaillement de la communauté en produits introuvables à Douentza et renouveler ingrédients et matériel pour mes voitures, comme de l'huile et des chambres à air dont j'ai encore fait une grande consommation ce mois de mai. J'en profiterai pour ramener du pain de chez le boulanger européen car, à Douentza, on ne trouve guère que des petits pains à peine levés, fabriqués avec de la farine charançonnée, et qui recèlent souvent des éléments étrangers comme des crottes de souris ! Le cuisinier du commandant fait bien, dans un four de fabrication locale, un pain acceptable mais qui s'apparente davantage à la "kesra" des Maures qu'à nos baguettes croustillantes.

Sur la longue digue qui mène au toghéré de Mopti, je surplombe le lit majeur du fleuve où s'active, en cette fin de saison sèche, toute une population : c'est maintenant l'époque de labourer toute cette zone où sera repiqué le riz lors de la prochaine crue du fleuve.

A l'entrée de Mopti, après être passé sous une sorte d'arc de triomphe, je trouve le campement où, après 200 kilomètres de piste, je me précipite pour me rafraîchir et prendre une douche. En face, de l'autre côté d'une baie, j'admire, sur une colline, une belle mosquée en banco qui domine le quartier africain.

L'autre côté de l'île est occupé par le quartier européen et l'administration, tandis qu'au centre, dans la partie la plus étroite, ce sont les commerçants dont les entrepôts donnent directement sur le bras principal du Niger. Ce quartier des affaires grouille de vie et l'on y côtoie une foule bigarrée et composite formée de toutes les races de la boucle du Niger, Maures et Touaregs, Peuhls, Songhaïs et Dogons et surtout les pêcheurs Bosos.

Parfois quelques arbres, en particulier des ronniers et des palmiers doums, donnent une ombre avare. Les quais sont particulièrement pittoresques, avec les longues pirogues chargées de produits les plus divers, plaques de sel provenant des salines de Taoudénit, au nord de Tombouctou, sacs de mil et de riz, igname, manioc et autres légumes, et surtout le poisson séché dont l'odeur forte et tenace imprègne tout le quartier : en effet, sur le fleuve, Mopti est sans doute le principal marché car il dessert tout le Mali oriental et la Haute-Volta. Pour dormir, ou s'abriter du soleil, ces pirogues comportent souvent une sorte de niche, plus ou moins profonde, demi-circulaire, avec une armature en bois recouverte de peaux, nattes ou seccos.

Ma première visite est pour l'administrateur en chef du Cercle de Mopti, d'une cinquantaine d'années, en fin de carrière, qui, comme les Commandants de Cercle de Gao et de Tombouctou, a passé une bonne vingtaine d'années dans la boucle du Niger. J'en viens à parler des labours que j'ai observé en passant sur la digue et le Commandant m'apprend que si, actuellement, la production à Mopti est de 4.000 tonnes par an, elle atteignait 10.000 tonnes par an pendant la guerre.

A cette époque en effet, l'A.O.F. vivait en autarcie : il n'était plus possible d'importer du riz d'Indochine et les administrateurs étaient chargés d'en intensifier la culture. Or celle-ci était traditionnelle dans la boucle du Niger où les fortes variations entre le lit majeur et le lit mineur du fleuve, de l'ordre de plusieurs kilomètres, permettent de dégager des surfaces cultivables considérables. Les administrateurs de cette région, que l'on appela d'ailleurs "administrateurs tonnages", mobilisèrent toute la population qui, avec la daba et sans charrue, comme maintenant, produisit des tonnages considérables. Ainsi la ville de Gao, à elle seule, atteignit 30.000 tonnes par an, d'où sa réputation de "grenier à riz" du Soudan français.

Après la guerre la production déclina rapidement et c'est ainsi que, en 1955, un an après ma visite au Commandant de Cercle, la production de Gao fut si faible qu'il fallut, en fin de saison sèche, y acheminer à travers le Gourma - le fleuve étant en étiage - tout un convoi de riz pour faire la soudure !

Par cet exemple si "caractéristique" on constate, une fois encore, que la responsabilité de l'homme est déterminante et qu'il est vain de chercher une excuse dans la sécheresse, d'autant que le climat sahélien n'a qu'une faible influence sur les crues du Niger qui sont surtout tributaires des pluies de la zone tropicale humide, en l'occurrence le Fouta Djallon, en Haute Guinée, où le Niger prend sa source.

Au cours de ce séjour à Mopti, je fais la connaissance du responsable des Messageries du fleuve (MESSAFRIC) qui envisage de rejoindre bientôt Koulikoro avec le "Galiéni", immobilisé à quai depuis quelques semaines. Il se trouve en effet que, si en début de saison sèche, le fleuve est praticable sur tout le parcours de Koulikoro à Gao, il n'est plus de même ensuite au fur et à mesure que l'étiage gagne lentement vers l'est. Aussi, au bout de quelques mois, le bateau ne peut-il plus naviguer qu'entre Mopti et Gao jusqu'à ce que ce tronçon de fleuve soit à son tour atteint par l'étiage.

Cette année les pluies tombent en Guinée depuis mi-avril et le niveau du fleuve commence à monter comme s'en sont d'ailleurs rendu compte les paysans. De ce fait, le responsable des Messageries veut-il tenter, plus tôt que d'habitude, de rejoindre Koulikoro, mais sans passager, car le temps mis à faire ce premier voyage sera aléatoire. Cependant il sera seul comme Européen avec un équipage réduit, aussi accepte-t-il volontiers que je l'accompagne avec les miens et le départ est fixé au 15 juin. A Douentza ma femme est enchantée par cette croisière impromptue et c'est donc plein d'entrain que je me livre à mon sempiternel rapport mensuel d'activité et que nous préparons une fois encore nos bagages.

Quoique les voitures soient surchargées, plutôt que prendre la piste du nord qui contourne le plateau dogon, je préfère le traverser car je pourrai m'arrêter au campement administratif de Bandiagara, où Pascale sera à l'abri pendant les heures les plus chaudes et où nous aurons des douches. J'en profiterai pour présenter mes devoirs à l'administrateur en chef qui a également sous sa coupe la subdivision de Douentza.

Au départ, la piste est rude, la pente est forte et le tracé abrupt, puis c'est le plateau lui-même où nous contournerons quelques buttes gréseuses contre lesquelles se nichent des villages de cases en pierre qui se confondent avec le rocher. Après Bandiagara la descente vers Mopti se fait par paliers et nous rejoignons progressivement la plaine alluviale.

L'embarquement est prévu le soir même et, le lendemain au réveil, nous regardons s'éloigner les quais avec un sentiment de délivrance : nous nous sentons complètement disponibles car, pour une fois, le temps ne compte pas et nous ne savons pas quand nous arriverons. La remontée du fleuve se fait lentement, avec quelques hésitations quand un banc de sable apparaît sous l'eau, et nous avons tout loisir d'admirer la plaine qui s'étend à l'infini et de suivre le vol de nombreux canards ou échassiers de toutes sortes.

Ce voyage sans heurt, sans effort, me change des pénibles courses à travers le Gourma et surtout j'éprouve un sentiment d'absolue sécurité puisque je voyage sur de l'eau douce, dont, pendant tous ces derniers mois, j'ai eu la hantise de manquer.

Notre capitaine évite avec soin de faire escale dans les villages où il lui faudrait se gendарmer pour repousser une clientèle envahissante qu'il ne peut satisfaire et préfère, le soir, les endroits déserts mais sympathiques où nous faisons le feu de camp sur la rive. Un soir, nous accostons une petite estacade qui dessert une maison de style colonial, où un couple d'Européens nous offre une hospitalité d'autant plus charmante qu'ils sont captivés par notre petite fille rieuse et pleine de vie. Mais tout a une fin et, après avoir admiré à nouveau le barrage de Sansanding, puis salué la grande ville de Ségou, nous débarquons avec nos voitures à Koulikoro.

A Bamako, nous apprenons que sévit à Dakar une forte épidémie de poliomyélite qui a déjà fait quelques dizaines de victimes : les mesures de sécurité sont draconiennes et c'est ainsi qu'il est défendu de se baigner en mer. Nous ne sommes donc guère pressés de rejoindre la capitale de l'A.O.F. et nous nous installons à l'hôtel Majestic, au centre de la ville.

J'organise mollement le transport de mes véhicules par voie ferrée en attendant des nouvelles de Dakar plus réconfortantes. le temps passe agréablement car nous avons à Bamako quelques amis qui se font un plaisir de nous recevoir. Finalement les choses semblent se tasser et mi-juillet nous rejoignons Dakar par le train. L'épidémie y est jugulée mais il semble que maintenant elle s'éloigne vers l'est, vers le Soudan que nous venons de quitter !

Les plages ne sont plus interdites et nous pouvons donc profiter à loisir des bains de mer, particulièrement à cette époque de l'année où l'eau atteint 27°.

Nous habitons à nouveau au stade de la Médina, chez notre ami Pierre Constant, professeur d'Education Physique, qui se trouve en congé en France. Marcel Arnould, le quatrième mousquetaire de l'Ecole des Mines (il y deviendra professeur) et parrain de Thierry, n'est pas encore marié, aussi est-il en popote chez nous.

Maeva, malgré son permis de conduire délivré à Bamako, n'ose pas conduire la grosse vedette que j'ai récupérée, aussi, alternativement, l'accompagnons-nous au marché Kermel, très fleuri, dont la clientèle est surtout européenne. Un jour, quand même, à force de persuasion, nous arrivons à la convaincre de prendre le volant et, à sa première manoeuvre, elle enfonce la voiture de Marcel ! Paradoxalement cette première confrontation semble l'aguerrir et, bien consciente maintenant de ce que la largeur de sa voiture est nettement supérieure à celle de la jeep qu'elle conduisait, elle n'aura plus de complexe.

Nous sommes en plein hivernage, l'humidité est totale, 100% d'hygrométrie, et Pascale qui arrive d'un pays très sec est choquée par ce nouveau climat. Une nuit où je rentre d'un bridge chez mon ami Pierre Aicard, je suis saisi à la gorge par une épouvantable odeur. Je réveille Maeva et nous constatons que Pascale se vide littéralement : elle vomit, a la diarrhée, elle fait par toxicose une sévère déshydratation. Ce diagnostic est confirmé par le médecin qui préconise en premier lieu de l'endormir cette nuit. Vers deux heures du matin je vais donc chercher le gardéal ordonné chez un pharmacien que je réveille. Heureusement mon infirmière de femme s'aperçoit qu'il m'a donné des doses pour adulte, dix fois plus fortes que pour enfant : retour chez l'apothicaire qui fait une drôle de tête car la catastrophe a été évitée par miracle.

Le lendemain la journée s'annonce très chaude et le médecin fait hospitaliser Pascale dans "la" chambre climatisée de l'hôpital où elle se remettra petit à petit. Elle a cependant été très secouée, fait maintenant des furoncles dont un sous l'oeil droit, énorme, et Maeva rentre en France en septembre, d'autant qu'elle est impatiente de retrouver son fils qu'elle n'a pas vu depuis 9 mois. La même mésaventure arrive à mon collègue Pierre Elouard qui, lui, revient de Mauritanie et dont la plus jeune fille fait une toxicose tellement grave qu'elle passe dix jours sous oxygène.

Pour moi, le travail est intense car se prépare une grande confrontation avec le Professeur Maurice Roques, également conseiller scientifique des géologues d'outre-Mer. Début octobre, un cycle de conférences est organisé et Paul Masclanis et moi-même, aidés en cela par mes collègues Henri Radier et Guy Palausi qui confirment nos observations sur le terrain, déposons nos conclusions qui remettent en question l'hypothèse stratigraphique émise par le professeur.

Maurice Roques est ébranlé mais tient à contrôler de visu la validité de nos observations, aussi une expédition est-elle organisée dans mon secteur de Douentza. Le 9 octobre nous rejoignons Gao par avion - c'est la dernière fois que j'y séjournerai - où Radier dispose de ses deux power wagons avec lesquels nous traversons à nouveau le Gourma. C'est un pèlerinage pour le professeur Roques qui, lui, l'a parcouru à chameau en 1942 et qui, d'ailleurs, boite depuis cette époque à la suite d'une chute faite vers Gossi: fracture non soignée, et pour cause !

Le Gourma nous apparaît tellement riant qu'il est transformé : ergs et regs disparaissent sous un manteau de graminées encore vertes car les pluies, cette année, sont

tardives ; j'ai donc quelque appréhension en ce qui concerne les possibilités d'observations car beaucoup d'affleurements ne seront pas visibles et surtout l'hivernage, exceptionnellement pluvieux cette année, n'est pas encore terminé.

Nous arrivons à Douentza sous la pluie et l'administrateur est très sceptique quant aux possibilités de rejoindre Kikara sur la face nord du Gandamia, d'où nous devons monter vers le nord-est rejoindre le dernier cercle de collines, objet de notre étude. D'après lui, sur la petite piste qui contourne la falaise, les fondrières sont nombreuses et les ponceaux ont tous été emportés par les petits torrents qui descendent du Gandamia.

Evidemment nous ne sommes pas venus jusque là pour ne pas tenter quand même notre chance mais, au bout de quelques kilomètres, nous sommes obligés de renoncer car nous ne pouvons plus avancer qu'au treuil : la piste est très souvent coupée et, quand nous essayons de la contourner, nous nous enlisons dans un véritable marécage. Nous pourrions continuer à pied mais cela suppose un périple d'une bonne centaine de kilomètres en terrain difficile et le professeur Roques, dont les cours recommencent bientôt, ne dispose plus du temps nécessaire. C'est donc à regret que je fais demi-tour, non seulement parce que je ne puis, avec Henri Radier, confirmer notre point de vue, mais aussi parce que le Sahel verdoyant est pour moi une révélation. Quel contraste avec la saison sèche où, à l'exception de quelques points d'eau quand même assez rares, la végétation se limite, dans cette falaise, à quelques baobabs qui s'accrochent désespérément sur la roche rouge sombre mise à nu

Le retour se fait par le plateau dogon de Bandiagara car la piste nord, au pied du massif, est effondrée sur plusieurs kilomètres. Cependant ce n'est pas sans avatars que nous grimpons le long de la falaise sur une piste ravinée, à forte pente, où nous ne passons que parce que nous avons deux powers qui s'entraident avec les câbles des treuils.

A Dakar, je mets la dernière main au rapport que je dois transmettre au Directeur des Mines et qui porte sur l'ensemble du séjour en A.O.F., c'est à dire de 1952 à 1954. Je ne peux passer sous silence les nombreux ennuis mécaniques que j'ai eu successivement, au cours de ces deux années, avec la jeep puis le pick up Willys qui m'avaient été affectés malgré les réserves que j'avais faites. Comme il s'agit d'un rapport géologique, je ne tiens pas à m'appesantir outre mesure et je règle la question en trois lignes sur le mode badin : " ces deux véhicules, plutôt fatigués, enrichissent considérablement mon expérience en mécanique automobile. Evidemment je fus handicapé dans mon travail, c'est ainsi que le pick up Willys ne put faire que 600 kilomètres pendant la deuxième campagne, et encore, par persuasion."

Or, dans le texte définitif publié par la Direction des Mines, quelle n'est pas ma surprise de voir que cette petite pointe, bien anodine au regard des problèmes auxquels j'ai du faire face, est remplacée platement par la phrase suivante : " ces deux derniers véhicules étaient assez usagés et me donnèrent des difficultés mécaniques qui génèrent un peu (sic) mon travail ". Ah, l'humour de notre corpsard ! Avec quelle désinvolture il minimise sa responsabilité en modifiant un texte qui porte ma signature !

Fin octobre, je rentre par bateau mais, après l'escale traditionnelle des Canaries, nous subissons une tempête exceptionnelle et la plupart des passagers sont anéantis dans leur cabine sous l'effet de la nautamine. J'arrive à résister en utilisant une méthode qui m'a été inculquée par notre professeur de géologie à l'Ecole des Mines : rythmer ma respiration avec le mouvement du bateau en expirant quand le bateau descend et inspirant en sens inverse.

A la salle à manger nous ne sommes que trois, un couple de magistrats et moi-même qui mangeons à la même table et, seul, le quatrième partenaire nous fait faux-bond : or, comble de l'ironie, il s'agit d'un médecin militaire qui était dans la marine avant de devenir terrien ; c'est la première fois, dit-il, que pareille mésaventure lui arrive, mais il est vrai qu'il était affecté sur un sous-marin qui naturellement échappe aux perturbations de surface !

A l'escale de Lisbonne, notre partenaire féminine, agressivement blonde, est le point de mire de la population presque uniquement mâle qui déambule dans les rues de la vieille

ville : les femmes sont rares et effacées, tout de sombre vêtues, la tête recouverte d'un fichu noir ! Nous nous laissons tenter par des huîtres énormes, appelées "sabots", que nous demandons au maître d'hôtel de nous préparer pour le dîner, mais, à l'heure du repas, nous quittons le Tâge, retrouvons la tempête et quelques bouteilles, verres et assiettes non suffisamment bloqués dégringolent. Si la salle à manger se vide instantanément, nous résistons héroïquement, toutefois ces fameuses huîtres me pèsent sur l'estomac et bientôt je réintègre ma cabine où je n'ai de cesse de me libérer par les moyens utilisés, je présume, par les Romains au cours de leurs orgies. Je peux enfin rejoindre ma couche où roulis et tangage m'emportent dans un rêve tumultueux.

TROISIEME PARTIE

LA BOUCLE DU NIGER : LE GONDO 1955 – 1957

CHAPITRE I

LA NOUVELLE DIRECTION DES MINES INSTALLATION A DOUENTZA

En France nous nous fixons, une grande partie de notre congé, à Biarritz, chez nos amis Percier, nos voisins de Gao, dont le mari était chargé de l'entretien de la piste transsaharienne en plein Tanesrouft, entre Tesselit et Bidon V. J'aime beaucoup le pays basque, aux maisons riantes et propres, disséminées sur les collines verdoyantes qui nous rafraîchissent et reposent de l'aridité sahélienne. Des amis bayonnais m'initient à la pêche à la truite qui restera pour moi une passion, sans doute parce qu'il n'y a rien de plus beau qu'une eau vive, courant dans les sous-bois, au milieu des rochers.

Après la cure obligatoire à Vichy, c'est à nouveau le retour vers Dakar par le "Djenné" que nous prenons à Marseille. Le voyage est calme avec escales à Tanger puis Agadir, où nous nous promenons dans la Médina. L'atmosphère y est plutôt tendue car les Marocains, d'habitude souriants, ne nous offrent que des visages fermés : il est vrai que le sultan Mohammed V, père de Hassan II, l'actuel roi du Maroc, a été exilé à Madagascar et nous ne serons pas étonnés d'apprendre que, peu de temps après, la révolte éclatera à Agadir avec, comme conséquence inéluctable, le massacre des Français.

A Dakar, nous rejoignons, route de Ouakam, la nouvelle Direction des Mines construite pendant mon absence. Il s'agit d'un long bâtiment à deux étages, avec grandes verrières, face à un grand parc de deux hectares peut-être, en bordure duquel sont construits trois bâtiments à deux étages destinés aux logements de géologues. Un quatrième bâtiment sera construit, l'année suivante, de l'autre côté du parc, et sera destiné plutôt à la Direction et aux géologues anciens. Cette splendide réalisation est à mettre, cette fois, au crédit de notre Directeur des Mines qui a su profiter de ce que la France, toujours généreuse, a créé un fonds de développement pour ses colonies, le FIDES. Cet organisme, financé très substantiellement, permettra ainsi de doter Dakar d'une université moderne, plus vaste, plus aérée, et mieux conçue que la plupart des universités françaises, d'un building administratif, d'un palais du Grand Conseil, devenu depuis la Chambre des Députés, d'un Palais de Justice majestueux à la pointe de la presqu'île, que sais-je encore, toutes réalisations que nous remettrons, comme la Direction des Mines, en 1960, au Gouvernement Sénégalais, au moment de l'Indépendance. La France, toujours large, ne se réservera même pas un bâtiment pour son Ambassade qu'elle sera obligée de faire ériger, sur ses fonds propres, après l'Indépendance.

Il faut reconnaître, pour l'instant, que dans la conception de cette belle réalisation qu'est la Direction des Mines, nos corpsards ont tenu compte de l'avis du personnel, des géologues en particulier. Ainsi nos bureaux sont-ils fonctionnels et spacieux et nos logements, meublés par l'administration, bien conçus. De tailles différentes, suivant l'importance des familles, ils permettent, compte tenu des départs en congé et en brousse, de loger l'ensemble des géologues.

Nous vivons donc littéralement en symbiose et, "asinus asinum fricat", les invitations chez l'un ou chez l'autre sont fréquentes et souvent une soirée dansante est organisée ; dans toutes ces réceptions on parle naturellement... géologie, au grand dam de ces dames que cela agace prodigieusement.

L'entr'aide est extraordinaire et il n'est pas rare, quand un couple ou l'autre passe une soirée en ville, d'en récupérer la marmaille pour la nuit et Dieu sait si elle est nombreuse, les géologues étant particulièrement prolifiques : pourtant, comme les marins, nous vivons rarement en famille et, paradoxalement, on peut en déduire que la séparation favorise la natalité !! Il est vrai que la pilule n'existait pas encore.

Les anniversaires des enfants nés en été - en hivernage - quand nous sommes réunis, font ainsi l'objet d'invitations qui réunissent facilement une bonne trentaine de bambins. Aussi un jardin d'enfants a t'il été aménagé derrière nos bâtiments et nous l'enrichissons de portiques et autres installations.

Mon premier soin est d'acheter une voiture, une Dauphine d'occasion, absolument indispensable, car le centre commerçant de Dakar et les principales plages sont à plusieurs kilomètres. Cet achat s'impose d'autant plus que mon départ ne saurait tarder et je vais être séparé des miens à nouveau pendant au moins deux mois.

Je dois rejoindre rapidement Bamako, puis Douentza, car le service de l'Hydraulique, qui profite comme les autres services de cette manne qu'est le FIDES, a entrepris des recherches aquifères dans le Gondo, plaine en dépression, en forme de large croissant, bordée à l'ouest et au nord par le plateau dogon, prolongé entre Douentza et Hombori par la chaîne des buttes témoins. Le Gondo, à cheval sur le Soudan et la Haute Volta, couvre environ 30.000 km² dont la moitié nord, en majorité sableuse, est dépourvue d'eau.

L'existence d'une nappe y est contestée par un hydrogéologue de renom, Archambault; Cependant, après une campagne de géophysique comprenant des sondages électriques et sismiques et qui s'appuie sur la campagne gravimétrique de Mademoiselle Crenn, il a été décidé une campagne de sondages de reconnaissance : le premier de ceux-ci a été implanté d'ailleurs par Archambault lui-même, à plus de 100 kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de Hombori. Or l'étude du Gondo fait l'objet de ma prochaine campagne et il est évident que la surveillance géologique des sondages envisagés devraient non seulement m'apporter des renseignements précieux, mais surtout me permettre de contrôler l'existence d'une nappe aquifère. Si oui, il me faudra alors en préciser l'étendue et les courbes de niveau, le débit, le comportement, puis, en fonction des résultats de mon étude, définir, en accord avec le Service de l'Hydraulique, un programme de sondages d'exploitation et de puits afin de développer toute cette région qui se prête à l'élevage.

Il est donc urgent que je prenne langue avec les services responsables de Bamako puis de Mopti. En ce mois d'août 1955, je reprends donc le train de Bamako avec deux powers wagons chargés de nos bagages personnels, cantines et caisses, dont celle du fameux réfrigérateur à pétrole.

J'ai récupéré un chauffeur déjà ancien et qui, au service de plusieurs de mes collègues, a toujours donné entière satisfaction ; il se nomme Dialtabé mais, Blancs comme Noirs l'appellent couramment "gueule tapée" du nom du quartier de Dakar dont il est originaire et sans doute aussi à cause d'une certaine consonance. Il fera équipe avec Mamadou Traoré, mon fidèle Bambara qui m'attend à Bamako.

Maeva n'a conservé à Dakar que le strict nécessaire mais, de toutes manières, il lui faut procéder à un certain nombre d'achats en double, comme vaisselle, réfrigérateur, puisque nous allons nous trouver à la tête d'une résidence principale à Dakar et d'une résidence "secondaire" à Douentza.

Je ne peux plus compter sur la "case du Gouverneur" que l'administrateur avait mise exceptionnellement à ma disposition et, en principe, il ne me reste plus que la location d'une case africaine dans le village, et ceci avec deux enfants de deux et trois ans. Or j'ai ouï-dire que le Service de l'Hydraulique, en vue de cette campagne, vient de faire construire à Douentza, une maison "en dur" destinée à un ingénieur chargé de superviser les travaux.

Mais en quoi consiste exactement sa fonction ? établir les décomptes des forages suivant un barème basé surtout sur la dureté des roches traversées puis, si l'existence d'une nappe aquifère est confirmée, implanter, sur mes indications, puis surveiller puits et sondages d'exploitation. Manifestement, en cette période de recherches, je suis certainement le mieux qualifié pour ce travail et je propose donc, au jeune polytechnicien du corps des Ponts et Chaussées qui est responsable du Service de l'Hydraulique du Soudan, de remplir également les fonctions de l'ingénieur des Travaux Publics en échange de la libre disposition de la maison de Douentza. Dans la discussion je n'ometts pas de lui signaler que son homologue, en Haute Volta, se trouve être mon frère car - et c'est le comble - j'ai un jeune frère "corpsard" des Ponts et Chaussées. Ainsi le marché se conclut-il sans problème d'autant que ma proposition se traduit par une économie pour le Service de l'Hydraulique.

Je rejoins Mopti par le fleuve, sur le "Galliéni", car la piste est impraticable en hivernage. Le spectacle, du bateau, est pour moi inhabituel car la nature a reverdi, le sable aride a disparu sous les hautes herbes et, dans la plaine alluviale, les paysans cultivent dans leurs lougans, riz, mil, manioc, igname, coton, tabac, etc... Je suis accueilli, à Mopti, par un jeune ingénieur des Travaux Publics, très sympathique, que j'aurai l'occasion de retrouver l'année suivante au Dahomey puis, beaucoup plus tard, à Dakar. En sa compagnie nous rejoignons Douentza, à travers le plateau de Bandiagara où la piste qui court à même le grès est relativement possible, non sans difficultés.

La maison qui m'est destinée est carrée, sans étage, dominée par une terrasse, isolée à l'extrémité nord du village, avec une très belle vue sur le massif du Gandamia. On y trouve salle à manger, chambre à coucher, bureau, salle de douches, garage, bref le "grand confort" dans ce coin perdu.

Je retrouve avec grand plaisir Clément, le Commandant de Cercle qui est seul, car il se trouve en fin de séjour et a préféré renvoyer sa famille en France en début d'hivernage, avant que Douentza ne soit presque complètement isolée. Il y a aussi qu'il est nécessaire d'assurer, sans coupure, une année de scolarité à ses deux garçons.

Mon chargement est entreposé dans mon nouveau logis sous la garde de Bara, un Dogon de la falaise, ancien tirailleur, que me recommande l'administrateur. Nous rejoignons ensuite le sondage d'Irma, à 150 kilomètres au sud-est, en suivant les traces des camions de l'entreprise de sondage, l'HYDRAF. Le tout terrain ne présente pas d'obstacles, à l'exception de quelques dunes fixées, car la plaine du Gondo est surtout sableuse, et, en ce mois de septembre, la conduite est aisée sur un sable encore mouillé qui présente donc davantage de cohésion qu'en saison sèche où il est pulvérulent.

A Irma, nous sommes reçus par les deux sondeurs logés sous des paillotes, ainsi que par mon collègue saharien Rouaix qui, en mon absence, a été chargé de suivre le sondage. Nous sommes accueillis avec beaucoup de cordialité par ces hommes, tellement isolés au milieu de ce désert, et dont toute la vie est axée sur leur machine, une Faihling 1500 qui tourne 12 heures sur 24.

Rouaix, célibataire endurci, l'homme du grand désert, de Taoudeni au Tanesrouft, m'attend, pour le remplacer, avec d'autant plus d'impatience que, en fin de séjour, il repart maintenant en congé, via Dakar. Succédant à mon collègue je m'intègre facilement à la petite équipe. Mon rôle est simple, établir la coupe géologique des couches traversées et contrôler l'existence d'une nappe aquifère éventuelle. J'ai donc beaucoup de loisirs et, tout en parcourant les environs, j'en profite pour chasser biches et pintades afin de varier le menu de mes coéquipiers, qui ne consomment guère que des conserves.

Actuellement la roche traversée, du calcaire dolomitique, est très dure, l'avancement est donc très lent et le forage ne peut se faire qu'en carottage continu avec une couronne en diamants. Cette technique est inhabituelle pour une Failing qui travaille normalement en terrain tendre, au trépan, et le 29 septembre, à 88,50 m de profondeur, le carottier reste coincé au fond. Déjà, début août, pareille mésaventure était arrivée à 83,60 m et il avait fallu plus d'un mois pour récupérer la couronne. Manifestement les tentatives de "repêchage" prendront beaucoup de temps et j'en profite pour rentrer à Douentza et préparer la maison pour l'arrivée de ma femme début octobre.

Maeva et les enfants font toute une journée d'avion jusqu'à Mopti : d'abord en DC4 jusque Bamako puis en DC3 qui dessert, par saut de puce, les principales villes du fleuve, Ségou, Mopti, Goundam, Tombouctou et Gao. A Mopti, nous restons 48 heures pour faire quelques achats et c'est à nouveau les 200 kilomètres de traversée du plateau Dogon, entrecoupée d'une nuit à Bandiagara.

Maeva semble apprécier sa nouvelle demeure mais la trouve par trop exposée au soleil: elle apparaît comme un bloc ocre, posé sur un terre plain nu, à l'exception d'un petit arbre, et il est urgent de procéder à quelques plantations pour ménager des coins d'ombre. Mon premier souci est donc d'entourer la petite concession d'une haie de parkinsonias, 180 en tout, qui devrait, avec le temps, limiter l'horizon brûlé par un rideau d'arbustes.

Parallèlement j'entreprends, au nord de la maison, à la limite des champs de mil, un petit jardin constitué de petites planches surtout sableuses où je sème, avec beaucoup d'optimisme, radis, salades, pommes de terre et tomates. Près de l'arbre je fais installer un poulailler grillagé avec cinq poules et un coq afin d'avoir chaque jour au moins un oeuf frais pour les enfants.

Reste le problème du pain et l'on me conseille d'installer, sur une stèle en banco, un foyer en voûte sous un demi fût de 50 litres, recouvert de banco également. Une fois le four chauffé au bois on y introduit la pâte à pain avec des résultats imprévisibles car il est impossible de régler la température : ou le pain est brûlé ou il est insuffisamment cuit, mais parfois c'est le miracle ! Maeva, qui ne doute de rien, tentera même d'y faire cuire quelques tartes.

A l'exception de Bara, mon personnel est composé de prisonniers de droit commun. Ainsi le jardinier est un Peuhl qui, sans ménagement, a maté à coups de lance une velléité de révolte chez ses captifs. Comme il n'y a pas eu mort d'homme il n'a été condamné qu'à cinq mois de prison par l'administrateur qui me l'a confié, car il s'agit somme toute, d'un homme respectable : châtier ses esclaves n'a rien de déshonorant dans la société africaine et la justice des Blancs, qu'on est bien obligé de subir, paraît parfois incompréhensible.

C'est un homme digne et discret qui, les plantations terminées, passe le plus clair de son temps à arroser jardin et arbustes avec l'eau d'un puits qui a été creusé auprès de la maison: midi et soir, il rejoint sa prison toute théorique ! Je le rétribue d'une manière ou d'une autre et, comme nous nous estimons beaucoup, il me met en rapport avec un de ses parents, Dialo, qui me servira de guide pendant les deux ans de ce nouveau séjour.

En revanche, la corvée d'eau est assurée par deux autres prisonniers, de mauvaise réputation, gardés constamment par un garde cercle. Une heure par jour ils viennent remplir d'eau du puits les deux bassins qui, sur la terrasse, nous servent de "château d'eau" et

alimentent les conduites d'eau qui desservent la douchière et le lavabo. Ils remplissent également un fût de 200 litres placé près du garage destiné, entre autres, au nettoyage par Bara du carrelage de la maison.

Le soir, nous nous éclairons par des lampes pression dont le maniement est délicat car le manchon, diaphane, se déchire au moindre souffle. A défaut, il nous reste les lampes-tempête qui ne nous dispensent qu'une lumière bien avare. Pendant ce temps l'administrateur obtient l'électricité à partir d'un groupe électrogène dont nous profitons quand même car son ronronnement lancinant porte très loin dans le silence de la nuit africaine : la rançon du progrès !

J'ai bien essayé un éclairage au gaz à partir d'une bouteille de butane, mais j'obtiens une faible lumière bleutée, lugubre, parfaite pour une chambre mortuaire, aussi abandonnons-nous rapidement ce système.

Au sondage, les essais de repêchage du carottier sont infructueux aussi la Direction de l'HYDRAF décide t'elle d'envoyer un ingénieur qui doit prendre sur place une décision. Je me charge d'aller le chercher à l'aérodrome de Mopti et Maeva me demande de ne pas oublier épicerie, légumes, pain, bonbonne de vin et surtout un service à vaisselle de 72 pièces qu'elle s'est fait envoyer, par le fournisseur dakarois, directement à Mopti.

Quoique l'hivernage soit maintenant terminé depuis un mois, contrairement à l'année dernière où la saison des pluies était exceptionnelle, je préfère encore traverser le plateau dogon, plus lent mais plus sûr. Au retour, comme mon compagnon est pressé, je choisis la piste du nord, qui, dans la plaine, contournant la falaise de Bandiagara, est en principe beaucoup plus rapide. Cette piste traverse, sur des levés de terrain, des zones marécageuses maintenant pratiquement à sec. Sans méfiance je m'engage sur ce genre de digue mais soudain je constate qu'elle a été emportée sur peut-être un mètre pendant l'hivernage. Si je freine, l'accident est inévitable - il n'est pas question non plus de dégringoler la digue - aussi dans un réflexe, un peu comme un cavalier qui presse son cheval pour franchir un obstacle, j'accélère et... la voiture passe, retombant brutalement de l'autre côté du fossé !

- " Vous nous avez sauvés la vie " me dit mon voisin tout ému

Comme je continue à rouler après un coup d'oeil à l'arrière où Mamadou, solidement calé dans le fond, me fait signe que ça va, il s'étonne de ce que je ne cherche pas à constater les dégâts éventuels :

" Vous savez, en brousse, je ne m'arrête que lorsque je ne peux pas faire autrement, et puis il me semble que vous êtes pressé ! "

A Douentza nous absorbons un repas rapide pendant que la voiture est déchargée: Mamadou qui déjeune d'une baguette de pain et d'une boîte de sardines - c'est son régal - me rassure :

" Aucun problème, les ressorts ont tenu. "

Nous continuons en tout terrain jusqu'au sondage où nous parvenons en fin d'après midi et rapidement l'ingénieur de l'HYDRAF constate qu'il est impossible, avec les méthodes habituelles, de décoincer la couronne en diamant quoique la partie supérieure du carottier ait été récupérée. Il est donc décidé de recommencer un autre sondage à proximité : la Faihling sera utilisée dans un terrain meuble, jusqu'à 57 mètres, puis elle sera relayée par une petite sondeuse, une Joy, spécialisée en carottage continu pour terrain dur. Malheureusement, ce sera en petit diamètre et il ne sera pas possible, si nos recherches sont couronnées de succès, de transformer ce sondage de recherche en sondage d'exploitation.

Dans la soirée, nous rejoignons Douentza où Maeva m'apprend que notre aventure du matin n'a pas été tout à fait sans conséquence : la caisse de vaisselle n'était pas indemne car aucune des grosses pièces n'a résisté !

Après quelques heures de sommeil nous rejoignons Mopti cette fois avec davantage de prudence, mais quand même à temps pour l'avion.

En 24 heures nous aurons fait, en une quinzaine d'heures, 700 kilomètres de pistes à peine tracées ou en mauvais état.

CHAPITRE II

LES DOGONS ET LA NAPPE AQUIFERE DU GONDO SONDAGE ET CRATERE D'IRMA

Je viens de recevoir, de la Direction des Mines, une nouvelle dynamo pour le deuxième power wagon qui était en panne et je vais pouvoir me lancer dans de nouvelles explorations menées parallèlement à la surveillance du sondage. Celle-ci peut d'ailleurs être relâchée puisque le contrôle géologique a été fait jusque 88 mètres de profondeur.

Au sud de la chaîne des buttes témoins de Douentza à Hombori, la plaine du Gondo, en dépression, est désespérément couverte de sable dans sa partie septentrionale et, seule, l'exploration des puits creusés dans quelques rares villages permet d'obtenir des indications essentiellement hydrogéologiques : résistivité de l'eau qui donne une idée de sa teneur en éléments solubles, PH, qui permet d'apprécier la basicité ou l'acidité de l'eau, profondeur de l'eau et enfin nature de la formation aquifère rencontrée au fond. Pour obtenir cette dernière information, je fais descendre généralement dans le puits un puisatier du village, accroché au câble du power wagon, avec un marteau et une calebasse qu'il me remonte pleine de cailloux.

Cependant connaître la profondeur relative de la nappe n'est pas suffisant, et il faut, pour établir la carte piézométrique de la nappe, c'est à dire les courbes de niveau, la relier aux courbes de niveau de la surface. Or les cartes au 1/200.000 Douentza et Djibo en sont dépourvues et il me faut donc déterminer moi-même l'altitude du sol.

A cet effet je me suis pourvu de deux baromètres utilisés par l'Institut Géographique National et qui devraient permettre une bonne précision puisqu'ils sont même munis d'un thermomètre afin de faire intervenir les corrections dues aux variations de température. Heureusement, en zone sahélienne, en saison sèche, le climat est immuable et les variations de pression atmosphérique pratiquement nulles sur de grandes distances. Ceci devrait donc me permettre de comparer mes mesures en brousse à celles d'un baromètre de référence situé à Douentza, où l'altitude exacte est connue par une borne située à quelques mètres de ma maison : cette borne a été posée par l'Institut Géographique National au cours d'une campagne de nivellement entre Bamako et Douentza.

Encore faut-il que les mesures soient faites simultanément à heures fixes, de 9 heures à 18 heures, et je ne connais qu'une seule personne que je puisse charger de ce travail de confiance : ma femme qui, dorénavant, pendant des mois, devra noter pression et température à heures précises pendant que, à 100 ou 200 kilomètres de là, à vol d'oiseau, j'effectuerai les mêmes mesures sur un puits, en principe au même instant.

Le nord du Gondo est couvert par un grand erg de dunes, fixées par une maigre végétation, de quelques 80 kilomètres en est-ouest sur 60 kilomètres en nord-sud, inhabité mais qui pourrait constituer une zone d'élevage si l'eau y était à disposition. En bordure de cet ensemble dunaire existent quelque villages qu'il me faut visiter systématiquement si je veux connaître les caractéristiques de la nappe aquifère.

Comme Irma est situé dans la partie orientale de l'erg, je commence par les rares villages situés plus à l'est et au sud, puis je m'attaque à la partie ouest, du côté du plateau de Bandiagara. Les petits villages, distants d'une vingtaine de kilomètres en moyenne, sont habités par des Dogons qui, à la faveur de la paix française, sont descendus petit à petit de leur plateau et se sont installés dans la plaine où la culture est plus facile. Cependant, dans la partie est, le pays Mondoro, ces Dogons sont sous la tutelle des Songhaïs de Hombori qu'ils supportent de moins en moins.

Ces Dogons sont des gens très travailleurs qui, malgré l'inhospitalité de la région, arrivent à s'y maintenir et même à s'y étendre. Naturellement la découverte de l'eau conditionne l'implantation d'une nouvelle communauté et des équipes de puisatiers sont chargées de creuser des puits dans les régions désertes au-delà du village. Ces puits sont très étroits, à la mesure de l'homme, de manière qu'il puisse s'y déplacer en s'appuyant sur les parois et en s'aidant de petites marches taillées dans celles-ci.

L'eau est profonde, entre 50 et 80 mètres, et l'atteindre demande de nombreux mois d'efforts car, après les formations meubles qui font entre 40 et 50 mètres d'épaisseur, il faut creuser dans des roches souvent dures comme des grès ou des calcaires dolomitiques souvent silicifiés en jaspe. Cette dernière formation ne s'entame pas facilement comme l'a démontré l'échec de la Faihling, malgré sa couronne en diamant.

Ces gens ont un courage extraordinaire et, avec leurs seuls pics de fabrication locale, ils s'attaquent à la roche dure en essayant d'en agrandir les fissures. J'ai avec moi une barre à mine, dont je n'ai guère l'utilisation, et je la laisse à une équipe qui se trouve justement par 60 mètres de fond dans cette formation dolomitique particulièrement coriace. Quelques mois plus tard, repassant par ce puits non encore terminé d'ailleurs, je m'enquerrais de cette barre à mine. Après quelques hésitations, on me l'amène mais, à ma grande stupéfaction, sérieusement raccourcie puisque de 1,50 mètre au départ elle n'aura plus qu'une quarantaine de centimètres.

Atteindre la nappe aquifère est une chose, mais il leur est impossible de creuser profondément dans l'eau, et il arrive que le puits s'assèche en saison sèche. Je leur conseille alors de profiter de cette période pour l'approfondir de manière à augmenter la quantité d'eau disponible quand la nappe remontera. Cependant l'alimentation de cette nappe est, pour moi, encore un mystère : une alimentation directe par la pluie, à de telles profondeurs, ne me semble guère probable étant donné la faible pluviométrie et la forte évaporation qui est constaté dans cette région. Je pense donc qu'il s'agit d'une nappe fossile, constituée à une période climatique beaucoup plus humide, mais cependant encore alimentée en hivernage, en bordure du bassin, là où cette nappe phréatique est nettement moins profonde et communique de surcroît avec les nappes de piedmont de la falaise de Bandiagara et des buttes témoins.

Le creusement de ces puits ne va pas sans risques et, généralement, le puisatier est relié à la surface par une corde de fabrication locale qui lui permet d'être remonté s'il y a un accident, dû par exemple à un éboulement qui le blesse ou, beaucoup plus rarement, s'il perce une poche de gaz carbonique et risque donc l'asphyxie. Plusieurs fois un homme a ainsi été remonté inanimé, sans raison apparente, et, pour les Dogons, il ne peut s'agir que d'une action maléfique due aux esprits mauvais, aux diables que l'on dérange. En désespoir de cause ils m'interrogent sur ce phénomène mystérieux et pensent que j'ai peut-être une recette personnelle pour le déceler.

Je leur conseille donc de descendre dans le puits, au bout d'une corde, une lampe tempête allumée : si elle s'éteint - pour être absolument sûr je leur demande de répéter l'expérience trois fois - c'est que les diables sont bien là et qu'il vaut mieux attendre quelques temps avant de recommencer à creuser, mais à condition que la lampe reste allumée, sinon il vaut mieux chercher un autre emplacement malgré tout le travail qui aura été fait.

Ces populations sont très attachantes et, comme je partage leurs soucis et qu'il m'arrive de prendre les mêmes risques, mon prestige grandit. C'est ainsi qu'une fois ils m'apportent à Douentza, après une trotte d'une bonne centaine de kilomètres, un échantillon du fond d'un puits pour avoir mon avis. Naturellement je les raccompagne en voiture pour bien leur montrer que je suis très sensible à leur problème que je vais étudier sur place.

Dans le nord-est du Gondo, je découvre un petit village de Peuhls dépourvu de puits. Intrigué, et ça se conçoit, je leur demande comment ils ont résolu le problème de l'eau et ils me montrent un bois de gros boababs, arbres creux dont l'intérieur a été aménagé en citerne. Remplis à l'hivernage puis scellés au banco, ces "réservoirs", de l'ordre du mètre cube, doivent permettre aux quelques dizaines d'habitants de subsister, sinon il ne leur reste plus qu'à migrer en fin de saison sèche, vers Hombori, plus au nord.

De leur côté les sondeurs ont déplacé de 7 mètres la Faihling et recommencent le sondage dans les formations meubles avec les mêmes difficultés que précédemment : à partir de 8 mètres de profondeur, la boue, qui lubrifie le train de tiges et remonte les sédiments du fond, à tendance à disparaître en profondeur dans le terrain très poreux et sec. Il faut sans cesse rajouter de l'eau dans la fosse d'alimentation, jusqu'à 10 mètres cubes par jour, mais l'eau, au plus près, se trouve à une bonne cinquantaine de kilomètres au nord, vers Boni, au pied des buttes témoins. C'est donc une incessante "noria" avec deux camions Mercedes qui transportent, chacun, une vingtaine de fûts de 200 litres sur une piste sableuse à travers dunes.

Les sondeurs essaient également de limiter ces pertes d'eau en injectant dans les formations les plus poreuses, pour les colmater, de la boue très visqueuse, très épaissie par de la bentonite, argile que l'on emploie habituellement sur les sondages. Il leur faut une dizaine de jours pour traverser, puis tuber, les 57 premiers mètres de terrain meuble.

Début décembre, pour forer dans la roche dure, la dolomie, est installée la petite sondeuse, la Joy, qui travaille en carottage continu. Malgré les problèmes de perte d'eau, comme précédemment, et la nécessité de colmater certaines grosses cavités par de l'argile et même de la paille de mil, la nappe aquifère est mise en évidence à 90 mètres de profondeur. Ironie du sort, à quelques mètres près, le sondage précédent aurait donné à cette région déshéritée un nouveau point d'eau ce qui ne sera malheureusement pas le cas avec la Joy qui fore en trop petit diamètre.

Le lendemain, je profite de la présence de deux représentants du Service de l'Hydraulique de Mopti pour me lancer dans l'exploration d'un énorme cratère d'effondrement situé à quelques kilomètres du sondage. Ce cratère très spectaculaire, d'une cinquantaine de mètres de profondeur, s'est formé le long d'un miroir de faille que l'on aperçoit sous une quinzaine de mètres de sédiments meubles et qui forme une paroi verticale se terminant en surplomb. Ailleurs, les pentes sont formées d'éboulis assez argileux, par où je compte passer pour atteindre le fond.

A peine ai-je fait quelques mètres que je tombe en arrêt devant un magnifique serpent lové au milieu d'une anfractuosité où je me glisse. Sans bruit je remonte récupérer mon fusil, le calibre 12, et tire cet animal qui se révèle être un magnifique cracheur de plus d'un mètre de long, gros comme l'avant-bras !

Je préfère alors m'armer d'un coupe-coupe afin de faire face à d'autres rencontres de ce genre, mais Morel, le chef sondeur de la Faihling, me convainc de descendre encordé et, quoique boiteux, décide de m'accompagner. Nous nous retrouvons l'un après l'autre au fond après avoir dévalé la pente glissante en évitant quelques cavernes qui peuvent abriter toute une faune bizarre et variée.

Les observations sont très intéressantes et, comme je compte rester quelques temps, la corde est remontée pour nous renvoyer un bidon d'eau. Or le terrain est tellement crevassé que tous les essais sont infructueux et la corde ne peut nous atteindre. Nous sommes prisonniers au fond - peut-être pourrais-je m'en sortir en escaladant les éboulis - mais Morel est trop handicapé pour me suivre.

Il nous faut attendre de longues heures, de plus en plus angoissés, avant que nos compagnons du haut trouvent le moyen dans l'après-midi de laisser filer, le long de la paroi verticale, la corde lestée de son bidon. Nous sommes remontés le long des éboulis, avec

beaucoup de difficultés pour mon compagnon qui, dans certains passages, est littéralement tracté. Il est assez choqué par cette aventure dans laquelle il s'est lancé, malgré son infirmité, avec sa générosité coutumière, uniquement pour ne pas me laisser l'affronter seul.

Les risques qu'il a pris ne m'ont pas étonné car, certain soir, autour de la table formée de planches posées sur des tréteaux, il nous a raconté sa guerre qui sort vraiment de l'ordinaire. Depuis Madagascar, où il a réussi à rejoindre les gaullistes en 1941, il a été expédié au Yunnan, en Chine du sud, pour monter, avec un autre français, une équipe de sabotage dirigée contre les installations ferroviaires du Tonkin, administré par les Français de Vichy sous contrôle japonais. Blessé à la cuisse à Langson par les Vichyssois qui le mettent en prison, il est récupéré en 1945 par les Japonais, lesquels, au moment de leur défaite, le livrent au Vietminh. Il ne sera délivré, après bien des souffrances, qu'en 1945, après le débarquement français des troupes de Leclerc à Haiphong.

L'autre chef sondeur, Briat, qui s'occupe de la Joy, n'est d'ailleurs pas en reste puisque, en Angleterre pendant la guerre, il a fait partie des fameux commandos verts de la marine, seule troupe française organisée qui, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Kieffer, a participé au débarquement en Normandie en 1944 et a neutralisé, non sans grosses pertes, le fameux casino d'Ouistreham transformé en blokhaus.

Mais ce jour là il y avait aussi, en la personne de Chrysler, surveillant des Travaux Publics, un autre guerrier hors du commun, mais de l'autre bord. Habillé d'une salopette bleue, un pistolet allemand, le P38, toujours à portée de main dans sa voiture, c'est un alsacien taciturne, peu communicatif. Cependant, une nuit que nous roulions dans la brousse en flammes, il me dit, tout à trac :

- "Ca me rappelle la bataille de Stalingrad la nuit".

J'apprendrai alors qu'il a été feldwebel (adjudant en France) chez les S.S. et a fait toute la campagne de Russie. Parmi les histoires qu'il m'a racontées, j'extrais celle-ci qui m'a semblé la plus étrange : sa compagnie se repliait rapidement pour éviter l'encerclement par les troupes russes quand elle s'est trouvée face à des partisans ukrainiens, mais qui eux étaient également antisoviétiques ; aussi un accord intervient et, en échange de ses armes lourdes, la troupe allemande obtient non seulement le libre passage mais reçoit, pour une nuit, à son corps défendant, l'hospitalité de ces alliés tout à fait imprévus et inquiétants.

Au cours de ma carrière, j'observerai que la brousse crée une sélection chez les Blancs et que, plus on s'y enfonce, plus on y rencontre des gens attirés par le risque, l'aventure sous quelques formes que ce soit, dans le cadre d'un métier ou pas, même d'une vocation : ainsi chez les missionnaires, dont les mobiles sont, en principe, uniquement désintéressés et généreux, je constaterai également cette tendance.

A Irma je profite de ce que j'ai un bon sondeur et une machine efficace pour continuer le forage jusqu'à la limite du possible - 150 mètres peut-être 200 mètres de profondeur - afin d'obtenir davantage de renseignements sur cette série dolomitique que Archambault, mon prédécesseur hydrogéologue, considère d'origine récifale donc sporadique. Déjà, aussi étrange que cela paraisse à ce grand spécialiste, j'ai pu constater, en particulier au cratère d'Irma, qu'une dolomie ancienne pouvait être soluble, d'où l'effondrement, et donc permettre l'existence d'une nappe régulière.

Il me faut maintenant rentrer à la maison car je dois y retrouver Roure, un ingénieur de l'Hydraulique, à qui je dois, au cours d'une tournée, faire le point de mes recherches qui concluent à l'existence d'une nappe étendue et profonde quoique phréatique.

Maeva m'accueille avec les premiers produits du jardin, radis et navets, qu'elle récolte depuis quelques jours. De son côté, Clément, l'administrateur, lui envoie fréquemment quelques légumes, choux et salades surtout et, au marché, Bara achète des oignons et des tomates cultivées par les Dogons. Le poulailler donne quotidiennement un ou deux oeufs dont profitent les enfants. La saison froide a débuté et les petits apprécient ce changement de

climat : ils sont plus vifs, dorment davantage sous leur couverture, car les nuits sont fraîches et ma femme a diminué leur ration d'eau.

Le 15 décembre je quitte Douentza, avec Roure, par la piste de Hombori que je compte laisser à Boni pour rejoindre ensuite le sondage. Nous roulons à bonne allure quand, brutalement, la voiture se déporte irrésistiblement vers la droite malgré tous mes efforts : nous nous dirigeons vers un rocher énorme que j'évite je ne sais comment, en l'"effleurant" toutefois, ce qui a pour résultat d'arracher une boîte métallique fixée à l'extérieur de la caisse arrière et destinée à recevoir les outils.

Mamadou constate que la lame maîtresse du ressort avant droit est cassée et nous remontons un ressort complet car j'en ai deux en permanence dans chaque voiture ainsi que deux lames maîtresses.

Nous rejoignons Irma dans la soirée et les sondeurs, malgré l'heure tardive, s'empressent de nous préparer un repas puis nous logent dans une paillote car, par ces nuits froides, il est préférable de coucher à l'intérieur d'un abri quand c'est possible. Pour les jours suivants, où nous avons décidé une tournée vers le sud du grand erg avant de rejoindre Douentza, nous avons nos duvets qui nous garantiront suffisamment je pense.

Au cours de notre expédition je montre à mon compagnon quelques puits inachevés, car l'eau est trop profonde et la roche trop dure pour les faibles moyens de la population locale. Cependant deux puits ont atteint l'eau, aux environs de 75 mètres de profondeur, dans une dolomie d'autant plus coriace qu'elle est silicifiée.

Soudain la voiture fait encore des siennes et j'en perds à nouveau le contrôle : cette fois c'est le ressort avant gauche, qui n'a pas voulu être en reste avec son homologue de droite, dont la lame maîtresse a cédé elle aussi !

Roure commence à regretter sérieusement de s'être embarqué dans cette expédition avec un géologue dont la voiture a manifestement des velléités d'indépendance. Evidemment la vie de bureau à Bamako ne prédispose pas à ces imprévus et j'appréhende pour lui la remontée vers le nord car nous allons traverser l'erg sur une soixantaine de kilomètres sans rencontrer âme qui vive. Mais tout se passe sans autre avatar si ce n'est que certaines dunes, encore vives, sont difficiles à passer et que crabottage et différentiel sont à nouveau mis à contribution.

Mon interlocuteur semble bien persuadé maintenant de l'existence d'une grande nappe aquifère et de la difficulté qu'ont, à l'atteindre, les habitants, avec leurs moyens traditionnels : c'est la confirmation du bien fondé d'une future campagne d'exploitation par forage dans la zone dunaire.

Il est également question de s'en remettre à l'énergie éolienne pour l'extraction de l'eau ce qui me semble très réaliste car l'utilisation d'une pompe à essence et son entretien me semble particulièrement aléatoire dans cette région désertique. De plus la solution éolienne me semble excellente car l'harmattan souffle en permanence de mars à juin, à l'époque où l'eau de la nappe est la plus nécessaire : Il est vrai qu'il y a une relation de cause à effet car ce vent sec contribue considérablement à l'évaporation et donc l'assèchement des mares. D'autre part l'éolienne est un matériel robuste qui n'exigera sans doute qu'un ou deux contrôles par an.

Il est cependant nécessaire de connaître les caractéristiques du vent et l'on me demandera d'installer à cet effet un anémomètre, chez moi, sur la terrasse de la maison. A priori cela ne pose guère de problèmes, car cet appareil est relié à un enregistreur et ma femme, une fois encore mise à contribution, n'aura qu'à en changer le papier millimétré et veillera à ce qu'il ne manque pas d'encre. L'avenir devait démontrer que tout cela est très théorique et que le maintien en marche de cet appareil exige une surveillance constante car, dans ce climat très sec, l'encre sèche et la plume n'inscrit donc plus rien. Il faudra que, chaque fois, ma femme démonte l'appareil pour réimbiber la plume, ceci plusieurs fois par jour et par nuit.

Si l'on songe qu'il lui faut également mesurer à chaque heure du jour pression et température, on peut donc dire qu'elle est constamment sur la brèche et ce sans aucune contribution car j'aurai trop peur, en lui attribuant un salaire, d'être accusé, par mon Directeur, de dilapider les fonds publics à mon profit.

Pour Noël, Maeva veut reconstituer, pour les enfants surtout, une ambiance bien de chez nous et je vais lui chercher en brousse, en guise de sapin, un arbre suffisamment feuillu et vert, mais non un épineux qui pourrait blesser les petits, ce qui, ici, en pleine saison sèche, est un peu une gageure. J'ai confié cet arbre précieux au jeune aide de Bara en lui recommandant de le mettre dans un seau rempli d'eau pour le maintenir en bon état, mais sans doute me suis-je mal exprimé car il me rapporte l'arbre complètement dépouillé tandis que les belles feuilles flottent à la surface de l'eau.

Le jour de Noël les enfants et leur petite compagne, la fille de Bara, reçoivent de nombreux cadeaux disposés sous une crèche que mes parents m'ont fait parvenir. Il y a chez moi un réveillon qui réunit la colonie européenne, en l'occurrence l'administrateur et mes sondeurs. Au menu, des conserves "périgourdines" comme il se doit, le méchoui traditionnel puis des ananas et une magnifique bûche de Noël que les sondeurs nous ont fait la surprise de nous rapporter depuis Mopti, avec d'infinies précautions, sur les 200 kilomètres de pistes défoncées.

Pendant ces quelques jours en famille, entrecoupés par deux jours sur le sondage, je développe le jardin en repiquant choux et salades et en plantant des pommes de terre. Malheureusement il y a des insectes qui apprécient beaucoup mes tendres pousses bien vertes et bien tentantes dans cette brousse brûlée et je ne sais comment les combattre efficacement.

CHAPITRE III

ELECTIONS LEGISLATIVES LA PLAINE DU SOUROU

Le 2 janvier 1956, l'administrateur doit assurer les élections législatives - il n'y a plus qu'un seul collège électoral - et il se trouve devant un problème épineux que, dit-il, je suis seul à pouvoir résoudre car, cloué à Douentza, il ne peut y faire face. Il y a en effet une circonscription très délicate, le Mondoro, en pays dogon, où les élections sont en principe assurées par le chef songhaï Balobo Maïga, le chef du canton d'Hombori. Or, en raison des tensions qui existent entre les deux ethnies - aux dernières élections au Mondoro il y a eu 5 morts chez les Songhaïs - il ne voit que moi, en raison de ma cote chez les Dogons, pour mener à bien cette opération en présidant le bureau de vote de ce gros village.

Je pourrais naturellement refuser car, chargé de mission depuis Dakar, la capitale fédérale, je ne suis pas, en principe, sous la dépendance des autorités soudanaises, mais Clément est un ami qui m'a rendu de grands services. J'accepte donc mais à deux conditions : qu'il n'y ait aucune autorité songhaï dans les parages et surtout que les élections soient sans trucage. C'est ainsi que, à la fin du réveillon du Nouvel An, chez l'administrateur, après le coup de l'étrier, en l'occurrence une coupe de champagne, je me retrouve en pleine nuit sur la piste, en compagnie d'un garde cercle petit mais râblé, une véritable tour, qui doit veiller sur ma sécurité.

Les Dogons ont bien fait les choses et ont installé, en guise de bureau de vote, une paillote en dehors du village avec comme siège...des mortiers à mil retournés pour mes deux assesseurs et moi-même. Sur une table de fortune sont installés l'urne et les deux paquets de bulletins de vote, de couleurs différentes car les électeurs sont en grande majorité analphabètes.

J'ai fait installer avec des seccos, grandes nattes en tiges de mil, un isoloir qu'utilisent mes deux assesseurs dès l'ouverture du bureau, à 8 heures comme il se doit. Personnellement je ne vote pas, car je suis en position d'arbitre plutôt qu'électeur d'autant qu'étant français je ne me sens pas tellement concerné, et puis mon unique voix est tellement dérisoire !

Le candidat local, Dogon de surcroît, Sékou Kansaye, est "vétérinaire africain". Comme les "médecins africains" ceux-ci se distinguent de leurs homologues européens par leur formation : après le brevet, ils ont reçu, en 3 ans, un enseignement spécialisé et accéléré et ont la charge d'une subdivision sous la direction d'un médecin militaire, docteur en médecine, qui siège au chef-lieu du Cercle. Le plus célèbre de ces médecins africains est sans conteste Hauphouet Boigny, le Président de la République Ivoirienne.

Pour ces élections, Sékou est présent à Mondoro et il se trouve que nos rapports sont très cordiaux : d'ailleurs nous nous tutoyons à la mode africaine. Cependant il prétend "contrôler", à l'intérieur du bureau de vote, la validité des élections mais je m'y oppose fermement car j'ai toujours peur d'un esclandre qui pourrait dégénérer en bagarre et les précédents sont fâcheux. Je le rassure toutefois au nom d'une amitié qui ne fera que s'affirmer par la suite.

- Ecoute Sékou, tu n'as rien à craindre et tout se passera correctement.

Mon interlocuteur, après quelques protestations, finit par céder car il me fait finalement confiance, mais toute la journée il se tiendra à proximité de la paillote afin de "convaincre" les derniers hésitants.

Les Dogons se présentent en file mais, dès le premier, je m'aperçois que l'isoloir lui est inconnu et qu'en fait il ne sait pas voter. Comme je n'ai pas le temps de faire l'éducation de toute cette population je me décide à voter moi-même pour chaque électeur suivant ses indications. Inlassablement je demande à chacun :

- " Pour qui tu votes ? "

et invariablement on me répond :

- " Pour Sékou ".

Aussi qu'elle n'est pas ma surprise de trouver au dépouillement un bulletin de vote et un seul opposé à Sékou. Il ne peut s'agir que du vote d'un de mes assesseurs et j'en déduis que, si les électeurs avaient pu voter dans le secret de l'isoloir, il n'y aurait peut-être pas eu ce vote massif ; cependant, l'avenir me le prouvera, je suis persuadé que la majorité aurait quand même été écrasante car l'électeur africain donne la préférence à l'homme de la tribu surtout s'il appartient, comme c'est le cas pour les Dogons, à une ethnie secondaire sans cesse pressurée par ses puissants voisins.

Le chef du village et Sékou m'invitent à un méchoui et c'est bien à regret que je refuse car j'adore l'ambiance créée par les Africains qui semblent revivre la nuit, surtout quand un bon repas est suivi de danses traditionnelles. Je dois en effet rentrer dans les meilleurs délais et il me faut encore quatre heures de pistes pour rejoindre Douentza vers minuit.

Chez l'administrateur je rencontre Hamadoun Dicko, un instituteur devenu député et actuellement secrétaire d'Etat dans le gouvernement français : c'est un Peuhl assez petit, fin et racé, très agréable. Il représente le Parti Soudanais Progressiste, le PSP, tandis que Sékou Kansaye milite pour le Rassemblement Démocratique Africain, le RDA.

Le PSP est plutôt profrançais et revendique une évolution vers une certaine autonomie dans le cadre de l'Union Française tandis que le RDA, plus radical, a comme objectif l'Indépendance. Tandis que le PSP se limite au Soudan, le RDA s'étend sur toute l'AOF et parfois se montre, suivant le leader local, nettement agressif et antifrçais.

Hamadoun Dicko s'enquiert des résultats qui pour lui sont totalement négatifs mais, quand il apprend qu'il a quand même une voix pour son parti, il me remercie chaleureusement comme si c'était la mienne ! Je ne veux pas le détromper, à quoi bon, d'autant que je me sens attiré par cet homme sympathique et intelligent et que j'aurais sans doute voté pour son parti dont je partage le point de vue.

Le 5 janvier c'est à nouveau le départ vers le sondage, qui est fini, avec un ingénieur du Service de l'Hydraulique, Brémond, chargé d'effectuer, le long des parois du trou, un carottage électrique qui déterminera les zones perméables que l'on décèle par les variations de résistivité.

Le sondage a été mené aux extrêmes limites de la vaillante petite Joy et, grâce à l'excellent chef sondeur qu'est Briat, sera atteinte la profondeur de 208,50 mètres, considérée comme tout à fait exceptionnelle avec cette machine puisqu'on en parlera dans les revues spécialisées. Pour l'heure ceci me permet de démontrer que nous avons affaire à un substratum dolomitique puissant et aquifère.

Briat installe également, le long du trou, un tube piézométrique qui me permettra, ultérieurement, de mesurer les variations des courbes de niveau de la nappe aquifère et d'en déduire les possibilités actuelles d'alimentation.

Pendant cette première quinzaine de janvier, je reçois, de la Direction des Mines, deux envois de pièces détachées afin de compléter mon stock bien entamé par les divers pépins mécaniques et je me constitue une réserve d'essence, 10 fûts de 200 litres, que je fais amener par un transporteur à Douentza : mes voyages à Mopti vont s'espacer, et donc mes possibilités de ravitaillement, mais surtout mes tournées vont s'allonger nettement car j'ai à reconnaître toute la plaine du Gondo jusqu'en Haute-Volta, à hauteur de la petite ville de Tougan.

Dans un premier temps je complète mes informations géologiques sur le massif d'Hombori - je découvre ainsi une nouvelle source au pied d'une petite butte témoin voisine - et j'en termine avec les petits villages situés au sud de cette chaîne, à l'est d'Irma.

Pendant ce temps me parviennent à Douentza plusieurs télégrammes d'origines diverses, Direction des Mines, Service de l'Hydraulique de Haute-Volta (Ouagadougou et Tougan), qui tous concernent la surveillance géologique d'un ou plusieurs sondages à implanter au confluent de la Volta noire et de son affluent le Sourou qui draine la moitié sud du Gondo.

Je ne passe que deux jours chez moi où je m'occupe quelque peu du jardin qui attire beaucoup d'animaux comme les lézards qu'il faut pourchasser à coup de bâton et les fourmis qui ont une prédilection pour les graines. Quant à Pascale, dans son désir d'imiter le jardinier, elle arrose, pendant mon absence, toute une planche avec du pétrole ! Heureusement qu'elle ne l'a pas bu ! Maeva fixe sur la pellicule - ce sont les premiers films en couleur - les ébats de ses enfants avec une caméra achetée à Tanger, donc hors taxes, et dont il faut remonter le mécanisme à la main !

Le 12 janvier, je prends la piste la plus rapide qui passe par le plateau de Bandiagara puis oblique au sud-est, dévale la falaise avant de traverser le Gondo vers Tougan, en tout quelques 400 kilomètres. J'en profite, en étudiant quelques puits en cours de route, pour contrôler la validité de mes mesures barométriques en les confrontant avec les altitudes indiquées sur la carte au 1/200.000 de Tougan. Je constate alors que mon collègue Guy Palausi, qui m'a précédé dans cette région en 1950-1951, donne des cotes tout à fait différentes et le mystère ne s'éclaircit qu'à Tougan, quand il apparaît que, entre les deux dernières éditions de la carte de l'I.G.N., celle de 1951 et celle de 1955, les différences d'altitude pour un même point sont de l'ordre de 30 à 40 mètres ! Comment, avec de telles données, arriver à des conclusions correctes en hydrogéologie ?

En revanche, mes propres mesures coïncident assez bien avec les cotes de la nouvelle carte et elles n'accusent qu'une différence maximum de 4 mètres, ce qui est relativement faible quand on songe que le baromètre de référence est basé à Douentza. Cette erreur est acceptable pour une carte hydrogéologique aussi vaste, cependant, par des mesures répétées à différentes époques de l'année, en quelques points où je passe fréquemment dans le nord Gondo, j'essaierai, en prenant la valeur moyenne, de la rendre tout à fait négligeable.

Cette moitié sud du Gondo, beaucoup moins sableuse que le nord, est surtout latéritique mais aussi enrichie par les alluvions du Sourou, petite rivière qui coule vers le sud et offre une plaine d'inondation très vaste. Les villages y sont nombreux et la population active si j'en juge par l'étendue des lougans, surtout cultivés en mil. La pluviosité moyenne est de 800 millimètres par an et la végétation, assez dense et imposante, est maintenant de type savane.

A Tougan je me rends chez Roland, un ingénieur des Ponts et Chaussées, chef de la subdivision du Service de l'Hydraulique dirigée en Haute-Volta par mon frère. Il me donne les grandes lignes d'un projet de mise en culture de la plaine d'inondation du Sourou qui implique la construction d'un barrage, au travers de cette rivière, à son confluent avec la Volta Noire. Tout tourne autour du fait que le Sourou présente la caractéristique de n'avoir qu'une pente extrêmement faible, de l'ordre du mètre sur 100 kilomètres, ce qui a pour conséquence d'inverser le courant lors de la crue de la Volta qui remonte alors son affluent. Le Sourou présente donc cette singularité d'avoir deux crues en sens inverses, l'une normale en fin d'hivernage, l'autre quelques mois plus tard, en pleine saison sèche, et chacune provoquant dans cette région très plate de grandes inondations favorables en particulier à la culture du riz.

Le barrage aurait donc pour objet de retenir les crues inverses grâce à un dispositif spécial, lui permettant de laisser remonter la deuxième crue. Naturellement l'implantation de cet ouvrage suppose des études préliminaires, parmi lesquelles l'étude du substratum par sondages, d'où mon intervention.

Déjà, dans le cadre de son aménagement, une station agricole expérimentale a été installée à Di, près du Sourou, et il est également question, dans le projet, de développer la pêche qui, malgré l'abondance du poisson, est pratiquement inexistante.

Cette abondance d'eau a pour résultat, sur le bord du Sourou, dans sa moitié sud, de transformer la savane en forêt galerie où les éléphants du Gourma, que j'ai vainement cherché près de la mare de Benzeina, viennent migrer en saison sèche. Malheureusement pour eux, cette région est beaucoup plus habitée et les chasseurs africains ou européens ne manquent pas. Roland se révèle ainsi un nemrod intrépide et même téméraire : il ne craint pas en effet de se faire charger par un éléphant partant du principe que cet animal, très myope, sent l'ennemi plutôt qu'il ne le voit et qu'il suffit donc de s'écarter sur le côté pour l'éviter !

Je profite de ce que je ne suis qu'à 200 kilomètres de Ouagadougou pour passer quelques heures chez mon frère que je n'ai pas vu depuis mon départ de France. Tout frais émoulu de l'Ecole des Ponts et Chaussées (après Polytechnique), Pierre n'est que depuis quelques mois en Afrique Noire et habite une villa de fonction confortable. Ma belle-soeur, enceinte, semble bien supporter le climat - il est vrai qu'elle n'a pas encore subi la grande sécheresse de mai-juin avec des températures de 45° - et me fait connaître le jardin public, "le bois de Boulogne", que les Européens apprécient à la fraîche.

Je rentre à Douentza par la piste la plus directe qui me fait passer par Ouahigouya où je fais la connaissance, par le truchement d'un ingénieur antillais responsable du Service de l'Hydraulique, du député local qui se trouve être un Blanc, Dorange, commandant en retraite : c'est pour moi une surprise car, depuis l'existence du collège unique, les députés sont en principe africains.

Cet officier a fondé, en Haute Volta, le parti des Anciens Combattants Mossis qui sont très nombreux car ils ont formé une grande partie des régiments de tirailleurs dit "sénégalais" par les métropolitains : ils sont d'ailleurs reconnaissables à leurs balafres rituelles sur le visage. Dorange deviendra ministre du gouvernement voltaïque au moment de l'Indépendance puis disparaîtra rapidement de la scène politique, victime, paraît-il, d'un accident de voiture.

L'aventure de cet officier me fait penser irrésistiblement à deux de ses prédécesseurs, Voulet et Chanoine qui, après avoir soumis le pays mossi en 1896, rejetèrent toute autorité militaire et disparurent en prétendant créer, en quelque sorte, leur propre empire.

Qu'y a-t'il donc de particulièrement attirant dans ce pays latéritique, plutôt plat, pour provoquer de tels comportements ? Sans doute le soleil meurtrier et les espaces infinis exaltent-ils le Blanc et le pousse-t'il à la démence ! Moi-même je n'échapperai pas tout à fait à ce mirage quand l'année suivante, en 1957, je ferai une tentative politique chez les Dogons.

A peine arrivé chez moi, il me faut repartir à Mopti pour percevoir ma caisse d'avance avec un mois de retard comme d'habitude. Je fais donc la connaissance du trésorier payeur, Organbide, qui vit en célibataire, quoique marié, car sa femme préfère vivre en France où d'ailleurs elle est enseignante. Aussi, pour se consoler, prend-il, à chaque nouveau séjour, une nouvelle femme targui. Je vais donc saluer la compagne actuelle que je trouve, dans un salon, recevant les amies de sa tribu et Organbide de me confier que ces dames lui coûtaient une fortune en pippermint.

Je profite de ce séjour dans la grande ville pour faire le ravitaillement, renouveler ma bonbonne de vin qui, à mon grand dam, ne résiste pas au voyage de retour et arrive brisée et vide. J'en suis fort marri car, pour moi, le quart de vin en brousse est un remontant même s'il se transforme à la longue en vinaigre.

De nouveau deux télégrammes m'attendent par lesquels Roland et mon frère m'informent que la société de sondage, l'HYDRAF, est en place et qu'on m'attend incessamment pour commencer les sondages. En fait, quand j'arrive à Tougan, les sondeurs sont loin d'être prêts et le voyage de 800 kilomètres serait inutile si je n'en profitais pas pour étudier toute une série de puits sur le chemin du retour : j'envoie d'ailleurs à cet effet un télégramme à Maeva pour qu'elle reprenne les mesures barométriques.

A Tougan, je fais la connaissance de la mission catholique très importante avec école et dispensaire tenus par les religieuses. J'y rencontre un Père Blanc, souriant et débonnaire, dont le cou présente, derrière la tête, un énorme bourrelet dû à un coup de machette. Le Père m'explique qu'une de ses ouailles avait éconduit son prétendant animiste, déjà marié, car elle désirait que son époux soit monogame. Furieux, l'amoureux avait tout simplement tenté de décapiter le Père et c'est en vélo, son moyen habituel de locomotion, que ce dernier, le cou ouvert, était arrivé au dispensaire pour se faire soigner.

Quand je rentre le 11 février à Douentza, Maeva m'apprend que Clément, l'administrateur, est rentré en congé, mais que son successeur n'est pas arrivé. Je savais son départ imminent mais, sans cesse par monts et par vaux, je n'ai pu organiser la petite fête qui s'imposait pour cet homme qui nous avait constamment apporté son soutien et était devenu un ami. Nous ne nous reverrons pas, ainsi le veut souvent la condition de broussard: nous vivons ensemble une tranche de vie bien particulière puis nos chemins se séparent mais reste le souvenir. Naturellement Clément a donné des instructions pour que nous profitions pleinement du jardin de la résidence très bien fourni, ce qui nous permet, pour l'heure, de déguster des haricots frais en grains.

La brousse s'assèche de plus en plus et l'eau doit se faire rare car, toutes les nuits, Maeva a la visite d'une hyène qui visite le jardin, inspecte en "pleurant" les moindres recoins, contrôle en particulier, au grand émoi de la basse cour, si le poulailler est bien fermé pour enfin venir boire dans le fût de réserve près du garage. Bara, qui s'est installé une case non loin de là, n'est guère rassuré car l'insistance de la bête l'inquiète, aussi nous couvrons le fût d'un couvercle pour décourager notre visiteuse. Pendant la journée nous entendons à nouveau le long cri plaintif, mais ce sont les enfants qui imitent parfaitement l'animal pour épater les petits copains africains.

Depuis un quinzaine, un autre ménage européen, les Pagès, avec un petit garçon de l'âge de Pascale, s'est installé à une centaine de mètres de notre maison. Ma femme, seule Européenne depuis 4 mois, devrait se réjouir d'avoir une nouvelle compagne mais elle semble maintenant se complaire dans sa solitude, vit repliée sur elle-même, et comme elle est assez réservée elle n'entretient pour le moment que des relations de bon voisinage, sans plus. Il faudra encore plusieurs semaines et surtout les contacts professionnels des maris pour que les relations entre épouses deviennent vraiment amicales.

Pagès, qui travaille pour l'entreprise Vidal de Niamey, s'est construit, en quelques jours, une case sommaire en dur, comportant salle de séjour avec coin cuisine et chambre à coucher avec douchière. Son patron, Vidal, est encore une autre figure de cet après-guerre. Arrivé en Afrique en 1947, il s'est acheté son premier camion avec des traites puis, quelques années plus tard, il crée son entreprise de travaux publics dont la Direction technique est actuellement assurée par un centralien. Dans la boucle du Niger il est donc représenté par mon voisin qui doit réaliser, pour le Service de l'Hydraulique, un programme de creusement de puits dans la plaine du Gondo. Il participe aussi à l'exécution de barrages dans le Gourma, pour y suppléer le manque de puits.

Vidal aura lui aussi une brève carrière politique. Au moment de l'Indépendance il jugera utile, pour la bonne marche de ses affaires, de se présenter à la députation de Niamey, ceci avec succès. On racontera que son élection lui coûtera une centaine de millions CFA, ce qui ne correspondait en fait qu'à 10% de ce qu'était estimée son entreprise. Il deviendra ainsi ministre dans le premier gouvernement nigérien, mais aura la pudeur de n'accepter que le portefeuille de la Santé et non celui des Travaux Publics, ce qui aurait été quand même un peu "voyant". Il mourra de maladie quelques années plus tard.

CHAPITRE IV

ETUDE DE BARRAGE IMPLANTATION DE PUITTS

Le 15 février c'est un nouveau départ vers le sondage d'Irma pour y mesurer le niveau de la nappe dans le tube piézométrique, puis je consacre cinq jours à la reconnaissance des puits de la région au sud-est du sondage, vers le massif granitique de Ouahigouya qui limite la plaine de Gondo. Insensiblement je passe du sable à la latérite et la végétation s'intensifie, rendant parfois difficile l'accès à de petits villages où l'on n'arrive que par un sentier. Limites géologiques et pédologiques correspondent de même que les frontières politiques, entre Soudan et Haute-Volta, et ethniques, entre Dogons et Mossis, coïncident assez bien.

Le 19 février je rejoins en fin de journée, au campement de Djibo, mon superviseur Robert Pougnet qui s'est annoncé par télégramme et qui m'est amené par Jean Ducelier, mon collègue de Haute-Volta. Pougnet, un peu plus âgé que moi, vient de terminer une thèse sur les formations anciennes, en particulier cristallines, du Dahomey, ce qui constitue les trois-quarts de ce territoire qu'on appelle aujourd'hui le Bénin.

La réforme que nous réclamions passe donc dans les faits et nos "corpsards" ont enfin accepté de transmettre, à certains de nos collègues les plus anciens, le contrôle des travaux de terrain. Entre gens de métier, broussards de surcroît, le contact est immédiat, le courant passe facilement et nous nous sentons mieux compris.

Tout en faisant de la géologie, nous remontons vers le nord par une piste que j'ai suivie en sens inverse en 1953, avec Mademoiselle Crenn, la géophysicienne, et je revois Douna, le village où l'on m'a empêché de sauver un garçon atteint de gangrène.

Nous poursuivons vers l'ouest et nous campons sur l'emplacement du sondage d'Irma où je fais une nouvelle mesure piézométrique. En cours de route, j'ai procédé, sur plusieurs puits, à la récupération d'un échantillon du fond en utilisant le câble du power wagon, et aux différentes autres opérations, en particulier les mesures de la pression atmosphérique comparée ensuite avec celles de Maeva à Douentza.

Le lendemain nous retraversons la chaîne des buttes témoins, puis, en deux jours de tout terrain, remontons dans le Gourma, au nord de la gara d'Hombori, jusque Dimamou, avant de rejoindre vers l'est le mont Ydouban, affleurement important du point de vue stratigraphique, situé à mi-chemin entre Hombori et Gossi. C'est enfin le retour, par la grande piste, jusque Douentza puis Mopti, où mon collègue reprend son avion.

Quand je rentre à Douentza le nouvel administrateur vient d'arriver : Sicard est un marseillais jovial et bon enfant mais vraiment petit et menu et qui ne s'imposera certainement pas aux populations locales par sa prestance. Je me sens tout de suite en confiance avec cet homme et j'organise séance tenante, pour son arrivée, une petite fête où j'invite, autour d'un méchoui, les principaux fonctionnaires ainsi que mes voisins Pagès, ce qui permet aux deux femmes de faire réellement connaissance.

Mais le lendemain, 29 février, je reçois encore un télégramme de Tougan qui m'annonce que cette fois le sondage Sourou I vient de commencer. Je n'aurai donc passé en ce mois de février, quoique l'année soit bissextile, que sept jours chez moi, bien occupé par les papiers administratifs comme le rapport mensuel, et déjà il faut repartir.

Le 1er mars je prends, directement au sud de Douentza, une piste à peine tracée au pied de la falaise afin de visiter de nouveaux puits. Pendant les premiers cinquante kilomètres les habitations sont rares puis la plaine du Gondo se peuple et, tous les 5 à 10 kilomètres, c'est un nouveau village dogon. Je suis toujours très entouré quand je fais mes manipulations mais

il faut que je me sauve rapidement car mes mesures barométriques se font à heure fixe et j'essaie de faire un puits par heure.

Au sondage c'est à nouveau mon ami Briat, le spécialiste de la Joy, qui opère et en qui je fais entière confiance. Or il se trouve que l'HYDRAF, la société de sondage, réalise également une campagne d'une quarantaine de puits, dans le sud-est du Gondo, pour le Service de l'Hydraulique. J'accompagne donc le chef puisatier sur les puits en cours d'exécution et, afin que les renseignements géologiques ne se perdent pas car ces puits vont être cimentés, j'obtiens que, pour chaque mètre de fonçage, soit déposée, sur le sol, une brouette de sédiments. J'obtiendrais ainsi, mètre par mètre, une coupe géologique approximative avec la possibilité de faire facilement des prélèvements.

Au cours de mes pérégrinations je fais la connaissance d'une équipe de géomètres qui établit la carte topographique des abords touffus du fleuve, en pratiquant des layons dans la forêt, tandis que deux femmes géographes font une étude économique et sociologique de la région. Il semble donc que cet aménagement du Sourou déplace beaucoup de monde et que l'argent ne manque pas.

Le 12 mars le sondage est arrêté à 80 mètres de profondeur et je déclare à mon frère, venu sur place, que, à partir de 11 mètres, il existe un horizon schisteux assez peu fissuré qui devrait assurer une bonne base au barrage. Cependant un second sondage est décidé à 400 mètres du premier mais, comme il faut plusieurs jours à Briat pour se réinstaller, j'en profite pour rejoindre Douentza.

J'y trouve une lettre de Pougnet qui a vu les responsables de l'Hydraulique à Bamako et m'apprend qu'il est question de me reprendre la maison de Douentza vers le 15 avril afin d'y loger, soit disant, un ingénieur. Certains, semble t'il, supportent mal de voir cette maison occupée par un "étranger" à leur service malgré le concours que je lui apporte. J'envisage donc de reconduire, dans un mois, ma famille à Bamako pour y reprendre le train de Dakar puis de reprendre ma vie de nomade jusqu'en juin.

Quoiqu'il en soit je mets à profit ces quelques jours de détente pour, accompagné des Pagès, emmener Maeva et les enfants à Hombori assister à un ballet de danseuses songhaïs. La veille de mon départ, afin de remplir les frigidaires, nous décidons une partie de chasse en fin d'après-midi, avec la camionnette Peugeot 203 de mon voisin. Les épouses nous accompagnent, car nous pouvons laisser sans crainte les enfants à Bara. Les femmes s'installent dans la cabine, Maeva au volant, tandis que, debout à l'arrière, les hommes sont prêts à tirer. Nous prenons la piste du nord, vers le lac Niangaye, très peu fréquentée, et nous tirons quelques pintades en roulant jusqu'à la tombée du jour. C'est ensuite une pause casse-croûte en attendant que la nuit soit noire puis, au retour, nous tuons trois lièvres et une biche aveuglée par les phares. Soudain ma femme range la voiture sur le côté car elle a aperçu des lueurs qui lui semblent être des phares de vélo. En fait il s'agit des yeux phosphorescents d'une hyène qui, éblouie, se détourne maintenant et rentre en brousse : peut-être est-ce notre visiteuse du soir du mois dernier ?

A Douentza, les chauffeurs et Bara font la répartition de la viande entre tous, Maeva se réservant les lièvres car elle veut nous régaler de pâté, ce qui est chose rare. Le jardin donne maintenant au maximum : radis noirs que nous mangeons en vinaigrette, poireaux, navets, carottes et salades, mais de tailles réduites comparativement aux légumes de France. Ainsi nos pommes de terre nouvelles sont si petites que chaque touffe ne dépasse pas le poids de la pomme de terre de plan. Aussi sont-elles réservées aux enfants et, comme elles se conservent bien dans le sable, nous ne les déterrions qu'au fur et à mesure des besoins.

Le 20 mars, je rejoins Tougan par la plaine, comme la fois précédente, mais en variant l'itinéraire pour contrôler d'autres puits. Je passe ainsi vers midi à Pel, la mission catholique, où les Pères me retiennent à déjeuner, ce que j'apprécie beaucoup : s'il n'y a guère de viande

les légumes sont copieux car leur jardin, soigné par un frère, est fort beau. Mais ce qui me plaît surtout c'est la bière de mil, le dolo, conservé frais dans un grand canari, que je n'ai pas bu depuis mon séjour au Sénégal oriental.

Le sondage Sourou II, qui est commencé depuis le 18 mars se termine le 22 à 15 mètres de profondeur. Les pertes d'eau y ont été importantes et nous avons cette fois, depuis 8 mètres, un substratum schisteux très fissuré, ce qui à priori, n'est guère favorable à l'implantation du barrage.

Je fais ensuite une tournée sur les puits de l'HYDRAF pour en relever les coupes géologiques et en profite pour faire l'acquisition, dans un petit village, d'un petit cynocéphale, un golo suivant le nom local, qui amusera les enfants.

Je fais mes adieux à Briat que je ne retrouverai, toujours en brousse avec sa machine, que huit ans plus tard au cours d'une tournée en Côte d'Ivoire.

J'étudie, au nord-est de Tougan, une dizaine de puits à la limite du massif granitique de Ouahigouya avant de rejoindre le village de Mondoro qui, depuis les élections de janvier, me reçoit avec tous les honneurs, ce qui implique, le soir, le tam-tam où toute la population vient danser devant ma case.

Dans ce village je dois veiller à la bonne marche d'un anémomètre que Chrysler, le surveillant des Travaux Publics, a installé en février. Il l'a confié à un gars astucieux, qui se débrouille assez bien avec cet appareil, mais qui se heurte au problème de l'encre qui sèche sur la plume. Aussi, à défaut de l'encre "rectigraphie" du constructeur, je lui amène une grande bouteille d'encre ordinaire qui, paraît-il, est utilisée avec succès sur un anémomètre installé à Gao.

Enfin, le 29 mars, je suis au sondage d'Irma où j'effectue une nouvelle mesure piézométrique.

Mes voitures sont mises à rude épreuve sur ces terrains difficiles, surtout entre les petits villages dogons que je ne peux joindre qu'en suivant des sentiers pour piétons au milieu des lougans. C'est en effet la première fois que je vois, en Afrique Noire, une telle densité de terrains travaillés et j'ai l'impression que les Dogons cultivent la moitié de leur territoire chaque année, ce qui fait que le sol est constamment bosselé par les labours à la daba : je passe donc mon temps à sauter dans mon power wagon, comme sur les markoubas des dunes du Gourma. Ce régime sera à l'origine, sans conteste, d'une coxarthrose de hanche que je devrai faire opérer en 1978.

Nous rentrons à Douentza directement par les dunes et nous surprenons ainsi trois autruches adultes, un mâle et ses deux femelles, entourées d'une bonne demi-douzaine d'autruchons, gros comme des oies, qui tentent les Noirs car on les élève facilement au village. C'est alors une course effrénée au milieu du petit troupeau, malgré la présence des parents qui essaient désespérément de faire fuir leur progéniture mais n'attaquent pas. Quand deux de ces petits sont attrapés je donne le signal de départ car, si je ne veux pas priver les Africains de cette aubaine, ces bêtes sans défense me font pitié.

J'ai maintenant suffisamment d'éléments pour établir ma première carte de courbes de niveau de la nappe aquifère et j'en suis arrivé à cette conclusion qu'elle est sans exutoire. Pour un Européen ceci est difficilement imaginable car, en climat tempéré, toute nappe phréatique s'écoule vers une rivière, un lac ou la mer. Force m'est d'admettre que sous ce climat sahélien, il existe un déficit de l'alimentation par rapport à l'évaporation et que la nappe, dans le cas présent, s'enfonce vers le centre nord du Gondo, là où la région est la plus aride et l'alimentation nulle. S'ajoute à cela le fait que cette nappe est très ancienne car elle a traversé, sans distinction, toutes les formations géologiques, la dolomie en particulier, qu'elle semble avoir également silicifiée ; par le jeu des variations climatiques, elle a donc subi différentes phases d'assèchement et de remplissage.

A la maison les enfants font une varicelle assez forte que Maeva soigne seule car le médecin africain est en tournée. Au début ma femme a eu une forte émotion quand elle a vu les cloques se creuser car, quoique les enfants soient vaccinés, elle craignait la variole qui se manifeste actuellement dans la région : un des ouvriers de Pagès en est atteint, mais après avoir constaté que les symptômes ne concordaient pas, mon infirmière d'épouse a donc conclu à la varicelle non sans avoir penché entre temps, pour un herpès généralisé. Les diagnostics ne sont pas faciles même quand on dispose d'un bouquin de médecine pour "isolé".

Je ne peux malheureusement que rester 4 jours à Douentza car le Service de l'Hydraulique me demande d'implanter, dans le Gondo, des puits dans une vingtaine de villages, en compagnie de Pagès chargé par son entreprise de l'exécution de ce marché. Naturellement je profiterai de cette tournée pour compléter mes propres informations hydrogéologiques.

Pendant six jours nous sillonnons tout le nord du Gondo, la partie soudanaise. C'est tout d'abord la traversée nord-sud du grand erg après être passés par un village où sévit, chez les enfants, une épidémie de méningite cérébrospinale. Pour éviter la contagion, le médecin africain vient de mettre en quarantaine tous les malades qui sont ainsi consignés dans une grande case à l'écart. Le village, sous le vent de sable, nous paraît à première vue désert, car les pauvres gens sont terrés dans leurs cases, accablés par le destin.

La piste chamelière est de plus en plus pénible avec le passage des dunes vives, en crabottage, sous l'harmattan qui soulève le sable, puis c'est la bordure sud de l'erg où nous nous arrêtons dans les quelques rares hameaux. Nous avons l'occasion d'y assister au départ d'un groupe de chasseurs, armés de lances, avec leurs lévriers, des sloughis fauves extrêmement rapides. Le tableau que forment ces paysans en chemise ample et braies serrées entre les genoux, avec leurs chiens, évoque irrésistiblement une peinture de Breughel le Vieux, si ce n'est que le paysage moyenâgeux de la Campine belge en hiver suggère une autre température.

Dans ce genre de chasse ce sont surtout les sloughis qui opèrent en bande : la biche, isolée puis forcée par la meute, tombe enfin épuisée, à bout de souffle, et meurt sous le couteau de l'homme : en quelque sorte une chasse à courre mais sans chevaux.

Nous rejoignons ensuite l'ouest du Gondo, en contrebas de la falaise, où la population est beaucoup plus dense mais où nous subissons un brinquebatement infernal sur les terres labourées.

Les chefs de villages nous indiquent, pour les puits, l'endroit qui leur semble convenir le mieux et qui, on s'en doute, a déjà fait l'objet de nombreuses tractations ; cependant il nous arrive pour certaines raisons, la proximité d'un cimetière par exemple, d'écarter leur proposition et la palabre reprend pendant des heures pour fixer, avec notre accord, un nouvel emplacement ; nous avons ainsi tout le temps d'admirer les portes des cases très ouvragées avec leur grosse serrure en bois.

Au fil des jours, Pagès, assis près de moi dans le power wagon, est de plus en plus indisposé par la chaleur, car, dans cette cabine métallique exposée au soleil implacable, dont le plancher est surchauffé par l'échappement libre du moteur (le pot d'échappement n'a pas résisté au tout terrain), la température doit être de l'ordre de 60°. Quand enfin nous rejoignons nos pénates mon compagnon est dans un état lamentable et il lui faudra plusieurs jours pour récupérer.

CHAPITRE V

LE JUGE ET LE LION ENTERREMENT MYTHIQUE DE M. GRIAULE, L'ETHNOLOGUE

Nous ne sommes pas loin de l'échéance du 15 avril et il me faut aller à Mopti connaître le verdict du Service de l'Hydraulique et lui communiquer quand même les informations techniques sur ma précédente tournée avec Pagès. J'en profiterai pour ramener du ravitaillement, le vin en particulier, ainsi que quelques fûts d'essence et bidons d'huile pour terminer ma campagne.

En définitive j'apprends que, au vu de mes résultats transmis aussi bien à la Direction des Mines qu'au Service de l'Hydraulique, ce dernier a lancé un appel d'offres concernant l'exécution de huit forages, avec éoliennes, dans l'erg du nord Gondo. Comme il est indispensable que j'implante moi-même les sondages et que je les surveille, il serait mal venu de me supprimer mon logement et en principe je le garde donc jusqu'à la fin de la campagne suivante.

A Mopti j'ai maintenant quelques contacts avec la population européenne et je sympathise avec d'autres "nomades", les antiacridiens, qui, comme leur nom ne l'indique pas avec évidence, s'occupent de la lutte contre les sauterelles. J'ai d'ailleurs eu l'occasion de voir un épais nuage de ces énormes criquets s'abattre sur une brousse épineuse et la vitesse avec laquelle il dénude un arbre est spectaculaire.

Je fais connaissance aussi du juge De Roure et de sa jeune femme. Après la Nouvelle Calédonie, leur précédente affectation, Mopti, quoique au bord de l'eau, leur semble bien chaud, surtout en ce mois d'avril où les Européennes se terrent dans leur maison à la recherche d'un peu d'ombre et de fraîcheur.

De Roure va cependant à la chasse, le week-end, et il s'est armé pour affronter la grosse bête comme le lion. Or, en cette fin de saison sèche, les fauves s'attaquent souvent aux troupeaux et, un jour, un chef targui lui propose un affût auprès d'une vache qui vient d'être dévorée en partie et que les lions viendront certainement terminer la nuit suivante.

A deux heures du matin encore rien, aussi notre juge décide t'il d'aller se désaltérer de petit lait dans la raïma du chef. Mais, quand il revient à son poste, la vache a disparu. Prévenu le chef se met en quête des traces qui les mènent tous les deux dans un toghéré boisé, hors de l'eau, car le fleuve est en plein étiage. Soudain le chef s'arrête et montre du doigt le lion que De Roure discerne mal dans la nuit. Quand il le distingue vraiment il s'aperçoit qu'il est très près, quatre mètres au plus, acculé contre une termitière, la vache étendue devant lui. Le chef, courageux, couvre son compagnon de sa lance dressée en oblique et l'invite silencieusement à tirer. Mais notre chasseur est vraiment trop près du fauve, son fusil pèse une tonne et, malgré le dévouement du chef, il fait honteusement demi-tour. Gare au gorille ! dira Brassens. Quand on se dit chasseur de lions il faut aller jusqu'au bout ne serait-ce que par amour propre, surtout quand on occupe une fonction qui impose en principe le respect et la crainte.

A Douentza, Maeva est toute heureuse de n'avoir pas à repartir à Dakar dans l'immédiat quoique les possibilités en légumes soient maintenant restreintes. Au marché on ne trouve guère que les petits oignons cultivés par les Dogons et le jardin ne permet, chaque jour, qu'un brouet clair pour les enfants fait avec un poireau et du céleri. De Mopti je n'ai rapporté qu'un chou rouge car les "vivres frais" sont pillés par les Européens à l'arrivée de l'avion, aussi je me suis entendu avec une commerçante, que nous connaissons depuis Gao, afin qu'elle nous expédie chaque semaine, par la postale, un colis de légumes avec un peu de fromage.

En ce moment la colonie européenne est au complet, huit individus en tout dont trois enfants, et assez souvent nous organisons chez l'un ou chez l'autre le dîner qui se poursuit par

des parties de cartes, comme la canasta. Il arrive aussi à Sicard, qui s'ennuie le soir, de nous rejoindre à l'improvisiste sur notre terre-plein où nous mangeons au vu de tous, en apportant un plat qui cette fois est du poulet au riz. Comme tout colonial chevronné il adore manger pimenté, or, le midi, il a trouvé que son repas était trop fade. Vexé, son cuisinier a donc nettement forcé la dose et la sauce est un feu liquide. Si Maeva n'insiste pas après la première bouchée, nous, les hommes, faisons face stoïquement afin de ne pas permettre au maître coq, qui narquois, nous surveille du coin de l'oeil, de triompher facilement. Quand Maeva fait desservir, elle recommande ironiquement le poulet à Bara et quelle n'est pas sa surprise de le trouver quelques minutes plus tard se régaland, mais à chaudes larmes ! Pourtant les Noirs ont généralement un estomac blindé et Mamadou Traoré, par exemple, est capable d'avaler au goulot une mixture à base d'huile et de pili-pilis, les petits piments rouges.

Sicard nous "concocte" aussi des plats africains curieux qui lui viennent du Dahomey où il a passé de nombreuses années, ainsi le poulet à la pâte d'arachide - ce qui est classique - mais agrémenté d'ingrédients divers comme marc de café, bananes et mangues, le tout naturellement très relevé.

Pendant la première quinzaine d'avril la chaleur sèche s'accentue et la température oscille entre 41 ° et 45° à l'ombre. Les enfants vivent nus et boivent énormément : ils ont d'ailleurs été habitués à boire directement aux bouteilles d'eau filtrée disposées au pied du frigidaire.

En attendant que mes parkinsonias se développent, l'ombre est inexistante devant la maison, sauf à l'aurore et au crépuscule qui, sous les tropiques, ne durent guère plus d'un quart d'heure. Aussi les enfants sont-ils confinés dans la maison, inondée constamment par le jardinier, et où tout le monde barbotte nu-pied sur le carrelage. Maeva ou Bara les emmènent promener en fin d'après-midi dans le parc de la résidence et ils ont également la possibilité, avec Jacques leur petit voisin, de s'ébattre sur un grand tas de sable que j'ai fait déposer sur le terre-plein.

- Maman, un "corpion" appelle soudain Pascale, la "grande soeur", et nous nous précipitons auprès des enfants qui nous montrent triomphalement une boîte de conserve sous laquelle ils maintiennent prisonnier un scorpion que, instinctivement, ils sentent dangereux. Bara survient, saisit adroitement le scorpion, lui arrache le dard venimeux puis, débonnaire, relâche l'animal rendu ainsi inoffensif!

Fin avril début mai, je fais une tournée avec l'administrateur et...un jeu de cartes pour meubler nos soirées en jouant à la crapette à la lueur de la lampe tempête. En fait Sicard doit superviser la récupération de l'impôt dans la région de Mondoro car les Dogons rejettent définitivement l'autorité de Balobo Maïga, le chef songhaï, dont c'est normalement la fonction en tant que chef de canton. Comme je connais bien cette région et que je dois y retourner, Sicard me demande d'organiser cette expédition commune : décidément je deviens l'intermédiaire privilégié entre l'administrateur et cette population.

Nous passons tout d'abord par Irma où je constate que le niveau piézométrique, qui baissait légèrement mais régulièrement depuis janvier, accuse une remontée de 40 centimètres: ceci implique qu'il existe quand même une certaine alimentation depuis les bordures du bassin et que celle-ci met, depuis les dernières pluies, sept mois au moins pour parvenir dans la zone la plus profonde de la nappe.

A Mondoro, je contrôle la bonne marche de l'anémomètre dont je dois récupérer les premières bandes enregistrées afin de les remettre au Service de l'Hydraulique. Pour simplifier les choses j'ai pris en charge, sur mes propres crédits, la paie du gardien qui, comme je lui ai appris, apporte beaucoup d'attention à ce que la plume soit constamment pourvue d'encre liquide.

Comme je viens de recevoir à Douentza une quantité impressionnante de caisses contenant les pièces d'une éolienne destinée en principe à ce village, je suis tout heureux de

communiquer cette bonne nouvelle au chef en lui expliquant comment ce nouveau système permettra désormais d'extraire l'eau du puits sans effort.

La venue d'un administrateur à Mondoro est un évènement exceptionnel aussi, très sensibles à cet honneur, les villageois ont-ils préparé une petite fête avec méchoui et convié les villages environnants à des courses de chevaux, dotées de prix par le Commandant de Subdivision comme il se doit. En l'occurrence il s'agit uniquement de courses de fond sur un parcours qui atteint bien quatre kilomètres.

Que ce soit chez les Peuhls, les Songhaïs ou les Dogons, l'amour des chevaux est le même quoique cet élevage soit un luxe pour cette population relativement pauvre, car ces animaux ne sont d'aucune utilité : l'attelage est inconnu puisque les moyens de transport sur roues n'existent pas et la culture se fait à la daba. En fait ces nobles bêtes, au sens strict du terme, ne sont là que pour le plaisir, pour la parade, et sont donc l'objet de soins jaloux. C'est aussi un critère de richesse, de puissance, et Dieu sait si cela est important chez les Noirs ! Nous séjournons également dans d'autres villages où, pendant que l'administrateur reste enfermé dans des cases surchauffées où l'on compte inlassablement des billets poisseux, je vais visiter des puits dont un en cours de creusement : j'en fais la coupe géologique en y descendant encordé, ce qui est toujours une aventure.

En rentrant à Douentza, je trouve un télégramme de mon syndicat me demandant de faire une grève d'avertissement de deux heures le 4 mai. Effectivement j'ai reçu plusieurs circulaires s'insurgeant contre le fait que financièrement nous étions dévalués vis à vis des métropolitains, mais de là à inciter les géologues à une action solidaire aussi "lourde de conséquences" ! Vraiment mes collègues dakarois n'ont plus le sens du ridicule.

La chaleur est maintenant insupportable et Thierry, qui a deux ans et demi, la supporte mal. Il a une forte fièvre mais pour lui prendre la température nous sommes obligés de "rafraîchir" dans le frigidaire le thermomètre médical qui est bloqué au maximum à 42° ! J'envisage l'évacuation des miens par avion - encore faut-il faire les 200 kilomètres qui nous en sépare - mais au bout de deux jours, le matin, notre galopin redemande à manger, ce qui est chez lui bon signe, car il a un gros appétit.

Puis c'est le petit voisin, Jacques, qui est malade ; mais nous en tenons la cause car les cacahuètes du singe ainsi que la réserve de chocolat sont introuvables. Ce qui est surprenant c'est que les deux miens aient échappé à l'indigestion car les trois diables ne se quittent plus. Depuis plusieurs semaines il est impossible de dormir dans la maison et nous cherchons un peu d'air sur la terrasse. Quand je suis absent Bara couche sur une natte, en haut de l'escalier, et je laisse un fusil à Maeva qui craint les animaux baladeurs. La nuit, en effet, si pour le moment la hyène ne nous importune plus, c'est au tour des lions qui viennent rôder dans les champs, immédiatement au nord de la maison, en s'exprimant parfois en courts rugissements rauques.

Le 9 mai, mon frère, actuellement célibataire, nous fait une visite éclair. Il ne reste qu'une nuit mais nous avons ainsi des nouvelles de Claude qui vient de lui donner en France, un fils, Marc, que nous admirons en photo.

Le surlendemain, je rejoins un petit village, Tintan, sur la bordure nord du plateau dogon, car l'administrateur de Bandiagara me demande, pour améliorer l'alimentation en eau de cette région, l'étude d'une retenue sur un petit torrent qui disparaît en contrebas dans les sables de la plaine.

En compagnie des notables locaux, je remonte ce petit cours d'eau alimenté par une source en flanc de falaise ; parfois, là où l'eau s'attarde, quelques beaux arbres et des bouquets de bananiers apportent une tache apaisante dans le rocher nu, grillé par le soleil.

L'édification d'un petit barrage ne semble pas présenter de difficultés et je détermine un site qui me paraît favorable. Un tel ouvrage a d'ailleurs été exécuté, quelques décennies plus tôt, à Sangha, sous l'impulsion de Marcel Griaule, ethnologue renommé, qui a consacré une bonne partie de sa vie à l'étude du peuple dogon.

Il se trouve d'ailleurs que ce savant vient de mourir et mon ami Sékou Kansaye, maintenant député dogon, m'apprend qu'il a organisé son enterrement mythique à Bandiagara: à cette occasion il y aura un véritable festival chorégraphique dogon qui doit durer deux jours. Je n'ai garde de négliger cette invitation et surtout d'oublier ma caméra qui me permet de fixer sur pellicule des instants inoubliables.

Les danseurs sont habillés de noir avec, parfois, une espèce de jupe en paille teinte en pourpre. La tête est couverte d'un masque surmonté soit d'une crête en plumes rouges, soit d'une perruque en paille colorée en vert, soit de cornes allongées horizontalement. Assez souvent le masque se termine, verticalement, au-dessus de la tête, par une espèce de croix aux bras supérieurs levés et inférieurs baissés : c'est le masque Tanaga qui n'a de valeur que pour une cérémonie et qui sera, ensuite, abandonné dans la falaise. Pour la petite histoire, cette croix figurera sur le drapeau de la Fédération du Mali qui, comprenant le Sénégal et le Soudan, ne durera qu'un an, de 1959 à 1960.

Ces danses, très rythmées par le tam-tam, sont endiablées et demandent parfois beaucoup de souplesse quand le danseur, portant le masque Tanaga, rase, dans un mouvement tournant, le sol avec la croix qui lui surmonte le chef. Il arrive aussi que les danses se fassent sur des échasses, le danseur ayant en main une espèce de chasse-mouches en queue de cheval. Je quitte cette manifestation d'amitié franco-soudanaise, dont j'ai gardé le meilleur souvenir, pour rejoindre la maison où un petit malheur est survenu qui a fortement marqué les enfants. Leur compagnon de jeu, le singe, avait la fâcheuse habitude d'exciter les chiens de passage auxquels il échappait en se réfugiant sur son arbre ; or, cette nuit, comme sa corde s'était enroulée autour du tronc, il n'a pu rejoindre les branches et a été déchiqueté par toute une meute : quand Maeva est intervenue, il était trop tard.

Le temps s'est rafraîchi car les premières pluies, très précoces cette année, ont fait leur apparition, aussi, confiant les enfants à Madame Pagès, j'emène Maeva dans une dernière expédition, au village d'Ibi, non loin de Sangha, où m'a t'on dit, il y a une grande fête pour les semailles.

Il n'est plus question ici de danses sacrées avec masques et costumes exécutées par les seuls initiés, mais, comme ailleurs en Afrique noire, de rondes endiablées et de danses frénétiques où toute la population participe. L'ambiance est très chaleureuse et, pour nous faire honneur, le chef m'a fait confectionner un riz au poisson qui est ici le plat de luxe.

Au retour de cette escapade il est temps de plier bagages, les routes seront bientôt impraticables. Aussi, le 29 mai, nous nous mettons en route avec trois voitures car le médecin africain nous a confié, pour l'emmener en réparation à Bamako, sa land rover qui est animée de mouvements inquiétants : elle tangué et roule si bien qu'on se croirait en mer et je ne peux m'empêcher d'apposer sur le pare-brise la note suivante : "avant utilisation, prière de se munir de nautamine".

A Bandiagara, nous passons les heures chaudes au campement avant de rejoindre Mopti à la fraîche, mais impossible de remettre en route le power wagon. Mes chauffeurs avouent leur impuissance et il faut l'intervention du mécanicien de l'administrateur pour découvrir la panne : dans le tableau de bord, rupture du fil qui mène au démarreur. Il est maintenant trop tard pour repartir mais heureusement le gendarme et sa femme nous offrent gentiment l'hospitalité.

Après Mopti nous quittons la piste de Bamako pour rejoindre Djenné en traversant le Bani sur un petit bac, poussé à la perche, tout juste suffisant pour mes trois voitures. Dans

cette ville sainte de l'Islam nous attendent l'administrateur Sénac et surtout sa femme Mata, une tahitienne, qui fut, en quelques sorte, à Papeete, la nurse de Maeva. Sénac se maria à quatre femmes de race différente et curieusement, Mata, qui fut sa troisième femme est redevenue la cinquième. Il eut aussi quatre filles, une de chaque épouse, toutes élevées en Béarn par sa mère.

En compagnie de nos amis, nous visitons Djenné ville typiquement soudanaise avec ses cases rectangulaires en banco, à gouttières en poterie, ses ruelles étroites et profondes et sa splendide mosquée, construite en 1902 par un des premiers administrateurs français: elle figure d'ailleurs sur un timbre d'AOF. Cette mauvaise langue de Sénac me raconte que les pieux marabouts ont pris l'habitude "d'arroser" leur thé d'alcool de ricqlès qui, s'achetant en pharmacie, est considéré comme un médicament !

Après cette journée de détente, les enfants affrontent encore, sans gros problème, deux jours de voiture puis une journée et demie de train.

CHAPITRE VI

LES SAMBAS AU NORD DAHOMEY OUIDAH, L'ANCIEN MARCHE AUX ESCLAVES INQUIETUDE DES EUROPEENS A DAKAR

Le changement brutal de climat - il fait 15 à 20° de moins qu'à Douentza -provoque chez mes enfants quelques réactions sans gravité, poussée de fièvre rapide, boutons infectés. De même la nourriture radicalement différente - beaucoup de poissons, fruits de France, grande variété de légumes, dont nous faisons une débauche - a paradoxalement pour résultat de nous donner de l'urticaire. Mais, rapidement, tout rentre dans l'ordre d'autant que nous profitons à satiété de la plage de N'Gor où l'hôtel d'Air France est construit depuis quelques années : le sable est fin, la mer calme car la baie est en grande partie isolée du large par une île et des brisants.

Pour nos déplacements nous avons remplacé la dauphine, vendue l'an dernier à un collègue, par une 2CV achetée également à un autre collègue : les voitures se transmettent maintenant en circuit fermé dans notre village géologique et sont souvent retenues à l'avance.

Début juillet l'hivernage est là avec sa chaleur lourde et humide et Maeva a pris une grande décision : couper sa queue de cheval malgré l'engouement de ces dames pour ce genre de coiffure. Quant à Pascale, elle fête, ce 3 juillet, son anniversaire et reçoit, comme il se doit, toute la petite colonie infantine autour d'un goûter où abondent les bonnes choses. Mais cette vie familiale, dans un appartement relativement confortable, n'a qu'un temps car le jeune Directeur des Mines par intérim, Servant, me charge d'une mission délicate au nord Dahomey: nous sommes sans nouvelle d'un sondage, contrôlé géologiquement par Ibrahim N'Diaye, notre premier géologue sénégalais, et on me demande d'aller sur place voir ce qu'il en est.

Le 24 juillet c'est donc un autre voyage par avion vers Cotonou, via Abidjan, avec un technicien appartenant au Service de l'Hydraulique, chargé d'exécuter les sondages électriques dans le forage. A Yoff l'avion est là mais curieusement le départ n'est pas donné. En fait il y a force palabre de la part d'une équipe de footballeurs ivoiriens : ces messieurs, semble t'il, sont vexés qu'on leur ait retenu des places sur un avion plus lent, un DC4, qui ne rejoint Abidjan qu'après un détour par Bamako, et prétendent prendre l'avion direct, le nôtre, un DC6, qui est complet. Où va se nicher la susceptibilité africaine !

C'est une affaire grave et les relations sénégal-ivoiriennes risquent d'en pâtir puisqu'un personnage important de Côte d'Ivoire arrive à la rescousse. Les heures passent et la situation se dénoue enfin mais manifestement l'avion est surchargé et ne décolle qu'en bout de piste : il est d'ailleurs piloté par Eboué, le fils du gouverneur noir qui, en 1940, fut le premier à se rallier à De Gaulle avec son territoire, le Tchad.

Nous sommes donc obligé de passer une nuit à Abidjan ce qui permet de visiter cette ville qui présente encore l'aspect colonial traditionnel avec ses maisons à galeries en bois. Bientôt, grâce au pont Hauphouet Boigny sur la lagune, elle s'élargira et deviendra la véritable métropole que nous connaissons avec quelques splendides réalisations comme l'hôtel Ivoire. Après une escale à Lomé, capitale du Togo, nous rejoignons Cotonou dans un petit avion, un Héron, qui ne compte qu'une vingtaine de places, malgré ses quatre moteurs. Malheureusement, quand nous voudrions récupérer aux bagages notre matériel de géophysique qui pèse 300 kilos, on nous dira qu'il est resté à Dakar pour permettre à quatre ou cinq sportifs ivoiriens de ne pas déchoir. Ah, mais !

Mon compagnon attendra donc son matériel qui mettra une bonne semaine pour arriver, tandis que je rejoins Gouandé dans l'extrême nord du Dahomey, près de Tanguéta, en compagnie du responsable local de la société de forage, un compatriote du nord, autodidacte donc très dynamique et de surcroît sympathique.

Mon homologue sénégalais m'attend sur place ; il est amical, décontracté, sans complexe mais, aux dires des sondeurs, il ne vient que très rarement sur le chantier et préfère vivre à quelques 80 kilomètres au sud, à Natitingou où la gente féminine est davantage présente.

La machine, une Faihling 1500 identique à celle utilisée à Irma, a atteint la profondeur de 250 mètres dans une série qui, d'après les cuttings, me semble bien imperméable si l'on excepte les 15 mètres supérieures ; naturellement, sans contrôle, les sondeurs, qui défendent les intérêts de leur société, ont additionné les mètres de forage. Cependant, en attendant les résultats de la géophysique, je fais poursuivre quelques mètres le sondage pour étudier les caractéristiques de la boue tout en menant, parallèlement, une étude géologique rapide de la région.

Le soir, non loin du camp, caché sous un petit ponceau qui m'offre un bon poste, je tire, à la passée, des canards sauvages qui survolent un petit cours d'eau : j'alimente ainsi la popote car j'atteins un score honorable, 80% de réussite.

Au cours de mes investigations en compagnie de mon collègue et d'un ingénieur du Service de l'Hydraulique, je fais la connaissance, à la frontière du Togo, d'un pasteur américain, ancien pilote de guerre, qui possède un Piper Cup; il accepte, pour un prix abordable, de me faire survoler la savane du nord de la chaîne de l'Atakora, en particulier le parc national de la Pendjari bien vert en cette période d'hivernage : autant joindre l'utile à l'agréable. Personnellement je ne verrai que quelques cobas ou hippotragues, ainsi qu'un beau troupeau de buffles tandis que mes compagnons, qui me succèdent, apercevront un troupeau d'éléphants : toujours mon incompatibilité avec ce splendide animal !

L'ethnie locale, les Sambas, me rappelle les Bassaris car, comme eux, ils vivent très près de la nature. Les hommes, un chiffon sur les reins, portent également l'étui pénien en paille mais, souvent, ils arborent une "trompette" beaucoup plus orgueilleuse. Je filme ainsi un paysan qui laboure à la main avec un soc muni d'un manche en bois : c'est un travail harassant qui demande beaucoup de puissance mais, en l'occurrence, je suis surtout captivé par la trompette qui accompagne irrésistiblement l'outil dans son mouvement. Je rencontre aussi des chasseurs avec leurs arcs, ainsi que des musiciens, crêtés de plumes blanches, une espèce de kora en bandoulière, et tous sont précédés par ce symbole phallique.

Les femmes n'ont, pour couvrir leur nudité, de face comme de dos, qu'un bouquet de feuillage maintenu à la taille, mais, comme sous toutes les latitudes, elles ne sauraient se dispenser de bijoux : piquant de porc épic perçant le cartilage de la base du nez, défense de phacochère trouant la lèvre inférieure, plaque circulaire en ivoire sur les oreilles et gros cercles de métal cuivré aux bras.

Malheureusement, après l'Indépendance, les tribus du sud, beaucoup plus "civilisées", considéreront que ces gens ont des moeurs de "sauvage" et leur imposeront, manu militari, shorts et pagnes ; comme je le constaterai lors d'un voyage en 1963, ils ne retrouvent alors leur authenticité qu'en se cachant, au cours de fêtes clandestines.

Leur habitation est également bien particulière et apparaît comme un genre de fortin circulaire formé par la jonction de tours en banco, en quelque sorte un petit château fort, sans douve ; l'entrée est très étroite et la partie centrale est recouverte d'une terrasse en banco où se trouve pratiquée une ouverture, sans doute pour la fumée.

En ce qui concerne le sondage, toutes les données réunies en quelques jours concordent et confirment ma première impression négative : sans plus attendre, j'arrête les frais et ferme le chantier.

Au retour, sur la côte du Golfe du Bénin, je visite un village lacustre dans une lagune; Les paillotes rectangulaires, parfois décorées de plaques triangulaires en bois, peintes de couleur vive, sont perchées sur pilotis tandis que, sur de grandes perches, sèchent les filets des pêcheurs. Les gens circulent uniquement en pirogue, de même que le bana-bana qui vient vendre ses produits. Au centre du village émerge un petit îlot au bord duquel un sondage, implanté par Slansky, un de mes collègues, a trouvé une nappe légèrement artésienne : les femmes, assises dans leurs pirogues, n'ont donc qu'à ouvrir leur robinet pour remplir leurs canaris d'eau douce.

Je profite de quelques jours de battement pour visiter les lieux historiques du bas Dahomey, comme le Palais Royal d'Abomey, construction basse autour d'une cour carrée. J'y resterai en arrêt devant une mitrailleuse Maxim dont l'histoire est assez savoureuse, si l'on peut dire : prise aux Français en 1870 par les Prussiens, elle fut donnée ou vendue par Bismarck à Béhanzin, le dernier roi du Dahomey, particulièrement sanguinaire, qui s'en servit contre...les Français ; reprise par ceux-ci vers 1893 elle devint l'un des ornements du Palais Royal, transformé en musée, et de ce fait transmise à la nouvelle république du Bénin. Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?

Au petit port de Ouidah on me montre les concessions européennes (française, anglaise, espagnole, portugaise) où s'achetaient, aux potentats africains, les esclaves destinés aux Antilles et à l'Amérique du nord. J'aurai d'ailleurs l'occasion, quelques années plus tard, de lire sur ce sujet un travail d'un Dahoméen particulièrement objectif, mais dont malheureusement je n'ai pas gardé la référence : les esclaves, vendus aux négriers européens par les "seigneurs de la guerre" africains, étaient essentiellement des prisonniers de guerre mais aussi, plus rarement, quand les besoins d'argent étaient pressants, des "captifs" employés aux travaux agricoles ; faisaient exception les esclaves de case, les domestiques liés de près aux familles seigneuriales.

La concession portugaise constitue encore une enclave indépendante maintenue, à la suite d'obscur accords, après la conquête du Dahomey. Il est vrai que pendant des siècles cette région a été nettement sous l'influence du Portugal ce qui s'est traduit par un métissage prononcé et, chez les Africains, par de nombreux patronymes portugais. En 1960, la nouvelle république du Bénin mit fin à cette situation anachronique mais le représentant du Portugal refusa de se soumettre : en signe de protestation il mit le feu à sa voiture puis fut expulsé manu militari vers le Nigeria.

De retour chez moi pour le 15 août, je trouve que Pascale, sous la houlette de sa mère, a beaucoup progressé en lecture et...en natation car elle fait maintenant des mouvements dans l'eau sans bouée. Quant à Thierry, s'il est bagarreur et indiscipliné, il n'a cependant pas encore surmonté sa répulsion pour la mer où il ne se risque que du bout des pieds.

L'ambiance n'est pas bonne dans la colonie européenne car on ne sait trop ce que l'avenir nous réserve d'autant que, en Algérie, la guérilla prend de plus en plus d'ampleur ce qui ne nous incite guère à l'optimisme.

En Afrique Noire nous pressentons, sinon l'Indépendance, du moins une autonomie que je voudrais la plus large possible, surtout du point de vue financier. J'espère ainsi que notre aide, matérialisée en partie par le FIDES - 1200 milliards (de l'époque) en dix ans - sera reconsidérée avec plus de discernement et que, aux yeux des Africains, nous en aurons enfin le mérite et non plus les conseillers généraux, en grande majorité africains, chargés de la distribuer.

Cette intervention française est tellement discrète que j'ai entendu un chimiste sénégalais de la Direction des Mines, proche de Senghor, prétendre que le FIDES venait du plan Marshall, donc d'origine américaine. J'aimerais aussi que l'impôt, très impopulaire quoiqu'il soit destiné à ces pays, soit maintenant perçu par les Africains eux-mêmes et ne soit plus un motif de propagande antifranaçaise. Je trouve enfin scandaleux que les 4000 étudiants

africains, à qui l'on offre en France une bourse double de celle des métropolitains, soient en grande majorité antifrancsais.

En fait je déplore que la politique coloniale de la France soit maintenant, en métropole même, le fait de ministres et parlementaires africains tandis que, en Afrique, les fonctionnaires, depuis le Gouverneur Général jusqu'au plus humble, soient à la dévotion de ces messieurs : étrange situation ! Bref je partage assez bien l'opinion de J. Cartier de Paris-Match qui préconise en quelque sorte le repli sur l'Hexagone et, n'ayant de surcroît aucune confiance en cas de pépin dans les gens qui nous gouvernent, je pose des jalons pour quitter l'administration et m'expatrier au Canada.

J'ai cependant répondu favorablement à une proposition des militaires qui m'invite à une période de réserve au 7^e RTS (régiment de tirailleurs sénégalais), pour être nommé capitaine. Je passe dans cette unité deux semaines très intéressantes, dans un milieu accueillant où officiers et sous-officiers m'intègrent immédiatement. Ce sont des baroudeurs qui, en tant que "marsouins" ont tous combattu en Indochine avec des fortunes diverses. Les uns ont été blessés comme le capitaine qui a "pris" une balle au foie et un lieutenant qui a perdu un poumon sur une mine piégée, ce qui ne l'empêche pas, en tant qu'officier des sports, d'emmener ses hommes tous les matins dans un cross sévère que je suis difficilement.

D'autres ont été prisonniers des Viets comme l'adjudant, "encagé" pendant sept ans, et dont le caractère est particulièrement heureux : j'ai l'impression que, pour lui, après ce qu'il a subi, les petits ennuis quotidiens ne sont que broutilles qu'il faut prendre sereinement. Quant aux tirailleurs, dont beaucoup sont des mossis si j'en crois leurs balafres rituelles au visage, ils m'adoptent immédiatement car ils reconnaissent vite en moi un homme de la brousse. Tous les moyens sont mis à ma disposition et il m'arrive ainsi de piloter près de Dakar un petit tank de 15 tonnes qui franchit les dunes vives avec une facilité déconcertante.

CHAPITRE VII

LA PISTE BAMAKO - DOUENTZA LES MISSIONS CATHOLIQUES DU GONDO SOURCIERS ET GEOGRAPHES

Le soir du 1er novembre 1956 nous quittons Dakar par le train avec, sur une plateforme, les deux voitures chargées au maximum. J'ai troqué le plus mauvais power wagon contre une land rover à laquelle est affecté un nouveau chauffeur, Abdou N'Diaye, tandis que l'autre power wagon est mené par Dialtabé, aussi fidèle qu'efficace, en qui j'ai une absolue confiance.

Au restaurant des Wagons-lits, où nous passons la journée du lendemain, la conversation roule sur les opérations de parachutages franco-anglais en Egypte : nous espérons tous que Nasser sera mis au pas ce qui permettra d'assainir la situation en Afrique du nord et aura sans doute des répercussions positives en Afrique Noire. Malheureusement, sous la pression des Américains et des Russes qui, décidément, ne peuvent se mettre d'accord que sur notre dos, nos responsables politiques - Eden qui manque de punch et Guy Mollet qui de ce fait ne peut que s'incliner - capitulent et Nasser, en bon manipulateur des foules qu'il est, transforme sa défaite cinglante en victoire.

A Bamako, les responsables du Service de l'Hydraulique me déclarent tout de go, et à ma grande surprise, que la maison de Douentza ne peut m'être remise à ma disposition contrairement aux assurances que j'ai reçues à Dakar de Merlin, leur Directeur fédéral. Ces gens sont vraiment inconscients car on ne laisse pas venir aussi légèrement en brousse une famille avec deux enfants en bas âge sans lui assurer un logement ; en fait la raison profonde de cette prise de position est l'antipathie qu'a pour moi l'adjoint du Directeur, bonhomme ridicule et complexé, qui a sans doute gardé un mauvais souvenir de notre tournée en décembre de l'année précédente dans le Nord Gondo.

Naturellement je réagis violemment et agressivement puisque je les menace d'une intervention du Syndicat des géologues afin de stopper toute collaboration entre nos deux services. A ce propos, comment va t'on implanter comme il est prévu, mais sans ma collaboration, les huit forages d'exploitation d'une nappe aquifère que j'ai moi-même mise en évidence dans l'erg du nord Gondo ?

Le Directeur, jeune polytechnicien, frais émoulu de l'Ecole des Ponts et Chaussées et de ce fait quelque peu sous l'emprise de son adjoint, se rend cependant à mes raisons - la bonne marche de son service avant tout -. Cependant, pour laisser à son adjoint les honneurs de la guerre, il m'impose la signature d'un papier qui m'oblige à quitter cette maison de Douentza quand il le désire, avec un préavis d'un mois. Je m'engage également, comme l'an dernier, à assurer le contrôle du marché passé avec l'entreprise de forage. Comme chacun sait, l'efficacité est difficile à atteindre dans notre administration souvent sclérosée par ce genre de fonctionnaire obtus et mesquin.

Sur le chemin de Douentza notre première étape est, le midi, près de Fana, une petite auberge où nous nous sommes arrêtés avant l'hivernage et où nous sommes sûrs de trouver, sous la paillote, un repas agréable et des boissons fraîches. Cette construction légère a été parfaitement agencée, par un ménage d'Européens, à l'ombre de grands arbres et les enfants courent dans le potager et admirent un petit zoo avec biches, singes et mangoustes, fennec et...guepard.

Nous déjeunons en compagnie de conducteurs de Travaux qui sont en train d'élargir et de goudronner la piste Bamako - Ségou, sur des crédits FIDES naturellement. Ils me conseillent, pour le lendemain midi, un arrêt à un nouveau restaurant installé à San et où nous

serons accueillis par un couple sympathique mais assez particulier. Comme ce sont de joyeux drilles, très blagueurs, je leur fais remarquer que j'ai quand même charge de famille mais ils m'assurent que nous serons très correctement reçus. De toutes façons nous n'avons pas le choix.

Le soir, après la sieste dans une chambre correcte, nous gagnons Ségou où nous trouvons vivre et couvert à l'Office du Niger. En 1960 j'aurai l'occasion d'y séjourner une dernière fois à la requête du gouvernement soudanais, le Soudan et le Sénégal formant alors la Fédération du Mali à l'existence éphémère.

Je serai chargé d'estimer un gisement de calcaire devant alimenter une cimenterie dont le financement est naturellement demandé à la France. Ce gisement, inconnu des géologues, a été trouvé, comme par hasard, au moment de l'Indépendance - on ne sait par qui - et offre un calcaire de bonne qualité si l'on en croit une analyse d'un laboratoire allemand. Or le calcaire pur est très rare au Soudan car les formations géologiques sont très anciennes, ce qui implique une transformation du calcaire en dolomie par enrichissement en magnésium et de ce fait le rend impropre à la fabrication du ciment. L'existence de ce soi-disant gisement étonne t'il donc les spécialistes, à commencer par les techniciens de l'Office du Niger qui ne cachent pas leur scepticisme car, me disent-ils, ils n'auraient pas laissé passer l'occasion de profiter d'une telle aubaine.

En définitive, quand je verrai le "gisement" sous la conduite du chef de cabinet du ministre, je m'apercevrai qu'il s'agit de poupées calcaires, formations superficielles locales correspondant à un horizon pédologique et non géologique et offrant des réserves négligeables tout à fait insuffisantes pour alimenter une cimenterie.

C'est ce genre de bobards qui couraient à l'époque et qui donnait à penser que nous, géologues, avions des ordres pour dissimuler certaines informations et qu'il existait des "gisements cachés" ! Or, grâce à notre action, c'est justement dans la décennie 1950-1960 que furent découverts ou mis en exploitation la plupart des gisements : fer en Mauritanie, bauxite en Guinée, manganèse en Côte d'Ivoire et Gabon, phosphate au Sénégal et au Togo, et enfin uranium au Gabon et au Niger.

La piste latéritique et poudreuse, souvent ondulée, court à travers la savane plate et monotone et un épais nuage rougeâtre souligne le passage de mon power wagon avant de retomber lentement. Mes chauffeurs, dans la land rover, me suivent d'assez loin mais malgré cela nous avons besoin d'une bonne douche à l'arrivée à San où je découvre facilement le fameux restaurant dont on m'a parlé.

C'est effectivement un couple qui nous accueille, deux Noirs gras et rondouillards, mais qui présentent manifestement une singularité, celle d'être homosexuels, ce qui est tout à fait inattendu en Afrique Noire où, jusqu'à présent, je n'ai jamais rencontré de telles tendances. Si, parfois, on rencontre deux Noirs la main dans la main, ce sont des amis de toujours qui, lorsqu'ils se retrouvent, marquent ainsi une certaine fraternité, sans équivoque. Ce ne sera qu'une bonne décennie plus tard que je rencontrerai, à Dakar, quelque propension vers l'homosexualité, sans doute due au brassage des peuples et des civilisations. Il est à noter d'ailleurs que, chez les Maures - les Bidanes - et les Touaregs, ce penchant est beaucoup plus affirmé et en quelque sorte inhérent aux moeurs de ces populations.

Quoiqu'il en soit ce couple est plein d'attention pour nous, les enfants en particulier, et après nous être rafraîchis dans un cabinet de toilette nous pouvons prendre une collation tout à fait correcte. Les boissons sont fraîches et il y a de l'eau minérale pour ma femme et les enfants car je me méfie de l'eau de la carafe qui peut-être n'est pas filtrée : c'est une précaution que ne prennent guère les Africains !

L'après-midi, malgré la chaleur, nous continuons derechef vers Mopti où nous nous installons au campement géré par un ménage d'Européens que je connais bien : j'y fais la connaissance d'un Basque qui vient d'arriver avec une machine à carder la laine qu'il se

propose d'acheter aux Touaregs. Il restera au campement quelques mois, assez réservé et se mêlant peu aux Européens, et il repartira sans avoir pu établir de relations suivies avec les nomades. Cette initiative originale et courageuse restera donc sans lendemain car les Touaregs, perpétuellement en déplacement, se suffisent pratiquement à eux-mêmes et, à mon sens, sont encore loin de comprendre sinon d'admettre cette idée de commercialisation de la laine.

Nous passons une journée entière à Mopti car je dois prendre différents contacts, procéder aux achats en nourriture et produits indispensables comme l'essence dont je négocie le transports de 10 fûts à Douentza avec un transporteur africain.

Sept jours après avoir quitté Dakar nous sommes enfin à destination et particulièrement heureux d'y être accueillis par les Pagès et leur fils Jacques : ces dames combinent aussitôt, pendant les absences des maris, de faire popote ensemble. Cependant elles ne sont plus les seules européennes car, en plus du nouvel administrateur Boileau et de son épouse, une case près du campement est occupée par un adjudant de gendarmerie qui, avec sa femme, a bien du travail pour rendre habitable cette vieille mesure en banco dont une partie sera donc le bureau de la maréchaussée.

Diallo, mon guide peulh, devenu gardien de la maison pendant l'hivernage, a eu l'heureuse idée de repiquer, sous l'unique arbre de la concession, des plants de tomates qui grimpent maintenant dans les branches et donnent de beaux fruits bien juteux. A première vue on dirait que cet épineux s'est transformé en un plaqueminié avec ses kakis.

Mais il faut penser à l'avenir et mon premier souci est le jardin. J'imagine, avant repiquage, de faire les semis dans des demi-barriquots, remplis de terre, afin d'empêcher les margouillats ou autres lézards de venir s'en régaler. Les planches du jardin, cultivées l'an dernier, sont maintenant aussi dures qu'un terrain de basket et là aussi j'innove : le jardinier, que je viens d'embaucher, en enlève toute la couche supérieure, sur une quarantaine de centimètres, et la remplace par de la vase séchée qu'il va chercher avec un de mes chauffeurs au bord de la mare du village. On fume ensuite avec des excréments d'animaux et l'on sème : la récolte devrait être bonne mais les termites et autres bestioles sont increvables.

Le ravitaillement local, au marché du dimanche, ne s'est guère amélioré. Il arrive que nous trouvions de la viande de boucherie mais couverte de mouches et l'on s'y fait : lorsque Bara l'amène à bout de bras, Maeva n'a même plus le réflexe de la sentir. Quant au pain, aussi noir qu'en temps de guerre, il n'a que trois centimètres d'épaisseur quand il est bien levé et réserve toujours des surprises ! nids de fourmis, charançons bien gras, crottes de souris, bois, sable, cailloux de bonne taille, etc... Je remets donc en marche le four que nous avons construit la précédente campagne et qui, malgré les vicissitudes, nous procure au moins un pain propre si aucune voiture ne nous a apporté de Mopti ces bonnes baguettes fabriquées par le boulanger européen.

Je ne reste qu'une semaine à Douentza car j'ai cette année un programme particulièrement chargé : compléter mes informations sur l'ouest et sud Gondo, puis implanter et contrôler les sondages, qui débutent en fin d'année, tout en terminant parallèlement l'exploration vers l'est des limites Gondo-Gourma.

Heureusement, par les chefs puisatiers européens, Pagès pour l'entreprise Vidal et Lefèbvre de l'HYDRAF, j'ai des renseignements sérieux sur les formations géologiques traversées, grâce à la technique des coupe "horizontales" que nous avons mise au point avant l'hivernage. Aussi en deux tournées, de part et d'autre du Sourou, je contrôle une quarantaine de puits, dont une bonne vingtaine avec coupes géologiques. Comme précédemment je mesure les pressions atmosphériques, ceci en liaison avec ma femme à Douentza, la résistivité et la température de l'eau, le niveau de la nappe phréatique avec naturellement prélèvement d'échantillons d'eau et de roches.

Au cours de mes pérégrinations, environ 2.500 kilomètres en terrain varié, je passe à Ouagadougou, ce qui me permet d'embrasser mon premier petit neveu Marc, que je ne connais pas encore, puis à Dédougou et Nouma, et je collecte ainsi, auprès des responsables du Service de l'Hydraulique, des informations géologiques sur une trentaine de puits qui viennent d'être foncés dans le sud Gondo.

Dans la partie soudanaise de la plaine, Pagès m'accompagne sur la dizaine de puits qu'il a en cours et nous nous remémorons leur implantation qui s'est faite en avril dans des conditions beaucoup plus pénibles pour mon compagnon. Celui-ci s'intéresse aux cailloux pour leur forme, leur aspect, leur teinte et il admire surtout les roches silicifiées qui ont des reflets d'opale ou de calcédoine. Pagès a d'ailleurs un tempérament d'artiste et s'adonne à la peinture. Il m'a montré plusieurs huiles représentant la région de Douentza, en particulier le massif de Gandamia qui barre notre horizon au nord, et j'ai été saisi par la pureté du trait, la sobriété du dessin, les tons vifs et tranchés qui expriment parfaitement la rudesse de ce pays. Je le pousse d'ailleurs à exécuter suffisamment de tableaux pour pouvoir en faire une exposition en France.

A Tougan je retrouve mon ami Lefèbvre qui m'emmène également sur une dizaine de puits et me fournit des renseignements précis sur 35 autres puits dont il a contrôlé pendant plusieurs mois, à ma demande, les variations du niveau statique ainsi que la résistivité de l'eau.

Je me documente aussi sur la pluviométrie pendant l'hivernage et c'est ainsi que j'ai l'occasion de séjourner dans trois missions catholiques qui sont chargées par l'Administration de contrôler chacune un pluviomètre.

Toutes ont en commun la spontanéité et la gentillesse de leur accueil mais divergent sur beaucoup de points. Pel et Bohui, au nord de Nouma, implantées dans la plaine, sont construites en banco, tandis que Ségué est en pierre de taille au sommet de la falaise. Les ethnies sont apparentées aux Mossis à Bohui, Dogons à Pel et Ségué, mais avec des aspirations différentes suivant qu'il s'agit de la plaine ou du plateau. Nous sommes une fois encore en période d'élection - les conseillers territoriaux doivent être élus début avril 1957 - et les Dogons de Pel sont RDA (Rassemblement Démocratique Africain) et donc "indépendantistes" tandis que ceux de Ségué sont PSP (Parti Soudanais Progressiste) derrière Hamadoun Dicko, et ne tiennent pas à rompre les liens avec la France. Comme ces populations votent par clan comme un seul homme - l'exemple de Mondoro, au début de l'année, est particulièrement éloquent - il est relativement facile de déterminer à l'avance le résultat des élections. Les Pères missionnaires de Pel et Ségué, quoique voisins (60 kilomètres à vol d'oiseau), épousent absolument le point de vue de leurs ouailles respectives et donc se trouvent curieusement opposés politiquement tandis qu'à Bohui le Supérieur, résolument "colonialiste", se refuse à admettre une évolution politique pour ces populations qu'il n'estime pas encore capables de se gérer elles-mêmes. Personnellement je penche vers le PSP et ma préférence va vers Ségué d'autant que j'apprécie le charme des bâtiments et la beauté du site.

Ces missionnaires sont les seuls européens qui vivent en permanence, dans le Gondo, à l'ouest et au nord du Sourou ; ils y sont en quelque sorte en bastion avancé face à l'Islam qui descend du nord. Leur objectif commun est la conquête du pays dogon et les Pères, dont les moyens sont limités, partent à pied évangéliser les villages, avec pour tout bagage leur bréviaire et une cuillère; ils marquent leur empreinte, dès qu'ils le peuvent, en construisant, avec leurs premiers catéchumènes, une petite case rectangulaire surmontée de la croix. Mais leurs préoccupations sont également terrestres et il m'arrive de les rencontrer, en liaison avec le Service de Santé, en mission de dépistage et de traitement systématique de la syphilis, qui est un véritable fléau dans ces régions.

Leur existence est dure mais, heureusement, les congés en France qui leur sont permis maintenant chaque dix ans vont augmenter leur espérance de vie encore bien basse, de quarante à cinquante ans.

Quelle différence avec leur voisin, le pasteur américain, qui s'est installé sur le plateau, à Sangha, qui fut le principal fief de Griaule l'ethnologue, pendant de nombreuses années. Il y vit, en famille, une existence confortable et son prosélytisme, guère agressif, se limite aux environs immédiats de la bourgade. Il me rendra visite à Douentza, dans son camping-car parfaitement agencé pour la brousse.

Mi décembre je rejoins la famille et je trouve les enfants en effervescence car ils sont tous les deux, avec leur petit voisin Jacques, intrigués par le Papa Noël. Tous les jours ils demandent à leur mère quand il arrive et les commandes affluent, nombreuses et précises. Pascale, toujours coquette, a demandé une jolie chemise de nuit "pour si Papa Noël y me voit" et Thierry aura le pyjama assorti. Beaucoup de jouets sont d'ailleurs arrivés, poupées, voiture, camion, établi avec son matériel, chariot d'hôpital miniature avec malade, bandes velpaux, poire à lavement, thermomètre, coton, ciseaux, etc..., instruments de musique... pour le plaisir des parents, et encore bien d'autres choses. Parents et amis se sont tous conjugués pour embellir la vie de "ces pauvres isolés dans la brousse" aussi y a t'il surabondance et distribuons-nous quelques cadeaux pour les petits copains noirs et surtout la petite fille de Bara.

Le jardin commence à donner des radis, les salades sont repiquées et plans de tomates et de pommes de terre viennent bien. Nous aurons aussi des haricots verts d'ici une quinzaine mais le reste n'est guère brillant : concombres, courges, melons ont une piètre allure, carottes et poireaux refusent de sortir, navets et radis sont clairsemés. Heureusement l'administrateur nous envoie tomates, poivrons, navets et goyaves tandis que, au marché du dimanche on trouve encore bananes, papayes et surtout des petits oignons, culture traditionnelle des Dogons.

Mais très vite je repars avec l'administrateur implanter les trois premiers sondages d'exploitation dans l'erg nord du Gondo. Le soir nous campons près d'un village peulh où une fête a été organisée pour recevoir dignement le Commandant de Cercle. Après le méchoui, accompagné des trois tasses de thé rituelles, la population forme cercle autour des danseurs. Contrairement aux Mandingues qui dansent individuellement, ici hommes et femmes forment deux lignes face à face qui se rapprochent et s'éloignent, s'attirent et se repoussent, en trépigant dans le sable au rythme sourd des tamtams.

Le lendemain je rejoins Irma, pour effectuer une mesure piézométrique, puis Mondoro où je constate que l'anémomètre a été abattu par un troupeau. Avec mon chauffeur nous le remettons en marche après avoir ressoudé une pale.

A peine rentré chez moi il me faut repartir pour guider les camions de l'entreprise ELAF sur l'emplacement du premier sondage, Yale, dans les dunes. Comme le sondage Irma a montré qu'il y avait de fortes chances de travailler en perte totale, ce qui, au rotary, avec la Failhing, avait demandé de gros transports d'eau sur de grandes distances, ELAF a décidé d'utiliser une sondeuse Bucyrus qui, travaillant au battage, n'emploie que peu d'eau, seulement lors de la récupération des sédiments par soupapage. Il s'agit d'une machine anglaise, inconnue des sondeurs, aussi, pour le premier forage, un démonstrateur britannique intervient-il.

Au moment de désigner l'emplacement précis du trou à forer j'ai une hésitation car, l'exhaure de l'eau devant se faire par éolienne, il me faut tenir compte de l'obligation d'avoir du vent tout en sachant que le coût du forage augmente avec la profondeur : j'ai donc le choix entre le sommet de la dune - solution la plus onéreuse - le creux ou la mi-pente : finalement

j'opte pour la solution moyenne qui, tout en offrant suffisamment de vent, met bêtes et gens et la machinerie, du moins en grande partie, à l'abri du vent de sable qui sévit d'avril à juin à la période la plus chaude et la plus sèche.

Mon compagnon anglais me suit pas à pas et je me rends compte qu'il a en main une baguette de sourcier. Il hésite à se prononcer en haut de la dune, puis en bas, mais enfin se rallie à mon point de vue car la petite branche a le bon goût de se redresser à mi-pente. Or, quelque soit le point d'implantation il y aurait eu de l'eau mais il m'amuse de constater que c'est ma propre détermination qui, de loin, a provoqué la réaction de la baguette.

Pendant mon dernier séjour en sud Gondo, j'avais d'ailleurs eu affaire à un autre sourcier qui n'était autre que..., l'ingénieur du Service de l'Hydraulique de Bobo Dioulasso. Il m'avait fait le même coup de la baguette en estimant - qui plus est - le profondeur de l'eau à une cinquantaine de mètres mais je lui avais fait remarquer que, étrangement, cette profondeur correspondait à mes propres déductions et étaient portées sur ma carte de courbes de niveau de la nappe aquifère, carte dont il avait eu connaissance.

Il est donc certain que les sourciers me laissent sceptiques et ceci me rappelle une expérience à laquelle s'était prêté, à l'Ecole des Mines de Paris, un radiesthésiste de renom. Celui-ci se faisait fort de détecter, sans coup férir, l'existence d'un bloc de métal, surtout de forte densité ; aussi Goguel, professeur de géologie qui fut d'ailleurs également Directeur de la Carte Géologique de France, le mit-il à l'épreuve. Dans une salle furent disposées vingt caisses vides dans chacune desquelles fut déposé, successivement, au vu de notre homme, un lingot de plomb. Le résultat fut prodigieux : à chaque fois l'instrument répondait et on obtint 100% de réussite. Mais alors Goguel recommença la même expérience, cette fois sans que le radiesthésiste ne connaisse à l'avance la caisse contenant le fameux lingot : le résultat fut pitoyable, 20% de réussite si mes souvenirs sont exacts.

On peut donc se demander pourquoi les sourciers trouvent si facilement de l'eau en France, mais il ne faut pas oublier que dans notre beau pays privilégié, bien arrosé, les probabilités de trouver une nappe phréatique à faible profondeur sont de l'ordre de 80% aux dires du professeur Goguel.

Je fais une mesure barométrique à l'emplacement du sondage et, au retour à Douentza, après comparaison avec la mesure faite théoriquement au même instant par Maeva, je suis en mesure d'estimer la profondeur de l'eau à 60 mètres environ.

Evidemment je me base sur la carte de courbes de niveau de la nappe, que j'ai établie, en tenant compte d'un certain nombre de données mais, quand même, mon extrapolation est particulièrement osée car, dans cette partie du Gondo je ne dispose que de deux points d'eau, Irma et Toula, distants de 60 kilomètres. Or mon évaluation - dans la cas présent il s'agit plutôt d'une prédiction - se révélera très valable car le niveau statique se stabilisera à Yale à - 64 mètres.

Quelques temps plus tard j'aurai la visite du Directeur de ELAF qui sera quand même "épaté" de ce que, avec si peu de données, je sois arrivé à une aussi faible marge d'erreur qui, plus est, pouvait être attribuée à mes mesures barométriques. Et tout cela sans baguette, mais je reconnais que, pour cette fois, les dieux étaient avec moi.

Aux environs de Noël nous hébergeons un soir toute une troupe de géographes, surtout femmes, en voyage d'étude sous la houlette du professeur Tricart de Strasbourg qui, en 1958, fera d'ailleurs partie, en tant que géomorphologue, de mon jury de thèse présidé par le professeur G. Millot. En dehors des Françaises, Tricart est accompagné par deux splendides stagiaires brésiliennes, style danseuse de samba, qui impressionnent fortement la gent masculine de Mopti à Gao.

Pendant toute cette année 1957, les géographes des deux sexes, de disciplines diverses, feront florès dans toute la région et j'en rencontrerai un peu partout, déterminés généralement à réunir le maximum d'informations dans le laps de temps le plus court afin de présenter une

thèse qui leur permettra de rejoindre le plus rapidement possible une Université quelconque.

Une exception pourtant, Anne Rose Hirsch, qui, elle, vient honorer des contrats qui font vivre son laboratoire et donc permettre paradoxalement aux autres de faire de la recherche. De ce fait elle ne fera pas de thèse et ne distribuera donc pas d'enseignement ex cathedra mais seule, à mon sens, elle aura une véritable expérience de terrain et surtout elle saura aimer véritablement l'Afrique en se dépouillant de son écorce métropolitaine.

Ceci n'est pas si facile comme le montre le comportement d'un géographe, aujourd'hui professeur de faculté à Strasbourg, qui viendra quelquefois chez moi, accompagné de sa femme, car nous avons pour principe d'avoir toujours table ouverte dans ce coin isolé. Or, quand je me présenterai à Mopti chez lui, en juin, à l'époque la plus pénible, avec ma femme et mes deux enfants, il me recevra sur le pas de sa porte sans même m'offrir un verre d'eau. Ce comportement choquant à première vue, généralement inconscient d'ailleurs, est relativement courant chez l'Européen qui a du mal à dépouiller le vieil homme blanc égocentriste, tandis que, chez l'Africain, l'hospitalité est une loi de la nature, d'où l'obligation d'ouvrir sa porte sinon à tous les autres du moins à ceux de son ethnie.

Le 28 décembre je retourne sur le forage car les sondeurs ne chôment pas et travaillent sans tenir compte des fêtes - marché oblige - mais en compensation ils auront l'agrément de recevoir sur leur chantier quelques unes des gentilles géographes. L'eau est trouvée le 2 janvier et je peux donc à nouveau me consacrer à mes propres recherches pendant que le trou est tubé et crépiné pour l'exploitation, ce qui prendra une quinzaine de jours.

CHAPITRE VIII

MON ENGAGEMENT POLITIQUE PLUSIEURS RAIDS AUX CONFINS GONDO - GOURMA LE GUIDE TARGUI CUL DE JATTE

Le 6 janvier 1957, je commence une longue tournée vers l'est afin d'étudier les confins du Gondo, du Gourma et du môle granitique d'Ouahigouya, ceci en compagnie de Jean Ducellier, mon collègue de Haute Volta, chargé de l'étude de ce massif. Après être passé au sondage de Yale puis visité quelques puits dont celui de Gangafani, en cours de fonçage par l'entreprise Vidal, je rejoins en deux jours Djibo, lieu de rendez-vous avec Ducellier. Ensemble nous allons travailler dans une région ardue où les regs caillouteux latéritiques succèdent au sable, avec, en dehors des champs qui entourent de rares villages, une végétation parfois très dense, sorte de taillis serré autour de quelques grands arbres.

Ainsi, au sud de Kobou, avec le seul power wagon car nous revenons le soir au point de départ, entreprenons-nous l'exploration d'une forêt où nous glissons de clairière en clairière pour atteindre un village abandonné, Carraol Matchoup, notre objectif. Au retour, au bout de quelques heures, j'ai l'impression de tourner en rond et quand je pousse mon guide - un homme de la région - dans ses retranchements je m'aperçois qu'il a, au figuré, littéralement perdu la boussole. Le soir tombe, il est complètement paniqué et je ne puis plus rien en tirer, aussi je me dirige droit vers le nord en espérant recouper la petite piste est-ouest qui mène à Kobou. Il fait maintenant nuit noire et je me guide à travers les branches sur la Polaire, bien visible car heureusement la nuit est sans lune et les étoiles bien brillantes. Rapidement les obstacles se multiplient ; en effet, à la lumière des phares, ma visibilité est limitée et je ne peux distinguer les possibilités de passage. J'ai l'impression d'avoir un mur devant moi aussi je me décide à me servir de mon engin comme d'un tank et, farouchement, je me fraye un passage en écrasant les petits arbres. Enfin, vers 20 h 30, nous rejoignons la piste avec une voiture dans un état lamentable, la bâche arrachée, tandis que tout ce qui est à l'extérieur du véhicule, rétroviseur, essuie-glaces etc...a disparu. En six heures nous aurons parcouru 30 kilomètres, ce qui donne une idée du combat... que, de son coin de cabine, mon collègue, toujours flegmatique, suivra sans manifestation particulière. Je serai donc assez surpris quand je m'apercevrai, dans l'exemplaire de sa thèse qu'il m'enverra quelques années plus tard, que la dédicace, sur la page de garde, rappelle cet épisode qui manifestement l'avait frappé !

Nos investigations nous emmènent vers l'est à Soum, agglomération formée de quartiers largement disséminés, à trois kilomètres d'une mare presque à sec mais dont la nappe phréatique, aux dires des habitants assure les besoins en eau jusqu'à l'hivernage. Les jours suivants, nous notons aussi, sur un rayon de 10 à 20 kilomètres, l'existence de plusieurs fonds marécageux dont les nappes doivent contribuer également à l'alimentation des troupeaux.

La population, qui nous accueille gentiment, est digne et propre, tout de blanc vêtue, les hommes coiffés de la traditionnelle calotte blanche de tout bon musulman. Elle constitue une tribu pieuse, "maraboutique", qui applique de manière stricte les préceptes du prophète si j'en juge par l'assiduité avec laquelle sont suivies les cinq prières quotidiennes. Manifestement l'ordre, par la religion et le travail, règne dans cette communauté qui n'a guère de contact avec ses voisins, de toutes façons assez éloignés. Elle résulte, paraît-il, d'un métissage de Peulhs et de Mossis et, de ce fait, se trouve rejetée par les deux ethnies. En tous cas ce groupement

humain me fait une excellente impression et me rappelle les Diakhankés de Diakhaba, au Sénégal oriental, qui vivent ainsi tout à fait isolés: de part et d'autre il s'agit de noyaux islamiques très respectueux des préceptes de la religion, qui, au milieu de population généralement animistes, éprouvent ainsi le besoin d'affirmer leur originalité et sans doute leur supériorité.

Les Blancs ne viennent certainement qu'exceptionnellement ici, si j'en juge par la réaction à la fois craintive et curieuse des jeunes qui m'aperçoivent. Le soir, autour d'un feu de camp, "la glace est rompue" et je discute avec des adolescents par le truchement de mon grand Peulh Diallo, quand une jeune fille, treize ans peut-être, qui m'observe depuis quelques temps, arrive à cette conclusion inattendue :

- je sais pourquoi tu es Blanc et que tu n'es pas Noir comme nous, c'est parce que tu n'as pas de peau.

Je me fais alors un malin plaisir de lui faire toucher ma peau et de lui montrer qu'en plus j'ai des poils sur la poitrine ce qui n'existe pas chez les Noirs.

Jean Ducellier se remémore alors une autre réflexion aussi amusante qu'il a entendue en Mauritanie où il débuta sa carrière. Quelques Bidanes étaient couchés à l'ombre de son power wagon et l'un d'eux soudain, désignant, sous la voiture, l'arbre de transmission qui aboutit à la boîte de transfert, de déclarer :

- Ça, c'est un mâle

Je quitte mon collègue au nord de Djibo et rentre au bercail par un autre itinéraire qui me permet de faire une nouvelle coupe géologique sur un second puits dont le fonçage est terminé. En une quinzaine de jours, j'aurai parcouru un millier de kilomètres sur pistes le plus souvent réduites à la dimension de sentiers quand ce n'est pas le tout terrain intégral. Mes voitures qui sont sur la brèche depuis début novembre ont un besoin urgent d'une bonne révision, aussi je ne passe qu'une nuit à Douentza avant de rejoindre Mopti.

J'y ai beaucoup à faire entre les démarches administratives pour récupérer ma caisse d'avance, les contacts professionnels avec mes employeurs locaux, les Services de l'Hydraulique et des Travaux Publics, le ravitaillement divers dont cinq fûts d'essence et des bidons d'huiles variées.

Actuellement ma femme n'est pas seule car elle a en popote sa voisine et le petit Jacques, pendant que Pagès, qui est muté à Mopti par son entreprise, procède au déménagement de tout son matériel, tout en aménageant sa nouvelle demeure. Nous les quittons à regret car les deux épouses et les enfants s'entendaient parfaitement bien et unissaient leur solitude.

Je rentre de Mopti précédant de peu un aide géologue, René Boiton, que mon responsable dakarais, Robert Pougnet, m'a fait adjoindre afin que je puisse faire face à mes multiples activités. Madame Pagès est donc remplacée par Madame Boiton, la femme de mon adjoint, que nous hébergeons pendant une huitaine avant d'obtenir provisoirement, après avoir vaincu les réticences de l'administrateur, une grande pièce au campement, avec douchière. Mais bientôt nous trouvons, dans le quartier africain, une case sinon spacieuse du moins fraîche et, après installation d'un coin sanitaire et d'une douchière, Madame Boiton, qui est enceinte, peut aménager son intérieur.

A Douentza j'ai, ces jours là, le grand plaisir de revoir Hamadoun Dicko avec qui j'ai beaucoup sympathisé l'an dernier au cours des précédentes élections. Le pays est en pleine effervescence et la campagne pour élire les conseillers territoriaux bat son plein. Hamadoun Dicko, qui connaît mon attachement pour cette région, m'invite à le rejoindre au PSP et me promet de m'inscrire sur sa liste de candidats.

Personnellement je sais que les Africains m'apprécient beaucoup car l'eau est pour eux un besoin vital et...j'ai trouvé l'eau ; de surcroît, si l'existence que je mène, ainsi que les miens, est rude, je tiens à continuer ce que j'ai commencé. Par ailleurs, j'estime, dans l'état actuel des

esprits, qu'une évolution vers une certaine forme d'indépendance est inéluctable mais je ne suis prêt à militer pour un parti que s'il tient à maintenir une certaine union avec la France. Il reste aussi, et c'est sans doute le point essentiel, que je me suis pris d'amitié pour cette population, les Dogons surtout, dont j'apprécie la ténacité, le courage, et finalement je saute le pas : un soir j'assiste, seul Blanc parmi les Noirs, à une réunion électorale animée par le frère du chef songhaï, Moussa Maïga, et par Traoré, l'alter ego de Hamadoun Dicko.

Jusqu'alors le succès du PSP était assuré, sans coup férir, dans cette circonscription de Bandiagara, grâce aux Dogons qui forment les quatre cinquièmes de la population. Mais les choses changent et j'ai senti, au cours de mes pérégrinations, une action d'envergure du RDA auprès des chefs dogons du Gondo, dont l'adhésion entraînerait tout le clan comme un seul homme. Or l'électorat de la plaine est maintenant bien plus nombreux que celui du plateau qui, si j'en crois les missionnaires de Ségué, n'a pas varié. Aussi je me permets de conseiller à mes amis Songhais et Peulhs de modifier leurs rapports avec les Dogons qui, jusqu'à maintenant, sont loin d'être démocratiques et plutôt du style suzerain à vassal : manifestement certains commencent à secouer le joug et les résultats de

Mondoro, l'an dernier, même s'ils sont isolés, peuvent être annonciateurs d'un mouvement plus profond. Quoiqu'il en soit je m'engage résolument aux côtés de Moussa Maïga et nous décidons que je ferai campagne chez les Dogons de Mondoro qui ont pour moi beaucoup d'amitié.

Hamadoun Dicko veut absolument que je fasse la connaissance de son village natal, Diona, et j'y passe en famille un dimanche, reçu par la population avec un enthousiasme délirant : toute la journée, à l'école où nous sommes logés, nous sommes ainsi constamment assiégés par les petits Noirs qui n'ont jamais vu d'enfants blancs.

Les derniers jours de janvier, accompagné de mon adjoint qui aura ainsi une première idée de la région, je rejoins les sondeurs afin de leur désigner l'emplacement du deuxième sondage, celui de Kokolou, à 26 kilomètres à l'est de Yale. Ceci me permet d'initier René Boiton aux différents examens et mesures à faire sur un sondage et surtout sur un puits et de lui définir un programme général de travail. R. Boiton qui a son propre véhicule, un pick up Fargo avec lequel il est venu de Dakar, devra poursuivre l'examen des puits du Gondo et collecter auprès de mes informateurs, les chefs puisatiers comme Lefèbvre de Tougan, les nouveaux renseignements intéressants. Bref il doit, dans l'ouest et sud Gondo, terminer ce que j'ai commencé ce qui me laissera toute latitude pour me consacrer aux sondages et aux levés géologiques.

Cependant, dans l'immédiat, je dois me rendre à San, à quelques 500 kilomètres de Douentza, à la demande des Travaux Publics du Soudan, qui supervisent le Service de l'Hydraulique : étant donné le contrat "d'allégeance" que j'ai souscrit en prenant la maison de Douentza je ne puis guère me récuser. En l'occurrence il s'agit d'une étude hydrogéologique au village de Tominian que l'administrateur a décidé de développer économiquement car il se trouve sur la piste dite "du poisson", suivie par les transporteurs de tous calibres qui amènent du poisson séché depuis Mopti jusqu'en Haute Volta. Le Commandant de Cercle, regrettant de ne pas être lui-même sourcier ou radiesthésiste (sic), demande donc un technicien qualifié, armé de sa baguette je suppose. Comme le problème de l'alimentation en eau se pose surtout en fin de saison sèche quand la nappe phréatique baisse fortement, je préconise un puits citerne, de grand diamètre et de bonne profondeur.

A cette occasion je constate, un peu ébahi, que le chef puisatier n'est autre que Perret que j'ai connu à Koulikoro tenant une gargotte près de l'embarcadère de MESSAFRIC. Cet ancien adjudant d'aviation, reconverti dans la limonade, disons plutôt le pastis, célibataire endurci, était particulièrement facétieux mais il lui arrivait de se mettre dans des situations impossibles. Cette fois il semble que ce soit irréversible car je le trouve nanti, lui qui est petit et fin, d'une matrone libanaise, au demeurant aussi gentille que confortable, que dit-il, il a

épousé sur un défi qui lui a été lancé. On lui avait parié un gros réfrigérateur s'il l'épousait mais m'explique t'il, dépité :

- Je m'étais engagé publiquement ; de fil en aiguille je me suis laissé faire, mais finalement je me suis fait avoir car je n'ai rien obtenu en échange I

Comme par hasard il a pour homonyme deux humoristes patentés : l'écrivain qui commit "le caporal épinglé", "la bête maousse", etc... ainsi que l'auteur du "zizi", des "joyeuses colonies de vacances". Il y a une certaine prédestination dans les patronymes...

A quelque chose malheur est bon car maintenant, sous l'influence de la Libanaise, le voici casé, puisque presque fonctionnaire. Nous nous retrouverons quelques temps plus tard dans le Gondo où il travaillera pour l'administrateur de Bandiagara et c'est ainsi qu'il me fera déguster, en bon Français, des escargots du cru.

A Tominian la population est catholique aussi élève t'elle des cochons noirs comme des phacochères mais sans crinière ni défense. J'en ramène un à la grande joie des enfants qui l'appellent Sanou du nom de son pays d'origine. Ce petit animal se familiarise très vite avec nous et, comme un chien, il suivra les enfants et viendra rôder pendant les repas autour de la table en quête de quelques restes.

Mais très vite, sans désespérer, je repars sur le sondage de Kokolou. En passant à Toula je rencontre le responsable PSP du village et nous décidons d'organiser immédiatement une petite réunion électorale tout à fait impromptue. C'est mon premier discours politique mais je n'ai guère d'impact car peu de gens me comprennent, et il faut attendre la traduction de l'interprète. Cette première expérience est donc assez déroutante et tout compte fait m'apparaît médiocre.

Au sondage l'avancement est normal et nous atteignons l'eau à 72 mètres de profondeur dans les dolomies silicifiées : curieusement la nappe phréatique est légèrement en charge puisqu'elle remonte jusqu'au niveau statique de - 60 mètres.

Chrysler, l'ancien feldwebel S.S., est également là comme représentant du Service de l'Hydraulique et nous passons à nouveau quelques jours ensemble. Or il se trouve qu'un des sondeurs, également alsacien, Schwebel, a fait aussi la campagne de Russie, mais bien malgré lui, incorporé de force. Les deux hommes ne se parlent guère quoiqu'on ne puisse dire qu'il y ait entre eux d'hostilité déclarée, mais sans doute ne veulent-ils pas étaler devant nous ce problème strictement alsacien.

Schwebel me raconte qu'il a du faire sauter ou immobiliser plusieurs tanks russes car ceux-ci avaient la réputation de s'acharner sur les fantassins, tapis dans leur trou d'homme, et de les écraser systématiquement avec leurs chenilles. Il ne restait donc qu'une solution désespérée : attaquer le char quand on se trouvait, dans l'angle mort, à quelques mètres!

Après avoir indiqué à Guéroult, le chef sondeur, l'emplacement du troisième sondage, Issey, à quelques vingt kilomètres à l'est de Kokolou, je réintègre Douentza où mon adjoint doit me rendre compte de sa première tournée dans le Gondo. Sur le chemin du retour, dans l'erg, j'aperçois une magnifique tortue, énorme car elle me semble avoir une quarantaine de centimètres de diamètre. Jusqu'à présent je n'en ai jamais rencontré, aussi, je décide de la ramener aux enfants. Mais c'est en vain qu'ils essaieront de l'appivoiser en lui apportant de belles feuilles vertes pourtant bien rares dans ce pays. Ils seront chaque fois obligé de la dénicher dans les pièces de l'éolienne entreposée dans ma concession, traînant derrière elle une longue corde. Aussi quand je rentrerai de tournée, j'irai jusque dans les dunes lui rendre la liberté.

Rapidement je fais mon courrier, quelques lettres urgentes et surtout des rapports succincts à mes différents "patrons" et, le 15 février, je me lance, avec mes deux voitures dans un nouveau raid qui doit me permettre d'établir la liaison entre, d'une part, Soum, que j'ai atteint en janvier, et Tin Akoff sur le Béli, extrême sud-est de ma carte. Il s'agit d'une zone inhabitée, inconnue des Noirs, car, même à Soum, je n'ai rencontré personne capable de m'y

conduire. La solution est donc de l'attaquer par le nord, en pays touareg, puis j'agirai suivant les circonstances.

Après être passé au sondage d'Irma pour une mesure piézométrique, puis visité un puits dogon en cours de fonçage, je rejoins le village de Kobou. A tout hasard je cherche un chasseur capable de me guider vers l'est mais je ne trouve personne d'autant que la précédente expédition le mois dernier, dans la forêt de Karraol Matchoup, n'a guère été une réussite. Il ne me reste donc qu'à prendre un vague sentier qui vers le nord me mène à la mare de Massi, distante d'une bonne cinquantaine de kilomètres. Nous nous installons près d'un groupe de raïmas qui appartiennent au clan des Touaregs de N'Daki. Quelques hommes entourent un forgeron qui, dans un kanoun, petit fourneau en terre cuite, active la flamme pour rougir un morceau de fer, à l'aide d'un soufflet rudimentaire en peau de chèvre.

Je profite de ce petit rassemblement pour m'enquérir d'un guide mais, dans l'immédiat, malgré mes promesses alléchantes, personne ne se sent capable de me conduire vers la rivière Béli puis de revenir par Soum. Cependant je sais que le "téléphone arabe" va jouer et, en attendant une réaction à mes propositions, je passe le reste de l'après-midi sur des affleurements qui se révèlent d'ailleurs très intéressants puisqu'ils m'apportent la clé de certains problèmes stratigraphiques.

A la tombée de la nuit, s'approche, au petit trot, un cavalier déjà âgé, perché assez bizarrement sur sa selle. Quand il arrive à ma hauteur je suis tout ébahi de constater qu'il est cul de jatte ! A la réflexion il est évident que le cheval est le seul moyen de transport pour cet infirme, car je le vois difficilement perché sur la bosse d'un chameau qu'il faut nécessairement conduire avec les pieds. Diallo me confirme alors que c'est le seul homme de la tribu qui connaisse la région que je veux parcourir.

Le lendemain nous installons notre touareg cul de jatte sur les coussins du power wagon, près de moi, et vogue la galère. Très rapidement je me rends compte que mon nouveau guidé reprend tout naturellement les sentes étroites qu'il suit à cheval et qu'il ne fait rien pour éviter les forêts d'épineux souvent très denses. C'est alors un dialogue de sourd - mon tamacheq est très limité - avant que je ne fasse intervenir Diallo qui explique longuement ce que je désire en insistant sur le fait que la dimension d'une voiture n'est pas celle d'un cheval. Mais rien n'y fait, nous continuons à nous enfoncer dans le taillis touffu. Excédé, je déclare que si notre homme continue ainsi nous allons le laisser sur le chemin. Il ne s'agit bien sûr que d'une plaisanterie, très cruelle sans doute, mais Diallo, qui, en bon Peulh, n'aime guère le Targui, traduit sans sourciller. Miracle, mon guide s'évertue maintenant à rechercher un itinéraire plus praticable et moins dommageable pour mes voitures, mes pneus en particulier, qui crèvent de plus en plus souvent au fur et à mesure qu'ils se chargent en épines, ce que n'apprécient guère mes chauffeurs. Heureusement les troupeaux de pintades ne manquent pas et rapidement je fais le ravitaillement ce qui contribue à détendre l'atmosphère.

Le surlendemain nous atteignons vers midi la mare de Fadar Fadar, sur le Béli, mais de loin je constate qu'un autre Européen s'est installé à l'ombre du seul grand arbre, celui de Clos Arceduc, le géographe qui y avait fait un point astro. Comme par hasard il s'agit d'un collègue, Lemoine, qui fait pour mon frère une étude de barrage. Il appartient au BURGEAP, société parisienne créée par Archambault, ce qui lui offre le grand avantage de retourner en France dès sa mission terminée, et donc de retrouver un climat non débilitant.

L'après-midi je poursuis ma route le long du chapelet de mares en quoi se résout le fleuve en ce mois de février. En cassant quelques cailloux je suis blessé par un éclat qui me coupe une grosse veine, au coup de pied. Le sang coule lentement, sans discontinuer, aussi j'applique des coagulants sur la plaie, mais une heure plus tard, elle se rouvre à nouveau et je fais une dernière application de ce médicament car je n'en ai plus.

A Tin Akoff, en fin de journée, je commets l'imprudence de me baigner dans la grande mare, et le sang coule à nouveau sans s'arrêter. Que faire ? Je mets un garrot que je relâche

tous les quarts d'heure, et les Touaregs me conseillent une application de sable très fin qui en s'imbibant de sang formera croûte. Je suis épuisé et finalement, après avoir relâché le garrot, je me laisse aller au sommeil...Inch Allah...pour me réveiller le lendemain frais et dispos !

Je profite de ce que je suis à Tin Akoff pour compléter mes informations vers le nord, dans la région de Tin Takamaren où j'ai eu de sérieux ennuis de radiateur il y a maintenant quatre ans.

D'une manière générale l'accueil des Touaregs n'est plus ce qu'il était à cette époque. Peut-être sont-ils davantage habitués aux Européens qu'ils voient plus souvent ou plutôt la politique s'en mêle t'elle et les nomades sont-ils plus réservés. Ils doivent se rendre compte que, petit à petit, le pouvoir passe des Français aux Noirs, qu'ils ont toujours traités en race inférieure et dont le pays constituait pour eux, il n'y a pas si longtemps, un réservoir d'esclaves. Sans doute ont-ils raison de craindre l'avenir car P. Decraene, le journaliste du "Monde", n'hésitera pas à parler de génocide du peuple touareg, au Mali, pendant la grande sécheresse de 1973.

Je vais passer une dernière nuit à Fadar Fadar car j'aime beaucoup cette mare allongée, pleine de roseaux et de nénuphars, survolée, en fin de journée, par les siffleurs et les canards casqués qui passent en triangle. Quelques coups de fusil, à la passée du soir, me permettent de varier le menu.

Les deux jours suivants c'est une zone totalement inconnue que je prospecte, véritable no man's land entre pays touareg et mossi. Même la carte au 1/200.000 est muette et ne présente qu'un espace blanc, aussi, mon guide, désormais parfaitement efficace, m'est-il absolument indispensable.

Dans une dépression marécageuse presque asséchée nous apercevons une grosse harde de phacochères, peut-être 80 bêtes, peu farouches et pour cause. Il m'est donc facile de tirer un gros marcassin qui ne bouge guère, intrigué par le bruit du moteur. Mais au tonnerre du coup de fusil toutes les bêtes jusqu'alors paisibles s'ébranlent dans toutes les directions. Mon cuisinier Endialou, un vieil homme que j'ai engagé pour cette campagne, n'applique pas les préceptes du Coran, contrairement à nos autres compagnons, aussi prélève t'il, séance tenante, quelques côtelettes qui, au feu de bois, nous paraissent à tous deux particulièrement savoureuses : le reste de la bête, intransportable car nous savons qu'elle sera rapidement avariée, est abandonnée aux hyènes, chacals et autres charognards.

Malgré le plaisir de la chasse et l'attrait de la découverte je suis tout de même content d'aboutir à Soum sans autre anicroche que quelques crevaisons. Comme précédemment j'y suis très cordialement accueilli par cette tribu maraboutique, et, après échange de quelques cadeaux - je reçois un couple de gros poulets -, on nous donne plusieurs cases pour passer la nuit.

Le soir, près du feu, nous parlons plus longuement que d'habitude, et le Targui qui est maintenant en confiance, m'explique, par le biais de Diallo, qu'il a perdu ses jambes à la dernière bataille contre les Français, en 1937 sans doute. Avec un certain lyrisme, accompagné de son pipeau qui souligne son discours, il décrit parfaitement l'action: la préparation de la bataille, le you you des femmes, les cris et râles des blessés, enfin les pleurs des femmes. Cette évocation musicale est poignante et fait une impression profonde sur les gens qui écoutent ; je veux donc secouer cette émotion et demande à mon grand Diallo de rivaliser avec le Targui en racontant sa campagne d'Italie dans la guerre des Français contre les Allemands, avec le bruit des canons et des bombes.

Nous rejoignons ensuite Massi où notre Tamacheq cul de jatte retrouve sa monture et les siens, nanti d'argent et de cadeaux en thé, café et pain de sucre. Je gage qu'au pipeau il a du raconter son odyssée avec cet Européen exigeant et pressé, et ce monstre de fer finalement moins pratique qu'un cheval. Nous nous quittons bons amis non sans avoir apprécié le méchoui qu'il nous offre, quoique à même la cendre, à la mode touareg.

Nous rentrons par la grande piste de Mopti que nous rejoignons un peu avant Hombori après avoir parcouru un bon millier de kilomètres presque toujours en tout terrain. Il n'est que temps car la boîte de vitesse de la land rover renâcle sérieusement et il me faut en commander une par télégramme dès mon arrivée à Douentza.

CHAPITRE IX

MES TRIBULATIONS DE CANDIDAT AU CONSEIL TERRITORIAL UN GEOGRAPHE EXPEDITIF

En cette fin février 1957, je m'apprête à repartir sur le nouveau sondage d'Issey quand on me transmet, depuis la résidence, le texte d'un télégramme du Gouverneur du Soudan qui me convoque d'urgence à Bamako. En fait je dois cette injonction comminatoire à ce cafard d'administrateur qui, mis au courant de ma réunion électorale de Toula - sa police est bien faite -, en a immédiatement référé aux instances supérieures. Il n'est évidemment pas question de me soustraire à cet ordre impératif mais, fonctionnaire en mission, je ne dépends que du Gouverneur Général de Dakar, aussi l'administration locale ne peut-elle prendre en charge le coût du voyage. C'est donc, à mon corps défendant, mais à mes frais ! que je prends l'avion, moralement en chemise et la corde au cou.

En effet je suis passablement inquiet même si théoriquement aucun texte ne s'oppose à ce qu'un fonctionnaire civil fasse de la politique : nous ne sommes pas en France mais dans une de ses colonies et il y a tellement de manières pour l'administration de torpiller un de ses membres. Heureusement j'ai en Audibert, le chef de Cabinet du Gouverneur, un ami et c'est à lui que je m'adresse dès mon arrivée, mais il éclate aussitôt :

- Qu'est-ce qu'il t'a pris ? Qu'allais-tu faire dans cette galère ? Plagie-t'il car il a toujours le mot pour rire.

- Si on veut rester dans ce pays, il faut participer à la joute politique en militant pour le PSP qui, quoique autonomiste, est un parti profrançais et il est certain que, dans mon secteur, je suis le Blanc le mieux placé pour cela car j'ai le pouvoir, pour les Noirs c'est capital, de trouver de l'eau. S'ils supportent bon gré mal gré les fonctionnaires d'autorité qui, je te l'accorde, sont nécessaires, la plupart des services techniques les laissent indifférents, les Travaux Publics par exemple qui font des routes mais ils n'ont pas de voitures. Pour l'homme de la brousse il n'y a que la découverte de l'eau qui l'intéresse, car c'est un besoin vital.

- Tout cela est bien joli mais tu te rends compte que tu fausses le jeu en prenant la place de Fillon, le fondé de pouvoir de la banque Rotschild, qui devait se présenter à Bandiagara sur la liste du PSP.

- J'ai l'impression que vous êtes une fois de plus en retard d'un train : les élections téléguidées sont terminées et le temps des parachutés bien fini. Je ne suis même pas sûr que chez moi, dans le cercle de Bandiagara, qui est pourtant son bastion, le PSP remporte les élections. Le RDA y est très actif et il a pour lui deux mots magiques, Liberté et Indépendance, contre lesquels il est difficile de lutter. Les arguments sont simplistes mais percutants : prendre la place des Blancs et ne plus payer d'impôts. Les vieux nous sont toujours en majorité favorables, surtout chez les Dogons, car ils se rappellent ce qu'était leur vie traquée il n'y a pas si longtemps, mais les temps changent et leur influence décline. En fait il s'agit peut-être d'une bataille perdue d'avance mais je me suis trop "défoncé" pour ces gens pour rester indifférent.

- Je crains que tu ne te fasses des illusions car tu ne figures pas encore sur les listes qui circulent. D'ailleurs comme d'habitude nous ne connaissons les listes définitives qu'à la dernière minute, à l'expiration du dépôt des candidatures.

Audibert n'est donc guère convaincu par mes arguments car il ne voit guère l'intérêt d'interférer sur le destin de ces peuples même s'ils risquent, suivant leur choix, de connaître inéluctablement des situations bien plus difficiles. Mais, par amitié, il me promet de défendre mon point de vue et me conseille, en attendant, de retourner à l'hôtel jusqu'à ce qu'il me fasse signe. Heureusement qu'il est là car j'ai bien l'impression qu'en "haut lieu" on était décidé à me laisser "droguer" dans une salle d'attente toute la journée.

Ce n'est en effet qu'à la tombée de la nuit que le Gouverneur me reçoit, mais, mis en condition par Audibert, il se rend à mes arguments à une seule condition, que je sois sûr d'être élu. Pour un métropolitain cette exigence peut paraître étrange mais non pour moi qui, constamment en brousse, ai partout des antennes, et qui sais pertinemment que les clans votent comme un seul homme : le décompte des voix peut donc s'estimer facilement sans avoir à recourir à un institut de sondage !

En définitive cette ingérence dans le jeu politique de la part de Gipoulon, qui, Gouverneur par intérim, n'est en fait qu'administrateur en chef, lui coûtera le grade de Gouverneur car Hamadoun Dicko, qui a encore beaucoup d'influence au sein du parti socialiste français, s'opposera à cette nomination.

A Douentza je ne reste qu'une soirée, le temps de faire le point avec mon adjoint qui rentre du Gondo, puis je rejoins Issey où m'attendent les sondeurs pour une tournée dans l'erg: je dois en effet leur indiquer l'emplacement des cinq sondages futurs, distants les uns des autres de 25 kilomètres en moyenne. Pour ces hommes qui sont rivés à leur machine ce sont des vacances avec chasse et campement au creux d'une dune. Ces soirées, après la chaleur torride du jour, sous le ciel étoilé, dans le grand silence du désert, sont toujours merveilleuses d'autant que cette fois, Endialou, mon cuisinier, nous a préparé, sur mes indications, des pintades au vin qui, peut-être parce que nous avons faim, nous paraissent sublimes.

Je quitte mes amis à Irma, où je fais une nouvelle mesure piézométrique, avant de rejoindre Mondoro pour récupérer l'anémomètre. Mais il y a, à ce détour, une autre raison pour moi capitale, l'occasion de mesurer ma popularité dans cette région en posant la question de confiance au chef et aux anciens dont l'avis a, en principe, beaucoup de poids en pays dogon. Je leur déclare donc que "je suis avec Hamadoun Dicko" et leur demande de voter pour moi. Ils sont d'ailleurs au courant de ma prise de position - la vitesse à laquelle se propagent les nouvelles dans ces régions isolées m'a toujours stupéfié - mais me demandent quelques heures pour se concerter.

- Nous viendrons te voir après la sieste !

A l'heure dite ils me rejoignent et nous nous installons sous le manguier où se font ordinairement les palabres. Le chef reconnaît que je suis juste, dévoué, que j'ai beaucoup fait pour eux et m'en remercie. Mais, finalement, avec beaucoup de circonvolutions, il me déclare qu'ils ne peuvent voter que pour un homme de leur ethnie, en l'occurrence un vétérinaire, RDA naturellement, qui se trouve à Bamako. Je leur rétorque que leur "frère" vit en permanence dans la capitale, qu'il les a quittés et ne vient chez eux que pour se faire élire, tandis que je suis là à leur écoute, attentif à améliorer leur existence. Rien n'y fait et soudain je comprends que je ne serai jamais pour eux qu'un étranger. C'est pour moi une profonde déception car je me suis attaché à ce peuple dogon, travailleur et digne, et c'est avec tristesse et un peu d'amertume que je reprends ma route.

A Issey les sondeurs ont atteint la dolomie compacte et l'avancement dans cette roche dure est très lent aussi je crains qu'il y en ait encore, d'après mes hypothèses, pour plusieurs jours avant de trouver l'eau. Je rentre donc chez moi car le 15 mars je dois être à Mopti pour accueillir, à la descente de l'avion, Brochu, un géographe géomorphologue, envoyé par Tricart le professeur de géographie de Strasbourg. Ce dernier m'a demandé de le piloter sur les puits du Gondo, en cours de fonçage, afin de faire des prélèvements de sédiments dont l'étude, dans son laboratoire, complètera utilement mes propres recherches.

A Douentza, Moussa Maïga, à qui j'ai fait part de mon échec au Mondoro, croit malgré tout au succès car, actuellement, me dit-il, des contacts sont pris sur de nouvelles bases entre les Peulhs et Songhaïs, généralement du PSP, et certains chefs dogons. Je suis maintenant sceptique quant à l'impact de cette politique de dernière heure qui ne peut effacer aussi facilement le souvenir d'exactions séculaires et j'en ai sans doute fait les frais au Mondoro.

Au cours de la conversation, Moussa m'informe - il fallait s'y attendre - que je vais être la cible du journal RDA :

- Jusqu'à présent ils ont attaqué tous les autres fonctionnaires européens du cercle sauf vous, mais vous ne perdez rien pour attendre : ils vous réservent pour la bonne bouche, si l'on peut dire. Naturellement nous mettons notre journal à votre disposition pour répondre.

- Merci beaucoup, Moussa, mais je ne pense pas que ce soit nécessaire: j'ai quelques bonnes cartes à abattre et je vais attaquer à ma manière, immédiatement "bille en tête".

Et je lui expose mon plan qui, s'il lui paraît efficace, le surprend car il ne me pensait pas au courant de certaines "coutûmes" de la vie africaine.

J'envoie donc une invitation à prendre l'apéritif aux trois principaux leaders locaux du RDA, le médecin et le vétérinaire africain ainsi que le directeur de l'école. Intrigués ils acceptent, d'autant que j'ai toujours eu d'excellents rapports avec eux et qu'il m'arrive de leur rendre service.

Après les lieux communs d'usage je rentre dans le vif du sujet :

- Je sais que vous allez m'attaquer dans votre journal (ici, protestations indignées de ces bons apôtres) mais voilà ce que je vais répondre dans le journal du PSP. J'informerai les lecteurs que vous, médecin, vous vendez, par l'intermédiaire de vos infirmiers, médicaments et surtout quinine, distribués gratuitement en principe, et que deux filles du pays sont enceintes de vos oeuvres. Vous, vétérinaire, vous vendez les vaccins également gratuits et l'on sait très bien que vous monnayez votre autorisation de vendre un mouton en boucherie contre un morceau très substantiel, voire un quart de la bête. Quant à vous, monsieur l'instituteur, vous vous réservez pour votre usage personnel les récoltes du jardin cultivé par les élèves et auxquels elles sont destinées mais surtout, vous qui êtes de caste inférieure, vous prenez un malin plaisir à transformer en servante maîtresse certaines de vos élèves peulhs qui je vous l'accorde sont souvent jolies.

Mes interlocuteurs ruminent un peu mes paroles en buvant en silence puis, gentiment, ils m'assurent de leur sympathie : jamais ils ne chercheraient à me nuire car j'ai toujours été très correct avec eux.

Il faut croire que mes arguments ont du poids car je serai le seul fonctionnaire blanc du cercle à ne pas être mis sur la sellette par le RDA quoique je sois le seul à avoir pris position contre lui.

A Mopti je suis pris à partie par quelques Européens qui me reprochent d'avoir une attitude anti-française en militant pour que ce pays obtienne une certaine indépendance. Comment les persuader que nous sommes en pleine mutation et que l'ère de la colonisation traditionnelle est terminée ? L'exemple de l'Indochine et maintenant celui de l'Algérie devrait pourtant les convaincre mais ils restent aveugles et ne comprennent pas que ma position est surtout pragmatique.

Brochu, le géomorphologue que m'envoie l'Université de Strasbourg, est un petit rouquin assez volubile, originaire du Canada. Le ravitaillement effectué, nous prenons la piste de Bandiagara puis celle de la plaine du Gondo. En une huitaine de jours nous prélevons des échantillons sur une vingtaine de coupes de puits répartis de part et d'autre du Sourou. Notre premier arrêt est pour la mission de Pel où nous trouvons gîte et couvert. Je parle des élections prochaines et les Pères, qui partagent l'opinion de leurs ouailles, estiment ce que je craignais, que la plaine du Gondo est toute acquise au RDA.

En fin de tournée, c'est un dernier arrêt à la mission de Ségué que nous rejoignons par la piste en flanc de falaise. Soudain Brochu me demande de stopper et me montre ce qui lui semble une solifluxion, caractéristique d'une glaciation ancienne, assez curieuse, il faut l'admettre, sous cette latitude. Ce phénomène est bien sûr courant au Canada et je me garde de mettre en doute cette affirmation mais, en moi-même, je pense qu'il serait peut-être bon de rechercher d'autres indices pour étayer cette première observation. Aussi je suis véritablement "épaté" quand, à peine arrivé chez les Pères, je vois Brochu rédiger, séance tenante, une note de plusieurs pages destinée à être publiée.

Personnellement j'ai toujours été admiratif devant la facilité avec laquelle les géographes "pondent" des notes volumineuses et leurs thèses atteignent souvent le millier de pages : en cela ils justifient bien leur appartenance à la Faculté des Lettres. Un éminent professeur de géologie constatait d'ailleurs que, si le débit du géographe était 20 fois supérieur à celui du géologue, le résultat scientifique était néanmoins comparable, mais plus accessible chez le second.

En ce qui concerne les analyses en laboratoire que me promet mon géographe j'en resterai pour mes frais car les échantillons n'arriveront jamais en France. Il semble que ce garçon vraiment désinvolte et naïf ait, plutôt que de le faire lui-même, confié à quelqu'un d'autre l'envoi de la précieuse caisse !

Les Pères de Ségué me félicitent de ma prise de position politique - eux aussi sont au courant - et me confirment que les Dogons du plateau sont en majorité PSP. Plus traditionnels que ceux de la plaine, ils sont plus respectueux des anciens qui nous sont généralement acquis. Un de ceux-ci me raconte que sa femme disparut à jamais, il y a trente ou quarante années, enlevée par un parti de Mossis. Aussi craint-il que, si les Blancs partent, la paix disparaisse et le peuple dogon ne retombe sous la domination de ces voisins, Peulhs, Songhaïs, Touaregs et Mossis qui l'ont pressuré pendant des siècles.

Rentré à Douentza, je déclare donc à Moussa Maïga que, conformément à l'engagement que j'ai pris avec le Gouverneur, je retire ma candidature car je pense que le PSP n'a aucune chance. En effet, si les Dogons représentent 90% de l'électorat, leur répartition entre le plateau et la plaine est de l'ordre de un pour quatre ou cinq. Mes pronostics seront largement confirmés car le RDA obtiendra 80% des voix.

Hamadoun Dicko, leader du PSP, ancien ministre d'un gouvernement français, aura un destin tragique. Après l'Indépendance il sera impliqué dans un soi-disant complot par le leader du RDA, Modibo Keita, devenu chef de l'Etat Malien. Malgré l'intervention du Parti Socialiste Français il sera envoyé au bagne de Kidal - où nous passâmes ma femme et moi en mars 1952 - puis bientôt assassiné au cours d'une soi-disant évasion. Mais juste retour des choses, quelques années plus tard, Modibo Keita, à son tour, sera exécuté à l'instigation des Peulhs qui vengeront ainsi leurs morts, Hamadoun en particulier.

Je rentre chez moi assez fatigué - peut-être le géographe canadien m'a-t'il porté sur les nerfs - aussi je décide d'interrompre momentanément mes tournées. De toutes façons il me faut satisfaire à mes obligations épistolaires, car, dans l'Administration, on est surtout jugé sur son aptitude à noircir correctement du papier : La forme prime le fond. A quoi bon travailler si on n'est pas capable de se mettre en exergue, de se faire valoir ! C'est ainsi qu'un de mes

collègues fit une belle carrière universitaire, non grâce à ses travaux plutôt médiocres, mais parce qu'il sut se mettre constamment en vue. Ce travail de bureau va me permettre, en tout cas, de mener quelques temps une vie de famille d'autant que ma femme, qui ne m'a guère vu qu'en coup de vent depuis le 1er janvier, commence à protester sérieusement.

Le jardin est bien triste, les légumes essaient désespérément de résister au soleil implacable, à l'ombre des seccos, les nattes en paille de mil, dressés verticalement. Nous avons surtout pommes de terre, persil, quelques tomates rabougries, et le reste est maigre et disséminé ; et pourtant, comme le jardin n'est défendu par aucune clôture, les animaux viennent y vagabonder et je vois moi-même y pénétrer tout un troupeau de vaches attiré par le peu de verdure. De rage je saisis mon fusil et envoie une charge de petits plombs dans le cul d'un animal dont la réaction me laisse pantois : au lieu de fuir, il s'arrête, relève la tête surpris, cherchant manifestement à comprendre ce qui lui arrive. Pas plus d'effet qu'un piqure de taon : décidément les bêtes ont aussi le cuir particulièrement dur. Mais, au coup de feu, je vois accourir le gendarme effrayé et en colère : ce n'est pas le moment, en période électorale, de troubler "la sieste" publique parce que quelques zébus piétinent mes platebandes.

Heureusement l'épouse de l'administrateur, malgré le différend qui m'a opposé à son mari, n'oublie pas de nous envoyer quelques salades, choux et carottes de son beau jardin, bien entretenu et protégé par les grands arbres du parc de la résidence.

Les enfants sont toujours en bonne santé et très joyeux. Ils ont un excellent appétit, s'endorment aussitôt couchés, mais une fois debout se déchaînent accompagnés dans leurs jeux par Sanou, le petit cochon noir. Comme ils sont en bonne forme, le dimanche des élections, j'emmène tout mon monde en week-end à Mopti, car je préfère ne pas être sur place. Les enfants pourront ainsi manger du poisson frais et nous ramènerons quelques grosses carpes pour l'ensemble de la communauté.

Les Pagès avec leur petit Jacques nous reçoivent dans leur nouveau logement, dont la salle de séjour est entièrement peinte. Le plafond et un mur sont de couleur ébène tandis que les autres murs ont des teintes vives à dominante rouge : Pagès a cherché à atténuer la dureté de la lumière tout en gardant une certaine clarté mais l'ensemble est quand même surprenant.

CHAPITRE X

DESHYDRATATION DE THIERRY OASIS DANS LA FALAISE ET ECLIPSE TOTALE DE LUNE MES ADIEUX A SEKOU KANSAYE

Au retour, je rencontre un ingénieur de l'Institut Géographique National (IGN) qui, à la tête d'une brigade, continue le nivellement de Douentza à Hombori. Les altitudes sont matérialisées par le centre de petites cupules en plomb, fixées au milieu des bornes, mais j'ai bien peur qu'elles ne disparaissent rapidement car elles feraient l'affaire de certains Africains, ne serait-ce que pour couler de chevrotines.

Le métal est encore rare dans ces régions et, si les nomades ramassent tout ce qui traîne, les forgerons dogons extraient encore parfois le fer d'un niveau de schiste ferrugineux à l'aide de fourneaux en terre.

Il faut beaucoup de patience pour ces mesures de nivellement qui exigent une grande précision et ne peuvent, même en ce mois d'avril, se faire que tôt le matin : à partir de 10 heures, l'air chaud vibre tellement que, dans la lunette de visée, les chiffres dansent littéralement dans la mire.

Le ciel n'est jamais limpide car il se charge de fines particules soulevées par le vent de sable. C'est d'ailleurs une caractéristique de la région comme le note, dans son journal de bord, un administrateur des années 30, qui, mélancoliquement, ponctue chaque journée par ces mots : brume sèche. Ces journaux étaient tenus systématiquement, car, en l'absence de l'administrateur ou pour toute autre raison, le Commandant de Cercle de Bandiagara, en inspection, trouvait une relation des principaux événements qui émaillaient la vie de la subdivision.

Leur lecture est fort intéressante et l'on constate ainsi que les Européens, vivant à l'africaine, étaient assez nombreux en brousse où ils tenaient de petits commerces et exerçaient de petits métiers comme chasseur d'aigrettes et d'autruches (pour les plumes) et chercheur de gomme arabique. La plupart quittèrent la brousse à la mobilisation de 1939 et n'y revinrent pas, les temps étaient changés.

Il me faut maintenant retourner sur mes sondages et j'en profite pour refaire de nouvelles mesures barométriques à Kokolou, Issey et Diomkom, le nouveau trou en cours. Le précédent, Yssey, a trouvé la nappe à - 72 mètres avec une remontée à - 65 mètres.

Diomkom est actuellement à - 65 mètres mais, d'après mes calculs, il atteindra l'eau à une profondeur supérieure aux autres sondages.

Entre temps, à Yale, une éolienne a été installée ainsi que des abreuvoirs, dont d'ailleurs les dimensions ont suscité tout un courrier entre les Directions de l'Elevage et de l'Hydraulique.

Je rentre chez moi pour le week-end - à quoi bon les sacrifices pour une administration qui ne m'en sait aucun gré quoique cela ne lui coûte aucune heure supplémentaire - et j'emène la famille, enchantée, sur la piste du Gondo, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Douentza, au pied de la falaise, dans un site idyllique: une chute d'eau, d'un trentaine de mètres, qui alimente une série de vasques successives avant que l'oued ne disparaisse, en quelques centaines de mètres, dans le sable.

J'ai emmené une canne à pêche et j'attrape un énorme silure, immangeable car parasité par des vers, et quelques "queues rouges" que nous grillons sur un feu de bois, sous un bel épineux. Auprès de la grande vasque supérieure, j'ai surpris un caïman de deux mètres de long, se prélassant au soleil, aussi pour nous baigner, nous rabattons-nous sur un petit bassin absolument sûr où les enfants passent la journée dans l'eau tiède.

Toujours curieux je grimpe le long de la falaise par une petite sente à peine visible qui me conduit sur le plateau, à une école invisible du bas, un peu à l'écart d'un village, Kassa, blotti contre un éperon rocheux, non loin d'une petite rivière qui court jusqu'à la chute au milieu de petites bananeraies et de champs d'oignons. Ces jardins sont reconstitués sur des dalles de grés, à chaque fin d'hivernage, par les Dogons qui remontent, dans les calebasses sur la tête, la terre emportée par les eaux de ruissellement I

Décidément ces Dogons forment un peuple à part, tenace et acharné à se maintenir, même à reconstruire, malgré les attaques de leurs pillards de voisins, qui n'ont cessé qu'avec l'arrivée des Français.

La semaine suivante, je visite en bordure du Mondoro, quelques nouveaux puits en cours de fonçage, dont l'un de l'entreprise Vidal, avant de rejoindre Diomkom, via Irma. Comme je le prévoyais, l'eau est atteinte un peu plus profondément que d'habitude, à - 77 mètres. Les sondeurs, qui finissent de crépiner les derniers mètres décident de se retremper quelques jours "dans la civilisation", à Mopti. Ils sont sur la brèche depuis décembre, sans discontinuer, et ont bien besoin d'une détente. La chaleur devient d'ailleurs implacable ; sous l'harmattan la sècheresse s'accroît encore si c'est possible, et j'en suis à nouveau, comme dans la brousse, à mes dix litres d'eau quotidiens.

Nous rentrons donc de concert chez moi et ma femme organise un déjeuner rapide mais elle est préoccupée car Thierry a une forte fièvre sans raison apparente. Soudain il fait des convulsions et Maeva se résout à lui faire un piqûre de solucamphre. IL est heureux que je sois rentré aujourd'hui car j'ai toujours avec moi l'essentiel des médicaments contenus dans une boîte à outils qui offre une solidité à toute épreuve. Dans ma précipitation je m'arrache la peau d'un doigt en dépliant le couvercle mais la piqûre calme l'enfant.

Le médecin africain est en tournée et j'essaie de joindre à Mopti le médecin commandant, mais, comme bien souvent, le moteur de la radio est en panne. Que faire ? Nous nous perdons en conjectures. Est-ce du paludisme ? Nous lui donnons un suppositoire de nivaquine mais sans effet. Est-ce une infection ? Maeva fait une injection de pénicilline mais la fièvre ne tombe pas, au contraire. Je ne vois guère, pour la faire tomber, que des bains dans l'eau du puits qui est à 32°. A cette température Thierry ne risque pas une fluxion de poitrine ! Et le miracle se produit, la fièvre baisse mais remonte aussi vite. Toute la nuit, environ toutes les demi-heures, nous baignons ainsi l'enfant et, le lendemain matin, la température est redevenue normale.

Renseignements pris, par la suite, auprès du médecin militaire de Mopti, il s'agissait en fait d'une déshydratation particulière, sans diarrhées ni vomissement, et nous avons sauvé seuls notre fils. Rétrospectivement, nous avons une belle frousse car nous savons parfaitement, Maeva en particulier qui se souvient de plusieurs cas tragiques à Bamako, que sans sérum et surtout sans climatiseur, les petits enfants ne résistent guère plus de 24 heures : deux de mes collègues ont ainsi perdu leur enfant et, à Tombouctou, une année, en fin de saison sèche, tous les petits Européens sont morts.

Suivant la fameuse loi des séries qu'un ennui n'arrive jamais seul, j'apprends, le surlendemain, que le chef sondeur est hospitalisé à Mopti pour une bilieuse. Cette maladie, qui consiste en un blocage des reins consécutif à un paludisme pernicieux, était jusqu'à ces dernières années très grave puisque le pourcentage des morts était de 50%. Heureusement, avec le développement des moyens hospitaliers, l'évolution est maintenant généralement moins fatale et d'ailleurs, dans ces latitudes sahéliennes, cette maladie est beaucoup plus rare qu'en zone tropicale humide. Si je n'y ai connu qu'un seul cas, à Gao, chez la compagne du garagiste, en revanche, en Côte d'Ivoire, au cours de mes pérégrinations, je rencontrerai d'autres cas dont un soigné, chez un Européen, avec une médecine africaine à base de plantes : je n'ai d'ailleurs pas su ce qu'il en était résulté.

En tout cas, dans l'immédiat, la poursuite des travaux de sondages est compromise, en particulier un essai de débit qui devait être fait à Yale avec une pompe que m'a fait parvenir le Service de l'Hydraulique : l'avenir montrera que de toutes manières nous ne connaissons pas cette caractéristique de la nappe car la pompe se révélera inadéquate.

Je décide donc un dernier parcours sur certains puits de la zone nord du Gondo pour compléter mes informations géologiques et j'en profite pour faire mes adieux aux Pères des missions de Ségué et de Pel. Ce sont des hommes admirables dont le dévouement extrêmement discret est souvent méconnu. En principe ils sont là pour évangéliser mais même si, comme à Gao, leur prosélytisme est inexistant, en revanche leur engagement au service des populations est total et absolument désintéressé. Cependant cette tournée, même si elle est ponctuée par l'accueil des missionnaires, est vraiment pénible surtout dans le sable, d'autant que je conduis littéralement dans un four, et je rentre chez moi complètement abruti de fatigue et de chaleur.

Pendant mon absence Bara a perdu sa mère, piquée par un serpent. Ce n'est qu'au bout de trois jours, après qu'elle ait été soignée en vain par le sorcier dogon, qu'il s'est décidé à se confier à ma femme. Maeva s'est aussitôt fait conduire dans son village mais la pauvre femme était mourante et c'est sans espoir qu'elle a fait une injection de sérum antivenimeux. Et pourtant Bara savait que nous avions ce médicament, mais, fataliste comme tout Africain prisonnier des traditions, il a laissé faire et ne s'est décidé à intervenir qu'à la dernière extrémité.

Dans sa maison surchauffée Maeva mène, avec les petits, une existence larvaire, aussi, en ce début mai, je les emmène à nouveau dans notre oasis de Kassa où, pendant 4 jours, les enfants, qui se baignent dans leur vasque de l'oued, sont tout heureux de partager ma vie de nomade avec la cuisine sur un feu de bois à l'ombre d'un épineux. Au retour nous rencontrons de grandes concentrations de cigognes en migration ce qui, paraît-il, est l'indice que l'hivernage est enfin proche.

Au cours d'une dernière tournée sur les sondages où se terminent les installations de deux éoliennes et des abreuvoirs, j'invite les sondeurs à un repas de cochonnailles le dimanche suivant. Il n'est en effet pas possible d'emmener Sanou à Dakar mais il faut surtout que les enfants ignorent son exécution. Aussi, pendant le sacrifice, Maeva les emmène au marché et dans le village tandis que, avec mon adjoint, et Endialou, le cuisinier, nous nous transformons en charcutier, sans toutefois nous lancer dans la confection de boudins, andouillettes ou autres spécialités qui dépassent nettement notre compétence. Les enfants s'inquiètent un peu de la disparition de leur animal favori mais, à cet âge, on oublie vite, d'autant que Diallo leur a fait cadeau d'une petite biche capturée près de son village.

Depuis début avril nous avons transporté les lits sur la terrasse ; à l'intérieur de la maison l'air est particulièrement étouffant, nous sommes sans cesse trempés de sueur, tandis que là-haut nous profitons de la moindre brise qui donne quand même une impression de fraîcheur. Ce soir là, le 13 mai 1957, le ciel est magnifique par la pleine lune et nous écoutons, dans les champs tout proches, les bruits de tout un monde animal en quête de nourriture, ponctués par l'abolement du chacal et le ricanement de la hyène. Soudain la lune perd de son éclat et nous assistons progressivement à une éclipse quasi-totale qui met en émoi toute la population. Les tam-tams se mettent à battre avec fureur, traduisant l'angoisse des Noirs devant ce phénomène mystérieux auquel sont associés sans doute des présages qui ne doivent guère être favorables.

Le lendemain j'essaie en vain d'expliquer à mon personnel africain comment la Terre, placée entre le Soleil et la Lune, fait de l'ombre sur cette dernière, en pleine nuit qui plus est ! Je vais même jusqu'à leur dire que c'est une des manières de contrôler que la Terre est ronde puisque son ombre sur la lune est circulaire. Mais tous, devant cette jonglerie des astres qui tournent les uns autour des autres en se jouant des tours, restent bien perplexes.

Les tornades sèches, qui lèvent un vent tourbillonnant de sable, deviennent de plus en plus fréquentes et nous allons enfin à grands pas vers l'hivernage. Mon travail est d'ailleurs terminé, la carte géologique de quelques 70.000 kilomètres carrés est entièrement levée et la nappe aquifère, qui couvre 30.000 kilomètres carrés, est maintenant définie.

J'ai suffisamment de données et d'échantillons à étudier en laboratoire pour présenter un travail scientifique correct, peut-être même une thèse si l'accord m'en est donné, et si je trouve en France un universitaire qui voudra bien la patronner. Il n'y a donc plus, puisque ma tentative aux élections territoriales ne s'est pas concrétisée, aucune raison pour que je revienne dans cette boucle du Niger et c'est le coeur un peu lourd que je quitte ces populations auxquelles je m'étais attaché, et cette maison, maintenant entourée, à force de soins, d'une haie assez touffue de parkinsonias qui donne enfin un peu d'ombre.

Mais, avant mon départ, une surprise de taille m'attend : mes adversaires du RDA, médecin et vétérinaire ainsi que le maître d'école, demandent à me rencontrer. Comme la dernière fois, en mars, nous nous retrouvons à l'apéritif, au crépuscule, sur le terre-plein de ma maison, et parlons de choses et d'autres en évitant soigneusement tout ce qui a trait à la dernière campagne politique et à notre dernière entrevue où je les ai sérieusement étrillés.

Je me demande où ils veulent en venir mais ce n'est qu'au dernier moment, quand, debout, nous nous séparons, que le médecin tout à trac me déclare ;

- Vous avez fait beaucoup pour ce pays, les gens vous aiment bien, et nous espérons que vous reviendrez. Cependant, si nous avions su que nous emporterions aussi facilement les élections, on vous aurait demandé de vous présenter avec nous.

Textuel ! Je reste abasourdi par cette déclaration, surprenante de la part de mes interlocuteurs, mais somme toute bien sympathique et nous nous séparons bons amis.

En fait, s'ils regrettent de perdre en moi un technicien dévoué qui aurait pu être utile à leur pays, ils m'administrent la preuve, une fois de plus, que je ne suis qu'un pion sur leur échiquier politique. Je ne connais d'ailleurs qu'un seul Blanc qui ait pu mener un jeu personnel mais combien éphémère, en créant, comme je l'ai dit plus haut, le parti des Anciens Combattants Mossis en Haute-Volta ; encore s'agissait-il d'un ancien officier supérieur, qui gardait de ce fait un certain prestige auprès de ses troupes. Mais dès l'Indépendance, celles-ci furent reprises irrésistiblement par le contexte tribal - ce qui était inéluctable après le départ des Blancs - et cette construction, d'envergure nationale, s'effondra faute de combattants.

Comme chaque année notre retour, avec des voitures à bout de souffle, à l'époque la plus dure, nous impose, à cause des enfants, un voyage très pénible ; heureusement nous attend, à Bamako, au bout de ces kilomètres de poussière, le train qui nous amènera aux plages de l'Atlantique auxquelles nous aspirons tous impatientement. C'est d'ailleurs notre dernière grande transhumance car ma famille restera désormais à Dakar.

Je continuerai mes périples en Afrique noire, mais en courtes missions, et je ne reverrai plus la boucle du Niger sinon, cette même année 1957, au mois de novembre.

Comme il est question que je présente une thèse sur mon travail dans le Gondo et le Gourma, je reviens sur le terrain en compagnie de notre chef géologue. J'ai ainsi, à Bankass, le grand plaisir d'apprendre que Sékou Kansaye est en pleine réunion politique. Du campement où nous nous installons je le fais prévenir de mon arrivée ; il hésite à venir - on lui a dit qu'un Blanc le demandait mais quel Blanc ? - Mais, quand il comprend que c'est son ami le géologue, il arrive précédé de cadeaux, en l'occurrence un quartier de mouton et quelques bouteilles de bière.

- Tu sais, me dit-il, j'ai laissé ma réunion pour te voir mais je ne me serais certainement pas dérangé pour un autre Blanc que toi.

Au cours de la conversation mon chef géologue, toujours "diplomate", lui demande, pensant le flatter

- Monsieur le Député, vous qui êtes vétérinaire, vous devez certainement avoir parcouru le Gondo dans tous les sens ? et Sékou de lui rétorquer vivement:

- Mais, cher Monsieur, je connais beaucoup moins bien ce pays que mon ami Défossez Et il faut que ce soit un de mes adversaires politiques qui reconnaisse mes mérites!

Nous nous retrouverons cependant, encore une fois, en 1960, au grand hôtel de Bamako. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre, à l'africaine, et il m'apprend qu'il est devenu Président de la Commission des Finances de l'Assemblée Nationale Malienne. Il est alors en pleine prospérité mais pour combien de temps ? Car, avec Modibo Keita, potentat assez fantasque, on passe facilement d'un excès d'honneur à un excès d'indignité...quand on n'y laisse pas la vie !

Je reviendrai à différentes reprises en Afrique noire, après l'Indépendance - j'y passerai ainsi plusieurs années au titre du Ministère de la Coopération - et je serai profondément déçu par la manière dont ces pays, à quelques exceptions, sont administrés. Je constaterai ainsi que, dans bien des cas, le pauvre Noir est littéralement rançonné par ses fonctionnaires. Aussi j'ai voulu donner une idée de cette époque, où la société coloniale avait certes bien des travers et des ridicules mais où la famine n'existait pas, où l'Administration était somme toute compétente et efficace, où les Africains étaient souvent sous une férule beaucoup plus juste que maintenant : surtout ils échappaient aux tyranneaux de tous calibres dont le plus monstrueux parce que le plus intelligent, était, sans conteste, parmi des pairs tels que Bokassa ou Amin Dada, Sékou Touré.

J'ai également voulu rappeler, à travers ma propre expérience, les efforts de quelques dizaines de géologues, russes blancs d'origine ou français, qui, au prix de sérieux risques non seulement professionnels mais parfois aussi familiaux, ont permis une mise en valeur de ces pays. Ne serait-ce que sur le plan minier il est patent que la plupart des grandes découvertes résultent des recherches acharnées de certains d'entre nous, aujourd'hui bien oubliés.